

關

貼

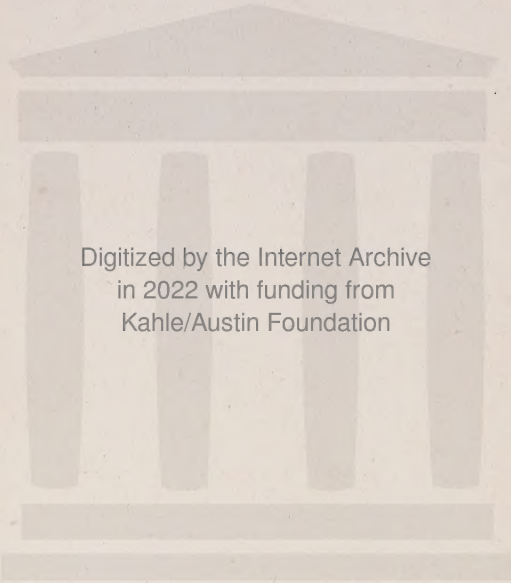
將

德









Digitized by the Internet Archive  
in 2022 with funding from  
Kahle/Austin Foundation



# TRAITÉ DE L'ABANDON

A LA PROVIDENCE DIVINE

MÊME LIBRAIRIE

# MEDITATIONS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

SELON LA METHODE DE SAINT IGNACE

SUR LA VIE ET LES MYSTÈRES DE N. S. JÉSUS-CHRIST

A l'usage des Religieuses vouées à l'enseignement et des Sœurs hospitalières

A. M. D. G.

*Ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de Sens et Mgr l'évêque de Luçon*

5 beaux vol. in-12. . . 10 fr.

APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR L'ARCHEVÊQUE DE SENS

MELLON JOLLY, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique, archevêque de Sens, évêque d'Auxerre, primat des Gaules et de Germanie.

Avons fait examiner l'ouvrage qui a pour titre : *Méditations pour les jours de l'année, selon la méthode de saint Ignace, à l'usage des religieuses vouées à l'enseignement et des sœurs hospitalières* ; et sur le rapport très-favorable qui nous en a été fait, nous n'avons pas hésité à approuver et à recommander un livre dans lequel les vérités de notre sainte foi et les enseignements de la morale chrétienne se trouvent exposés avec sûreté dans la doctrine, avec ordre dans le plan général et dans l'étude de chaque sujet en particulier ; avec beaucoup de clarté, de simplicité, d'onction et de piété dans le style. Ce qui nous attache spécialement à ce livre, c'est que la méthode de méditation la plus autorisée, celle de saint Ignace de Loyola, y est appliquée à chaque sujet avec le plus grand soin. Pour ces raisons, nous pensons que ce livre sera vraiment utile aux personnes que l'auteur a eues spécialement en vue en le composant.

Donné à Sens, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du secrétaire général de notre archevêché.

† MELLON, Archevêque de Sens.

## L'ÉVANGILE MÉDITÉ

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

Par M. l'abbé DUQUESNE

4 forts vol. in-12. . . . . 8 fr.

Nouvelle édition, conforme à la première, augmentée de 80 plans de conférences et d'homélies, dont le fond et les preuves sont renvoyés au texte de l'Évangile médité par des indications exactes.

Opinion de M. de Beaumont, archevêque de Paris, sur cet ouvrage : « On peut le regarder comme un commentaire des évangélistes, mais un commentaire clair, précis, rempli d'excellentes instructions, qui sont présentées de la manière la plus intéressante. Les fidèles y trouveront de quoi s'édifier, et les ecclésiastiques y puiseront des lumières pour travailler à la sanctification des âmes. Je recommande la lecture de ce bon livre toutes les fois que l'occasion se présente, et je désire de tout mon cœur qu'il se répande surtout dans mon diocèse. »

# L'ABANDON

A LA

## PROVIDENCE DIVINE

OUVRAGE POSTHUME

DU P. J.-P. DE CAUSSADE

De la Compagnie de Jésus

SEPTIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE DE LETTRES ET AUTRES ÉCRITS ENCORE  
INÉDITS DU MÊME AUTEUR

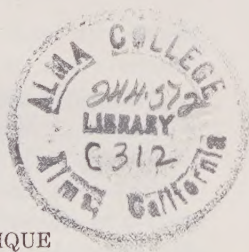
Le tout revu, corrigé et mis en ordre

PAR LE P. H. RAMIÈRE

De la même Compagnie



TOME II



LIBRAIRIE CATHOLIQUE  
DE

PERISSE FRÈRES

Nouvelle Maison à PARIS, rue Saint-Sulpice, 38  
BOURGUET, CALAS ET C<sup>e</sup>, SUCCESSEURS

1874

Tous droits réservés

46362



BV

5080

.138

1874

V.2



## LIVRE QUATRIÈME

### PREMIÈRES ÉPREUVES DES AMES APPELÉES A L'ÉTAT D'ABANDON

#### SÉCHERESSES, IMPUISSANCES, DÉGOUTS

---

#### LETTRE PREMIÈRE (1)

Ensemble de ces épreuves ; direction générale

Dieu vous a bien exaucée, ma chère Sœur, dans ce que vous lui avez demandé en m'écrivant ; car il m'a semblé, en lisant votre lettre, que je lisais dans votre âme, et que j'en connaissais l'intérieur, comme si je vous eusse confessée et dirigée depuis longtemps. Oh ! que j'ai de choses consolantes et instructives à vous dire ! J'espère que le Saint-Esprit vous les fera comprendre et goûter, et que Dieu daignera y donner sa sainte bénédiction, par les mérites de Jésus-Christ, l'intercession de sa très-sainte Mère, de saint Joseph, de saint François de Sales et de toutes ses saintes filles, vos sœurs, qui sont au ciel.

(1) On a lieu de croire que cette lettre a été adressée par le Père de Caussade à la sœur Marie-Thérèse de Vioménil, qui, pour se faire mieux connaître de ce saint directeur, lui avait rendu compte de sa vocation et de ses dispositions intérieures depuis qu'elle avait embrassé la vie religieuse.

1<sup>o</sup> Votre vocation me paraît marquée du sceau de Dieu ; j'y vois des signes manifestes de sa divine volonté, des preuves de sa prédilection toute gratuite pour votre âme, et de solides garanties de votre prédestination éternelle. Réjouissez-vous ; bénissez Dieu ; remerciez-le sans cesse de cette grande et si précieuse grâce.

2<sup>o</sup> L'attrait que Dieu vous a donné pour vous donner entièrement à lui, et pour vivre d'une vie tout intérieure, malgré les dissipations de l'esprit et les révoltes de la nature, est une grâce dont je voudrais qu'il plût à Dieu de vous faire connaître tout le prix, comme il me le fait connaître à moi-même. Elle est d'autant plus réelle, qu'elle est moins accessible au sens, cachée sous des apparences contraires.

3<sup>o</sup> Pourquoi donc, malgré cet attrait et toutes vos saintes lectures, êtes-vous toujours demeurée comme à la porte de la vie intérieure, sans pouvoir y entrer ? Je vais vous le dire, ma chère Sœur, car j'en vois très-distinctement la raison : c'est parce que vous avez abusé de cet attrait par des désirs immodérés, par des empressements et une activité naturelle, qui déplaisaient à Dieu, et qui étouffaient les doux mouvements de la grâce. C'est encore parce qu'il y avait dans votre conduite une secrète et imperceptible présomption, qui vous faisait trop compter sur vos propres industries et sur vos propres efforts. Dieu a voulu vous humilier et vous confondre par vos propres expériences ; et, par là même, modérer cette ardeur naturelle qui vous emportait au delà des impressions de la grâce. Sans vous en rendre bien compte, vous agissiez comme si vous eussiez prétendu faire tout l'ouvrage par votre propre travail, et même aller plus loin que Dieu ne voulait. Vous qui vous seriez reproché, comme



une grande faute, une ambition mondaine, vous vous laissez entraîner, sans scrupule, par une ambition plus subtile et par l'amour de votre propre élévation dans les voies de l'esprit. Mais consolez-vous : grâce à la miséricordieuse rigueur dont Dieu a usé à votre égard, il n'y a rien de perdu encore ; vous avez, au contraire, beaucoup gagné. Dieu vous punit de ces imperfections en bon père et avec tendresse ; et il vous fait trouver le remède de votre mal dans le châtement même dont il vous frappe. Pour se venger de vos infidélités il vous envoie les épreuves dont il a coutume de se servir pour purifier et pour détacher les âmes choisies qu'il appelle au pur amour et à l'union divine.

Comprenez cette conduite toute paternelle dont vous êtes l'objet ; envisagez vos épreuves à leur vrai point de vue, et toutes vos craintes se dissiperont d'elles-mêmes. Vous ne vous étonnerez plus, par exemple, que vos sécheresses et vos peines intérieures aient augmenté depuis que vous êtes en religion ; je n'en suis nullement surpris, et je serais bien fâché pour vous qu'il en eût été autrement. N'est-ce pas depuis lors, en effet, que vous appartenez plus entièrement à Dieu, et que ce divin époux doit travailler plus énergiquement à purifier votre âme, afin de la disposer à s'unir parfaitement à lui ?

Quant à cette continuelle dissipation, dont vous vous plaignez tant, je crois, comme vous, qu'elle est en partie le résultat de votre naturel, de la vivacité de votre imagination, et surtout de l'habitude. Mais Dieu n'a permis ce résultat que pour vous humilier et vous confondre davantage ; et la vive peine que vous en ressentez n'est pas la partie la moins méritoire de l'épreuve. Vous voyez que je suis bien éloigné de croire, comme vous, que ce mal soit

sans remède, ou qu'il vienne de quelques péchés secrets.

Les craintes que cette dissipation d'esprit vous fait éprouver, en allant à l'oraison, sont des tentations ou de pures imaginations ; et Dieu vous a fait une grande grâce, quand il vous a donné le courage de passer outre et de vous approcher de lui avec confiance, malgré ces fausses craintes.

5° Dans vos répugnances pour les choses extérieures et pour les emplois, je ne vois qu'une autre partie de votre épreuve, et un grand sujet de mérite devant Dieu, pourvu que vous dominiez les répugnances, au lieu de vous laisser dominer par elles.

Vos actes de désaveu, de sacrifice et d'abandon sont très-solides et très-bons. Leur mérite ne fait que s'accroître par le retour des révoltes intérieures qui vous crucifient tout de nouveau : autre partie de l'épreuve.

6° Ce que vous ajoutez sur votre impuissance et votre apparente oisiveté dans l'oraison, est une conséquence de l'épreuve, et suit naturellement de tout le reste ; j'aurais été grandement surpris s'il en eût été autrement. Mais rassurez-vous ; il s'en faut bien, ma chère Sœur, que vous perdiez votre temps dans l'oraison ; vous en pourriez faire de plus tranquilles, et vous en ferez dans la suite, s'il plaît à Dieu ; mais vous n'en ferez jamais de meilleures, de plus utiles, ni de plus méritoires ; car l'oraison d'anéantissement et de souffrance étant la plus crucifiante, est aussi celle qui purifie davantage l'âme et qui la fait plus tôt mourir à elle-même, pour ne vivre ensuite qu'en Dieu et pour Dieu.

Oh ! que j'aime ces oraisons, durant lesquelles vous vous tenez devant Dieu comme une bête, insensible à tout et accablée sous le poids de toute sorte de tentations !

Quoi de plus propre à humilier, à confondre et à anéantir une âme devant Dieu? Voilà ce qu'il prétend et où conduisent ces misères apparentes. Ah! si vous saviez alors vous tenir avec respect et soumission dans cet état humiliant, vous abandonnant pleinement à la volonté divine, jusqu'à vous complaire, pour son amour, dans votre abjection et votre anéantissement, vous vous rendriez bien plus agréable à Dieu par l'immobilité et le silence, que par les actes formels les plus énergiques.

Non, il n'est pas de sacrifices que Dieu accepte plus volontiers que cette entière donation d'un cœur brisé et anéanti; c'est vraiment l'holocauste d'agréable odeur. Les oraisons les plus douces et les plus ferventes, les mortifications volontaires les plus rigoureuses n'ont rien de comparable et n'en approchent pas.

7<sup>o</sup> Vos craintes au sujet de la confession et de la communion, autre partie de votre épreuve, autres tentations, autres chimères qu'il faut rejeter et mépriser. Que, si elles continuent à vous troubler, malgré vos résistances, vous passerez outre, et prendrez patience en ce point comme en tout le reste.

Quant au désir de sortir d'un état si violent, il n'est pas précisément le résultat de l'épreuve; c'est le mouvement de l'amour-propre et de la nature qui crient et tentent de se révolter, en se voyant sur le point d'être impitoyablement sacrifiés. Il ne faut ni s'en étonner, ni s'en effrayer, mais lutter courageusement, par la volonté libre, contre ces désirs naturels, et persister, avec une inébranlable constance, à ne vouloir en tout que l'accomplissement de la volonté de Dieu. Ce point est d'une importance capitale, non-seulement pour recueillir le fruit de l'épreuve, mais encore pour en adoucir l'amertume et en abrégier la



durée. Si, pour vous, elle a été si longue, j'ai lieu de l'attribuer à ce que vous n'avez pas encore eu le courage de faire l'entier sacrifice que Dieu vous demandait. Hâtez-vous donc de le faire, en lui disant : Oui, mon Dieu, j'accepte tout, je me sou mets à tout, sans réserve, et pour tout le temps qu'il vous plaira.

De tout ce que je viens de dire, vous conclurez sans peine que vous n'avez qu'une seule chose à faire, qui est de laisser Dieu disposer de vous comme il lui plaira et de vous tenir en repos et en tranquillité intérieure, autant que vous le pourrez, mais pourtant sans effort.

Abandon à Dieu, voilà donc pour vous, en ce moment, l'unique chose nécessaire. — Pour bien vous en acquitter, voici ce que vous ferez :

1<sup>o</sup> Vous irez à l'oraison toute résignée à y être tourmentée, affligée et crucifiée, comme il plaira à Dieu. Quand les distractions, les sécheresses, les tentations, les dégoûts viendront fondre sur vous, vous direz : Soyez les bienvenues, ô croix de mon Dieu ! je vous reçois d'un cœur soumis, faites-moi tant et tant souffrir, que mon amour-propre en soit crucifié et anéanti. Vous vous tiendrez ensuite devant Dieu, comme une bête de somme, accablée de sa charge et prête à succomber, mais espérant l'aide et le secours du Maître. Si vous pouvez vous jeter en esprit au pied de la croix de Jésus-Christ, baisiez avec respect ses plaies sacrées ; tenez-vous humblement à ses pieds divins, et demeurez là, ferme et immobile, sans faire autre chose, dans une attente passive, silencieuse et pacifique, comme fait un pauvre misérable qui attend l'aumône, des heures entières, à la porte d'un grand roi ou d'un riche

libéral. Mais, sur toutes choses, ne vous avisez plus de vouloir faire des efforts, ni dans l'oraison, ni ailleurs, pour être plus recueillie que Dieu ne veut.

2° Ne faites non plus aucun violent effort pour conserver le recueillement durant la journée, et écarter les dissipations continuelles qui vous travaillent ; contentez-vous de sentir et de connaître que cet état de dissipation vous déplaît, et que vous auriez un grand désir d'être bien recueillie, mais seulement quand il plaira à Dieu, et autant qu'il lui plaira, ni plus ni moins.

3° Si la dissipation est quelquefois si grande ; si les sécheresses, les peines, les craintes et autres dispositions fâcheuses deviennent si accablantes, que vous ne puissiez pas faire un seul acte intérieur, ni même concevoir une bonne pensée, ne vous rebutez pas. Vous n'avez rien à craindre, ou plutôt vous avez beaucoup à gagner, si, dans cette déplorable situation, vous savez vous tenir dans le simple silence intérieur de respect, de soumission et d'adoration dont j'ai déjà parlé, et vous enfoncer dans l'abîme de votre néant. Ce néant, accepté et aimé par amour pour Dieu, voilà votre refuge assuré au milieu de ces orages. C'est là qu'il faut vous tenir, et d'où vous devez vous faire un plaisir de voir toutes les volontés de Dieu s'accomplir en vous. Vous aimerez à vous le représenter faisant, du haut du ciel, pleuvoir dans votre âme, les distractions, les sécheresses, les craintes, les angoisses, etc. ; toutes sortes de misères et d'humiliations, pour faire de vous comme le jouet de son bon plaisir et de son divin amour, à peu près comme on voit quelquefois de grands princes se réjouir et se divertir à éclabousser un de leurs favoris.

4° Pour les sacrements, gardez-vous bien d'en omettre

jamais aucun. — Mais, me dites-vous, comment se préparer à la confession ou à la communion quand l'esprit est obsédé par toute sorte de craintes et de troubles ? — Il faut les mépriser, passer outre et aller toujours à Dieu, sans jamais disputer ni raisonner, ni pour ni contre : et après avoir fait, tout doucement et sans effort, le peu que vous avez pu et su faire, demeurer tranquille dans ce grand silence intérieur de foi, de respect, de soumission, de confiance, d'amour et d'adoration, disant souvent, mais sans paroles : Que mon souverain Seigneur et Maître fasse de moi tout ce qu'il lui plaira. *Amen, Amen.*

5<sup>o</sup> Comme dans tout ce que vous me dites, il n'y a point de péché, du moins volontaire, quoiqu'il vous le semble souvent, tenez-vous continuellement en repos et en tranquillité. Je ne parle pas de la partie inférieure qui est toute troublée et désolée, mais de la partie supérieure, du fond le plus profond de votre âme qui peut, avec le secours de Dieu, demeurer tranquille et paisible, au milieu de ces orages et de ces bourrasques. L'agitation n'est, pour ainsi dire, qu'au dehors de l'âme et dans les sens extérieurs, pour les crucifier et les faire mourir, comme il convient avant de pouvoir parvenir au pur amour et à l'union avec Dieu. Il ne tient qu'à vous d'empêcher que ce trouble ne pénètre jusqu'à l'intérieur ; mais c'est en ceci que vous n'avez pas été jusqu'à ce jour assez éclairée et assez fidèle.

6<sup>o</sup> En effet, quoique je ne remarque point de péché délibéré dans votre conduite, j'y découvre une fourmilière de défauts et d'imperfections, qui pourraient beaucoup vous nuire, si vous n'y apportez un remède énergique. Ce sont des inquiétudes, de vaines craintes, des abattements, des ennuis et des découragements à demi délibérés,



ou du moins pas assez énergiquement combattus, qui altèrent sans cesse en vous la paix intérieure, dont je viens de vous inculquer la nécessité. — Mais que faire, pour les empêcher ? Le voici : premièrement, n'y adhérer jamais volontairement ; deuxièmement, ne pas s'en entretenir, ni les combattre avec effort et violence, car cela les redouble ; mais les laisser tomber, comme on laisse tomber une pierre dans l'eau ; penser à autre chose, parler à Dieu d'autre chose, comme dit saint François de Sales ; recourir alors à votre refuge, au silence intérieur de respect et de soumission, de confiance et d'abandon total. — Mais, direz-vous, si je commets, soit à ce sujet, soit en d'autres matières, des fautes, et même des fautes volontaires, comment dois-je me comporter ? — Il faut alors vous rappeler la recommandation de saint François de Sales : ne pas vous troubler de vous être troublée ; ne pas vous inquiéter de vous être inquiétée ; ne pas vous décourager de vous être découragée ; mais revenir aussitôt à Dieu, sans violence, vous humiliant tout doucement et tranquillement ; le remercier même de ce qu'il n'a pas permis que vous fissiez de plus grandes fautes. Cette humilité douce et tranquille, avec confiance en la divine bonté, pacifiera et tranquillisera votre intérieur, et c'est là à présent votre plus grand besoin spirituel.

J'oubliais de vous dire que vos grands désirs du divin amour, malgré ce que vous éprouvez ensuite, ne sont nullement des imaginations, ni des chimères ; ces désirs sont, au contraire, très-réels, très-solides et très-excellents ; il faut les conserver, mais doucement, tranquillement, sans s'abandonner jamais à ces ardeurs, à ces transports de l'imagination et de l'activité naturelle qui gâtent tout.

Ce que vous éprouvez lorsque vous êtes embrasée de ces ardents désirs, et, un moment après, en voulant rentrer en vous-même, ne devrait point vous surprendre. Je vais vous expliquer par une comparaison ce qui se passe alors en vous : quand vous jetez au feu un bois bien sec et bien disposé à s'enflammer, la flamme s'y attache d'abord et l'embrase doucement et sans bruit ; mais si c'est du bois vert, la flamme ne s'y attache que pour un instant, et puis, la chaleur du feu agissant sur le bois vert et mouillé au dedans, le fait suer et gémir, le tord et l'agite de cent manières avec un grand bruit, jusqu'à ce que, par cette action, le bois soit devenu tout sec et bien disposé à recevoir la force du feu. Alors, la flamme s'y attache de nouveau, l'embrase, le consume tout doucement, sans efforts et sans éclat. Voilà une image de l'action et de l'opération de l'amour divin dans les âmes qui sont encore toutes remplies d'imperfections et des mauvaises humeurs de l'amour-propre ; il faut les purger, les épurer, les raffiner, et cela ne se peut faire sans les agiter et sans les faire souffrir. Regardez-vous donc comme ce bois vert, sur lequel le divin amour agit, avant de pouvoir l'enflammer, l'embraser, le consumer ; ou bien comme une statue entre les mains d'un sculpteur, ou comme une pierre qu'on taille et qu'on façonne avec le marteau et le ciseau, pour la mettre en état d'être placée dans un bel édifice : si cette pierre avait du sentiment, et que, durant sa souffrance, elle vous demandât : Mon Dieu, ma Sœur, que dois-je faire, car je souffre beaucoup ! Vous lui répondriez sans doute : Ne faites que vous tenir ferme et en repos, sous la main de l'ouvrier et laissez-le faire ; autrement vous demeureriez toujours une pierre brute et informe. Prenez donc pour vous-même ce conseil : ayez patience

et laissez faire Dieu, car, dans le fond, vous n'avez autre chose à faire ; dites seulement : J'adore et je me sou mets ; *fiat*.

## LETTRE DEUXIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Vicissitudes intérieures

Nancy, 1734.

Ma chère Sœur,

Les divers états que vous me dépeignez dans votre lettre ne sont autre chose que les vicissitudes intérieures, auxquelles, tous, nous sommes sujets. Ces alternatives de lumières et de ténèbres, de consolations et de désolations sont aussi utiles, je pourrais dire aussi indispensables, pour faire croître et mûrir les vertus dans notre âme, que les vicissitudes de l'atmosphère sont nécessaires pour faire croître et mûrir les moissons dans nos champs. Sachons donc nous y résigner, et accepter avec amour les épreuves aussi bien que les consolations ; car toutes ces épreuves, même les plus douloureuses, sont également justes, saintes, adorables, aimables et bienfaisantes, soit qu'elles viennent de la justice de Dieu ou de sa miséricorde. Souvent, elles nous sont envoyées par l'une et l'autre à la fois ; mais jamais, sur la terre, la justice n'agit tout à fait séparée de la miséricorde. Je suis ravi que la vue de vos misères et de vos faiblesses et le sentiment de votre néant soient votre plus ordinaire occupation intérieure durant l'oraison ; c'est par là que s'acquiert peu à peu l'entière défiance de soi-même et la confiance exclusive en Dieu

seul ; par là encore on s'établit fermement dans l'humilité intérieure, qui est le fondement solide de l'édifice spirituel, et la première source d'où coulent les grâces de Dieu dans l'âme.

Vous ne devez pas être surprise ni peinée de ce que l'amour-propre craint la destruction : il ne serait plus amour-propre s'il ne la craignait pas. Il n'y a que les âmes déjà très-détachées d'elles-mêmes, qui, loin de craindre cette mort totale, la désirent et la demandent sans cesse à Dieu. Pour nous, c'est assez de soutenir en paix et avec patience les coups successifs qui tendent à l'opérer.

Il arrive souvent qu'on ressentira durant la journée certains sentiments et goûts de Dieu ou des choses divines, et qu'on n'a point ce goût dans l'oraison. Dieu le fait ainsi pour nous faire connaître qu'il est le maître absolu de ses dons et de ses grâces, qu'il les donne à qui il lui plaît et quand il lui plaît. En les recevant ainsi, lorsque nous nous y attendons le moins, et en nous voyant ensuite déçus dans notre attente, nous ne pouvons plus nous persuader qu'ils sont le fruit de nos dispositions, de notre travail, de notre industrie : c'est ce que Dieu a en vue. Car, s'il est prodigue de ses dons, il prétend s'en réserver toute la gloire ; et il serait contraint de nous les retirer, s'il nous voyait nous en approprier quoi que ce soit par de vaines complaisances.



## LETTRE TROISIÈME

A MADEMOISELLE DE SERRE, QUI FUT DEPUIS SŒUR CATHERINE-ANGÉLIQUE

Même sujet. — Abandon

Tenez ferme, ma chère fille, au milieu de vos secousses intérieures, et ne vous départez jamais de votre entier abandon à Dieu et de votre parfaite confiance en sa bonté. Appuyez-vous sur ces deux principes évidents et immuables : d'abord que Dieu ne peut jamais abandonner ceux qui s'abandonnent entièrement à lui, et qui se confient pleinement en son infinie miséricorde ; en second lieu, que rien n'arrive en ce monde que selon les ordres de la Providence, qui tourne toutes choses à l'avantage et au plus grand profit des âmes soumises et résignées. Les pensées contraires, les combats intérieurs, ne serviront, si vous êtes fidèle, qu'à mieux affermir dans votre esprit et à mieux enraciner dans votre cœur ces vérités si consolantes et ces sentiments si propres à vous sanctifier. La perfection de l'état où Dieu vous appelle est sans doute au-dessus de vos forces : aussi ne faut-il pas, pour l'atteindre, compter sur vous le moins du monde, mais, au contraire, vous en défier à l'infini. Vous devez espérer en Dieu seul, et ne faire nul fonds que sur le secours et la force de sa grâce intérieure, par laquelle tant d'autres, plus faibles que vous, ont pu et peuvent encore ce qui vous paraît si difficile. Il faut donc vous dire sans cesse à vous-même : Oui, vu ma misère et ma faiblesse, tout cela m'est aussi impossible que de voler au haut des airs. Mais ce qui est

impossible à l'homme, devient possible, aisé et facile avec la grâce toute-puissante de Jésus-Christ ; et, je l'espère, cette grâce, de sa bonté et par ses mérites infinis. C'est par elle que tant de jeunes personnes faibles et timides ont triomphé de la cruauté des tyrans, ont souffert et bravé les plus cruels supplices et les plus sanglants outrages, à l'imitation et pour l'amour d'un Dieu crucifié.

Les ennuis, les dégoûts et les sécheresses où vous vous trouvez souvent, sont les vicissitudes ordinaires par où toutes les âmes qui vont à Dieu ont coutume de passer. Quel mérite aurions-nous, et comment pourrions-nous montrer à Dieu notre fidélité, si la grâce intérieure nous portait, nous soutenait et nous consolait toujours d'une manière sensible et forte ! L'essentiel, c'est d'être fidèle à tous ses devoirs et aux pratiques extérieures et intérieures de notre état, dans les sécheresses et les dégoûts, comme dans les douceurs et les attrails sensibles. Quoique tout se fasse alors avec effort et avec mille répugnances, le mérite n'en est que plus grand. Par là, seulement, notre amour pour Dieu se dégage complètement de ce malheureux amour-propre qui se fourre partout, se mêle de tout, et gâte tout, comme dit saint François de Sales.

Comme il y a une paix douce et savoureuse durant l'oraison, il y en a aussi une sèche, amère, et quelquefois même douloureuse, par laquelle Dieu opère plus librement dans notre intérieur que par la première, plus sujette aux recherches de l'amour-propre. Ainsi il faut s'abandonner à Dieu en ce point comme en tout le reste. Laissons-le faire ; il sait mieux que nous ce qui nous convient. Ne craignons qu'une chose : de nous laisser égarer par notre propre volonté. Pour éviter ce danger, il faut ne vouloir précisément que ce que Dieu veut, à tout

heure, à tout instant, pour toutes choses : voilà le plus sûr, le plus court, et, j'ose le dire, l'unique chemin de la perfection : tout le reste est suspect d'illusion, d'orgueil et d'amour-propre.

Au reste, laissez tomber peu à peu, doucement et sans effort, les longs raisonnements qui voudraient occuper votre esprit durant l'oraison, pour tendre plutôt aux affections, aux aspirations, au goût de Dieu et au simple repos en lui. Cela n'empêche pas pourtant qu'on ne puisse s'arrêter un peu aux bonnes pensées, quand elles sont simples, douces, paisibles, et qu'elles semblent naître et venir comme d'elles-mêmes.

## LETTRE QUATRIÈME

### A UNE POSTULANTE (1)

Obscurités; impuissances

Ma chère Sœur,

Tout ce que vous me proposez dans votre lettre me paraît si aisé à décider qu'il faut que Dieu vous tienne dans une bien grande obscurité, pour que vous n'ayez pu en venir à bout toute seule, avec le secours de sa grâce. Au reste, vous m'avouez vous-même que Dieu vous donne de temps en temps des rayons de lumière qui éclairent tout votre intérieur et dissipent tous vos doutes. Ces clartés, qui dilatent votre cœur, et le remplissent d'une douce paix

(1) Cette postulante est M<sup>me</sup> de Lesen, au sujet de laquelle la Mère Marie-Anne-Thérèse de Rosen avait consulté le P. de Caussade et qu'elle avait engagée à se mettre directement en rapport avec lui. Elle entra au couvent des Annonciades à Saint-Mihiel.

et d'un grand courage pour servir Dieu, ne peuvent venir que du ciel; vous pouvez donc les suivre sans crainte, et le souvenir qui vous en reste devrait suffire pour vous soutenir et vous guider dans les moments d'obscurité. Mais, puisque Dieu vous a inspiré de vous adresser encore à moi, il me sera bien facile de vous satisfaire article par article.

1<sup>o</sup> Les pièges et les raffinements de l'amour-propre vous rendent, dites-vous, incapable d'en faire le juste discernement. Mais aussi, pourquoi entreprenez-vous de le faire? N'avez-vous pas, dans la sainte obéissance, un oracle infaillible; et dans l'humilité et la docilité, des garanties certaines de ne pas vous égarer en suivant la décision de ces oracles?

2<sup>o</sup> Après avoir consulté votre Supérieure ou votre maîtresse, avec la simplicité d'un petit enfant, demeurez en paix; vous voilà en toute assurance. Mais si vous n'entriez pas dans ces sentiments, vous seriez bien à plaindre, et cela par votre pure faute.

3<sup>o</sup> Sentir vivement sa faiblesse, sans aucun appui sensible, et se voir ainsi, à tout moment, sur le bord du précipice, c'est, il est vrai, une épreuve bien humiliante, mais bien salutaire, puisqu'elle vous conduit infailliblement à la totale défiance de vous-même, à la plus pure et à la plus parfaite confiance en Dieu. Il n'y a pas d'autre chemin pour sortir de la région des sens, et pour entrer dans la vie toute spirituelle de la pure foi et du pur amour.

4<sup>o</sup> Le cachot ténébreux où vous vous voyez enfermée, c'est la prison où vous jette de temps en temps, je ne dis pas la justice de Dieu, mais sa très-grande miséricorde, pour vous y purifier comme l'or dans le creuset. Vous n'avez qu'à y demeurer aussi tranquille que vous pour-



rez. — Mais comment alors pratiquer la vertu ? — Tout consiste alors à pàtir, à souffrir en silence et en abandon, à se soumettre humblement et amoureusement.

Vous connaissez déjà cette grande maxime : que l'on avance beaucoup plus en pâtissant, qu'en agissant. Mais, direz-vous, je pêche dans cet état ! — Non, point de péché ; le maître de la prison vous en empêche bien. — Mais il me semble que je regarde alors l'enfer avec indifférence ! — L'expression est forte ; mais, grâces à Dieu, j'en comprends le sens mieux que vous. Elle n'exprime autre chose que le résultat de l'opération intérieure par laquelle Dieu amortit votre sensibilité. Courage, courage, vous verrez un jour, et peut-être bientôt, les grands biens opérés dans cette si obscure prison ; à présent, il faut vivre de cette espérance, sans autre lumière que celle de la foi.

5° Sans doute qu'il y a, dans votre état de fièvre intérieure, des redoublements qui semblent vous dévorer et vous consumer. C'est ce qu'il y a d'impur et de terrestre au fond de l'âme qui, alors, est consumé et dévoré, comme les mauvaises humeurs du corps le sont durant les redoublements de certaines fièvres. Il y a là un symptôme de guérison et non de maladie. — Mais je ne puis, alors, ni prier ni recourir à Dieu ! — Non, sans doute, vous ne le pouvez pas d'une manière aperçue, mais c'est alors le cœur qui prie sans cesse par ses désirs cachés et aperçus de Dieu seul.

Votre conclusion a failli me faire rire ; jugez par là, dites-vous, comment je m'acquitterai de l'obligation de réciter le saint office, d'assister à la sainte messe, et le reste. Bien volontiers, ma chère Sœur, je me charge de tout le mal que vous commettrez dans ces circonstances,

si vous pouviez me céder tout le bien que Dieu fera alors en vous. Ce petit mot, pourtant, m'a fait entrevoir une certaine tentation que la subtilité du malin esprit tâche de faire glisser dans votre âme. Mais suivons votre lettre et le fil de mes réponses. Il vous vient en pensée, dites-vous, que vous êtes une téméraire de vous être engagée par vœu de vous faire Religieuse, et que les pratiques de la religion sont bien au-dessus de vos forces. Si je n'avais une longue expérience des progrès que font les tentations les plus manifestes, quand on leur donne la moindre ouverture sous prétexte de les examiner, je ne vous aurais jamais crue capable de donner si grossièrement dans celle-ci. Pour couper court, je vais vous dire : 1<sup>o</sup> que j'ai senti, dans toute votre lettre, que c'est à cette tentation que visait le démon par tous ces divers carillons qu'il faisait sonner dans votre âme. Ah ! s'il pouvait vous faire lâcher prise, quelle victoire pour lui ! quel triomphe pour tout l'enfer !

2<sup>o</sup> Je vous défends, au nom de Dieu, et par toute l'autorité qu'il me donne sur vous, d'écouter, ni d'examiner plus rien sur ce sujet et de faire, à cet égard, tout comme vous feriez si le démon vous mettait tout à coup dans l'esprit de vous aller précipiter dans un puits ou d'empoisonner toutes vos Religieuses.

3<sup>o</sup> Dieu vous veut dans l'état religieux, cela doit être et cela sera malgré tout l'enfer déchaîné pour y mettre obstacle. — Mais les peines d'esprit, mais les infirmités du corps ! — Dieu ferait à cet égard des miracles, si jamais il le fallait ; et il faudrait les attendre au besoin. Humiliez-vous ici, ma chère Sœur, anéantissez-vous profondément devant Dieu, confessez-lui que vous êtes la fragilité et l'inconstance même. Oh ! que cette expérience

servira dans la suite à vous faire sentir combien nous devons nous défier de nous, de notre prétendu courage et de notre fermeté apparente dans nos bonnes résolutions, si Dieu ne nous soutient sans cesse ! Combien nous sommes pauvres, faibles, misérables, au delà de toute expression, et capable de donner dans tous les travers imaginables et dans des écarts auxquels nous n'aurions jamais pensé.

4° La sensibilité de cœur et d'esprit aux corrections qui vous sont infligées, dans le fort de vos peines, doit vous humilier, sans vous décourager ; car il est vrai que, dans ce temps-là, la sensibilité va quelquefois si loin, que sainte Thérèse elle-même était obligée de se tenir en garde contre une humeur dépiteuse et chagrine, qui cherchait à s'échapper contre les Sœurs. Il serait trop long de vous dire les grands biens que Dieu produit dans nos âmes par ces sensibilités et ces révoltes, pourvu qu'elles soient patiemment supportées.

5° Dieu vous fait bien sentir que vous êtes dans les pièges de Satan, et en même temps sa main invisible vous soutient et vous arrête : quoi de plus encourageant ! Tenez ferme ; tout ceci tournera à votre plus grand bien et servira surtout à vous pénétrer vivement de votre faiblesse, que vous n'avez jamais bien connue telle qu'elle était. Il vous fallait toutes ces tentations et ces épreuves pour vous en convaincre et pour arracher de votre cœur jusques aux moindres racines de vaine confiance en vous-même. C'est un mal que l'on ne connaît bien que quand on commence à guérir.

6° Je finis et je résume cette réponse, en vous disant que votre état est, à la vérité, crucifiant, mais par là même très-bon, très-sûr, très-purifiant et très-sanctifiant. Vous n'avez à craindre aucun danger, tandis que vous saurez

vous en tenir à cette grande maxime de Fénelon : désespérer entièrement de vous-même pour n'avoir plus un brin d'appui ni de confiance qu'en Dieu seul, qui, des pierres mêmes fait naître, quand il lui plaît, des enfants d'Abraham.

## LETTRE CINQUIÈME

A LA SŒUR MARIE-HENRIETTE DE BOUSMARD (1734)

Impuissances ; distractions

1<sup>o</sup> Ne regrettez pas, ma chère Sœur, les attraits et les goûts sensibles que Dieu vous avait donnés et qu'il vous a retirés. Aux consolations que vous éprouviez dans cet état se mêlaient mille imperfections.

Il est vrai que par là même que ces consolations étaient sensibles, elles plaisaient fort à la nature qui veut toujours voir, connaître et sentir ; mais plus cet état est conforme à la nature, moins il est propre à satisfaire les exigences du divin amour. C'est pour cela que Dieu se hâte d'autant plus d'en retirer une âme, qu'il la voit plus fidèle à la grâce. S'il n'usait pas sous ce rapport, à notre égard, d'une paternelle rigueur, nous demeurerions toujours faibles, sujets à toutes sortes de défauts, et incapables de nous défendre contre les séductions et les illusions de l'amour-propre. L'âme, que l'épreuve n'a pas éclairée et affranchie, se laisse aller, sans presque s'en apercevoir, à de continuels retours sur elle-même ; elle fait dépendre son contentement et sa paix de tout ce qu'il y a au monde de plus instable, sa sensibilité ; si elle s'attache à Dieu, ce n'est pas uniquement pour lui-même, c'est bien plus encore pour les consolations qu'elle en attend ; elle reste



dans une vaine estime d'elle-même, causée par ces richesses spirituelles dont elle se croit en possession ; et plutôt à Dieu qu'elle n'en vint pas à une espèce d'idolâtrie de sa prétendue excellence ! Mais, lors même qu'elle éviterait ce criminel excès, il est bien à craindre que, pleine d'elle-même, elle ne demeure vide de Dieu.

Plutôt que d'exposer à cet affreux malheur les âmes qu'il aime d'un amour de prédilection, Dieu leur envoie toutes sortes d'épreuves ; il les frappe, les humilie, les anéantit à leurs propres yeux. Mais combien surabondamment il dédommage les âmes qui lui demeurent fidèles dans l'épreuve, des privations qu'elle leur cause ! Lorsque, par un renversement total de toute sa fortune spirituelle, on se voit réduit à rien, on se trouve tout d'un coup sans vanité, sans présomption, sans nulle estime de soi-même ; plein de défiance, d'humilité, de confiance en Dieu, d'amour pour lui ; et cet amour alors est tout pur, parce que l'amour-propre n'a plus d'appui sensible, ni par conséquent rien à quoi il puisse s'attacher, et qu'il puisse corrompre. Ainsi, je fais plus d'état de votre pauvreté présente, que de tous vos beaux sentiments d'autrefois, qui vous paraissent parfaitement purs, tandis que l'amour-propre en faisait secrètement sa plus délicieuse pâture.

2° Il semble quelquefois qu'on est sans foi, sans espérance, sans charité, sans religion, sans aucune vertu, comme si on avait perdu toute connaissance de Dieu. Cela arrive lorsqu'il lui plaît d'ôter tout goût, toute onction, tout le sensible de ces vertus, pour les faire résider dans le pur esprit, et faire marcher une âme dans la pure foi. C'est alors qu'on sert et qu'on adore Dieu en esprit et en vérité, comme disait Jésus-Christ à la Samaritaine. Cet état est bien plus éloigné des sens, plus précieux, plus

élevé, plus épuré et plus solide ! c'est là qu'on peut goûter les pures délices de l'esprit ; mais on n'y parvient que par la privation des goûts sensibles, comme on ne parvient guère à goûter les douceurs sensibles de la dévotion que par la privation des plaisirs sensuels et terrestres. Ce sont divers passages qu'il faut franchir nécessairement pour arriver, par degrés, jusqu'à la région de la pure lumière. Cependant on a toujours la paix dans cet état, parce qu'alors l'âme est établie en Dieu ; on y sent même ce que vous sentez, je veux dire une force secrète et cachée, qui vient de la présence intime de Dieu ; et cet appui, tout imperceptible qu'il est, rend véritablement une âme plus forte qu'elle n'était lorsqu'elle se croyait en état de supporter le martyre. Ainsi, demeurez dans votre paix, et bénissez Dieu.

3<sup>o</sup> Quant aux actes multipliés d'offrande, de résignation, les commençants doivent, sans aucun doute, s'y attacher pour s'en former l'habitude ; mais, dans votre état présent, c'est votre cœur qui doit faire et qui fait tout cela et plus que tout cela, presque sans que vous y pensiez. Dieu ne voit-il pas toutes vos intentions les plus secrètes, sans que vous les lui signifiez par ce qu'on appelle des actes formels et exprès ? Quand, au milieu de vos bonnes œuvres, il se glisse dans le cœur quelque secrète intention d'amour-propre, d'orgueil, de respect humain, bien loin d'en faire des actes exprès, nous voudrions nous cacher à nous-mêmes ces intentions perverses, convaincus que Dieu les voit et les punira ; croyons-nous donc qu'il ne voit pas de même nos bonnes et plus secrètes intentions ; ou qu'il est moins libéral à récompenser que sévère à punir ?

4<sup>o</sup> L'égarement de vos pensées n'est en vous qu'une

épreuve de Dieu, une occasion de souffrance, d'humiliation, un exercice de patience et de mérite, et la peine que vous en ressentez montre le désir que vous auriez d'être toujours occupée de Dieu. Or, Dieu voit ce désir, et les désirs, devant Dieu, valent des actes, soit en bien ou en mal. Souffrez donc humblement et patiemment tous les égarements involontaires de l'esprit, et gardez-vous bien de vous en troubler ou d'examiner avec inquiétude d'où cela provient : ce serait une pure curiosité d'amour-propre que Dieu punirait par de plus grandes ténèbres. Souvenez-vous de ce que sainte Thérèse dit sur ce sujet : Laissons le traquet faire du bruit, pourvu que le moulin fasse de la farine. Elle compare l'esprit égaré au traquet, et la volonté qui tend à Dieu au moulin qui fait la farine. La volonté fixée en Dieu, c'est ce que nous devons surtout souhaiter. Que pensez-vous qui se passe dans le cœur d'une femme bien mondaine durant une belle prédication ? Il lui passe dans l'esprit et dans l'imagination cent bonnes pensées, tandis que sa volonté et son cœur sont dans l'objet de sa passion ; en est-elle plus sainte pour cela ? Tout le contraire se passe chez vous ; pourquoi donc vous affligez-vous ? D'ailleurs, que signifient cette paix et cette tranquillité d'âme au milieu de ces accès, de ces peines, de ce tourment, et le peu d'envie de consulter là-dessus ? N'est-ce pas là un grand don de Dieu et une marque évidente que c'est lui qui blesse le cœur si délicatement et si paisiblement ? Demeurez donc tranquille dans votre abandon total à Dieu, et ne vous embarrassez pas de savoir comment vous en formez les actes ; ils se font par des mouvements secrets et imperceptibles de votre cœur, que Dieu touche intérieurement, et qu'il remue comme il lui plaît.

5<sup>o</sup> Je ne suis pas surpris de la fatigue et du vide que

vous éprouvez en voulant multiplier et réitérer avec effort vos actes intérieurs. C'est que par là vous vous soustrayez à l'opération de Dieu pour agir par vous-même, comme si vous vouliez prévenir la grâce et faire plus que Dieu ne veut. Voilà bien l'activité naturelle; contentez-vous de demeurer en paix dans votre fond, et tenez-vous-y comme dans une prison, où Dieu se plaît à vous retenir captive, sans plus vous aviser de faire des sorties mal à propos. C'est ainsi qu'on est dans la sainte et féconde oisiveté dont parlent les Saints, et c'est là qu'on a des occupations immenses sans travail. Ce n'est que l'amour-propre qui s'ennuie et qui se désespère de ne rien faire, de ne rien voir, de ne rien sentir, de ne rien entendre; mais laissons-le gémir tant qu'il voudra; à force de s'ennuyer et de se désespérer, il finira par nous délivrer de sa présence. En lui coupant les vivres, nous le ferons mourir de faim. O la bienheureuse mort! je vous la souhaite, comme je me la souhaite à moi-même de tout mon cœur.

6° La manière dont vous vous tenez devant Dieu, par un simple regard de foi, sans images, ni figures, ni représentations quelconques, dans une totale remise de tout vous-même, est la manière la plus pure et la plus parfaite de traiter avec Dieu. C'est la vraie prière du cœur, prière tout intérieure, toute cordiale d'esprit à esprit: et plus ces opérations sont simples, déliées, imperceptibles et éloignées de tout le sensible, plus elles sont solides, sublimes, pénétrantes et efficaces, dit la bienheureuse Mère de Chantal.



## LETTRE SIXIÈME

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE MAHUET

Même sujet; révoltes intérieures; pauvreté spirituelle

*Alby, 1732*

Ma chère Sœur,

1<sup>o</sup> Rien n'est plus commun, pour les âmes qui n'ont pas acquis encore une grande expérience dans les voies intérieures, que la crainte dont vous me faites la confidence; je veux dire la crainte de perdre le temps dans l'oraison de simple présence de Dieu. Mais il est facile de rassurer ces âmes et de vous rassurer vous-même; il suffit pour cela de vous rappeler le principe posé par le divin Maître: On connaît l'arbre à ses fruits. Ce qui ne produit que de bons effets, ne peut qu'être bon. Or, votre propre expérience vous fait sentir que, depuis que vous vous appliquez à cette manière d'oraison, votre intérieur est infiniment changé à votre avantage; vous n'avez donc qu'à remercier Dieu de la faveur qu'il vous a faite en substituant, comme il l'a fait, l'action paisible de sa grâce à l'agitation de votre activité naturelle.

Je souhaite que vous vous accoutumiez à juger ainsi toujours de vos progrès et de votre état intérieur, par les seules règles infaillibles de la foi et des conseils de l'Évangile. Quand vous verrez que vos voies, vos sentiments, votre conduite s'accordent avec ce que la foi enseigne, et avec ce que les Saints ont pratiqué, vous pourrez les tenir pour bons et parfaitement sûrs. Il n'y a point là d'illusion

possible, comme lorsqu'on juge de soi-même par les impressions sensibles, toujours équivoques. Diriger sa conduite d'après ces impressions, c'est prendre pour boussole une girouette qui tourne à tous les vents.

On ne peut naviguer en sûreté qu'autant qu'on se guide d'après les règles sûres et infaillibles de la foi, qui nous portent à la fuite du péché, à l'amour de Dieu et du prochain, au détachement des créatures, à l'obéissance, à l'oubli de soi-même, à l'entière soumission aux volontés de Dieu, à l'abnégation et à la mortification, surtout intérieure. L'oraison qui produit le plus efficacement ces résultats est incontestablement la meilleure.

2<sup>o</sup> Comme les livres spirituels qui parlent de l'oraison peuvent tomber entre les mains de toutes sortes de personnes, par conséquent être mal compris, leurs auteurs font sagement, ainsi que les prédicateurs, de parler pour tout le monde, et de ne tracer que des règles assez générales pour ne pas donner trop de prise à l'illusion; mais les directeurs qui parlent à des personnes connues, en usent tout autrement, et rassurent dans la direction celles qui, mal à propos, se seraient effrayées dans la lecture ou dans la prédication. C'est d'après cette connaissance de votre état et des desseins de Dieu sur vous que je n'hésite pas à vous rassurer. Allez en avant, sans aucune ombre de crainte. On ne peut éprouver les fruits de la bénédiction de Dieu, si on ne suit l'attrait de Dieu. Les tromperies et les illusions de l'esprit de ténèbres se font connaître par des effets et des fruits contraires à ceux de la grâce. Quand je vous verrai exposée à ces illusions, je ne manquerai pas de vous le dire; et, à mon défaut, d'autres vous rendront ce service, à la seule condition que vous continuerez à vous ouvrir avec sincérité.

3° Il faut également appliquer la règle de la foi pour juger de cette stupidité que vous éprouvez depuis quelque temps. S'il s'agit seulement d'être stupide, bouché, hébété, et même insensible à toutes les choses de ce monde, la foi nous apprend que cette stupidité est la vraie sagesse. Que si cette même stupidité semble s'étendre encore quelquefois jusqu'aux choses du salut, ce n'est pas une preuve qu'elle soit le résultat de votre éloignement de Dieu; si elle ne vous empêche pas de remplir vos devoirs, de garder vos règles, de vous acquitter de vos exercices de piété, vous devez la regarder comme une épreuve de Dieu, qui vous est commune avec presque tous les Saints. Soyez fidèle et, dans l'acceptation de cette stupidité apparente, vous trouverez un exercice très-méritoire de patience, de soumission, d'humilité intérieure. Elle ne peut être préjudiciable qu'à l'amour propre qui, peu à peu, meurt, se détruit et s'anéantit par là, plus efficacement que par toutes les mortifications extérieures.

4° Quand nous avons quelques grands sacrifices à faire, la nature et l'amour-propre, qui y répugnent, excitent naturellement dans le cœur des révoltes qui semblent renverser tout l'intérieur. Jésus-Christ lui-même ne voulut-il pas l'éprouver au Jardin des Olives? Il suffit alors que la partie supérieure de l'âme tienne ferme et dise, comme Jésus-Christ : *Fiat voluntas tua*. Voilà les combats intérieurs dont parle saint Paul, et, après lui, tous les maîtres de la vie spirituelle; voilà comment le vrai juste vit de la foi et se soustrait à la domination des sens; voilà les grandes victoires qui seront couronnées en ce monde par la paix et par la soumission de la partie inférieure, dans l'autre, par la possession d'un Dieu.

5° Le dernier et le plus efficace de tous les remèdes que

j'ai à vous offrir est un entier et total abandon entre les mains de ce Dieu de bonté, qui ne cesse, depuis longtemps, de vous prévenir des bénédictions de sa très-grande miséricorde. Il faut vous jeter dans cet abandon, avec le même courage que vous vous jetteriez dans la mer, si vous saviez que Dieu demande de vous ce sacrifice ; comme fit autrefois cette sainte martyre qui, par un attrait intérieur et une inspiration particulière, se jeta au milieu des flammes, sans attendre que les bourreaux l'y précipitassent. C'est ce courage et ce saint abandon, fondé sur la foi et l'amour, qui charme le cœur de Dieu, et établit l'âme dans une paix que rien ne peut plus ébranler.

6° Votre conduite, pour éviter les visites inutiles, les pertes de temps et les distractions, me paraît excellente. Sachez que la solitude extérieure est le rempart intérieur qui, sans elle, peut difficilement s'établir. Je vous conseille même d'y ajouter, à l'égard des personnes de la maison, le plus grand silence que vous pourrez, ne parlant jamais sans raison, ni sans quelques saints motifs : comme d'une honnête récréation, pour se délasser un peu, par charité et par condescendance religieuse, ou pour se vaincre avec certaines personnes, à l'égard desquelles on éprouverait de l'antipathie. En finissant, je vous rappelle une maxime que je voudrais graver dans le cœur de tout le monde, et surtout des personnes religieuses et dévotes qui s'inquiètent et se troublent de se voir si pauvres, si misérables, si dénuées de tout, comme elles disent en soupirant et en gémissant. Cette seule maxime pourrait les rendre tranquilles, contentes et même véritablement riches dans leur pauvreté spirituelle. Vous m'entendez par avance. C'est que la vraie perfection, et par conséquent la vraie richesse de l'âme, consiste à tenir toutes nos volontés con-

formes à celles de Dieu. Par conséquent, toutes les fois que, pressé du sentiment de mes faiblesses et de mes misères intérieures, je pense que, tout en évitant par la grâce de Dieu de l'offenser délibérément, je suis pourtant très-dénué des dons et des grâces qui ont enrichi les Saints, je puis et je dois dire alors : Mon Dieu, je veux tout ce que vous voulez, et durant tout le temps qu'il vous plaira. — Mais, direz-vous, quelle ressource aurai-je donc, si Dieu me prend à la lettre et me tient toujours dans cette pauvreté spirituelle ? — Vous aurez, ma chère Sœur, la seule volonté de Dieu, et cette ressource vous tiendra lieu de toutes les autres. Cette divine et adorable volonté sera le supplément des dons qui vous manquent ; elle deviendra votre trésor ; elle vous constituera une fortune spirituelle au milieu même de votre pauvreté ; car peut-on être plus riche devant Dieu qu'en se conformant à toutes ses saintes volontés, dans les choses les plus affligeantes ? Peut-on être plus assuré de posséder le pur amour, que lorsqu'on se résigne, de bon cœur, à ce qu'il y a de plus mortifiant pour l'amour-propre le plus délicat, qui est l'amour-propre spirituel ? Croyez-moi, ma chère Sœur, l'âme qui voit ainsi de bon œil sa pauvreté, n'a rien à envier aux âmes, même les plus riches des dons de Dieu.



## LETTRE SEPTIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Ténèbres ; insensibilité

Ma chère Sœur et très-chère fille en N.-S.,

La paix du Seigneur soit toujours avec vous.

Je comprends par ce que vous me marquez que vous marchez dans l'obscurité ; mais je suis loin de partager les alarmes que cet état vous cause ; cette voie est assez ordinaire aux personnes de votre sexe, et c'est incontestablement la plus sûre, parce qu'elle est moins exposée aux vaines complaisances de l'amour-propre, aux surprises de la vanité ; ainsi cette obscurité même est une grâce de Dieu, car, durant cette vie, le meilleur moyen d'aller à Dieu, c'est de marcher par la foi nue, qui est toujours obscure. Malgré cette obscurité, on en comprend et on en dit toujours assez pour se manifester suffisamment à tout directeur un peu expérimenté. Voilà ce que je pense de l'ensemble de votre état ; venons maintenant aux difficultés de détail. — Vous ne savez pas prier, dites-vous. — L'expérience m'a appris que toutes les personnes de bonne volonté qui parlent de la sorte, savent mieux prier que les autres, parce que leur prière est plus simple et plus humble, et que, par sa simplicité, elle échappe à leur réflexion. Prier de cette façon, c'est se tenir avec foi en la présence de Dieu, avec un secret et continuel désir de recevoir sa grâce, selon nos besoins. Comme Dieu voit tous nos désirs, c'est là notre grande prière, dit saint Augustin : désirer toujours, c'est prier toujours. Suivez l'attrait de la sim-

plicité dans la prière ; elle ne saurait être trop grande, Dieu aime à nous voir comme de petits enfants devant lui.

1° Pour la sainte communion, la faim croissante de cette divine viande, et la force qu'on en retire, sont une grande raison d'en approcher souvent. Ainsi ne craignez rien, et reposez-vous sur l'assurance que je vous donne.

2° L'insensibilité pour toutes les choses de ce monde, et le détachement même des parents est une plus grande grâce que vous ne pensez ; il ne reste plus qu'à se détacher de soi-même par une totale abnégation de toute recherche intérieure. La fréquente union avec Jésus-Christ et la prière achèveront cet ouvrage peu à peu, pourvu que vous vouliez y travailler vous-même, en vous oubliant sans cesse, pour ne penser qu'à Dieu, lui abandonnant tous vos intérêts, les spirituels comme les temporels.

3° On a bien raison de dire que Dieu ne demande de vous que la soumission et la résignation. Ah ! ma chère fille, c'est là toute la perfection. C'est erreur et illusion de la chercher ailleurs. Ainsi une personne spirituelle et un peu intérieure n'a à faire qu'une seule chose, à proprement parler, c'est une simple soumission et adhérence de cœur à toutes les dispositions imaginables, soit extérieures, soit intérieures, où Dieu veut la mettre. Ainsi, êtes-vous malade, dites : Dieu le veut ? eh bien ! je le veux aussi, et de la manière qu'il le veut, et pour tout le temps qu'il le veut. — Mais peut-être que cela me rendra incapable de tout emploi, de tout service dans la communauté ? — Eh bien ! encore, si Dieu le veut, je le veux aussi, et j'accepte par avance, avec le mal que je souffre, la sainte abjection et humiliation qui l'accompagne. — Mais peut-être que dans cet état je me flatte un peu, ne me faisant pas toutes les violences que je pourrais et que je devrais ; — mais en

cela même, après avoir consulté ma Supérieure et mon confesseur, je m'en tiens aveuglément à ce qu'ils en jugent; c'est donc la volonté de Dieu ? Eh bien ! je le veux. Ainsi, demeurons en repos dans l'acquiescement à toutes ses volontés divines, et dans cette paix intérieure où Dieu habite et opère. Voilà, ma Sœur, une grande et une sûre voie ; suivez-la fidèlement, et rejetez constamment toutes les pensées et idées contraires, comme des suggestions du démon, qui voudrait du moins altérer en vous la paix intérieure, qui fait la bonne constitution de l'âme et le fondement solide de la vie spirituelle.

4° Vous avez fait une grande faute d'imprudence et de désobéissance, en vous exposant à avoir trois mois la fièvre. Tenez pour certain que le refus de faire gras dans des occasions semblables n'est nullement vertu, mais entêtement, attachement obstiné à son jugement et à sa propre volonté, sous un pieux prétexte. La plupart de nos dévotes et spirituelles font pitié en pareilles rencontres, et on a besoin d'une grande patience pour les supporter. Leur aveuglement et leur illusion sont parfois si étranges, qu'un Ange du ciel aurait peine à les en tirer. Pour vous, soumettez-vous en tout, écoutez tout, souffrez tout avec paix, douceur et patience, et demeurez de la sorte dans toutes les volontés de Dieu ; voilà le plus grand bien pour vous.

5° On a bien fait de vous défendre d'acquiescer au désir de quitter votre emploi et de penser à le demander ; je vous le défends aussi de tout mon pouvoir : gardez-vous bien de vous soustraire à l'ordre de Dieu. — Mais je n'ai pas assez de santé ? — Dieu saura bien y pourvoir. — Les talents me manquent ? — Mais le pouvoir d'en donner suffisamment ne manquera jamais à Dieu ; et il vous a déjà donné le principal, qui est la défiance de vous-même à cet

égard. Connaître et sentir son incapacité, voilà l'essentiel; car alors on ne compte que sur Dieu; on s'adresse à lui en toute circonstance; on ne s'attribue rien, mais tout à Dieu seul; et ses seules bénédictions font croître et profiter toutes choses. Bref, demeurez en paix et ayez confiance en ce Dieu de toute bonté, et puis désespérez de vous-même tant qu'il vous plaira. Soyez toujours dans l'humble sentiment de votre incapacité, faiblesse et imbécillité; c'est justement de tels instruments qu'il plaît à Dieu de se servir, afin que sa gloire y éclate plus visiblement.

6° N'avoir aucune sensibilité pour les vérités de la Religion, ce n'est pas une mauvaise marque à l'égard de certaines âmes; au contraire, c'est souvent un signe que Dieu les veut conduire par la voie la plus sûre de la foi simple et nue, sans ces sentiments et ces douceurs qu'il donne quand il lui plaît. Dans les voies de Dieu, il ne faut ni effort, ni violence que contre le péché; mais, à l'égard de tout le reste, paix et tranquillité. Quand vous ne pouvez réussir à former des actes, dites-vous alors à vous-même : Eh bien ! tout est fait devant Dieu, puisqu'il a vu mon désir; il m'en donnera la facilité quand il lui plaira; il est le maître. Sa seule très-sainte volonté sera toujours la règle de la mienne; je ne suis en ce monde que pour l'accomplir; c'est ma richesse et mon trésor. Que Dieu donne aux autres tant qu'il lui plaira de lumières, de talents, de grâces, de dons, de douceurs sensibles, spirituelles... pour moi, je ne veux être riche que de sa seule volonté.

Voilà, ma chère fille, votre voie; marchez-y constamment en paix, en confiance et en abandon de tout vous-même, et vous êtes bien; vous êtes en toute sûreté.

7° Votre plus grand soin pour votre avancement doit consister surtout à souffrir en paix tout ce que Dieu veut

ou permet qui vous arrive, sans aller vous plaindre ni mendier des consolations parmi les créatures, ni vous dissiper dans des entretiens inutiles, ni vous entretenir même dans des pensées frivoles et de vains projets pour l'avenir; tout cela vous vide de Dieu et empêche la grâce d'opérer en vous; prenez-y bien garde.

8° Pour vous aider à vous occuper de Dieu avec facilité et sans interruption, selon vos souhaits et vos besoins, voici ce que vous devez faire : 1° aimer la solitude et le silence, qui font beaucoup pour l'esprit intérieur et le recueillement; ne lire que des livres de choix, solides et pleins de piété, avec de fréquentes pauses, tâchant plus de goûter que de comprendre ou de retenir; 2° faire, durant la journée, de ferventes aspirations vers Dieu, sur tout ce qui se présente, dans les peines, tentations, ennuis, dégoûts, amertumes de cœur, contradictions, etc.

9° Les prières que vous faites à Dieu pour le détachement de tout, vous sont inspirées par la grâce; continuez et soyez assurée que, tôt ou tard, vous serez exaucée. Il est bien juste d'attendre Dieu, qui nous attend depuis si longtemps; et les grandes grâces que nous lui demandons, méritent d'être désirées et attendues avec patience et persévérance.

## LETTRE HUITIÈME

A LA SŒUR JEANNE - ELISABETH GŒURY ( 1735 )

Sécheresses ; distractions dans l'oraison

Ma chère Sœur,

1° Votre attrait est fort simple, et ce qui est simple est le meilleur. Il va droit à Dieu, et il faut le suivre constam-

ment, mais doucement, sans effort et sans empressement soit pour le conserver, soit pour le rattraper, quand le sentiment se retire : ce serait vouloir s'approprier le don de Dieu. Dans cette manière d'oraison, les distractions et les sécheresses sont assez fréquentes ; mais tout cela, supporté avec patience et abandon, est une excellente prière ; d'ailleurs, ces distractions et ces sécheresses étant pénibles, n'empêchent pas le désir continu de prier qui réside dans le fond du cœur, et c'est en quoi consiste la prière cordiale.

Si vous êtes dans cette excellente manière d'oraison depuis un temps considérable, comme depuis un ou deux ans, il serait assez inutile de prendre un livre. Si, cependant, ces temps d'impuissance et d'aridité duraient sept ou huit jours de suite, par exemple, alors prenez un livre ; mais lisez avec de fréquentes pauses. Et si vous éprouvez que cette lecture vous dissipe encore plus ou trouble votre intérieur, interrompez-la et tâchez de demeurer en la présence de Dieu, dans la paix et le silence, le mieux que vous pourrez.

Vous ne devez pas être surprise et moins encore inquiétée de ce que les mêmes choses qui vous ont fort touchée, en un temps, ne vous font aucune impression : ce sont là des vicissitudes qu'il faut supporter à l'intérieur, tout comme on supporte à l'extérieur les vicissitudes du temps et des saisons, et c'est être bien novice que de ne pas s'y attendre.

2° Dans cette manière d'oraison on ne fait guère de résolutions, mais on fait le bien, beaucoup mieux que si on l'avait résolu dans la méditation, parce que le cœur s'y trouve disposé, dans les occasions, par l'opération précédente du Saint-Esprit. Pour les personnes de cet état,



voici quelle doit être leur disposition intérieure, qui vaut mieux que toutes les résolutions : Seigneur, faites-moi faire le bien et éviter le mal, en telles et telles occasions et rencontres ; sans cela, je ferai tout le contraire de ce que je dois, tant ma misère est grande. Je n'ai là-dessus que trop d'expérience personnelle.

La douceur et l'efficace du saint recueillement est souvent le prix et la récompense des sacrifices précédents ; mais ce goût intérieur n'ôte pas d'abord les répugnances et les révoltes involontaires ; il les affaiblit pourtant peu à peu, jusqu'à faire sentir avec le temps une joie sensible dans les plus amers sacrifices.

3<sup>e</sup> Dieu permet vos petites infidélités pour vous convaincre plus intimement de votre faiblesse, et pour faire mourir ainsi peu à peu en vous cette malheureuse estime de vous-même, cette présomption et cette confiance secrète en vous, qui ne vous permettraient pas d'acquérir la vraie humilité de cœur. Vous le savez : rien n'est plus agréable à Dieu que ce complet mépris de soi, accompagné d'une totale confiance en lui seul. Ce Dieu de bonté vous fait donc une grande grâce quand il vous contraint à boire, souvent malgré vous, ce calice redouté par votre amour-propre et votre nature corrompue. Que si, de plus, vous savez apprécier la valeur de cette grâce, connaître votre bonheur, vous ne devez attribuer des sentiments aussi surnaturels qu'à une pure opération du Saint-Esprit.

Autre opération de la grâce : se sentir touché du bonheur de ressembler à Jésus-Christ ; mais ne comptez pas trop sur ce sentiment ; craignez toujours pour les rencontres difficiles, et défiez-vous de votre faiblesse.

4<sup>e</sup> Point d'illusions à craindre dans les répugnances et révoltes involontaires : elles sont incompatibles avec la plus sainte oraison qui les fait vaincre et surmonter. Voici

en quoi consiste votre erreur : c'est que vous pensez et croyez que vous ne pourrez jamais acquérir ni la vraie humilité, ni la mortification parfaite, à cause des fortes oppositions que vous y sentez. Si vous ne pouviez compter que sur vos propres forces, rien ne serait, en effet, plus impossible ; mais, comme vous ajoutez très-bien, avec la grâce de Dieu, que Jésus-Christ vous a méritée, tout devient facile. Il peut arriver que cette vérité même ne fasse sur vous aucune impression ; je ne m'en étonne pas, mais la remarque que vous m'en faites me prouve que vous attachez beaucoup trop d'importance aux impressions sensibles, comme toutes les commençantes. Il est indubitable pourtant, que, dans l'ordre des opérations surnaturelles de la grâce, ce qui est plus sensible est moins parfait et moins sûr ; ce qui est plus intime et plus spirituel est beaucoup meilleur. Quand Dieu retire le sentiment de sa présence, le recueillement sensible, efforcez-vous d'en conserver le saint désir dans votre cœur : cela suffit et n'est que plus agréable à Dieu et plus méritoire.

5<sup>o</sup> Toute inquiétude est un mal de l'âme ; vous devez mettre d'autant plus d'énergie à repousser celle que vous éprouvez au sujet du saint office, qu'elle est très-mal fondée ; le désir et la volonté de le bien dire subsistent toujours, malgré les distractions involontaires ; et toutes les vôtres sont de la sorte. La preuve en est évidente : c'est que, toutes les fois que vous vous apercevez de ces égarements d'esprit, vous en sentez une vraie peine dans le fond du cœur. N'est-ce pas le plus sûr et le meilleur de tous les désaveux que vous en pouvez faire ? Ces distractions ne sont point volontaires dans leur principe, quand on craint ce qui dissipe, et qu'on se recueille souvent, durant le jour. Ainsi, demeurez en paix. et ac-

ceptez avec soumission ces misères involontaires.

6° Vous m'avez manifesté un autre sujet d'inquiétude qui ne vaut rien en vous, et qui est fondé sur plusieurs illusions, dont il faut guérir votre esprit. Première illusion : c'est de désirer beaucoup le goût sensible de la communion : effet de l'amour-propre spirituel. Deuxième illusion : de croire ce goût nécessaire pour une bonne communion. Hélas ! ma chère fille, où en seraient tant de saintes âmes qui, pour l'ordinaire, n'y éprouvent qu'aridités, insensibilités et souvent du dégoût ? Dans tous nos exercices de piété, nous devons aller à Dieu par la pure foi, qui, d'elle-même, est presque insensible. Les communions, les oraisons sont, pour l'ordinaire, d'autant plus pures et plus agréables à Dieu, qu'elles sont faites avec moins de sensibilité. C'est la voie du pur esprit, du pur amour, qui ne se recherche point lui-même. Saint François de Sales avait accoutumé de dire une grande parole : Nos misérables satisfactions ne sont pas les satisfactions de Dieu. Le pur amour consiste à ne mettre tout son contentement que dans ce qui contente Dieu. Même dans nos plus saints désirs et dans nos plus saintes actions, ce pur amour ne nous permet de vouloir que ce que Dieu veut, et par conséquent, ce qu'il permet, quand même il y aurait de notre faute dans la cause. Voilà un grand principe fort ignoré, au moins fort obscurci par les beaux prétextes de l'amour-propre, si ingénieux à croire toujours bon et saint ce qui est à son goût et qui le contente : sur quoi une sainte Religieuse disait que Dieu lui ôtait peu à peu tous les goûts, attraites et sensibilités spirituelles, dans tout ce qu'elle faisait, pour mieux épurer son amour, que les premières douceurs avaient rendu si imparfait et si impur.

Suivez à la communion, aux exercices du soir, du matin, votre simple attrait. Un seul de vos actes courts vaut mieux que tout le reste. Votre indifférence sur tout ce que l'on peut penser ou dire de vous est un effet de l'opération du Saint-Esprit ; je vous en souhaite la continuation. Sans doute le plus parfait est de ne jamais s'excuser, ni se justifier, à moins qu'on ne vous ordonne de le faire : Dieu soit béni de tout et en tout : *Amen*.

## LETTRE NEUVIÈME

A LA MÈRE LOUISE-FRANÇOISE DE ROSEN

Distractions, ennui, vivacités

Ma chère Sœur,

A toutes les inquiétudes que vous m'exprimez dans votre lettre, à tous les doutes que vous m'exposez, je n'ai qu'une réponse à faire : je vous dirai avec le bon Maître : La paix soit avec vous ; ne craignez point ; ce qui vous trouble devrait, au contraire, être pour vous un sujet de joie. Là où vous croyez voir des symptômes de relâchement, je vois, au contraire, des marques indubitables d'un progrès solide.

1<sup>o</sup> Cette dissipation presque continuelle, cet ennui, ce dégoût que vous éprouvez à l'oraison, à l'office, à la communion, à la confession, etc. ; tout cela n'est que l'effet naturel de l'absence apparente de Dieu. Ce divin Époux de votre âme, afin de l'éprouver et de la purifier, lui ôte sa présence sensible ; la pauvre âme en ressent une douleur très-vive, qui quelquefois, fait impression même sur le corps. C'est le martyre de la grâce et du Saint-Esprit. Car, depuis

qu'il n'y a plus de tyrans pour faire des martyrs de la foi par l'effusion du sang, le Saint-Esprit sait trouver le secret de faire des martyrs du divin amour par ses absences apparentes et douloureuses, et par mille sortes d'opérations crucifiantes. Ceux qui sont soumis à ces divines tortures n'ont qu'à pratiquer la résignation, l'abandon aveugle et l'infatigable patience que pratiquaient, au sein de leurs tourments, les martyrs d'autrefois. Le même Esprit-Saint qui, sur les grils ardents et au milieu des plus affreuses tortures, tenait ces derniers dans un calme et une joie toute divine, conservera également la paix dans votre cœur, en dépit de toutes les agitations de votre esprit et de vos sens. Mais il faut que vous coopériez fidèlement à son action, en ne donnant aucun consentement volontaire aux inquiétudes dont vous êtes assaillie.

Pour recouvrer le recueillement, quand vous croyez l'avoir un peu perdu, ne faites point d'effort violent. Résignez-vous même, de bonne grâce, à être privée du recueillement sensible et actif : contentez-vous du recueillement passif, qui subsiste au fond du cœur, alors même que l'esprit paraît dissipé, et qui est l'inaliénable apanage d'une âme libre de toute attache désordonnée à l'égard des biens de ce monde. Dans cet état, Dieu n'est pas toujours, il est vrai, l'objet distinct de nos pensées, mais il est le principe de vie qui règle nos occupations. C'est une certaine abstraction, durant laquelle on est tenté de croire qu'on ne pense à rien ; parce que, d'une part, on est désoccupé des choses visibles, et que, de l'autre, on n'a de Dieu qu'une idée si générale, une notion si simple et si obscure qu'elle se perd dans l'esprit, ou plutôt que l'esprit s'y perd, et semble s'évanouir et s'échapper à lui-même. En cet état, on fait en paix, sans empressement et sans inquié-

tudes, tout ce qu'on a à faire, parce que l'esprit de Dieu le suggère doucement. Mais ce divin Esprit, jaloux d'être l'unique guide de l'âme qu'il a élevée à cet état, arrête et suspend notre action, dès que l'activité de l'amour-propre commence à s'y mêler ; et alors il n'y a qu'à laisser tomber cette activité, pour se remettre et pour rentrer dans le recueillement passif. Ce recueillement, vous le voyez, n'est autre chose que le fruit et l'extension de l'oraison de quiétude et de silence, qui consiste à se taire intérieurement, à laisser tomber toute pensée, plutôt qu'à combattre celles qui viennent, ou à chercher celles qui ne viennent pas.

2° Les vivacités qui se réveillent en vous quelquefois, et durent des temps considérables, sont une autre épreuve également fructueuse. En vous crucifiant intérieurement, elles vous apportent des biens infinis, vous purifiant, vous humiliant, vous rapetissant si fort que, peu à peu, elles vous font devenir comme ces petits enfants, auxquels Jésus-Christ veut que nous ressemblions, si nous voulons entrer dans son royaume. Vous avez bien raison de dire que l'on a grand besoin alors de patience, de douceur, de support, à l'égard de soi-même, peut-être plus qu'à l'égard du prochain, suivant la pensée de saint François de Sales,

3° Les vicissitudes continuelles de l'intérieur sont une bonne marque. C'est par là que l'Esprit-Saint nous rend souples à tous ses mouvements ; car, à force de changer de forme et de figure intérieure, on n'en retient aucune de propre, et ainsi on est prêt à prendre toutes les formes, au gré de cet Esprit divin, qui souffle où il lui plaît, et comme il lui plaît. C'est, dit Fénelon, comme une fonte et refonte continuelle de l'intérieur ; il devient



par là liquide comme l'eau, qui, d'elle-même, n'ayant ni forme, ni figure, prend indifféremment toutes les figures et les formes des vases où on la met.

4° Il n'est rien moins que difficile de vous conduire vous-même dans ces différentes situations. Vous n'avez à faire qu'une seule chose simple et très-aisée, qui est de voir à quoi vous porte la pente foncière du cœur, sans consulter l'esprit ni la réflexion, qui gâterait tout. Agissez constamment avec cette sainte simplicité, avec bonne foi et droiture de cœur, sans regarder en arrière ni de côté, mais toujours devant vous, au seul temps et au seul moment présent; et je vous réponds de tout. Ne voyez-vous pas que cette manière d'agir est une mort continuelle à soi-même, la plus entière abnégation du moi, et le vrai sacrifice d'abandon à Dieu dans les ténèbres de la foi.

5° Vous dites que vous ne sentez aucun reproche intérieur, aucun sentiment, ni pour le mal, ni pour le bien; et ce silence vous paraît terrible. Il est de votre état. Toute sensibilité vous doit être ôtée : c'est l'état de la foi toute pure. Encore une fois ne craignez rien; allez votre train en paix, en simplicité, en abandon total, sans retour, ni réflexions recherchées : quand il y en aura à faire, Dieu vous les donnera. ou y suppléera par un sentiment intérieur, ou un attrait caché, qui vous conduira en tout, plus sûrement que toutes vos misérables réflexions. Est-ce donc là un trésor si précieux que vous deviez tant en regretter la perte et le dépouillement? Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux. Aimez cette pauvreté intérieure, qui nous dépouille de nous-mêmes au dedans, comme la pauvreté extérieure nous dépouille au dehors. C'est ainsi que se forme au dedans de nous le royaume de Dieu.

## LETTRE DIXIÈME

## A LA MÊME

Dégout; paresse

Ma chère Sœur,

Je ne vois, dans votre état présent, rien qui puisse justement vous alarmer. Ce dégoût, cette paresse et indolence qu'on éprouve quelquefois, malgré soi, n'ont rien de coupable, pourvu qu'on les souffre avec résignation, et que, malgré ces dégoûts, on ne retranche rien à aucun de ses exercices de piété. Si, avec cette insensibilité pour tout le reste, on éprouve alors un vif désir des sacrements et une vive contrition de ses fautes, c'est un effet bien sensible de la miséricorde de Dieu, qui se sert de nos défauts mêmes pour nous faire croître en ferveur et en humilité.

Il y a deux sortes de paix intérieure : l'une sensible douce, savoureuse ; celle-là ne dépend point de nous, et, par conséquent, elle n'est point nécessaire. Il y en a une autre qui est presque insensible ; elle réside au fond du cœur, dans le plus intime de notre âme. D'ordinaire, elle est sèche et sans goût, et on peut l'avoir au milieu des plus grandes tribulations. Il faut se recueillir profondément pour la reconnaître ; vous diriez qu'elle est cachée au fond des abîmes. C'est celle où Dieu habite et qu'il forme lui même pour y résider, comme dans son élément, au plus profond de nos cœurs, et opérer des choses merveilleuses, mais insensibles. On ne les reconnaît que par les effets : lorsque, par sa bienfaisante influence, on

se voit en état de demeurer ferme au milieu des troubles, des violentes secousses, des grandes peines et afflictions imprévues. Si vous trouvez en vous-même cette paix sèche et cette espèce de tristesse tranquille, vous n'avez qu'à en bénir Dieu; c'est tout ce qui est nécessaire à votre avancement spirituel. Conservez-la comme le don le plus précieux. A force de croître peu à peu, elle fera un jour votre plus grand charme, mais il faut que les combats et les victoires aient précédé.

Je vous félicite d'avoir adopté mon mot favori : Dieu le veut ! Dieu soit béni de tout. Oh ! que cette parole est consolante ! Saint François de Sales disait que c'est un épithème sur le cœur par la vertu duquel il ne défaille jamais ; une potion cordiale qui fait digérer le fer, l'acier, et tout ce qu'on peut nous faire avaler de plus dur et de plus révoltant ; un baume qui adoucit et guérit les plaies les plus envenimées. O ma chère fille, servons-nous-en en toutes rencontres contre les faiblesses d'un estomac délicat, qui a tant de peine à supporter les choses qui répugnent à son goût. Avec cette simple recette, l'amertume se changera en douceur ; tout nous paraîtra bon et bien assaisonné ; rien ne pourra plus nous faire soulever le cœur.

## LETTRE ONZIÈME

A LA SŒUR MARIE-HENRIETTE DE BOUSMARD

Impuissances ; souvenir des fautes passées ; fatigues ; craintes

*Nancy, 1734*

Ma chère Sœur,

1<sup>o</sup> Ce calme que vous goûtez dans la solitude, ce repos

d'un esprit et d'un cœur qui se vident de tout le créé et s'en désoccupent de plus en plus, voilà le vrai recueillement intérieur. Dieu vous en prive au temps de l'oraison, parce qu'il y a alors chez vous trop de désirs et trop d'empressement. Demeurez donc, durant l'oraison, tout comme dans votre solitude; je ne vous demande ni plus d'application, ni plus d'empressement. Demeurez là comme toute pensive et rêveuse, laissant tomber toutes les idées des choses créées; et alors vous serez en Dieu, sans le comprendre, ni le sentir, ni même le savoir. C'est un mystère que vous ne connaîtrez que par ses heureux effets, qui sont la mort à vous-même et l'insensibilité à toutes les choses du temps.

2<sup>o</sup> Croire qu'on ne fait rien pour Dieu, et que le peu qu'on fait est encore gâté par le mélange de notre amour-propre, c'est la pure vérité; mais une vérité d'une part si évidente, qu'il est surprenant que tout le monde ne la voie pas, et ne se tienne pas toujours tremblant et anéanti devant Dieu; mais, d'autre part, cette vérité est pour nous enveloppée de tant de ténèbres, et notre esprit est si profondément enseveli dans les replis de l'amour-propre, qu'on ne saurait trop remercier Dieu lorsqu'il lui plaît de nous la faire vivement saisir.

Quand il plaît à Dieu de donner cette claire connaissance de soi-même, accompagnée des sentiments d'humilité qu'inspire sa sainte grâce, dès lors on n'espère plus rien de soi, mais tout de lui seul. On ne compte plus sur ses bonnes œuvres, mais sur la miséricorde de Dieu, et sur les mérites infinis de Jésus-Christ; et voilà la vraie espérance chrétienne qui nous sauve. Tout autre état, toute autre disposition intérieure est pleine de grands risques pour le salut; mais n'espérer qu'en Dieu, ne compter

que sur Dieu, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, c'est la pierre ferme, le fondement solide et inébranlable que nulle illusion, nul amour-propre, nulle tentation ne peuvent endommager.

Oh! que je vous félicite d'en être là! Tenez-y ferme; c'est l'ancre du vaisseau, c'est le port du salut.

3° Je me plais à voir, dans votre lettre, combien le bon Dieu vous aveugle dans sa miséricorde. Vous attribuez à votre mauvais tempérament ces vues inopinées du passé qui vous remplissent d'horreur de vous-même : et n'est-il pas clair comme le jour, que c'est une des plus salutaires impressions que la grâce puisse produire en vous? Non, rien n'est plus propre à vous sanctifier que la sainte haine de vous-même dont ces souvenirs sont pour vous le principe, et la profonde humiliation dans laquelle ils vous tiennent devant Dieu. Ces sentiments vous sont donnés tout à coup, lorsque vous y pensez le moins, pour vous faire sentir que c'est une pure grâce. — Mais pourquoi éprouviez-vous autrefois des sentiments tout contraires à la vue du passé? — C'est qu'autrefois vous n'auriez pu porter cette vue de vos imperfections sans un entier abattement. Il vous fallait alors l'espérance prédominante, et il vous faut, à présent, la sainte horreur de vous-même, qui est la vraie pénitence du cœur. Recevez de pareils sentiments en paix, avec reconnaissance et actions de grâces, quand Dieu vous les donne : et laissez-les passer quand ils passent, vous abandonnant tout entière à tout ce qu'il lui plaira d'opérer en vous et pour tout le temps qu'il lui plaira, sans nulle attache à aucune des dispositions intérieures où il voudra vous mettre, et sans aucun regret de celles qu'il vous ôtera.

4° Je connais les difficultés de l'emploi dont vous me

parlez, et les fatigues que peut causer à une poitrine fatiguée la charge de soutenir le chant, surtout aux grandes fêtes. Cela est très-pénible, il est vrai; mais ce qui est encore plus vrai et plus consolant, c'est que Dieu le veut et le permet évidemment pour dompter votre volonté. Voici, en quatre mots, ce que vous devez faire en ces cas et en toutes les circonstances semblables : prière, ouverture, sacrifice, abandon. Je m'explique : après avoir imploré la lumière de Dieu, vous irez dire simplement à votre Supérieure l'état où vous êtes, attendant de sa bouche ce qu'il plaira à Dieu de vous ordonner; bien résolue de lui sacrifier dans un parfait abandon vos répugnances, votre santé, votre vie même; et ne doutant aucunement que Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui s'abandonnent à lui, inspirera à celle qui vous manifeste ses volontés ce qui vous est le plus nécessaire. Il arrivera infailliblement de trois choses l'une : ou qu'on vous soulagera; ou que Dieu vous soutiendra et vous conservera; ou enfin qu'il vous laissera succomber, vous prenant à lui, et vous retirant de cette misérable vie. Or, je vous le demande, ma bonne Sœur, pourriez-vous mieux finir cette vie que par un si généreux sacrifice, et par un acte d'abandon aussi parfait? Tenez donc ferme, quoi qu'il arrive, après que vous aurez fait votre ouverture; vivez ou mourez en paix : n'en parlez plus, c'est l'affaire de Dieu, ce n'est plus la vôtre; il saura bien tourner le tout à votre plus grand bien et à sa plus grande gloire. O ma chère Sœur, quelle sainte, quelle heureuse, quelle généreuse conduite, que celle-là! Comme il fait bon avoir une bonne fois pris son parti d'obéir et de s'abandonner en tout? Quelle paix! quel sacrifice! quelle grâce! quelle sûreté pour le salut! mais surtout quel mérite aux yeux



de Dieu ? Quelle consolation pour moi, quand, en pareil cas, j'apprendrais que vous êtes morte martyre du saint abandon, et que Dieu vous a permis de vous immoler en holocauste sur l'autel de sa très-sainte, très-adorable et très-aimable volonté !

5<sup>e</sup> Faites-vous donc un contentement intérieur de celui de Dieu : complaisez-vous dans l'assurance que son bon plaisir s'accomplit toujours en vous ; par là, lors même que vous aurez sujet d'être mécontente de vous, vous serez, par réflexion, très-contente du seul contentement de Dieu, qui, comme dit saint Augustin, n'est jamais plus content de nous, que lorsque nous en sommes mécontents. C'est ainsi qu'on exerce, constamment et sans même y penser, le pur amour qui consiste à n'aimer, à n'agréer, à ne vouloir en tout que le bon plaisir de Dieu, préférant sa volonté à tout ce que nous voudrions ou pourrions souhaiter, même de plus saint en apparence. Vous avez surtout deux manières d'exercer cet abandon si méritoire. Vous direz à Dieu d'une part : Seigneur, je hais et déteste mes imperfections et mes péchés, et je veux faire tous mes efforts pour m'en corriger, avec le secours de votre sainte grâce ; mais pour la peine et l'abjection qui m'en revient, je l'accepte de tout mon cœur pour l'amour de vous. D'autre part, vous lui direz : Mon Dieu, je désire vous plaire, je désire mon salut et ma sanctification, le don d'oraison, de mortification, toutes les vertus. Je vous les demande, et je veux même travailler de tout mon cœur à les acquérir, lorsque vous m'en fournirez l'occasion. Cependant, en tout cela, je préfère tellement vos saintes volontés aux miennes, que je ne veux ces grâces et ces vertus qu'en tel degré qu'il vous plaira, et au temps marqué par votre sage providence, ne fût-ce

qu'au dernier moment de ma vie ; car vos très-saintes et adorables volontés seront toujours la règle et la mesure de tous mes désirs, même les plus saints et les plus légitimes. Ces actes, faits du fond du cœur, sont les fruits de ce pur amour qui, suivant les Docteurs, est aussi efficace que le baptême et le martyre pour effacer tous les péchés : suivant ces paroles de Jésus-Christ à Madeleine : « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Peut-on voir rien de plus consolant, de plus fortifiant et de plus encourageant ?

6° Vous vivez, dites-vous, chétivement et pauvrement. — Bienheureux les pauvres d'esprit. Voilà l'humilité intérieure et le saint mépris de soi-même. — Vous vivez sans appui, c'est-à-dire dans le pur esprit et la pure foi. — Oh ! le bienheureux état ! oui, bienheureux, quoique son bonheur soit caché à l'âme ! — Vous marchez toujours au hasard et comme à l'aveugle. — C'est là le pur abandon : vous ne le sentez pas, vous ne le connaissez même pas ; mais si vous le sentiez et le connaissiez, ce ne serait plus un abandon, mais la plus forte assurance de votre salut que vous puissiez désirer. Car comment pourrait-on être plus assuré, que lorsqu'on sait qu'on s'est totalement abandonné à Dieu, et pour le temps et pour l'éternité ? L'abandon est une vertu dont on ne peut acquérir tout le mérite qu'autant qu'on en ignore l'existence. Vivez donc en paix, au milieu de vos craintes, de vos peines, de vos obscurités ; et confiez-vous pleinement en Dieu, au-dessus de toute vue et de tout sentiment, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ : je le prie d'être toujours avec vous.

## LETTRE DOUZIÈME

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN (1734)

Utilité des épreuves , conduite à tenir

Avant toute chose, ma chère Sœur, je crois devoir vous exprimer une pensée que me suggèrent vos doutes inquiets et votre empressement à consulter sur votre intérieur. Je ne puis m'empêcher de croire que, si nous étions plus attentifs aux lumières du divin Esprit, mieux disposés à recevoir ses sacrées impressions, et plus fidèles à suivre les mouvements de sa grâce, nous n'aurions guère besoin d'autre chose pour atteindre la perfection à laquelle nous sommes appelés : car je remarque qu'au milieu même des ténèbres intérieures les plus obscures, il y a toujours, dans la pointe de l'esprit, une certaine lumière de pure foi qui est le guide le plus sûr. Outre cela, il y a de certains moments où, par des lumières plus vives, mais rapides, le Saint-Esprit nous fait connaître qu'il nous tient dans la bonne voie. Ajoutez encore un certain fonds de paix, au milieu même des orages de l'intérieur, et la constante régularité d'une conduite qui, malgré les fautes de fragilité, ne s'écarte pas délibérément des règles infaillibles de l'Évangile et des maximes de la perfection. Une âme docile et fidèle ne devrait-elle pas trouver là des garanties suffisantes pour se livrer, avec un entier abandon, à cet esprit intérieur qui la conduit si bien ? C'est donc le plus souvent une marque de faiblesse et l'effet d'une recherche de l'amour-propre, que nous ayons besoin d'autre chose, excepté pourtant les commencements de la vie spirituelle

où le Saint-Esprit n'a pas encore bien établi son règne au dedans de nous, et quelque occasion extraordinaire où la violence des orages nous empêche d'entendre sa voix. Je pourrais me contenter de cette réponse générale. Je veux bien pourtant vous répondre en détail :

1<sup>o</sup> Ce nouvel état d'obscurité, de sécheresse, de dégoût où Dieu vous a mise ne me surprend pas. Ce bon Maître commence toujours par se faire connaître, aimer et goûter sensiblement ; puis il prive l'âme de ces consolations, pour la tirer hors de la grossièreté des sens et s'unir à elle d'une manière bien plus excellente, bien plus intime et bien plus solide, par la pure foi et par le pur esprit. Pour que cette purification soit complète, il faut qu'aux privations se joignent les souffrances, au moins intérieures, les impuissances et les répugnances à l'égard de tout bien, les révoltes intérieures, les tentations diaboliques, les angoisses, qui vont quelquefois jusqu'à une sorte d'agonie. Tout cela sert merveilleusement à délivrer l'âme de son amour-propre, et à lui donner quelques traits de ressemblance à son Époux crucifié. Toutes ces agonies sont autant de coups que Dieu nous porte pour nous faire mourir à nous-mêmes. Plus l'amour-propre résiste à cette mort spirituelle, plus les coups paraissent rudes et les agonies cruelles. L'amour divin est un glaive à deux tranchants, qui frappe l'amour-propre jusqu'à ce qu'il l'ait complètement détruit. La vive douleur ne vient que de la forte résistance de ce maudit amour de nous-mêmes, qui ne veut pas abdiquer l'empire qu'il a acquis sur notre cœur, pour y laisser régner en paix l'amour de Dieu. Celui-ci ne ferait dans le cœur que des impressions douces et charmantes, s'il n'y trouvait aucun obstacle à ses divines ardeurs, et aucun ennemi qui lui résistât.

Ne regrettez donc plus, je vous prie, ces jours que vous appelez heureux, parce que vous y éprouviez des goûts sensibles à l'oraison et à la communion, et parce que votre union avec votre Bien-Aimé n'avait rien que de charmant et de délicieux ! Oh ! que les jours présents d'agonie et de martyre sont bien autrement estimables et précieux ! Ce sont les jours du pur amour, puisque vous y aimez Dieu pour lui-même et à vos propres dépens. Vous n'avez plus à craindre que l'amour-propre se mêle à vos rapports avec lui, puisqu'il n'y a rien dans ces rapports qui ne soit crucifiant pour l'amour-propre. Dans cet état, c'est la pure volonté de Dieu qu'on veut et qu'on aime, et d'un amour si pur, que les sens n'y ont point de part. Ah ! qu'il est difficile d'aimer Dieu purement dans les jouissances, sans nul retour sur soi-même, sans aucune vaine complaisance ! Mais, dans le temps des croix et des privations intérieures, pour être assuré de la pureté de son amour, il suffit de se laisser faire et de s'abandonner sincèrement. Oh ! que cette assurance est consolante et encourageante pour quiconque comprend un peu le prix et les avantages du pur amour ! Quand Dieu vous l'aura fait comprendre, vous comprendrez aussi pourquoi tant de Saints préféreraient les privations et les souffrances aux consolations et aux jouissances ; pourquoi ils aimaient si passionnément celles-là, qu'ils ne pouvaient presque souffrir celles-ci. Dieu vous met peut-être dans l'esprit que cet état si pénible durera toute votre vie, afin de vous donner lieu de lui faire un plus complet sacrifice : ne balancez pas, n'hésitez pas un seul moment ; sacrifiez tout : abandonnez-vous sans réserve et sans bornes à Celui de qui vous vous croyez abandonnée ; maintenez-vous constamment dans cette disposition intérieure : c'est à présent le plus essentiel pour

vous; je dirai presque c'est l'unique chose que vous ayez à faire, durant l'oraison, à la sainte communion, à la messe, pendant l'office et pendant la journée; mais faites-le doucement et sans efforts, ne vous attachez même pas à répéter fréquemment des actes formés: il suffit de maintenir son âme dans cette disposition habituelle d'abandon total, sans aucune réserve.

Je vous défends donc de désirer volontairement autre chose que la seule très-sainte volonté de Dieu; ne demandez ni plus, ni moins de peines; Dieu sait mieux que nous la juste mesure de tout ce qu'il nous faut: c'est souvent présomption et illusion que de vouloir suivre l'exemple de certains Saints, qui, dans les souffrances, par une inspiration particulière, disaient: Encore plus, Seigneur. Nous sommes trop petits et trop faibles pour oser en venir là, à moins d'une certitude morale que Dieu le veut ainsi de nous.

Je vous défends aussi tout scrupule, peine ou doute volontaire, au sujet de l'office, de la sainte messe, etc. L'intention droite et de pure foi, à cet égard, suffit. Dieu n'en demande pas davantage; et j'ose dire que vous n'en sauriez faire davantage pour le présent.

2° Oh! que je suis aise de vous entendre dire que vous trouvez si insupportable à vous-même, que vous êtes à toute heure à deux doigts du trouble et de l'inquiétude, sans pourtant, par la grâce de Dieu, y tomber jamais tout à fait; c'est-à-dire que Dieu, en vous faisant sentir toute votre faiblesse, vous soutient invisiblement, et vous donne ainsi la victoire en vous conservant dans l'humilité. Vous la perdriez peut-être en tout ou en partie, si vous trouviez un certain courage et si vous vous sentiez une certaine force intérieure. Apprenez de là une des



maximes les plus importantes, selon Fénelon : c'est une pure grâce de Dieu et des plus grandes, que celle de souffrir petitement, que de vaincre petitement, c'est-à-dire avec une certaine faiblesse intérieure, avec humilité, mépris de soi-même, croyant n'avoir rien fait, tant on est éloigné d'être content de soi. Ce mécontentement de nous-mêmes fait le vrai contentement de Dieu, et le contentement de Dieu doit faire le nôtre. Rien ne pourra plus nous troubler, dès que nous rechercherons pour unique satisfaction intérieure celle de pouvoir espérer que Dieu est satisfait et content de nous.

3° C'est encore une grande grâce de Dieu que la fidélité qu'il vous donne à tous vos devoirs et à toutes vos règles, dans l'état présent. Combien je vous approuve de ne chercher nulle consolation parmi les créatures, pas même celle de parler de vos peines à une personne de confiance ; votre silence vous sanctifiera plus efficacement que tous les entretiens et tous les avis.

4° Autre grande grâce, de ne sentir ni trouble, ni crainte, ni inquiétude, soit sur votre état présent, soit sur l'avenir, comme si vous étiez devenue insensible à toutes choses. Voilà le fruit et l'effet heureux de votre entier abandon. Comme vous avez tout abandonné à Dieu, Dieu prend soin de tout, et bannit de votre âme tout trouble, toute crainte, toute inquiétude : il lui ôte toute sensibilité à ses propres intérêts, et ne lui en laisse plus que pour lui seul. Cette disposition est le solide fondement de la sécurité la plus complète dont une âme puisse jouir ; c'est le plus grand bonheur de cette vie et la marque la plus assurée de l'amitié de Dieu.

5° Les paroles intérieures que vous avez entendues très-distinctement viennent sûrement de Dieu : je le connais

par les bons et subits effets qu'elles ont produits en vous. Il n'y a que Dieu qui puisse imprimer de la sorte, avec une étendue si profonde, ce qui lui plaît dans les âmes. Vous voyez que la bonté divine ne refuse pas de vous donner, de temps en temps, quelques miettes de consolation et de force, pour soutenir votre faiblesse, dans les déserts où il vous fait passer.

6° Vous ne devez pas être surprise que vos peines intérieures n'influent en rien sur votre conduite à l'égard du prochain, et ne vous ôtent rien de votre patiente égalité d'humeur et de votre bonté ; bien plus, c'est dans ces états d'épreuves que l'on est ordinairement plus propre à aider, à consoler, à soulager et à servir les autres.

## LETTRE TREIZIÈME

A LA SŒUR ANNE-MARGUERITE BOUDET DE LA BELLIERE (1734)

Même sujet

Ma chère Sœur,

1° Votre obscurité présente est une véritable grâce de Dieu, qui veut vous accoutumer à marcher dans les ténèbres de la pure foi ; c'est le chemin le plus sûr et le plus méritoire pour arriver à la sainteté.

2° Les sécheresses et les impuissances sont une autre grâce également précieuse, une autre participation très-méritoire à la croix de Jésus-Christ. — Mais, direz-vous, cette impuissance m'empêche de demander à Dieu les secours nécessaires ? — Elle ne vous ôte pas au moins le désir de pouvoir les demander. Or, vous devez savoir que, devant Dieu, nos désirs sont une vraie prière, selon saint

Augustin, ce qui fait dire à Bossuet qu'un cri retenu au fond du cœur, vaut bien un cri poussé jusqu'au ciel, parce que Dieu voit nos désirs les plus secrets, et jusqu'à la simple préparation de notre cœur. Faites-vous l'application de ces principes, soit dans le temps de vos prières, soit avant et après la sainte communion. Il n'en faut pas davantage pour rendre notre commerce avec Dieu toujours sûr, facile et efficace, malgré toutes nos sécheresses, nos distractions involontaires et nos impuissances, puisque rien de tout cela n'empêche la bonne volonté de prier, de gémir et de soupirer devant Dieu ; son œil infiniment pénétrant voit, dans la simple intention et préparation du cœur, tous les actes que nous souhaiterions faire, comme il voit les fruits des arbres dans les seuls bourgeons du printemps : c'est la belle comparaison de l'évêque de Meaux. Au nom de Dieu, ma chère fille, tâchez de bien pénétrer et goûter cette maxime ; elle vous consolera et vous soutiendra en mille rencontres, où il semble qu'on ne fait rien et qu'on ne peut rien. La bonne volonté subsiste toujours, et elle fait tout devant Dieu, lors même qu'elle semble être entièrement oisive.

3° L'acquiescement, la soumission et l'union de notre volonté à toutes celles de Dieu fait tellement notre perfection, que tout consiste à s'y tenir ferme en tout, partout et pour tout. Cela fait, tout est fait ; et sans cela, prières, austérités, œuvres même héroïques, souffrances, ne sont rien devant Dieu, parce que l'unique moyen de lui plaire, c'est de ne vouloir en tout que sa volonté. Plus cette complète résignation trouve en nous d'oppositions involontaires, plus elle aura de mérite, à cause de l'effort plus grand et du sacrifice plus complet qu'elle exigera.

4° La connaissance et la crainte des pièges continuels

qui nous sont tendus de toutes parts, au dehors et au dedans de nous, est précisément la grâce qui nous les fait éviter ; quand à cette humble crainte on joint une grande confiance en Dieu, on est toujours victorieux ; sauf peut-être certaines rencontres de peu d'importance, où Dieu permet de petites chutes, pour notre plus grand bien. Ces chutes nous sont très-salutaires, en ce qu'elles servent à nous tenir toujours bien petits et bien humiliés devant Dieu, toujours défiants de nous-mêmes, toujours anéantis à nos propres yeux.

3° Pour la paix du cœur, il faut s'accoutumer à la chercher, à la trouver, à la sentir dans la partie supérieure de l'âme, *dans la fine pointe de l'esprit*, malgré les troubles, les révoltes et les inquiétudes de la partie inférieure et animale. Celle-ci doit être comptée pour rien, puisque Dieu n'a jamais égard à ce qui s'y passe. C'est, dit sainte Thérèse, comme la basse-cour du château intérieur de l'âme. Profitez de cet enseignement, qui est celui de tous les Saints, et faites comme une personne qui, se trouvant avec des animaux immondes et des reptiles hideux, dans la basse-cour de son château, loin de s'y arrêter, monterait aussitôt dans les chambres supérieures, bien ornées et occupées par une compagnie honorable. Montez, vous aussi, dans le sanctuaire de l'âme, et tâchez de n'en plus sortir, puisque c'est là que Dieu a établi sa demeure permanente.

6° Oh ! vous avez bien raison, et de vous abandonner à Dieu en tout, et de ne pas vous inquiéter volontairement des fréquentes expériences que vous faites de votre misère et de votre faiblesse ; c'est par là que se consolide, peu à peu, le fondement de la vraie humilité et de la totale défiance de soi-même. Dispositions précieuses, qui attirent

sur nous toutes les grâces de Dieu, et le portent à nous revêtir de sa force, à mesure qu'il nous trouve plus vivement pénétrés de notre impuissance à tout bien. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : Lorsque je me sens plus faible, c'est alors que je me trouve plus fort.

7° Je vous déclare, de la part de Dieu, que, pour l'ordinaire, et même presque toujours, lorsque vous croyez prier le plus mal, c'est alors que vous priez le mieux. Pourquoi ? Parce que, d'une part, la volonté et le désir continuel de prier, et de bien prier, est la vraie prière du cœur ; et que, de l'autre, on prie alors sans nulle complaisance, sans aucun de ces vains retours sur soi qui gâtent tout : on prie par patience, par silence, par anéantissement, par soumission, par abandon à Dieu ; et on sort de la prière fort humilié, fort abaissé, sans aucun de ces contentements sensibles de l'amour-propre qui font dire à saint François de Sales que nos malheureuses satisfactions ne font pas le contentement de Dieu. Jugez par là du mépris avec lequel vous devez repousser les craintes par lesquelles l'ennemi essaye de vous rebuter, de vous lasser, ou au moins de vous jeter dans l'inquiétude.

8° Le grand et sincère désir d'être tout à Dieu sans réserve, et quoi qu'il en puisse coûter, est appelé par saint François de Sales la colonne ferme de l'édifice spirituel. Cette colonne doit soutenir tout le reste. Ne craignez rien tant qu'elle subsiste, par la grâce de Dieu, dans la fine pointe de l'esprit ; car pour le sensible, nous n'en devons faire aucun état.

9° Il est bien vrai qu'on ne peut vaincre l'amour-propre sans en sentir la peine, mais comptez que c'est bien plus l'ouvrage de Dieu que le vôtre. Profitez des petites occasions de combats et de victoires ; et soyez bien assurée

que, quand Dieu vous verra faire, de bonne foi, le peu que vous pouvez avec ses grâces ordinaires, il y mettra enfin la main lui-même, pour faire ce que vous ne pouvez pas, en achevant et en perfectionnant l'ouvrage. C'est pour cela que je vous conseille toujours plus de demander sans cesse à Dieu son divin Esprit et sa sainte opération, sans quoi on demeure toute sa vie dans de grands défauts et dans des imperfections considérables, d'où l'on risque de ne jamais sortir, de tomber toujours plus bas, et de se perdre même tout à fait.

10° La sainte communion est le vrai pain quotidien de nos âmes. Là seulement elles trouvent leur entretien, leur force, leur remède, leur soutien. Mon Dieu ! quelle différence entre les personnes qui communient souvent et celles qui ne le font que rarement ; oh ! qu'elles connaissent peu le trésor et la grâce dont elles se privent !

## LETTRE QUATORZIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL (1734)

Même sujet

Ma chère Sœur,

Pour porter remède au trouble qui vous rend si malheureuse, il me suffira de vous en indiquer les principes et de leur opposer des principes contraires.

Les sources de votre mal sont donc : 1. L'ignorance de votre attrait ; vous avez oublié, ce me semble, que la divine grâce fait éprouver aux âmes des attraits de plusieurs sortes ; il y en a de doux, mais il y en a aussi de plus crucifiants. Parmi les gens du monde, il y en a que Dieu



conduit par des prospérités, et d'autres, mais en bien plus grand nombre, qu'il fait marcher par la voie épineuse des croix, des afflictions et des adversités. Ainsi, aux âmes spirituelles, il départ, suivant sa sagesse, les joies et les tribulations spirituelles. L'ouvrage du salut et de la perfection consiste à marcher fidèlement chacun dans sa voie, en suivant l'attrait de Dieu sur soi, quel qu'il puisse être. 2. Vous paraissez ignorer également ce grand principe que, communément parlant, on avance plus en pâtissant qu'en agissant, et que c'est beaucoup faire que de savoir patienter, surtout avec soi-même. Vous oubliez, au moins dans la pratique, cette autre vérité incontestable, que la perfection ne consiste pas à recevoir de grands dons de Dieu, comme les dons de recueillement, d'oraison, de goûts spirituels pour les choses divines, mais à adhérer simplement à toutes les volontés de Dieu, dans toutes les situations imaginables, soit intérieures ou extérieures, où la Providence puisse nous placer. 4. De là ces troubles, ces inquiétudes, ces abattements intérieurs qui ont aigri et redoublé toutes vos peines, qui vous ont ôté la paix de l'âme, fondement solide de la vie intérieure, et qui, très-souvent, vous ont portée à chercher de la consolation parmi les créatures, du moins en leur découvrant vos maux, tandis que Dieu voulait que vous ne cherchiez que celles qu'il lui plaît de vous donner.

Il faut remédier à tout cela par d'autres principes et une tout autre conduite.

Premier principe : Dites-vous souvent à vous-même : Ma voie est pénible, il est vrai, elle est dure et amère ; mais, telle qu'elle est, c'est la volonté de Dieu, il faut s'y soumettre, quoi qu'il en coûte : 1<sup>o</sup> parce qu'il est le souverain Maître qui a droit de disposer absolument de nous

comme il lui plaît : 2<sup>o</sup> parce qu'il est notre Père, et un Père si tendre, si bon, si miséricordieux, qu'il ne peut rien vouloir que pour le bien de ses chers enfants, et qu'il tourne tout, infailliblement, à l'avantage de ceux qui lui sont soumis ; 3<sup>o</sup> parce que je ne trouverai jamais de paix, ni de calme, ni le repos du cœur, ni aucune consolation solide, que dans une humble et patiente résignation à tout ce qu'il voudra ordonner de moi ; 4<sup>o</sup> parce que je ne puis avancer d'un seul pas dans la vie intérieure qu'en suivant la voie marquée et arrêtée dans les décrets éternels de ma prédestination. Puis-je me faire une voie à moi-même ? Et, quand je le pourrais, ne serait-ce pas la voie d'un aveugle qui conduit à la perdition ?

Second principe : Je ne dois désirer mon avancement et ma perfection qu'autant que Dieu le veut, et par les moyens qu'il veut. Un semblable désir ne peut qu'être calme et paisible, alors même qu'il est plein de véhémence et d'ardeur. Mais il y a un autre désir de notre perfection qui naît de l'orgueil et d'un amour immodéré de notre propre excellence ; celui-là ne s'appuie pas sur Dieu ; aussi il est inquiet et toujours agité. Autant nous devons livrer notre âme au premier de ces mouvements, autant il faut mettre d'énergie à repousser le second. Donc tout désir de notre avancement, si saint qu'il paraisse, doit être retranché, du moment qu'il y entre de l'empressement, de l'inquiétude ou du trouble. Ces effets ne peuvent venir que du démon, tandis que tout ce qui vient de Dieu laisse l'intérieur tranquille. Pourquoi donc, ma chère Sœur, désirer avec une ardeur aussi empressée les lumières de l'esprit, les sentiments, les goûts intérieurs, la facilité au recueillement, à l'oraison et tout autre don de Dieu, s'il ne lui plaît pas de vous les donner encore ? Ne serait-ce pas

vouloir vous perfectionner à votre gré, et non au sien ; suivre votre volonté et non la volonté divine ; avoir plus d'égard à votre goût qu'au goût de Dieu ; en un mot vouloir le servir à votre fantaisie, et non selon son bon plaisir ? — Devrai-je donc me résigner à demeurer, toute ma vie, en proie à ma pauvreté, à mes faiblesses, à mes misères ! — Oui certes ! s'il plaît ainsi à Dieu. Ma pauvreté, mes misères, ma faiblesse, me doivent être dès lors aimables, et préférables à tout, puisque la sainte volonté de Dieu s'y trouve. Dès lors cette pauvreté se change en richesses ; car c'est être bien riche que d'être précisément ce que Dieu veut, en quoi consiste la souveraine perfection. D'ailleurs, pouvez-vous ignorer qu'il y a une vertu héroïque à savoir supporter patiemment et constamment ses misères, ses faiblesses, sa pauvreté intérieure, ses ténèbres, ses insensibilités, ses divagations, ses folies, ses extravagances de l'esprit et de l'imagination : c'est ce qui a fait dire à saint François de Sales que, lorsqu'on aspire à la perfection, on n'a pas moins besoin de patience, de douceur et de support à l'égard de soi-même qu'à l'égard des autres. Supportons-nous donc dans nos propres misères, dans nos imperfections et nos défauts, comme Dieu veut que nous supportions le prochain en pareil cas.

Mais bien souvent, au milieu de ce vacarme intérieur, la volonté souffre d'étranges émotions, et se trouve sur le point de succomber, de s'impatienter ; tenons ferme alors, et, dans ce nouveau sujet de combat, de sacrifice et de patience, nous trouverons un nouveau sujet de triomphe et de mérite. Que si, dans ces premiers moments, cette pauvre volonté s'est échappée, il faut qu'aussitôt elle tâche de retrouver son sang-froid, en s'humiliant doucement et en paix devant l'infinie miséricorde du Seigneur. — Mais

tout ce carillon intérieur m'ôte toute attention dans mes prières, à la messe, à l'office, à la sainte communion. Voilà donc tous mes exercices perdus ? — Non, non, rien n'est perdu, parce que la seule volonté de m'en bien acquitter que j'ai eue en commençant, dure et persévère toujours, jusqu'à ce que je l'aie rétractée par une distraction un peu longue et tout à fait volontaire, en un mot, par quelque péché véniel bien connu et délibéré. Loin d'avoir rien perdu, j'ai fait un double gain, puisque, avec tout le mérite de mes exercices spirituels, j'ai encore celui d'y avoir été d'une manière pénible et crucifiante, et surtout très-humiliante; et par là, bien loin de gâter ces saints exercices par de vains retours et mille complaisances d'amour-propre, à quoi j'étais exposé si j'y avais eu de la satisfaction, je les pratique dans la sainte humilité, qui est le fondement et la gardienne de toutes les vertus. — Mais cela m'empêche de sentir la contrition ? — Qu'importe ? l'efficacité de la contrition ne se sent pas; elle est toute dans le pur esprit, dans la cime de la volonté. La contrition sensible ne sert souvent que de pâture à l'amour-propre, et ne peut jamais rassurer, puisque ce n'est pas celle que Dieu demande. — Mais si je n'ai pas cette contrition de la volonté ? — Vous devez croire et espérer fermement que Dieu vous l'a donnée; mais quand vous ne l'auriez eue qu'une seule fois, les péchés étant déjà confessés, cela suffit pour les remettre tous, les présents et les précédents, tant est grande la bonté de Dieu.

Ma chère Sœur, laissez-moi terminer par cette consolante assurance : s'il plaisait à Dieu de vous faire connaître votre état comme je le connais, vous l'en remercieriez plutôt que de vous en affliger. Demeurez donc en paix dans toutes les situations où vous pourrez bien vous

trouver ; quand vous ferez cela, tout est fait. Dites sans cesse : Dieu soit béni de tout en tout ! Je ne veux que ce qu'il veut, et rien au delà ! Que toutes ses saintes volontés s'accomplissent en moi et par moi ! Qu'aucune de mes volontés ne se fasse ; elles sont toutes aveugles et perverses. Je serais perdue si elles s'accomplissaient.

## LETTRE QUINZIÈME

A LA MÊME

Même sujet

1<sup>o</sup> Nous sommes parfaitement d'accord, ma chère Sœur, puisque vous convenez avec moi que votre activité et votre empressement est un défaut ; combattez-le de toutes vos forces ; je n'en demande pas davantage. Vous dites que je vous voudrais voir sans défauts et toute parfaite ; cela est ainsi : ç'a toujours été l'objet de mon zèle pour vous. Mais je ne vous fais pas un crime de n'avoir pas encore atteint cette perfection. Je sais que cela ne se peut faire que peu à peu, par une grande confiance en Dieu, et une grande fidélité à sa grâce ; lui seul peut achever en vous l'ouvrage qu'il a commencé ; votre devoir, à vous, est de vous abandonner toute à lui et de le laisser faire. Ne soyez pas de ceux dont Jésus-Christ dit, en parlant à sainte Catherine de Sienne, qu'ils n'avancent guère dans la perfection, parce qu'ils veulent tout dire et tout faire sans l'écouter, ni lui donner le loisir d'agir en eux.

2<sup>o</sup> Je suis ravi que vous sentiez que Dieu vous soutient visiblement dans vos peines ; demeurez-y aussi paisible-

ment que vous pourrez, et dans un grand silence intérieur.

Cette seule pratique vous avancera beaucoup, en calmant votre cœur en Dieu. Il vous a donné du courage et de l'énergie : c'est un précieux talent que vous devez mettre à profit. Ce divin Maître demande à présent que vous fassiez consister votre courage dans la patience, la douceur et la résignation ; mais c'est au fond de votre âme, dans la pointe de l'esprit, et non dans la sensibilité qu'il veut trouver ce complet abandon ; et dans sa bonté infinie, en même temps qu'il vous le demande, il vous le donne. Rendez-lui-en grâces avec moi, car il ne pouvait vous faire un don plus précieux. Un jour viendra peut-être où cette résignation deviendra sensible ; alors elle sera aussi douce qu'elle est amère aujourd'hui, et vous goûterez, dans la joie de votre cœur, l'onction céleste que Jésus-Christ a attachée à la participation de sa croix. Oh ! quel bonheur de trouver la paix et la consolation jusque dans la croix ! Voilà ce qui rendait inaltérable la paix et le bonheur des Saints, et ce qu'éprouvent encore, comme eux, les personnes qui tendent généreusement à la vie intérieure et à la perfection, en sacrifiant tout à Dieu. Vous me dites que cette vie intérieure vous paraît impossible à acquérir avec votre caractère et votre tempérament. — Elle l'est, en effet ; mais ce qui est impossible à l'homme est facile à Dieu ; c'est sur lui seul et sur sa grâce que vous devez compter, par Jésus-Christ. Afin de vous mettre dans une sorte de nécessité de poser le fondement de l'humilité, ce Dieu de bonté commence par vous faire sentir plus vivement votre faiblesse ; mais lorsque ce sentiment vous abat, relevez-vous aussitôt par l'espérance ; car Dieu se plaît, vous le savez, à faire triompher sa grâce dans nos plus grandes faiblesses.



3° Ce que vous dites intérieurement et si souvent, Seigneur, ayez pitié de moi, vous qui pouvez tout, est la meilleure, et la plus simple prière que vous puissiez faire. Il n'en faut pas davantage pour attirer son puissant secours. Tenez-vous ferme à cette pratique et à cette juste disposition intérieure de ne rien attendre de vous et de tout espérer de Dieu. Il fera le reste, sans que vous vous en aperceviez, et je me promets de le remarquer sensiblement dans la suite. Je suis convaincu intérieurement qu'à moins d'une grande infidélité de votre part, Dieu fera bien des choses en vous par sa sainte opération. Comptez là-dessus fortement, et tâchez seulement de n'y mettre point d'obstacles volontaires, et quand, par malheur, vous connaîtrez y en avoir mis quelqu'un, humiliez-vous promptement, et revenez à Dieu et à vous-même avec une pleine confiance en la divine bonté.

4° Nous n'avons qu'à nous attacher à Dieu et à sa sainte volonté, en acquiesçant à toutes ses dispositions : elles ne peuvent manquer de nous être heureuses et profitables. Quand il n'y aurait, de notre part, que cette seule soumission aveugle à son bon plaisir, nous devrions nous en contenter, puisque c'est en cela que consiste toute la perfection et le vrai amour de Dieu.

5° C'est une grande grâce que de sentir, comme vous faites, la folie et l'extravagance des plaisirs que les mondains recherchent avec tant d'empressement. De là naissent de grands biens dans l'âme, qui trouve dans ce mépris du monde, un puissant motif de s'adonner à la vie intérieure. Vous direz peut-être que vous êtes encore bien novice dans cette vie : j'en conviens ; mais vous l'estimez, vous la désirez, vous la demandez, vous y tendez, voilà tout autant de divers degrés de grâce. Le reste viendra en

son temps. Modérez cependant, votre ardeur spirituelle et votre sainte ambition.

6° Vous commencez, dites-vous, à devenir un peu insensible aux bonnes et aux mauvaises manières des gens à votre égard : c'est là une plus grande grâce que vous ne pensez. Mais il y a encore, dites-vous, des temps où la tristesse et le découragement semblent plus forts que nous ; il faut alors les soutenir comme on peut, et surtout la peine de se voir et de se sentir faible, car c'est ce qui pique le plus notre amour-propre spirituel. De tous les sacrifices par lesquels nous devons l'immoler, il n'en est pas de plus méritoire, parce qu'il n'en est pas de plus humiliant.

7° Il est bien permis de souhaiter quelque appui ou soutien sensible dans la voie de Dieu ; mais il faut le souhaiter avec modération, le chercher sans empressement, en user sans attache, le perdre quand Dieu le veut, je ne dis pas sans peine, mais sans trouble ni abattement volontaire. Ce qu'il faut surtout, c'est de mettre en Dieu son principal appui, compter sur lui, au défaut de tout, espérer pleinement en lui, recourir en tout et pour tout à lui, ainsi que font de tendres enfants à l'égard de leur bonne chère mère. Cette sainte simplicité, cette conduite, humble et enfantine envers Dieu touche et charme son cœur paternel ; et l'on obtient tôt ou tard tout ce qu'on lui demande, ou quelque chose de meilleur, qui nous est souvent donné sans même que nous le comprenions.

7° Les plaintes que Notre-Seigneur adresse à sainte Catherine de Sienne contre l'activité exagérée des âmes qui veulent tant dire et tant faire qu'elles ne lui laissent pas le loisir d'opérer, doivent s'entendre dans ce sens, qu'en agissant et en accomplissant nos devoirs, nous le

fassions sans trop d'empressement et impétuosité naturelle, et que, pendant la journée, nous soyons comme aux écoutes de la divine Sagesse, pour entendre Celui qui parle au fond du cœur, sans voix et sans syllabes, parce que sa parole c'est son opération. De plus, que dans toutes nos prières, lectures, examens, élévations à Dieu, nous agissions doucement, suavement, sans confusion, sans efforts, cherchant seulement le repos du cœur en Dieu ; et pour cela, usant de fréquentes pauses pour donner lieu à l'Esprit de Dieu d'opérer librement et à loisir, dans notre âme, ce qu'il lui plaira et comme il lui plaira.

9° Tout ce que vous me dites sur la crainte que vos fautes ne soient rendues plus grièves par la présence de Dieu, sont autant d'illusions du démon, qui, par là, essaye de nous rebuter de l'attention à cette divine présence et de l'assiduité auprès du Très-Saint-Sacrement. Continuez sans crainte ce double exercice ; j'en vois les fruits, et ils deviendront si sensibles, que vous les verrez vous-même en son temps.

10° Je vous félicite de ce que Dieu vous ôte une partie de votre vivacité naturelle. Pour ce qui est de la gaieté, ce n'est que pour un temps ; elle reviendra, mais toute changée, ou plutôt transformée dans une foi spirituelle, douce, tranquille et paisible, parce qu'elle sera comme celle des Saints, toute en Dieu, et ne viendra que de Dieu.

11° J'approuve fort votre manière de procéder dans l'oraison ; continuez de même, faites des actes quand vous vous y sentez inclinée. Lorsque, durant les pauses et le silence intérieur, il vous vient de bonnes pensées ou de bons sentiments, recevez-les doucement ; et le repos intérieur de même, tantôt plus grand, tantôt moindre, comme il plaira à Dieu. En un mot, tendez toujours vers ce sou-

verain Seigneur, plus par le cœur et le désir, que par l'esprit et la tête. Et, quoi que ce soit qui vous soit donné, soyez toujours contente ; Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut ; laissons-le faire, soyons seulement bien convaincus que le moindre repos du cœur en sa sainte présence vaut mieux que tout ce que nous saurions dire et et penser. Que cette conviction vous porte toujours plus fortement à tendre par le cœur à ce saint repos, et à ne pas l'interrompre quand Dieu vous le donne ; car ce sont alors les précieux moments où le Roi des Rois admet à sa plus intime audience les âmes qu'il honore de sa prédilection.

## LETTRE SEIZIÈME

A LA SŒUR CHARLOTTE-ELISABETH BOURCIER DE MONTHEUREUX

Même sujet

*Alby, 1730*

Ma chère Sœur,

1<sup>o</sup> Je vous remercie de vos bons souhaits et surtout de vos prières : je vous les rends de mon mieux, chaque jour, au saint sacrifice de la messe. Je remercie le Seigneur du bon effet qu'il produit en votre âme par la lecture de mes lettres ; mais vous me permettrez de vous dire que je vous trouve encore bien sensible à l'état de misère, de pauvreté, d'impuissance spirituelles, auquel vous vous voyez réduite ; cela ne vient que d'un grand fonds d'amour-propre, qui ne se peut souffrir dans le rien, et qui abhorre cet état d'anéantissement. Cependant il faut nécessairement passer par cette épreuve : car il faut vider

notre intérieur de notre propre esprit, avant que celui de Dieu puisse le remplir; il faut mourir à l'ancienne vie avant que de vivre de la nouvelle. Nous voudrions l'un sans l'autre; cela ne se peut; prenez patience; conservez au fond de l'âme une certaine paix, au milieu de ces tempêtes intérieures: l'état d'obscurité et d'insensibilité, quelque degré qu'il atteigne, ne doit nullement vous effrayer: il ne faut alors que soumission et abandon total à Dieu. Ne vous embarrassez pas de sentir cette soumission; le sentiment ne fait rien à l'affaire; il suffit qu'elle réside dans la pointe de l'esprit.

2° Vous avez tort de voir dans votre faiblesse un sujet d'inquiétude. Pourvu que vous sachiez vous confier en Dieu, il vous soutiendra comme il a déjà fait, sur le bord du précipice. Ce sera peut-être par un fil imperceptible, mais ce petit fil est fort comme un gros câble entre les mains de Dieu.

3° Dans les situations pénibles dont vous me parlez, il n'y a qu'à faire une de ces deux choses: ou se jeter en esprit aux pieds de Jésus-Christ, et baiser ces pieds sacrés; ou, si on ne le peut, demeurer dans le silence intérieur de soumission ou d'adoration, et se contenter d'en prendre la posture extérieure, comme d'élever les yeux en haut, et puis les baisser en inclinant un peu la tête, et demeurer là quelque peu de temps, comme Jésus-Christ faisant sa prière au Jardin des Olives; si on le peut, se tenir là même, à côté de Jésus-Christ humilié, abaissé, anéanti, devant son Dieu. J'aime à vous voir, dans l'oraison, prendre l'attitude d'un pauvre, d'une bête de somme; mais j'aime encore mieux ce je ne sais quoi qui vous attire au dedans, sans nulle vue distincte et dans un certain repos sec et aride. Tenez-vous-en là quand vous y serez arrivée; hors

de là, contentez-vous de demeurer dans les seules attentes pacifiques dont je vous ai si souvent parlé. D'autres fois encore, essayez de faire ou quelques actes ou quelque petite lecture, le tout, doucement et avec de fréquentes pauses, pour donner lieu à l'attrait intérieur. Mais souvenez-vous toujours qu'au moindre attrait qui vous attire au dedans, vous devez le suivre et y demeurer en paix, sans nulle crainte d'activité et sans vous mettre en quête de pensées distinctes. Ce seul repos, en la présence de Dieu, ce seul petit recueillement vaut mieux et vous avancera plutôt que les plus sublimes pensées.

4° Je vous félicite des révoltes et des répugnances que Dieu vous a fait la grâce de surmonter, à l'égard de la continuation de votre emploi ; c'est par ces victoires difficiles qu'on acquiert de la solidité dans la vertu. Tout le détail que vous me faites de vos sentiments pénibles et de vos dégoûts me fait sentir la bonté de Dieu, qui veut détruire au fond de votre cœur la présomption dont vous ne pouvez être guérie que par cette médecine très-amère. Ces sentiments, vraiment diaboliques, que Dieu permet au démon d'exciter dans votre âme, sont un antidote contre le sentiment bien plus diabolique de l'orgueil. Apprenez de là à laisser faire Dieu, et à vous abandonner, s'il le veut, à de plus grandes misères et humiliations intérieures. S'il vous y condamne, il saura bien vous en retirer avec de grands profits, pourvu que vous soyez toujours fidèle à l'invoquer avec confiance du fond de l'abîme de notre néant.

5° Je crois que ce que vous dites est vrai, que Dieu vous veut dans l'humiliation ; aimez-vous bien dans cet état, à cause de la ressemblance qu'il forme entre vous et votre divin Époux ; ce seul goût aux désirs de l'humiliation



vous avancera plus dans les voies de Dieu que toutes les autres pratiques ensemble. Tâchez donc de profiter de toutes les petites occasions, et nourrissez votre esprit dans les pensées et le goût de l'abjection, comme les mondains le nourrissent dans les pensées et le goût de la vanité. La paix profonde que vous commencez à goûter au milieu des humiliations, des mépris et des rebuts, est une des plus grandes grâces dont vous m'ayez jamais parlé. Si vous continuez, vous verrez bientôt s'opérer, par ce seul moyen, un grand changement dans tout votre intérieur.

6° En ce qui regarde la mortification intérieure, suivez en tout la modération, la discrétion et surtout l'obéissance ; mais dédommangez-vous de ce qu'on vous refusera de ce côté, par l'abnégation intérieure, en ne souffrant point le moindre petit désir, la moindre petite joie, ni la plus petite pensée qui ne soient de Dieu et pour Dieu, rejetant continuellement tout l'inutile pour ne vous occuper que de lui. Oh ! quelle joie et quel triomphe pour moi quand je vois mes chères filles dans l'abjection, qui les rend semblables à Jésus-Christ abject, humilié et anéanti ! Pour vous, suivez la grâce de cet attrait, elle seule vous conduira loin ; je ne puis assez vous le répéter, je ne cesserai de prier Dieu qu'il vous fortifie dans ce saint amour de l'abjection. Pour l'exercice du soir, je n'ai ni le mouvement ni le temps pour y penser ; croyez-moi : vous n'avez déjà que trop de pratiques ; il faut tendre à simplifier l'intérieur. La seule présence de Dieu, le seul abandon à Dieu, le seul désir d'aimer Dieu et de s'unir à Dieu, voilà des exercices et des vues très-simples, qui, pour des âmes un peu avancées dans les voies intérieures, l'emportent de beaucoup sur toutes les pratiques extérieures.

## LETTRE DIX-SEPTIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Même sujet

Ma chère Sœur,

Quand vous n'avez ni le loisir ni le goût de lire, tâchez de vous tenir simplement en paix devant Dieu, et ne vous mettez point en peine de faire d'autres pratiques de surrogation, si ce n'est lorsqu'il vous en donnera la connaissance, le mouvement et la facilité. S'il vous semble que vous manquez de courage en bien des choses, efforcez-vous au moins de conserver dans votre cœur la détermination générale d'être à Dieu. Humiliez-vous en voyant combien cette volonté est peu efficace, et regardez-vous toujours comme n'ayant encore rien fait ; moins vous mettrez votre confiance en vous-même, plus il vous sera facile de la mettre tout entière dans la seule miséricorde de Dieu et dans les mérites de Jésus-Christ. Voilà la solide et la parfaite espérance qui anéantit entièrement l'amour-propre et qui le martyrise, en lui soustrayant toutes les ressources sur lesquelles il eût pu compter. Rien de plus salutaire que ce martyre, surtout à l'égard de certaines âmes.

Il y a, dites-vous, des sacrifices qui portent à Dieu et d'autres qui en détournent. — Ce sentiment est une erreur qui vient de ce qu'on ne juge d'ordinaire du bien et du mal, en fait de piété, que par le sensible. Dans certains sacrifices qui ne touchent pas le cœur par l'endroit sensible, on trouve un je ne sais quoi de consolant, et qui nous porte à Dieu

sensiblement. Mais dans ceux qui nous blessent vivement le cœur, comme on n'y sent que la peine, on se trouble, et on est très-porté à s'abattre. A la douleur que nous causent ces sacrifices, se joint alors une autre souffrance très-pénible, à savoir la crainte de souffrir mal et de ne rien gagner. C'est de là que naît la fausse persuasion que ces sacrifices détournent de Dieu. Cependant c'est un principe certain et assuré que, plus les sacrifices nous touchent au vif et plus ils nous font mourir à nous-mêmes, nous détachent de toute consolation et de tout appui sensible, plus ils nous rapprochent de Dieu et nous unissent à lui. Cette union est d'autant plus méritoire qu'elle est plus cachée, et plus hors de la portée des sens. L'amour-propre, alors, n'y a aucune part, vu qu'il ne peut se repaître de ce qu'il ne peut ni connaître, ni sentir. Dieu veuille vous persuader d'une maxime si consolante, enseignée par tous les Docteurs et confirmée par toutes les expériences.

Pour la bien comprendre, il faut se rappeler qu'il y a dans presque tous les hommes un tel fonds d'amour-propre, de faiblesse et de misère, qu'ils ne sauraient reconnaître en eux un don de Dieu, sans être exposés à l'altérer et à le corrompre par des retours imperceptibles de complaisance : on s'approprie ainsi les grâces de Dieu ; on se sait bon gré d'être en tel et tel état ; on s'en attribue le mérite, non pas, sans doute, par des pensées distinctes et réfléchies, mais par les secrets sentiments du cœur. Or, comme Dieu pénètre tous les replis des cœurs, et comme il est et doit être infiniment jaloux de sa gloire, il faut, pour se la conserver, et pour nous garantir de ces secrets larcins du cœur, nous convaincre, par notre propre expérience, de notre infinie faiblesse. C'est ce qui le porte à nous cacher presque tous ses dons et ses grâces. Il n'y a guère à cette

règle que deux exceptions : d'une part, les commençants, qui ont besoin d'être attirés et gagnés par ces dons sensibles et connus ; d'autre part, les grands Saints, qui, à force d'avoir été purifiés de l'amour-propre, par mille et mille épreuves intérieures, peuvent connaître en eux les grâces de Dieu, sans la moindre complaisance, ni le moindre retour sur eux-mêmes.

Pour mon compte, je puis rendre témoignage à cette constante disposition de la Providence. Dieu a tellement caché à la plupart des âmes qu'il m'a adressées les dons et les grâces dont il les comblait, qu'elles ne pouvaient voir ni leur avancement, ni leur patience, ni leur humilité, ni leur abandon, ni leur amour pour Dieu. Aussi ne pouvaient-elles souvent s'empêcher de pleurer, à cause de l'absence présumée de ces vertus et de leur manque de générosité dans la souffrance. Mais plus ces âmes craignent et s'affligent, moins les directeurs ont à craindre, à s'affliger pour elles. Ceci devrait suffire pour vous guérir de mille peines que vous vous faites à vous-même. Vous le comprendrez encore mieux, peut-être, en considérant ce que Fénelon dit à ce sujet : « Il n'y a pas un seul don si éminent qui, après avoir été un moyen d'avancement, ne puisse devenir par la suite un piège et un obstacle, par les retours de propriété qui salissent l'âme. De là vient que Dieu ôte ce qu'il avait donné ; mais il ne l'ôte pas pour en priver toujours : il l'ôte pour le mieux donner, après l'avoir purifié de cette appropriation maligne que nous en faisons, sans nous en apercevoir. La perte du don sert à en ôter la propriété, laquelle étant ôtée, le don est rendu au centuple. »

Tout ceci me paraît, pour vous, d'une si grande conséquence, que je crois qu'il vous importe de relire souvent ce

long article. A force de vous en pénétrer, vous reviendrez, je l'espère, de vos faux préjugés, et de beaucoup d'erreurs qui troublent souvent et altèrent la paix intérieure de votre âme. Sans cette paix, vous le savez, on ne fait guère de progrès dans les voies de Dieu.

Je connais une personne fort intérieure, si bien pénétrée de cette grande maxime, que je lui ai ouï dire plusieurs fois, qu'après avoir demandé depuis fort longtemps et fait faire quantité de neuvaines et de prières pour obtenir certaines grâces purement spirituelles, elle dit souvent à Dieu : « Je consens, Seigneur, d'être privée pour toujours de savoir s'il vous a plu de m'accorder ces grâces, puisque je suis si misérable, que tout bien connu se tourne pour moi en poison. Je ne le voudrais pas, Seigneur ; mais telle est la corruption de mon cœur que ces maudites complaisances d'amour-propre viennent souiller la pureté de mes œuvres presque à mon insu et malgré moi. Ainsi, c'est moi-même, ô mon Dieu, je le sais, qui vous lie les mains, et qui vous force à me cacher, par bonté, les grâces que votre miséricorde vous porte à me faire. »

Vous avez, ma chère fille, plus besoin que toute autre d'entrer dans de tels sentiments ; car je n'ai jamais connu personne qui fût plus de fond que vous sur ce qui s'appelle appui sensible de direction, sous le spécieux prétexte du besoin spirituel. J'ai toujours pensé, sans vous le dire, que viendrait enfin le temps où Dieu, jaloux d'être l'unique appui de votre cœur, vous ôterait ces soutiens sensibles, sans même vous faire connaître de quelle manière il veut suppléer à tout ce qu'il vous aura ôté. Cet état est, je l'avoue, terrible à la nature ; mais dans ce terrible état un simple *fiat* énergiquement prononcé, en dépit des répugnances du cœur, assure le vrai et solide avancement de

l'âme. Alors, il ne lui reste plus que Dieu dans sa foi nue, c'est-à-dire dans une foi obscure, dépouillée de toute dévotion sensible, mais résidant dans la fine pointe de l'esprit, comme parle saint François de Sales. C'est alors aussi que s'accomplissent, dans toute leur étendue, les deux paroles de saint Paul, que « nous marchons vers Dieu par la foi, » et que « le juste vit de foi. »

Tout ceci vous convaincra que ce n'est point par vengeance mais par miséricorde, et par une très-grande miséricorde, que Dieu vous ôte plus qu'aux autres : c'est qu'il est plus jaloux de posséder tout votre cœur et toute votre confiance ; c'est pour cela qu'il fallait vous ôter tout, sans aucun supplément sensible, soit extérieur, soit intérieur. Donc, ma chère Sœur, trêve de réflexions sur les maux présents ou futurs : abandon, soumission, amour, confiance !

## LETTRE DIX-HUITIÈME

A MADAME DE LESEN, DEPUIS RELIGIEUSE ANNONCIADE

Même sujet

Ma chère Sœur,

Vous me faites plusieurs questions, mais que puis-je vous répondre que les saintes lectures, la méditation, les prédicateurs, les directeurs, et plus que tout cela, l'esprit intérieur, ne vous aient dit cent et cent fois ?

1<sup>o</sup> Ne savez-vous pas que l'entière mort à soi-même, pour ne vivre qu'en Dieu et pour Dieu, ne s'opère que peu à peu, par une fidélité constante à accomplir les sacrifices



que demande l'esprit intérieur : sacrifices de l'esprit, de la volonté, de toutes nos passions et humeurs, de nos sentiments et affections, enfin, et surtout, sacrifice d'une entière soumission dans toutes les épreuves, dans les vicissitudes perpétuelles de l'intérieur, et dans les états parfois si pénibles où Dieu nous fait passer, pour nous transformer complètement en lui ?

2° Ne savez-vous pas que l'état de pure foi exclut tout le sensible ? Dans cet état, on marche dans un complet dépouillement, et on ne trouve auprès de soi aucun appui créé ; mais la pure lumière de la foi reste toujours dans la pointe de l'esprit, et, par cette simple lumière, non-seulement on voit ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, mais on connaît encore que, par la grâce de Dieu, on vit dans l'horreur et dans la fuite du mal, dans l'amour et dans la pratique du bien ; on doit donc se dire alors : Je suis en assurance et je ne risque rien pour l'éternité. — Mais peut-être me trompé-je ou trompé-je les autres sans le savoir ? — Si c'est sans le savoir, je suis dans la bonne foi ; or, la bonne foi excuse tout aux yeux d'un Dieu également juste et miséricordieux. — Mais, malgré cela, il me reste toujours bien des craintes ! — Oui, sans doute, et c'est notre condition durant cette vie de vivre toujours en crainte ; nul ne pouvant avoir une parfaite assurance. Dieu veut que nous le glorifions par un abandon plein de confiance et d'amour ; c'est le tribut dont il est le plus jaloux ; pourquoi nous alarmer lorsqu'il nous met en état de le lui offrir avec plus de mérite ? C'est lorsque nous cessons de craindre, que nous avons lieu de craindre ; tout état devient suspect quand il est exempt de toute crainte, même de celle qu'on appelle chaste et amoureuse, c'est-à-dire douce, paisible, sans inquiétude et sans trouble, à cause de l'amour

et de la confiance qui l'accompagnent toujours. Quand, au contraire, on est préoccupé de la crainte de déplaire à Dieu, on doit se rassurer par les réflexions que nous venons d'exposer : elles sont parfaitement solides, puisqu'elles s'appuient sur les principes inébranlables de la foi. A défaut des sentiments qui nous manquent, nous devons nous attacher à cette foi nue que Dieu conserve toujours au fond de l'âme ou dans la partie supérieure de l'esprit.

3° Ne savez-vous pas que souvent la présence sensible de Dieu se tourne par sa douceur en satisfaction d'amour-propre ; que, pour l'empêcher de nous devenir nuisible, Dieu nous l'ôte et ne nous laisse que cette présence de pure foi, sans douceur, sans images, ni figures, ni représentations quelconques ? — Mais, dites-vous, je ne sais si j'ai celle-là ! — Du moins vous savez que vous aspirez continuellement à l'avoir ; ce désir n'est peut-être que trop ardent en vous, puisque vous êtes si exposée au trouble et au dépit, lorsque vous le croyez frustré. Vous avez donc, du moins, le désir continuel et habituel de cette divine présence. Ce désir est connu de Dieu, qui entend jusqu'aux simples dispositions du cœur. Cela doit vous suffire. Demeurons donc en paix, en confiance, en soumission, en abandon et en amour de reconnaissance.

4° Ne savez-vous pas que la meilleure disposition, pour approcher de la sainte communion, c'est celle que Dieu opère lui-même dans l'âme ? Allez-y donc avec un entier abandon, dans cette pauvreté et ce dénûment où il lui plaît de vous mettre. Demeurez-y comme sacrifiée, anéantie et toute perdue à vos yeux, ainsi que Jésus-Christ l'est lui-même dans son Sacrement, car il y est dans une espèce d'anéantissement. Unissez le vôtre au sien. Là où il ne

reste plus rien de créé et d'humain, Dieu s'y trouve. Plus vous serez dénuée de tout et séparée de vous-même, plus vous posséderez Dieu. Faites-vous un trésor spirituel de votre pauvreté même, par une adhérence continuelle à la volonté de Dieu. Dès lors, vous serez plus riche que celles qui possèdent les plus grands dons de goût et de consolation. Vous serez riche des saintes volontés de Dieu, sans craindre les vaines complaisances, puisque ces volontés sont amères à la nature et humiliantes pour l'orgueil. Douce et salutaire amertume, qui vous servira d'antidote contre le poison de l'amour-propre et les morsures du serpent de l'orgueil.

## LETTRE DIX-NEUVIÈME

A LA MÈRE LOUISE-FRANÇOISE DE ROSEN

Utilité des épreuves, lors même qu'elles sont des punitions

Ma révérende Mère,

Je ne prétends pas excuser les imperfections de la chère Sœur (1) au sujet de laquelle vous me consultez ; mais puisque Dieu s'est chargé lui-même de l'en punir par de cruelles épreuves qu'il lui a envoyées, son sort me paraît bien plus digne d'envie que ses fautes ne sont dignes de blâme. Combien il en est de ces fautes dont on peut dire ce que l'Église dit du péché d'Adam : Heureuses fautes,

(1) La religieuse dont il est ici question paraît être la sœur Anne-Marguerite de la Bellière, à laquelle le P. de Caussade a adressé plusieurs de ses lettres. Pour avoir mis trop de temps et de soins à orner un petit oratoire où elle faisait sa retraite, elle s'était vue privée de toutes les lumières et de toutes les consolations que Dieu lui prodiguait dans l'oraison.

qui ont mérité d'être si glorieusement réparées ! Cette chère Sœur, me dites-vous, a reconnu ses torts, et maintenant, accablée par le poids des épreuves, elle est portée à l'abattement bien plus qu'à l'obstination. Vous n'avez donc autre chose à faire que de relever son courage et de la consoler doucement. Dites-lui que rien n'est perdu, et que, loin d'être abandonnée de Dieu, elle est plus près de lui que dans les temps prospères où tout semblait lui réussir. Je vous autorise à lui dire, de ma part, que je l'estime plus heureuse que jamais, en conséquence de ses cruficiements par lesquels Dieu la purifie de plus en plus, comme l'or dans le creuset, pour se l'unir ensuite plus étroitement. Car remarquez bien toutes deux ce grand principe : la mesure de la purification de l'âme, dans ses replis les plus secrets, est aussi la mesure de son union plus ou moins intime avec le Dieu de toute pureté ; jugez par là si la pauvre Sœur ne serait pas la plus heureuse de toutes, si elle savait regarder son état si douloureux par ce côté. Que si la violence même de l'épreuve l'empêche d'en voir clairement le prix et l'utilité, qu'elle s'appuie sur la foi et qu'elle glorifie Dieu par la patience et une soumission sans réserve, s'abandonnant totalement à ses permissions adorables, sans jamais se relâcher dans ses exercices spirituels, surtout dans la pratique de l'oraison et de la sainte communion, et sans se livrer à l'envie secrète, suggérée par l'amour-propre, de secouer le joug de la croix de Dieu.

Mais, dira-t-elle, ces consolations seraient légitimes si mon état était une épreuve ; or, j'ai tout lieu de croire qu'il n'est qu'une punition de Dieu. — J'en conviens. Mais en cette vie, nulle punition de la divine justice, qui ne soit infligée d'après un amoureux dessein de la divine miséri-

corde. Il en est ainsi surtout par rapport aux âmes plus particulièrement aimées de Dieu. Dieu permet souvent leurs fautes, afin de pouvoir en retirer sa gloire, et de les faire servir au bien de ces âmes. Les châtimens qu'il leur inflige les sanctifient en les humiliant, et les disposent à s'unir plus étroitement à Dieu, en les détachant plus complètement d'elles-mêmes. Ce sont donc tout ensemble des châtimens et des épreuves; des châtimens, en tant qu'ils réparent le mal passé, et satisfont à la divine justice; des épreuves, en tant qu'elles servent à la divine miséricorde de préservatif contre les dangers de l'avenir et d'exercices pour plusieurs vertus très-méritoires. On ne saurait trop inculquer ces vérités aux âmes peignées et entièrement crucifiées, quelle que soit la cause de leurs angoisses.

Qu'elles se souviennent que rien n'arrive si ce n'est par les ordres de la divine Providence, et par un effet des adorables permissions de Dieu. Fournissez à cette chère Sœur si peignée, les lectures les plus spirituelles et les plus intérieures : elle n'a que ce moyen pour adoucir et supporter son tourment continuel, pour tourner ses peines à son profit, et pour en sortir avantageusement, au temps marqué par la divine Providence. Dieu me donne pour elle de vraies entrailles de père spirituel, et je ne puis m'ôter de la pensée qu'elle sera un jour ma joie et ma couronne devant Dieu, et même visiblement devant les hommes, par la vie la plus édifiante. Je veux qu'elle ne perde jamais le souvenir du passé, pour s'en humilier devant Dieu, et bien établir ainsi le solide fondement de la vie intérieure, dans laquelle ses fautes mêmes pourront, de la sorte, garantir sa persévérance et son progrès.

## LETTRE VINGTIÈME

## A LA MÊME

Fruit de ces épreuves : paix profonde

1° Ce calme profond que vous éprouvez, cette paix intime et si douce dont vous vous sentez investie, n'est point une illusion, mais une véritable opération du Saint-Esprit, qui parle au fond de votre cœur. La paix et l'amour, dit saint Jean de la Croix, se réunissent ensemble ; la paix, d'une manière sensible, et l'amour d'une manière non aperçue, mais très-réelle. Je ne suis pas surpris que lorsque Dieu daigne vous accorder ces dons précieux, vous ne sentiez plus alors vos infirmités ordinaires. L'onction intérieure de l'esprit rejaillit jusque sur votre corps et en fait cesser les douleurs. Je sais des personnes qui n'ont jamais trouvé de plus efficace remède à leurs maux que ce doux recueillement en Dieu, quand il lui plaît de le donner ; car, comme vous dites très-bien, ce n'est pas de nous qu'il vient.

2° Se tenir simplement en la présence de Dieu, tout abandonnée à son amour et à la merci de la divine Providence, est encore un effet et une autre disposition que le Saint-Esprit met dans l'âme. Vous n'avez autre chose à faire, qu'à demeurer humblement et simplement entre les mains de Dieu, adhérant à lui, vous livrant à son amour, afin qu'il fasse de vous, en vous, et avec vous, tout ce qu'il trouvera bon ; mais ne vous arrêtez jamais à ce doux repos comme à votre objet ; allez toujours plus loin : tendez toujours de cœur à Celui qui le donne, et n'en faites nul cas,



qu'autant que c'est un moyen de vous unir plus étroitement à Dieu, votre centre, votre vie et votre tout. N'oubliez jamais qu'il faudra peut-être vous voir bientôt dépouillée de tout, dans la plus grande pauvreté d'esprit et une complète nudité de foi, pour mourir entièrement à vous-même; car cette mort totale ne s'opère presque jamais que par un dépouillement total, dont les seules approches font frémir toute la nature. Il semble alors qu'on va être perdu sans ressource, n'ayant plus d'appui sensible pour se soutenir dans le plus cruel abandon.

3° Je suis bien aise que Dieu ait diminué la peine de la réprobation qui vous tourmentait. Vous pouvez donc maintenant vous abandonner, sans beaucoup de difficulté, par ce seul acte : « Dieu fera de moi tout ce qu'il lui plaira; je veux être à lui sans réserve, en l'aimant et le servant de mon mieux. Il est le Dieu de mon cœur, le Dieu de mon salut, et mon salut ne pourrait être en des mains plus sûres. Je lui en fais l'abandon avec une entière confiance.» Seul, ce parfait abandon peut nous faire trouver l'assurance, que l'amour-propre cherche inutilement dans le recours aux créatures ou en nous-mêmes. Notre faiblesse et notre aveuglement devraient bien plutôt nous faire trembler; et quand nous nous considérons nous-mêmes, il y aurait de quoi nous désespérer, sans la confiance en l'infinie bonté de Dieu. Ce n'est donc qu'en lui seul, par Jésus-Christ, qu'on peut trouver de quoi se rassurer, et on ne le trouve qu'à mesure qu'on s'abandonne à lui sans réserve.

4° Votre simple *fiat* contient tout, et ce sentiment de votre continuelle dépendance est une des plus grandes grâces de Dieu. Le sentiment de son amour paternel et de son tout-puissant secours en est la récompense. Quand le cœur est animé par cette filiale confiance, il est bien

aisé de recevoir tout de la main de ce Père plein de miséricorde.

5° L'amour pur, sans mélange d'intérêt, ni d'amour-propre, ne peut nous venir que de Dieu ; mais pour acquérir ce don infiniment précieux, il faut que l'âme passe par bien des dépouillements et des épreuves. Ce sont autant d'opérations nécessaires pour l'épurer ; car on s'attache toujours un peu aux jouissances que Dieu nous donne, à moins qu'on n'ait appris, par une douloureuse expérience, à l'aimer dans les plus terribles privations.

Je suis charmé d'apprendre que l'esprit intérieur règne dans votre communauté. Si le saint recueillement n'est pas tout, c'est du moins ce qui fait tout.

Vous avez bien fait de laisser, à mon égard, tous les compliments et souhaits ordinaires du commencement de l'année ; Dieu les voit dans votre cœur, où ils forment une prière constante pour moi, comme mes désirs pour vous sont une prière aux yeux de Dieu. Nos désirs, dit saint Augustin, sont, à l'égard de Dieu, ce que sont nos discours et nos paroles à l'égard des hommes. Il les entend, et nous pouvons espérer qu'il les exaucera.

## LETTRE VINGT-DEUXIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL (1731)

Même sujet

Il n'est pas nécessaire de me faire souvenir de prier Dieu pour vous ; c'est à quoi je n'ai garde de manquer, surtout depuis que je vous sais dans un état bien pénible à la nature, mais encore plus salutaire. Je vous avouerai

cependant que jamais il ne m'est venu dans l'esprit de demander pour vous à Dieu autre chose que patience, soumission, résignation à toutes ses saintes volontés, abandon total à son aimable providence ; et cela, parce que je suis vivement pénétré de la grande grâce que Dieu vous fait et du besoin que vous en avez ; besoin d'autant plus grand que vous l'ignorez vous-même. Quand cet orage aura passé, vous comprendrez ces deux choses d'une manière si vive et si distincte que vous ne saurez comment témoigner à Dieu assez de reconnaissance pour avoir bien voulu mettre lui-même la main à l'œuvre et opérer en vous, dans quelques mois, ce qu'avec ses grâces ordinaires vous n'auriez su faire en vingt années : vous purger par ces potions amères d'un certain fonds d'amour-propre très-caché, et d'un orgueil d'autant plus dangereux qu'il était plus délicat et plus imperceptible. De cette racine vénéneuse naissaient une infinité d'imperfections dont vous n'aviez presque pas conscience, de vains retours sur vous-même, des complaisances encore plus vaines, de vaines craintes, de vains désirs, de petites espérances frivoles, des soupçons défavorables au prochain, de petites railleries et des manières pleines d'amour-propre. Vous couriez donc grand risque de demeurer longtemps en proie à tous les défauts, remplie, sans presque vous en douter, de vanité et de confiance en vous-même, sans jamais pouvoir ou vouloir sonder le profond abîme intérieur de perversité et de corruption naturelle que vous portiez en vous. C'est ce fond de misères que Dieu vous fait sentir, aujourd'hui, non pas en particulier, parce que si vous le connaissiez de cette façon cela vous toucherait peu ; mais, comme en général, comme en bloc et en gros, d'une manière confuse : cet amas d'imperfections est comme un poids qui accable.

Ne cherchez donc pas dans votre conscience ce grand péché qui vous semble y être caché ; ce qu'il y a réellement est en un sens plus effrayant : c'est ce chaos de misères intérieures, de faiblesses, d'imperfections, de fautes légères, mais presque imperceptibles et continuelles, produites par le fonds d'amour-propre dont nous venons de parler. Dieu vous fait une grâce en vous le faisant connaître par sa lumière, car sans elle vous ne l'apercevriez jamais, pas même dans ses effets ; étant à cet égard à peu près dans le même aveuglement et la même insensibilité où sont les hommes vicieux à l'égard de certaines fautes grossières dont l'habitude leur voile la gravité. Vous étiez également insensible à ce levain de corruption que vous portiez en vous et qui gâtait et empoisonnait toutes vos œuvres, celles même dont la grâce était le principe.

Le céleste médecin a donc usé envers vous d'une grande bonté en appliquant à votre mal un traitement énergique, en ouvrant à vos yeux les abcès intérieurs qui vous consumaient, afin, qu'à la vue de la pourriture qui en découle, vous en congussiez une salutaire horreur. Il n'y a point en effet d'amour-propre, ni d'orgueil qui puisse tenir contre une vue si affligeante et si humiliante. Je conclus de ce miséricordieux dessein que vous ne devez ni désirer, ni espérer voir cesser, avant l'entière guérison, le traitement auquel vous êtes soumise. Jusqu'alors il faut vous résoudre à recevoir bien des coups de lancette, à avaler quantité de pilules amères ; mais continuez toujours à vous animer d'un grand courage, et à exciter dans votre cœur une filiale confiance envers la main charitable et paternelle qui vous visite. Humiliez-vous sous cette main toute-puissante, anéantissez-vous sans cesse : laissez-la faire, ne sortez point du mépris et de l'horreur de vous-

même, ne pensez qu'à vos infidélités et à vos ingrattitudes. Regardez-vous continuellement, non dans le miroir trompeur de l'amour-propre, mais dans le miroir fidèle que Dieu expose par miséricorde à vos yeux, pour vous représenter telle que vous êtes. De ces vues fréquentes naîtront l'oubli de vous-même, l'humilité et l'estime du prochain : *Venez et voyez*, vous dit l'Esprit-Saint, c'est-à-dire, approchez-vous du Seigneur, et à faveur de la nouvelle clarté dont il vous éclaire, voyez ce que vous avez été et ce que vous êtes, et ce que vous seriez infailliblement devenue.

Gardez-vous bien de jamais quitter l'oraison ni la communion, ce doit être là votre force et votre bouclier ! Pour des péchés, vous n'en commettrez point, du moins de considérables, tandis que vous craindrez, comme vous faites, de déplaire à Dieu ; cette seule crainte doit vous rassurer : c'est un don de la même main qui vous soutient invisiblement dans les épreuves.

Ayons patience : la consolation viendra en son temps et elle sera durable, tandis que l'épreuve passe rapidement. Mais la pauvre nature qui n'aime pas la souffrance est impatiente d'en voir le terme. L'important c'est de recueillir le fruit de la croix. Prions donc et gémissons pour obtenir des forces que nous n'avons pas et que nous ne saurions jamais trouver dans notre fonds. Vérité fondamentale dont il faut que vous trouviez la pleine conviction dans votre propre expérience, et voilà pourquoi Dieu la prolonge, jusqu'à ce que vous en soyez si bien pénétrée, que le sentiment intérieur ne puisse jamais s'en effacer dans votre âme. Vous parlez du pur amour, sachez qu'il n'y a jamais eu d'âmes qui y soient parvenues sans passer par les épreuves et par les travaux intérieurs. Il faut donc que le désir d'arriver

à ce bienheureux terme vous fasse aimer ces travaux qui, seuls, peuvent vous y conduire. Plus vous serez généreuse, plus tôt vous verrez la fin de l'épreuve et plus elle produira de fruits.

Marchez donc avec courage dans votre voie. Réjouissez-vous chaque fois que vous découvrirez une nouvelle imperfection. Soupirez après l'heureux moment où la pleine connaissance de cet abîme de misère achèvera de détruire en vous toute confiance et toute vaine complaisance en vous-même. C'est alors que fuyant avec horreur la pourriture de ce tombeau, vous entrerez avec des transports de joie dans le sein de Dieu. C'est après s'être ainsi complètement dépouillé de soi-même qu'on arrive à ne plus penser qu'à Dieu, à ne goûter plus que Dieu, qu'on ne s'appuie et qu'on ne se réjouit plus qu'en Dieu ; et voilà la vie nouvelle en Jésus-Christ, voilà la vie de l'homme nouveau après la destruction du vieil homme ! Hâtez-vous donc de mourir comme le ver à soie pour devenir un agréable papillon qui vole dans le ciel au lieu de ramper sur la terre comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour.

---





# LIVRE CINQUIÈME

## NOUVELLES ÉPREUVES : SOUFFRANCES AFFLICTIONS, PRIVATIONS

---

### LETTRE PREMIÈRE

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Maladie, son utilité. Règles à suivre

Ma chère Sœur et bien chère fille en N.-S.,

La paix de Jésus-Christ soit toujours avec vous.

Ne craignez point que votre maladie soit nuisible à votre âme, et soyez assurée au contraire que vous en retirerez un grand profit : car : 1<sup>o</sup> souffrir en paix et douceur, sans résistance aucune, c'est déjà bien souffrir, encore que l'on ne fasse point alors d'actes exprès bien énergiques d'acceptation. Le cœur soumis les offre sans qu'on y pense, par cet humble et simple acquiescement passif.

2<sup>o</sup> Sachez de plus, ma chère Sœur, que vous devez remercier Dieu, comme d'une grâce, de ce que vous souffrez faiblement et petitement, c'est-à-dire, sans sentir beaucoup de courage, et comme si vous étiez accablée de

vosre mal, à deux doigts de vous en lasser, de vous en plaindre, et de vous livrer aux révoltes de la nature; oui, c'est une grâce, et une très-grande grâce, parce que souffrir ainsi, c'est souffrir avec humilité et petitesse de cœur; au lieu que si on sentait un certain courage, une certaine force, une résignation bien sensible, le cœur s'en enflerait, on deviendrait, sans s'en apercevoir, plein de confiance en soi-même, intérieurement superbe et présomptueux. Dans votre état, au contraire, on se trouve tout faible devant Dieu, humilié et confus de souffrir si faiblement. C'est une vérité certaine, très-consolante, tout intérieure et peu connue. Souvenez-vous-en dans toutes les occasions, où, sentant plus vivement le poids des croix et des souffrances, vous sentez aussi votre faiblesse, adhérant pourtant toujours au dedans de vous-même en paix et simplicité à tout ce que Dieu veut; c'est là la manière la plus sanctifiante de souffrir. Voilà ce que Fénelon appelle devenir petit à ses propres yeux et se laisser rapetisser par le sentiment de la faiblesse dans la souffrance. Si cette vérité était bien connue de toutes les personnes qui ont la bonne volonté, ah! qu'elles souffriraient en paix et en simplicité, sans la moindre inquiétude, ni retour d'amour-propre sur leur faiblesse et sur le peu de courage sensible avec lequel elles souffrent! Vous devez appliquer cette règle à toutes les épreuves douloureuses, et vous la rappeler en particulier, au milieu des peines journalières qui vous viennent de la personne qui vous exerce, et lorsque vous éprouvez, à l'égard d'autres personnes, des sentiments d'antipathie.

3<sup>o</sup> Pour ce qui regarde les soulagemens qui peuvent vous être utiles, il est vrai qu'il ne faut pas en croire toutes ces personnes officieuses qui ne croient pas pouvoir mieux

témoigner leur charité aux malades, qu'en leur inspirant toutes sortes d'envies ; leurs discours flatteurs sont autant de pièges, comme vous dites ; mais il n'est pas moins vrai qu'il faut prendre sans scrupule, humblement, en sainte simplicité, tout ce que les médecins, les Supérieures et infirmières ordonnent : l'obéissance et le renoncement à notre propre volonté, que nous pratiquons, en agissant de la sorte, sont beaucoup plus agréables à Dieu que les mortifications corporelles : autre vérité dont l'ignorance fait que bien des personnes dévotes sont très-immortifiées dans leurs mortifications mêmes. Ne l'oublions pas : car notre amour-propre et notre propre volonté gâtent tout, corrompent tout, dans les pratiques les plus saintes en elles-mêmes. Oh ! qui saurait une bonne fois bien renoncer, pour l'amour de Dieu, à toutes ses volontés, jugements et idées propres, qu'il serait heureux et content !

## LETTRE DEUXIÈME

### Souffrances de divers genres

Ma chère Sœur,

Les souffrances au sujet desquelles vous me demandez une direction, sont de plusieurs sortes. Il y a les grandes épreuves et les légères contrariétés de chaque jour. Celles-ci, à cause de leur multiplicité, constituent la principale part de notre trésor, si nous savons bien en profiter. Croyez-moi, autant que cela dépendra de nous ne laissons échapper aucune de ces petites croix qui s'offrent chaque jour, et par lesquelles Dieu veut nous mettre en état de détruire peu à peu notre amour-propre. Oh ! que nous

serions heureux si, par là nous pouvions enfin nous délivrer de cette maudite vanité qui s'aigrit et s'irrite de tout, nous fait faire mille fautes, et nous déchire nous-mêmes par ses troubles et révoltes intérieures ? S'il se présentait l'occasion d'endurer de plus grandes souffrances, il faudrait penser que cela passe comme tout le reste, et que ces peines étant passées, on ne peut se consoler d'en avoir mal profité ; mais aussi, quelle satisfaction d'avoir fait, comme l'on dit, de nécessité vertu et de vertu nécessité ! Il faut, pour cela, ne parler de ses souffrances que lorsqu'il est nécessaire, et en deux mots, c'est-à-dire le moins qu'il se peut ; ne s'en point occuper volontairement, non plus que de leurs suites ; abandonner tout à la divine Providence, qui tourne toutes choses au plus grand avantage de ceux qui se conduisent par la foi, et se livrent à elle sans réserve. Je prie Dieu qu'il vous fasse bien comprendre les grands fruits spirituels et temporels renfermés dans cette sainte pratique de l'entière résignation à toutes les très-saintes volontés de Dieu, et du total abandon aux adorables permissions de son aimable et incompréhensible Providence, sans les ordres de laquelle il est de foi qu'il ne tombe pas un cheveu de nos têtes, ni une seule feuille en automne, dans toutes les forêts du monde. Jésus-Christ nous pouvait-il mieux faire sentir que par ces paroles qu'il n'est point d'événement, ni grand ni petit, dans le monde, qui ne soit ménagé expressément par cette Providence souveraine ?

O mon Dieu, que cela est consolant, et de combien de soucis nous nous délivrerions si nous savions vous regarder toujours, suivant vos propres paroles, comme un tendre Père, nous considérer nous-mêmes comme vos chers enfants, et nous souvenir que vous ne nous témoignez

jamais plus d'amour que lorsque vous nous contraignez de prendre des remèdes bien amers, mais bien salutaires ! Ayez pitié, ô Père infiniment bon, de ces malades qui, dans leur frénésie, se révoltent contre le médecin charitable, et contre la purgation qui doit leur procurer la santé et la vie !

Oh ! mon Dieu, qu'il y a dans le monde d'aveugles et d'insensés, qui ne veulent pas même entendre parler de ces vérités, quoique vous les ayez révélées dans vos divines Écritures, pour notre consolation présente et pour notre salut éternel !

## LETTRE TROISIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Désastres et calamités publiques

Ma chère Sœur,

Le désastre dont vous me parlez est, comme vous dites, un fléau de Dieu des plus visibles ; heureux qui en profite pour l'autre vie ! Ces fléaux bien pris, de la main de Dieu, valent mieux que toutes les prospérités du monde. Celles-ci passent en un instant, tandis que le fruit des épreuves est éternel, Ces désastres sont autant de coups de prédestination pour plusieurs. Mais il faut bien avouer qu'ils peuvent être en même temps, pour d'autres, coups de réprobation. Ce ne sera pourtant que par leur faute et leur très-grande faute ; car quoi de plus raisonnable et de plus facile, en un sens, que de faire, comme l'on dit, de néces-



sité vertu ! Pourquoi se raidir inutilement et criminellement contre la main paternelle de Dieu, notre Père, qui ne nous frappe que pour nous détacher des misérables biens d'ici-bas ? Peut-il nous faire une plus grande grâce que de nous délivrer d'une attache qui nous ferait perdre les biens éternels que la foi nous promet, et nous perdrait nous-mêmes pour toujours ? Considérons souvent et attentivement, dans les occasions, ce passage d'un Père de l'Église : « Telle est la bonté du souverain Père des hommes, que sa colère même vient de sa miséricorde ; puisqu'il ne nous frappe que pour nous retirer du péché et pour nous sauver. » Comme un sage chirurgien, il coupe jusqu'au vif les chairs pourries, afin de conserver la vie, et de préserver le reste du corps.

Accoutumons-nous à envisager toutes les choses par ces grandes vues de la foi, et tout ce qui passe en ce monde ne nous touchera plus guère, ni les désirs, ni les craintes. Les espérances vives, qui troublent si souvent la paix de l'âme et le repos de la vie, ne nous feront elles-mêmes que très-peu d'impression.

Oh ! que d'aveuglement parmi les hommes et que d'attachement à son propre sens ! Qu'il est rare qu'on veuille avouer qu'on a failli, bien écouter et recevoir les bons avis ! Oh ! que saint François de Sales avait bien sujet de dire que nous sommes pleins de déraison ! Du moins, reconnaissons cet abîme de misère et d'aveuglement où nous sommes tombés par le péché ; humilions-nous-en sans cesse devant Dieu ; apprenons de là à être toujours en défiance de nous-mêmes, et en garde contre nos jugements et nos sentiments pervers. Sainte Catherine de Gênes en était si pénétrée, qu'elle souhaitait pouvoir s'écrier à tout moment, de manière à être entendue de tout le monde :

« Seigneur, aidez-moi, assistez-moi, ayez pitié de moi. »

Ne l'oubliez donc plus à l'avenir : un simple *fiat*, par rapport à vos peines présentes et à celles que vous craignez, soit pour vous, soit pour les autres, suffirait pour vous amasser un trésor de paix, de repos et de tranquillité sur la terre. Si cette pratique ne vous donne pas immédiatement la paix parfaite, au moins vous remplira-t-elle de joie et vous fera-t-elle goûter une solide consolation dans toutes vos peines et dans toutes vos craintes.

## LETTRE QUATRIÈME

### Opposition d'humeurs et de caractères

Ma chère Sœur,

Loin de vous plaindre, je ne puis que vous féliciter d'avoir enfin l'occasion de pratiquer la vraie charité. L'antipathie que vous éprouvez pour la personne avec laquelle vous êtes dans de continuels rapports, l'opposition de vos idées et de vos humeurs, les froissements qu'elle vous cause par ses manières et par son langage, sont autant de garanties infaillibles que la charité dont vous userez à son égard sera purement surnaturelle et sans aucun mélange de sentiments humains. C'est de l'or pur que vous allez amasser, et dont il ne tiendra qu'à vous de former un immense trésor. Remerciez donc le bon Dieu, et pour ne rien perdre des inappréciables avantages de votre position présente, suivez exactement les règles que je vais vous donner :

1<sup>o</sup> Supportez patiemment les révoltes involontaires, que vous feront éprouver les procédés de cette Sœur, absolu-

ment comme vous supporteriez des accès de fièvre ou de migraine. Votre antipathie est bien, en effet, une fièvre intérieure, avec ses frissons et ses redoublements. Oh ! que cela est crucifiant, humiliant et pénible, et par conséquent méritoire et sanctifiant !

2° Ne parlez jamais, au sujet de cette Sœur, comme font peut-être les autres, mais parlez-en toujours en bonne part ; car elle a du bon, et qui n'a pas du mauvais ? qui est parfait en ce monde ? Peut-être que, sans le vouloir et sans y penser, vous l'exercez plus que Dieu ne vous exerce par elle ! Dieu polit souvent un diamant par un autre diamant, dit Fénelon.

3° Quand vous aurez fait quelques fautes, relevez-vous aussitôt, en vous humiliant doucement, sans dépit volontaire, ni contre elle, ni contre vous ; sans trouble, sans chagrin, sans inquiétude. Nos fautes, ainsi réparées, nous deviennent profitables et avantageuses. C'est par ces misères et ces fautes journalières que Dieu nous rapetisse sans cesse et nous tient dans la vraie humilité de cœur.

4° Au reste, laissez tout dire, tout faire, ne vous mêlez de rien, si votre devoir ne vous y oblige ; n'en parlez point, n'y pensez point. Abandonnons tout à la divine Providence. Que tout s'en aille, que tout périsse ; peu importe ! pourvu que nous soyons tout à Dieu et que nous parvenions au salut.

Mais, je vous entends me dire, si telle ou telle chose arrivait, que deviendrais-je ? — Le voici : Je n'en sais rien, et je n'en veux rien savoir, car je serais bien fâché de me tirer de cet heureux état d'abandon, qui me fait vivre dans une entière et absolue dépendance de Dieu, vivre au jour la journée, heure à heure, moment à moment, sans m'embarrasser de tout l'avenir, ni du jour de demain.

Demain aura soin de lui-même : le même qui nous soutient aujourd'hui, nous soutiendra demain par sa main invisible. La manne du désert n'était donnée que pour le jour présent : quiconque, par défiance, ou par une fausse sagesse, en ramassait pour le lendemain, la trouvait corrompue. Ne nous faisons pas, par notre industrie et par notre prévoyance inquiète et aveugle, une providence aussi fautive que celle de Dieu est éclairée et pleine d'assurance. Comptons uniquement sur ses soins paternels ; abandonnons-nous-y entièrement, pour tous nos intérêts temporels, spirituels et même éternels.

Voilà le vrai et total abandon, qui engage Dieu à avoir soin de tout, à l'égard de ceux qui lui abandonnent tout, pour honorer ainsi en esprit et en vérité son souverain domaine, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa miséricorde, et toutes ses infinies perfections. *Amen, amen.*

## LETTRE CINQUIÈME

Même sujet

Vous avez raison de bénir Dieu, ma chère Sœur, de ce qu'il conserve, dans votre cœur, la paix, la douceur et la charité, à l'égard de la personne qui a été chargée de vous servir, Il vous fait en cela une grande grâce. Peut-être permettra-t-il encore que, soit ignorance, soit inadvertance, ou même, si vous voulez, par l'effet d'un caprice ou de la mauvaise humeur, elle vous donne lieu d'exercer la patience. Oh ! ma Sœur, tâchez alors de bien profiter de ces précieuses occasions, si propres à gagner le cœur de Dieu.

Hélas ! nous l'offendons tous les jours, ce Dieu de bonté, en tant de manières, non-seulement par ignorance et par inadvertance, mais délibérément et par malice. Nous voulons qu'il nous pardonne, et il le fait, en effet, bien miséricordieusement ; et nous ne voudrions pas pardonner à nos semblables ! Cependant nous disons tous les jours, dans la prière que Jésus-Christ, notre Maître, nous a enseignée : « Pardonnez-nous, Seigneur, comme nous pardonnons. » Souvenons-nous encore de cette grande parole de notre Dieu, qu'il agira à notre égard, comme nous agirons à l'égard du prochain : ayons donc pour notre prochain du support, des ménagements, de la charité, de la douceur, de la condescendance ; et Dieu, fidèle à sa parole, nous traitera de même. Je m'étends un peu sur cet article, parce qu'il vous fournira chaque jour bien des occasions de pratiquer les plus rares et les plus solides vertus : la charité, la patience, la douceur et l'humilité de cœur, la bénignité, le renoncement à votre humeur, etc. ; et ces petites vertus journalières, pratiquées fidèlement vous feront une riche moisson de grâces et de mérites pour l'éternité. C'est par là, mieux que par toutes les autres pratiques et les autres moyens, que vous pouvez obtenir le grand don d'oraison intérieure, la paix du cœur, le recueillement, la présence continuelle de Dieu et son pur et parfait amour. Cette seule croix, portée patiemment, vous attirera une infinité de grâces, et elle vous servira plus efficacement que des épreuves en apparence plus douloureuses, à vous détacher parfaitement de vous-même, pour vous attacher pleinement à Dieu.

## LETTRE SIXIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Contrariétés de divers genres

Ma chère Sœur,

Comment pouvez-vous vous étonner encore de ce dont votre expérience aurait dû vous convaincre depuis longtemps? Tant que nous serons sur cette terre, ne vécussons-nous qu'avec des Saints, nous aurons encore besoin de patience, pour nous supporter les uns les autres. Il est bon qu'il en soit ainsi, afin que nous ayons des occasions plus nombreuses de pratiquer les vertus les plus méritoires, la charité, l'humilité, le renoncement. Résignons-nous donc de bonne grâce à cette nécessité; tâchons de mettre à profit les fautes du prochain, aussi bien que les nôtres; soyons indulgents envers celles-là, et relevons-nous promptement de celles-ci. C'est le seul moyen de conserver la paix.

Je conviens que votre position habituelle est bien dure, mais aussi quel fonds de mérite pour le ciel! Quelle magnifique occasion de faire pénitence et de pratiquer des actes héroïques! Vous ne pouvez manquer d'arriver, dans peu, à la grâce de la vie intérieure, si vous continuez à pratiquer l'abnégation et le renoncement continuel à vous-même par la charité, l'humilité, la résignation et l'abandon à Dieu. Ces actes de vertu prépareront bientôt votre cœur aux plus douces infusions du divin amour; aussi serais-je bien fâché pour vous que vous fussiez dans une situation plus aisée et plus agréable. Ces épreuves dont



vous vous plaignez, les Saints les estimaient et les recherchaient, au contraire, avec empressement, parce qu'ils en connaissaient le prix et les avantages, pour réformer l'intérieur et pour parvenir à la vraie union avec Dieu.

Vous êtes attaquée, depuis longtemps, d'une tentation d'autant plus dangereuse, que vous en soupçonnez moins le danger. Elle naît de ce que vous n'avez jamais bien compris ni pénétré cette vérité, qui est un article de foi, à savoir, que tout ce qui arrive en ce monde, sans aucune exception, hors le péché seul, vient immédiatement de Dieu, et de l'ordre de sa volonté. Bien plus, quoiqu'il soit certain que Dieu ne veut jamais le péché, ni par conséquent les calomnies, les persécutions et les injustices de toute sorte dont ses élus sont les victimes, il en veut pourtant les suites; c'est-à-dire qu'il veut que ses élus soient calomniés, persécutés, humiliés et souvent martyrisés en mille manières. J'en dis autant des suites de nos propres fautes : un homme, par son imprudence, et même par l'effet de travers plus coupables, tombe dans la pauvreté, dans la maladie, dans de rudes afflictions de toute sorte, Dieu, en détestant les fautes, en veut réellement les suites, c'est-à-dire veut cette pauvreté, cette maladie, ce renversement de fortune. Cet homme peut donc et doit dire alors : « Seigneur, je l'ai bien mérité, vous l'avez permis, vous le voulez de la sorte; que votre sainte volonté soit faite : j'acquiesce à tout, j'adore et je me sou mets ! »

C'est l'intelligence de ce grand principe qui faisait dire au saint homme Job : « Le Seigneur m'avait donné des biens, le Seigneur me les a ôtés; que son saint nom soit béni. » Il ne dit pas : le Seigneur m'avait donné des biens et le démon me les a ôtés; car le démon n'a pu le faire que par la permission de Dieu; et voilà de quel principe il

tirait sa parfaite soumission, son courage, la constance et paix de son âme.

Faute d'avoir bien pénétré ce grand principe, vous n'avez jamais bien su vous soumettre à certains états et événements, ni, par conséquent y demeurer ferme et tranquille dans la volonté de Dieu. Le démon vous a toujours tentée, inquiétée, bouleversée, par cent illusions et faux raisonnements à cet égard. Tâchez donc, je vous en conjure, par l'intérêt de votre salut et de votre repos, de revenir d'un tel égarement d'esprit; vous mettrez par là même un terme à tous vos dépits et à toutes vos révoltes de cœur.

Pour cela, accoutumez-vous à faire des actes de foi, de soumission, sur tous les événements qui viennent de la part des hommes, ou de la malice du démon, ou de votre faute, et même de vos péchés. Dieu l'a ainsi permis, il est le maître; qu'il en soit béni et que sa très-sainte volonté soit accomplie en toutes choses : *Fiat, fiat*.

Votre situation est très-pénible, il vrai; mais, par là même, elle est très-sanctifiante; et c'est la meilleure pénitence que vous puissiez faire, étant assurée qu'elle vous est imposée par Dieu même. Tout ce que le démon vous jette de contraire dans l'esprit, ce sont des illusions évidentes, pour vous ôter la paix de Dieu, pour vous rendre triste, inquiète, chagrine, toujours mécontente de l'état présent, toujours soupirant après un autre. Voilà par où une infinité de gens dans le monde sont aussi malheureux que coupables, faute de vouloir bien comprendre cette vérité si importante et si consolante que je viens de vous rappeler. Combien de tourments ils s'épargneraient et combien de mérites ils amasseraient, au sein de leurs épreuves s'ils pouvaient se persuader que Dieu fait servir toutes choses à sa gloire et au plus grand bien de sa créature, et

qu'il ne tient qu'à eux de tirer profit de tout, par une soumission aveugle, totale, générale, sans exception et sans raisonnement contraire, au moins délibéré. Mon Dieu ! que ne puis-je graver dans votre esprit et dans votre cœur cette vérité, l'écrire avec mon sang ! Mais Dieu le fera lui-même, peu à peu, j'en suis sûr, si vous voulez bien coopérer à sa grâce, en rejetant promptement toutes les pensées contraires. Encore un coup, je vous en conjure, soumettez-vous, en dépit de toutes les répugnances et dégoûts, aux ordres secrets de cette adorable Providence, et vous vous sanctifierez au goût de Dieu.

## LETTRE SEPTIÈME

### A LA MÊME

Même sujet. — Règles à suivre

Je l'avoue, ma chère Sœur, il n'est rien de plus difficile, que de conserver une parfaite égalité d'humeur et une patience inaltérable, dans les contrariétés domestiques et les rapports avec les personnes d'humeur différente qui nous entourent. La continuité de ces froissements nous met dans une sorte d'impuissance de ne pas nous oublier quelquefois ; mais si on tombe un moment, on se relève aussitôt. Tomber, c'est faiblesse ; se relever, c'est vertu ; si on échappe, on revient à soi sans jamais se dépitier, et peu à peu, Dieu donne tout à ceux qui savent l'attendre patiemment.

Mais vous voulez tout avec violence, et vous prétendez devenir parfaite presque tout d'un coup. Il faut tâcher de modérer peu à peu la turbulence et l'agitation de ces dé-

sirs qui s'entrechoquent dans notre cœur, au risque de le briser; que si nous ne pouvons tout à fait empêcher ce choc, tâchons, au moins, de supporter cette misère doucement et humblement, et n'allons pas l'aggraver mal à propos en nous tourmentant pour nous êtres tourmentés.

Les embarras que l'on vous suscite et l'injustice des hommes à votre égard sont, je l'avoue, ce qu'il y a au monde de plus révoltant; mon cœur s'en est soulevé au seul récit; mais à cela quel autre remède que celui dont nous nous sommes déjà servis pour guérir bien d'autres maux, d'élever les yeux au ciel, en disant : « Seigneur, vous le voulez; vous le permettez ainsi; j'adore et je me soumets! Votre sainte volonté soit faite! Votre divine permission sert à me faire porter votre croix pour expier mes péchés et pour me faire mériter le ciel, *fiat, fiat*.

Si je savais un meilleur remède, je vous l'enseignerais; mais comme je suis persuadé que celui-là est le plus efficace de tous, vous me permettrez de n'en pas chercher d'autres. J'avoue qu'il est presque impossible de ne pas se laisser aller dans de telles occasions à quelques légers mouvements d'impatience, de révolte et d'aigreur, au moins intérieurement; mais il faut toujours revenir au plus tôt à Dieu et à soi, pour s'en humilier doucement, sans trop de trouble, et demander instamment à Dieu la patience nécessaire.

## LETTRE HUITIÈME

A LA MÊME

Contrariétés de la part des gens de bien

1<sup>o</sup> Les contrariétés que vous avez éprouvées ont dû être d'autant plus pénibles qu'elles vous sont venues des personnes de qui vous deviez moins les attendre ; mais soyez assurée qu'elles n'en ont été que plus méritoires pour le ciel. Les idées des hommes sont différentes ; elles varient selon leurs intérêts et leur humeur, chacun abondant dans son sens et croyant toute la raison de son côté. O hommes, ô hommes, à quoi sommes-nous réduits ! Quel abîme d'humiliation pour tout le genre humain ! Il est bon d'avoir touché le fond de cet abîme ; on trouve alors plus de facilité à ne mettre plus qu'en Dieu seul sa confiance.

L'esprit éclairé de la foi dispose le cœur à se soumettre aux arrangements de la divine Providence, qui permet que les gens de bien se font souffrir pour se détacher les uns des autres. Dans ces occasions, nous n'avons que la résignation et l'abandon à Dieu qui puissent nous soutenir ; ces sentiments nous rendent insensibles aux raisons apparentes qui tendraient à nous troubler. Soit en nous considérant nous-mêmes, soit en examinant la conduite de ceux qui nous exercent, nous ne manquerons jamais de motifs spécieux pour nous indigner et nous inquiéter. Mais sachez que nous ne pouvons jamais avoir raison de nous laisser abattre et troubler. Ces mouvements déréglés sont toujours contraires à la raison, aussi bien qu'à la religion ; et la paix qu'ils nous enlèvent est un intérêt incomparable-

ment supérieur à tous ceux auxquels nous la sacrifierons.

2° Au reste, il est permis de parler en confidence à un directeur, pour se consoler, se fortifier et s'instruire ; mais toujours avec discrétion et charité. Le plus parfait pourtant et le meilleur serait le silence : c'est à Dieu seul que nous devrions faire la confidence de ces ennuis, et lui dire tout, comme à un ami et un directeur digne de toute notre confiance ; c'est une prière excellente et très-facile. Cela s'appelle oraison de confiance et effusion du cœur devant son Dieu. Ou s'y fortifie intérieurement et on y puise la consolation, la paix et le courage.

Tant que vous vivez à peu près comme vous faites, très-imparfaitement, sans doute, mais avec un sincère désir de mieux faire et des efforts proportionnés à votre faiblesse, votre salut est en sûreté. La crainte même que vous ressentez à cet égard est un don de Dieu, pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'à vous troubler et à vous faire abandonner la fréquentation des sacrements, la pratique de la vertu et vos exercices spirituels. Pour la dureté et l'insensibilité du cœur dont vous vous plaignez, prenez patience et offrez cette peine à Dieu, en esprit de pénitence, comme vous lui offrez les maladies et les infirmités corporelles. Celles de l'âme sont encore plus rudes à supporter. et par conséquent plus méritoires.



## LETTRE NEUVIÈME

A LA MÊME

Même sujet

Je sens vivement, ma chère Sœur, tout ce qu'il y a de pénible dans l'épreuve à laquelle Dieu vous soumet, et combien doivent être douloureuses pour votre cœur les blessures que vous recevez presque journellement. Il est vrai, et j'en conviens, qu'il faudrait être sainte pour laisser tomber de pareilles choses et n'en garder aucune espèce de ressentiment; mais si vous ne pouvez pas encore atteindre à cette perfection, efforcez-vous du moins, dans des contrariétés si piquantes : premièrement d'éloigner, tant que vous pourrez, toutes les pensées, sentiments et discours qui pourraient aigrir votre cœur; deuxièmement, quand vous ne pouvez pas vous en défaire, dites intérieurement ou dans la pointe de l'esprit : « Mon Dieu, vous l'avez permis, que vos adorables volontés et vos divines permissions s'accomplissent en tout. Je vous fais le sacrifice de cette peine et de toutes ses suites, il en sera tout ce qu'il vous plaira : vous êtes le Maître, soyez béni de tout et en tout. *Fiat!* » Ajoutez encore : « Je pardonne, Seigneur de tout mon cœur, pour l'amour de vous, à la personne qui est cause de ce que je souffre, et, pour marque de la sincérité de mes sentiments à son égard, je vous demande pour elle toutes sortes de grâces, de bénédictions et de bonheur. » Quand le cœur voudra résister, dites : « Mon Dieu, vous voyez ma misère ; mais je désire, au moins, d'avoir tous ces sentiments, et je vous en demande la

grâce. » Cela fait, n'y pensez plus ; et si les mauvais sentiments vous tourmentent encore, résignez-vous à supporter ce tourment pour vous conformer à la volonté divine qui le permet, vous contentant d'en renouveler l'offrande dans la fine pointe de l'âme. Voilà un des grands moyens de participer au calice de Jésus-Christ, notre bon Maître.

## LETTRE DIXIÈME

### A LA MÊME

Voir Dieu dans ces épreuves

Je suis surpris, ma chère Sœur, qu'à l'aide des maximes que je vous ai si souvent inculquées, vous ne soyez pas encore en état de reconnaître la conduite de la Providence dans les malentendus qui peuvent naître entre les personnes, même les mieux intentionnées.

Dieu, dites-vous, n'inspire pas ce qui porte au trouble. — Cela est vrai dans un sens, mais n'est-il pas vrai aussi que Dieu a permis, et permet souvent, que ses serviteurs se laissent aller à des méprises et à des illusions, qui ont pour objet de les éprouver, de les exercer, et par là même, de les sanctifier les uns par les autres : nous en voyons cent exemples dans la vie des Saints, et, tout récemment encore, dans les vies de saint François Régis et de la vénérable Sœur Marguerite-Marie Alacoque. Tâchons de juger, non par le sens humain, faible, borné et aveugle mais par le sens divin, qui seul est droit, certain et infail-  
lible ; par là tout servira à nous édifier, sans jamais trou-  
bler la paix de notre esprit et de notre cœur.

## LETTRE ONZIÈME

## A LA MÊME

## Privation des appuis humains

Vous vous croyez bien à plaindre, ma chère Sœur, parce que Dieu vous a privée des secours qu'il vous avait ménagés jusqu'à ce jour. Vous êtes à plaindre, en effet, mais c'est uniquement à cause de votre manque de résignation aux dispositions de la Providence. N'est-il pas déplorable qu'une âme que Dieu a choisie, qu'il a attachée à son service et comblée de ses grâces, ne sache pas se contenter de lui et soupire si ardemment après de petits appuis extérieurs ? Ces appuis sont bons quand Dieu les donne ; mais, quand il les retire, oh ! qu'il est bien meilleur alors de ne s'appuyer que sur lui seul ! Quelle joie une âme qui l'aime véritablement n'éprouve-t-elle pas à lui dire cent et cent fois : « Mon Dieu, vous êtes mon tout ! Seigneur, je n'ai plus que vous, mais vous me suffisez et je n'attends plus rien que de vous. » La toute-puissante main de Dieu vient alors prendre pour cette âme la place d'un vil et faible roseau ; avec cette certitude, comment pourrait-elle s'estimer malheureuse et abandonnée ? Ce qui vous effraye, c'est que, désormais, vous ne pourrez être conseillée qu'après coup ; et moi je dis, qu'après tant d'avis et de lettres des directeurs les plus éclairés, vous devez être en état de conseiller les autres. Au reste, lors même que dans certaines circonstances vous auriez un doute sérieux, y aurait-il là de quoi vous désespérer ? Vous élèverez votre cœur vers Dieu, qui ne saurait refuser de vous guider, du

moment qu'il vous a enlevé tout autre guide ; et vous prendrez sans hésiter le parti que vous croirez, de bonne foi, le plus convenable, le plus utile aux âmes et le plus conforme à la volonté de Dieu. Quoi qu'il arrive ensuite, vous pourrez croire avoir bien fait, puisque vous ne pouviez mieux faire dans ces conjonctures. Pensez-vous donc que Dieu demande l'impossible ? Non, ce Dieu infiniment bon aime la droiture et la simplicité, et il est content quand nous faisons ce que nous pouvons, après avoir demandé avec confiance ses divines lumières.

Vous me dites que, dans votre état d'isolement, vous n'envisagez rien qui ne soit pour vous un sujet de peine et d'affliction. Oh ! la grande grâce de Dieu, qui doit avoir produit ou qui produira, comme nécessairement, en vous l'entier détachement de tout le créé ! N'est-ce pas aux âmes les plus chéries que Dieu fait une telle grâce ? O fille de peu de foi, mais fille bien-aimée de Dieu, plaignez-vous après cela, si vous l'osez ! — Dieu seul, dites-vous encore, peut savoir ce que je souffre. — Si vous n'en dites pas trop, je vous félicite de tout mon cœur : c'est ainsi que la bienheureuse Mère sainte Thérèse parlait, durant ses grands travaux intérieurs.

C'est une bonne marque quand on trouve la vie triste et amère. La mort fait peur à cause des jugements de Dieu ; mais pourvu que cette crainte soit sans trouble, elle vient du Saint-Esprit : je craindrais tout pour celui qui serait entièrement dépourvu de cette crainte salutaire.

## LETTRE DOUZIÈME

## A LA MÊME

## Eloignement du directeur

Ma chère Sœur, je ne suis ni fâché, ni étonné de votre grande sensibilité au sujet du départ de votre directeur. Si, loin de vous laisser abattre par cette sensibilité, vous savor la dominer, elle donnera lieu aux actes les plus méritoires d'abandon à Dieu. Par là, peu à peu, vous vous détacherez des créatures, et vous vous unirez à Celui qui, seul, est votre souverain bien. Oh ! quel bonheur, quelle sécurité pour l'autre vie, quelle paix inaltérable pour celle-ci que d'être en Dieu seul, de n'avoir d'autre trésor, d'autre appui, d'autre secours, d'autre espérance qu'en Dieu seul ! Je voudrais pouvoir vous envoyer la belle lettre que vient de m'écrire sur ce point une de vos Sœurs. Durant un mois, dit-elle, cette seule pensée, Dieu seul, je n'ai que Dieu seul, la consolait et la soutenait si fortement, qu'au lieu de regret, elle sentait un fonds de paix et de joie inexplicable. Il lui semblait que Dieu prenait la place du directeur, et que lui seul voulait désormais l'instruire et la corriger. C'est aussi à lui seul que je vous ai recommandée en partant et que je continue à le faire. Voici l'adieu que me fit la Mère de \*\*\* (1), la veille de mon départ : « Mon père, je vous dis adieu dans la volonté de Dieu. » Le même soir, elle alla consoler toutes les autres Sœurs, et le lendemain, elle fit la conférence tout comme

(1) La religieuse dont le P. de Caussade parle ici, paraît être la supérieure du Refuge de Nancy, fondé par M<sup>me</sup> de Ranfanig.

à l'ordinaire. Elle a eu beaucoup à souffrir depuis, mais c'est avec un abandon qui vaut mieux que tous les contentements, même spirituels.

## LETTRE TREIZIÈME

A LA MÊME

Même sujet

J'avoue qu'un guide visible, doué de toutes les qualités requises pour un emploi si difficile, est une grâce de Dieu et un puissant soutien pour l'âme. Mais, quand la divine Providence nous refuse ce secours ou nous l'enlève, si on savait dire alors de tout son cœur : « Mon Dieu, je n'ai plus que vous, je ne veux plus que vous, » ce qu'on obtiendrait par là vaudrait mieux que tout ce qu'on peut avoir par le canal des directeurs. Il est indubitable que souvent Dieu ne nous ôte tout appui extérieur que pour avoir seul toute notre confiance. Oh ! si nous savions la lui donner tout entière, sans en partager un petit brin avec qui que ce soit, que nous nous trouverions bien dédommagés de l'absence de tout secours de la part des créatures ! quelle liberté intérieure n'éprouverions-nous pas ! Si, au lieu de cela, vous éprouvez des sentiments tout contraires, c'est que vous êtes encore bien éloignée de cette pureté d'amour, qui fait qu'on s'attache à Dieu uniquement pour lui-même. Rien n'est, en effet, plus évident ; la peine et le trouble excessif auquel s'abandonne une âme qui se voit privée des secours extérieurs, ne peut venir que d'un attachement immodéré à ces appuis humains.

Cet attachement pique la jalousie de Dieu, surtout lorsqu'il s'agit des âmes plus favorisées, dont il veut posséder seul toute la confiance et toute l'affection. Mais, bon courage ! puisque Dieu vous fait porter une peine si rigoureuse d'un tel attachement, il veut par cette peine même le modérer peu à peu, et enfin vous délivrer tout à fait. Laissez-le opérer en vous cette purification si désirable, et efforcez-vous de répondre fidèlement à ses desseins. C'est une opération de la grâce aussi salutaire qu'elle est pénible ; il faut la supporter patiemment, comme on supporte la rigueur des remèdes douloureux employés pour guérir certaines maladies graves. Que si vous ne pouvez pas parvenir sitôt à ce parfait détachement, désirez-le, du moins, de toutes vos forces, et modérez, autant qu'il vous sera possible, la douleur que vous ne pourrez complètement effacer ; Dieu fera le reste quand il le jugera à propos.

Offrez-vous souvent à lui pour tout ce qui lui plaira, lui exposant simplement et humblement votre misère et votre faiblesse ; cela suffit : ce bon Maître n'en demande pas davantage, du moment que c'est tout ce que vous pouvez faire. Relevez-vous promptement de vos fréquentes chutes, qui, en cette matière, ne sont point des péchés, mais de simples imperfections. Du reste, contentez-vous d'un confesseur qui vous donne l'absolution, puis allez communier à votre ordinaire ; votre soutien, pour le reste, sera Dieu seul. Les maximes qui vous ont été précédemment données suffiront à vous conduire, pourvu que vous permettiez à Dieu de les vivifier, dans votre cœur, par son onction intérieure. Tant que vous souhaiterez quelque chose de plus, vous ne ferez que vous tourmenter en vain, et vous commettrez bien des imperfections, qui vous entraveront dans la vie intérieure, autant que d'autres sont



arrêtés dans la voie du salut par de véritables péchés.

La crainte de ne pas connaître ou d'ignorer bien des péchés intérieurs, est une autre tentation de l'ennemi pour vous ôter la paix ou pour la troubler. Moi je vous ordonne, de la part de Dieu, de vous bien tranquilliser à cet égard, vous contentant de dire en confession ce que la conscience vous reprochera de plus considérable. Laissez tout le reste à la très-grande miséricorde de Dieu, sans vous en embarrasser en aucune sorte ; ainsi vos confessions ne seront plus gênantes, mais pacifiques, et, par là même, très-fructueuses. Si on se laisse aller au trouble, on n'en retire presque aucun fruit ; et voilà ce que prétend le démon. Quand vous avez de la peine à trouver des péchés positifs bien connus, dites seulement quelques péchés particuliers de la vie passée, et après cela, demeurez en paix. C'est la pratique générale des personnes bien instruites, et vous ne risquez rien en la suivant.

## LETTRE QUATORZIÈME

### A LA MÊME

Abandon dans les épreuves de ce genre

Ma chère Sœur,

1<sup>o</sup> Je vous exhorte toujours à la patience et à l'abandon à Dieu, parce que vous en avez besoin. Dieu seul est tout et tout le reste n'est rien ; attachons-nous donc à lui fortement, pleinement, inébranlablement. Il a ses vues et ses desseins, qu'il ne nous est pas permis de sonder : point d'autre remède à tous nos maux, point d'autres consola-

tions dans toutes nos peines que la soumission et l'entier abandon. C'est le moyen le plus assuré d'amasser une fortune éternelle, et de conquérir cette véritable vie, qui ne finira jamais.

2<sup>o</sup> Considérez vos maux et vos infirmités comme une substitution très-avantageuse du purgatoire, que vous deviez endurer bien plus rigoureusement dans l'autre vie, si vous ne l'eussiez pas accomplie dans la vie présente. Un simple *fiat*, dans toutes vos peines intérieures et extérieures, suffira pour vous faire acquérir une grande sainteté. Souvenez-vous du grand mot de saint François de Sales à une de ses pénitentes : « Ma fille, dites souvent durant le jour : « Oui, Père céleste, oui, et toujours oui. » Voilà une bien courte et bien simple pratique ; il n'en faudrait pas davantage pour acquérir cette perfection, que nous allons souvent chercher bien loin, pendant que nous pouvons la trouver aisément, sans sortir de notre intérieur.

3<sup>o</sup> Je suis très-édifié de vos saintes réflexions au sujet du peu de consolation qui vous vient de la part des créatures ; et j'approuve fort que vous y voyiez une miséricordieuse punition de votre trop grande tendresse et de votre excessive sensibilité pour vos parents et pour vos amis. Cette épreuve, ainsi endurée, ne peut que contribuer puissamment à ramener votre cœur à Celui-là seul pour qui nous sommes faits, et hors de qui nous ne pouvons trouver de véritable repos.

4<sup>o</sup> Mais je vois qu'aujourd'hui, comme auparavant, la plus douloureuse de vos épreuves est la privation de tout soutien visible pour l'intérieur. Je vous l'ai dit souvent, et je vous le répète encore : il est vrai que ce soutien est une grâce de Dieu ; mais, par rapport à certaines personnes et à certains caractères, je prétends que la privation de ce

soutien est, dans le fond, encore une plus grande grâce et un moyen plus efficace de sanctification. Écoutez-moi sans prévention : quand Dieu fait à une âme l'honneur d'être jaloux de son amour, la plus grande grâce qu'il puisse faire, c'est de lui ôter, peu à peu, tout ce qui peut détourner de lui cet amour ; car elle n'aurait jamais la force et le courage de s'en détacher elle-même. Or, Dieu voyait, depuis longtemps, qu'après vous être détachée de toutes les créatures, vous ne gardiez plus d'attachement et de confiance que pour votre guide spirituel. Cet attachement n'était sûrement pas coupable ; mais il était sensible, comme l'attachement des Apôtres pour leur divin Maître avant sa résurrection. Ce Dieu jaloux, qui prétend être aimé purement et uniquement pour lui-même, n'a pu soutenir cette espèce de partage ; et il vous a enlevé l'objet qui occupait, de moitié avec lui, les affections de votre cœur. C'est là votre plus grande croix, parce que votre cœur a été attaqué par l'endroit le plus sensible, et qu'il trouve d'ailleurs les plus spécieux prétextes de légitimer sa douleur. Je vous entends vous dire à vous-même que vous ne regrettez pas cette privation à cause des consolations qu'elle vous a enlevées, mais à cause des services qu'elle vous ôte pour votre avancement spirituel. — Erreur et illusion de l'amour-propre ! Le seul *fiat*, dans ces sortes de privations, donne plus de mérite devant Dieu qu'on n'en pourrait acquérir par la plus belle, la plus digne, la plus consolante direction du monde. — Mais, dites-vous, si on était guidé par un conseil suivi, on ne commettrait pas tant de fautes. — Je réponds que ces fautes déplaisent moins à Dieu que le plus petit attachement de cœur, pour si pur, si innocent qu'il paraisse et qu'il soit dans le fond. Ainsi, je ne puis assez admirer la

bonté de Dieu sur vous, qui vous conduit, depuis nombre d'années, par ces sortes de privations, pour rompre en vous jusqu'aux moindres attachements. Maintenant il attaque encore le corps par les infirmités, pour vous détacher de vous-même ; il attaque l'âme par les ennuis, les dégoûts, insensibilités et autres peines, pour vous détacher, dans l'intérieur, de tout appui et de toute consolation sensible. Si vous le laissez agir librement en vous, vous en viendrez enfin à ne tenir plus qu'à lui seul, par la pure foi, par le pur esprit, et, comme parle saint François de Sales, par la fine pointe de l'esprit. Laissez donc faire ce Dieu de bonté, qui mérite bien, sans doute, que vous vous fiez à lui.

Je ne puis m'empêcher de dire que plus je vis, et plus je vois et je comprends que tout dépend de Dieu seul et qu'il n'y a qu'à lui livrer tout pour réussir en tout. Je ne lui ai pas plutôt fait le sacrifice de toutes choses, que je vois tout s'arranger à souhait.

5° Vous faites bien de penser qu'il y en a beaucoup qui ont des croix plus pesantes que les vôtres ; mais sachez que le sentiment de cette pesanteur n'empêche pas que nous soyons soumis à Dieu. Nous pouvons bien être privés de la soumission sensible et consolante, mais jamais nous ne manquons à celle de la pure foi et du pur esprit. Celle-ci est d'autant plus méritoire, qu'aucune vaine complaisance ne peut la gâter. Voilà pourquoi Dieu ne donne à bien des personnes que cette dernière soumission, qui laisse l'âme gémissante et humiliée sous le poids de ses afflictions.

Dieu donne la robe selon le froid ; nous avons toujours des grâces particulières pour soutenir les revers extraordinaires. Tout ce qu'on ne peut empêcher devient plus

supportable par la patience ; c'est ce qu'a dit un philosophe païen, éclairé par les seules lumières de la raison ; que ne devraient pas nous faire penser et dire la foi et la Religion, la vue de la croix et la perspective de l'éternelle félicité !

## LETTRE QUINZIÈME

### Utilité de ces afflictions

Ma chère Sœur,

Quand je songe au prix infini de vos épreuves présentes, je n'ose vous en souhaiter la cessation : ce que je vous souhaite, c'est de vous tenir dans un continuel état de sacrifice et d'abandon, ou du moins d'y tendre, de le désirer et de le demander sans cesse à Dieu. Grâce à cette disposition, nous avançons plus vite notre fortune éternelle par le bon usage des croix et des afflictions que par les consolations et les succès. Dans quelques jours tout cela sera passé avec nous ; et pour nous en réjouir et en rendre grâces, nous aurons toute la vaste étendue de l'éternité. Voilà ce qui doit nous consoler parfaitement de toutes nos peines intérieures et extérieures. C'est ce qui sera notre joie en paradis. Songeons qu'il ne reste que peu de temps pour y parvenir, et tâchons, quoi qu'il en coûte, de nous rendre dignes de ce bonheur infini qui nous attend.

\* (1) Déjà, du reste, ma chère Sœur, je touche au doigt les grands fruits qu'a portés dans votre âme la forte épreuve par où Dieu vous a fait passer. Bien qu'elle ait excité de violentes tempêtes dans votre intérieur, je ne puis douter

(1) Le passage compris entre les deux astérisques est tiré d'une lettre adressée à la sœur Marie-Thérèse de Vioménil, en 1738.

qu'elle n'ait puissamment contribué à votre progrès spirituel. Vous avez appris par là à être intérieurement crucifiée, à vous dégoûter de tout, à faire à Dieu de très-pénibles et de fréquents sacrifices, à vous surmonter en bien des choses, à patienter, à vous soumettre, à vous abandonner à Dieu. — Mais comment, dites-vous, tout cela s'est-il fait ? — Cela s'est fait avec des troubles, des renversements et des répugnances infinies, par la fine pointe de l'esprit, et souvent à votre insu, sans que vous pussiez rien comprendre à cette soumission, que vous avez souvent sans croire l'avoir. D'autres fois vous étiez persuadée que vous ne l'aviez pas et qu'à peine vous la désiriez, et pourtant, alors même, elle était au fond de votre cœur. Oh ! que Dieu est admirable dans ses opérations ! Si vous aviez connu, comme moi, le fond de votre âme, vous auriez peut-être tout gâté par de secrets retours et de vaines complaisances en vous-même. Laissons faire Dieu ; ce n'est que dans notre ignorance, notre aveuglement et nos ténèbres, qu'il peut opérer à son gré, sans que nous gâtions son ouvrage. Nous l'affermissons même par notre humiliation, croyant alors que tout va mal, que tout est perdu ; mais il vous doit suffire que je voie assez clairement votre progrès pour vous en assurer, vous en répondre et vous encourager.

Oh ! que je souhaiterais que vous eussiez en tout plus de confiance en Dieu, plus de confiance en sa sage et divine Providence, qui ménage jusqu'aux moindres événements de cette vie ! Il les tourne toujours à l'avantage de ceux qui se confient pleinement en elle, et qui s'abandonnent, sans réservé, à ses soins paternels. Mon Dieu ! que cette confiance et cet entier abandon produisent de paix intérieure, et délivrent de soins multipliés sans fin, toujours

inquiets et chagrinants ! Mais comme on n'en vient point là tout d'un coup, mais peu à peu, et par des progrès presque insensibles, il faut y aspirer sans cesse, le demander à Dieu et en faire des actes. Les occasions ne nous manquent pas ; saisissons-les et tâchons de dire sans cesse : « Oui, mon Dieu, vous le voulez, vous le permettez ainsi ; eh bien ! je le veux aussi pour l'amour de vous ; aidez et soutenez ma faiblesse. » Le tout, doucement, sans efforts, et de la pointe de l'esprit, malgré les révoltes et les répugnances intérieures, dont il ne faut tenir nul compte, que pour les supporter patiemment et en faire des sacrifices. Veillons même faire ces actes avec ces répugnances et ces révoltes, puisque Dieu le veut ou le permet ainsi ; et quand nous y aurons manqué, agissons comme nous devons agir après toutes nos fautes, tâchons de regagner ce que nous avons perdu, par l'humilité intérieure ; mais que cette humilité soit douce et tranquille, sans dépit ni chagrin contre nous, non plus que contre le prochain. Je dis sans chagrin ni dépit volontaires, car les premiers mouvements indélébiles ne dépendent pas de nous, et, pourvu que nous n'y consentions pas, ils nous feront exercer avec plus de mérite la patience, la douceur et l'humilité.

Dans ce misérable exil, les dangers sont continuels et inévitables partout ; il n'y a point d'autre secret pour s'en garantir que de prendre, sans trouble, ni empressement, les précautions que la prudence suggère, et puis de se remettre de tout à la divine Providence. On se jette entre les bras de Dieu, et on y demeure en paix, tranquille, sans souci, comme un petit enfant entre les bras de sa bonne et tendre mère, ou de sa nourrice. O mon Dieu ! qui saurait bien s'acquitter de cette pratique, quel trésor



de paix, de repos, de mérites ne trouverait-il pas ! Tâchez d'en user de la sorte en tout et partout, et de prendre un peu de cet esprit intérieur. Rien n'est plus capable de calmer et de modérer les impétuosités et les saillies naturelles ; rien de plus propre à prévenir ou à adoucir mille chagrins amers et mille prévoyances inquiètes \*.

L'état du P. F. est digne de pitié. Dieu veut bien le sanctifier puisqu'il l'afflige si fort sur la fin de ses jours. Il est bien dur alors, selon la nature, d'être négligé ; mais quelle consolation de beaucoup souffrir pour Dieu, avant que d'aller à Dieu et de paraître devant lui ! Avoir de quoi être bien soulagé, comme nous, est, à la vérité, un bienfait de Dieu, mais très-différent du premier. Dieu me préserve de pareilles grâces ; je m'y affectionnerais peut-être et j'y mettrais ma consolation. Une vertu médiocre peut bien user de la première grâce ; mais il faut une vertu héroïque pour bien user, selon Dieu, de la seconde. Je suis à vous, en Notre-Seigneur et jusqu'à la mort et après même, si Dieu me fait miséricorde, ainsi que je l'espère grandement.

## LETTRE SEIZIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Même sujet

1<sup>o</sup> Je ne suis pas surpris, ma chère Sœur, du trouble que vous a causé l'épreuve douloureuse à laquelle Notre-Seigneur vient de vous soumettre. Ces sortes d'événements nous touchent d'autant plus vivement qu'il nous blessent dans nos affections les plus intimes. Mais si je ne suis pas

surpris de ce trouble involontaire, je vous engage à faire tous vos efforts pour le remplacer par une entière résignation à toutes les volontés de Dieu ! Oh ! qu'ils sont grands les trésors de grâces, de mérites, de paix que cette disposition nous apporte ! C'est pour cela que je vous ai tant prêché et que je vous prêche encore sans cesse le parfait abandon, vous souhaitant aussi tranquille et aussi heureuse que sainte. Vous n'en êtes pas là encore ; mais cela viendra, avec le secours de Dieu, peu à peu.

2° Dieu laisse toujours mon parent malade, dans le même état, pour éprouver et pour convertir toute la famille. S'ils en retirent ce fruit, comme j'ai tout lieu de l'espérer, je bénirai Dieu du fond de mon cœur de cet heureux accident, qui vaut mieux que toutes les fortunes du monde.

3° Je viens de perdre le meilleur et le plus proche ami qui me restait, celui que j'estimais le plus, et sur lequel je pouvais le plus compter. Dieu l'a ainsi voulu ; sa sainte volonté soit faite ! *Fiat* ! Je le recommande à vos prières.

4° Dieu soit béni de tout et en tout ; mais en particulier de ce qu'il sait si bien se servir de tout pour sanctifier ses élus les uns par les autres ! sur quoi le saint archevêque de Cambrai a très-bien dit : que Dieu se sert souvent d'un diamant pour polir un autre diamant. Oh ! que cette pensée est utile pour se consoler, et pour ne jamais se scandaliser des petites persécutions dont les gens de bien sont les auteurs les uns à l'égard des autres.

5° Les grêles et les pluies ont fait en bien des provinces de grands ravages, comme dans la vôtre. Dieu nous fasse la grâce de tirer du profit de tous ces fléaux du ciel pour l'expiation de nos péchés ! Un simple *fiat*, bien sincère, vaut mieux que toute l'abondance qu'on désire, parce que

c'est un trésor pour l'éternité. Quand une fois on est bien rempli de ces hautes espérances, on se trouve beaucoup moins sensible aux accidents de cette courte et misérable vie.

6° A force de penser à la mort, on parvient peu à peu à l'envisager tranquillement. L'incomparable Père Bourdaloue a fort bien dit : que la pensée de la mort est, à la vérité, triste, mais qu'à force de l'envisager comme salutaire, elle devient enfin agréable ; et on rapporte d'un grand théologien jésuite qu'il disait à cette dernière heure : qu'il n'aurait jamais pensé qu'il fût si doux de mourir.

7° On entend dire quelquefois : Mais je n'ai plus ni appui qui me fortifie, ni instruction qui m'encourage ; — sujet de sacrifice. *Fiat, fiat!* Toutes les instructions les plus fortifiantes ne valent pas ce que l'on gagne par un simple *fiat* appliqué à la soustraction de ces appuis extérieurs. La grande voie de toute perfection est renfermée dans ces seules paroles du *Pater* : *Fiat voluntas tua*. Vous n'avez qu'à les dire de bouche, et encore plus de cœur, le mieux que vous pourrez ; et soyez persuadée qu'avec cette seule disposition intérieure, rien ne vous manquera et ne pourra jamais vous manquer. Apprenez par là à trouver le repos au milieu des embarras mêmes et du trouble, parce que tout cela devient bon quand Dieu le veut, et quand nous le voulons, parce que Dieu le veut ou le permet ainsi. Les afflictions et les croix sont de si grandes grâces, que les méchants ne se convertissent ordinairement que par là et les gens de bien ne se perfectionnent que par ce même moyen.

8° Dieu peut aisément suppléer à tout, et il y supplée effectivement, quand on ne veut que lui seul et qu'on at-

tend tout de lui seul. C'est pour nous conduire peu à peu et par une heureuse nécessité à cette belle et si désirable disposition, qu'il nous prive souvent de tout appui humain, de toute consolation humaine ; de même qu'il répand des amertumes sur les plaisirs du monde, pour en dégoûter et en détacher les âmes mondaines qu'il veut sauver. Heureuses amertumes ! heureuses privations, quand on comprend bien qu'elles viennent plutôt de la bonté de Dieu que de sa justice, car c'est ainsi qu'on les doit regarder.

## LETTRE DIX-SEPTIÈME

### A LA MÊME

#### Conduite à tenir dans ces épreuves

Ma chère Sœur,

Ne pourriez-vous pas suspendre vos craintes et vos larmes après avoir éprouvé si souvent qu'en tout ce qui vous touche vivement le cœur, vous êtes exposée à vous créer des fantômes et à concevoir de vaines frayeurs ? S'il vous est impossible de prévenir ces fâcheux écarts de votre imagination, tâchez du moins d'en tirer profit, d'en faire matière de sacrifices intérieurs, et l'occasion d'exercer un complet abandon à tous les ordres de la divine Providence, quels qu'ils puissent être.

Je suis de votre avis, et je n'ai jamais souhaité et moins encore demandé des peines et des contradictions. Celles que la Providence envoie suffisent sans les désirer, ni les procurer soi-même. Il faut s'y attendre et s'y préparer ;

c'est le moyen d'avoir plus de force et plus de courage pour les recevoir et pour les soutenir comme il faut, quand Dieu les envoie.

C'est là une de mes chères pratiques, dont je me trouve bien pour cette vie et pour l'autre. J'offre à Dieu, par avance, tous les sacrifices dont la pensée me vient en esprit, sans que je l'ai cherchée. C'est pour nous faire acquérir le mérite de cette offrande que Dieu nous crucifie par ces idées et ces craintes de maux à venir, qu'il n'a pas dessein de nous envoyer. Quand, au contraire, il nous envoie des consolations, soit spirituelles, soit temporelles, on doit les recevoir simplement, avec reconnaissance et action de grâces, mais sans attaches, ni sans trop s'y amuser, car toute joie qui n'est pas en Dieu ne peut servir qu'à alimenter l'amour-propre.

Votre solitude durant l'absence de la personne sur laquelle vous aviez lieu de compter davantage, tout ennuyeuse qu'elle ait été, n'a pu être que très-salutaire pour vous. Que d'actes de résignation dans vos infirmités et vos impuissances ! que d'élévation de votre cœur vers Dieu ! que de bonnes affections et de saintes résolutions ! La bonne volonté vous sauvera. Dieu la voit dans votre cœur. Chacun a sa voie qu'il doit suivre selon ses lumières. Tâchez, peu à peu, de vous servir de votre situation présente et de vos amertumes de cœur, pour mettre en Dieu seul toute votre confiance, pour les affaires du temps et de l'éternité.

Les calamités présentes, dont vous me faites une si triste peinture, vous mettent dans la nécessité, pour votre repos même, de faire sans cesse à Dieu des sacrifices bien méritoires. Les misères publiques sont grandes, et grande aussi est la part que vous y avez. Mais la vie des hommes

pécheurs, et nous le sommes tous, devant se passer tout entière dans la pénitence et dans la croix, Dieu exerce sa miséricorde en nous présentant, de sa main, le remède que nous devons prendre. Le calice est amer, il est vrai, mais les flammes de l'enfer et du purgatoire le sont infiniment davantage ; et puisqu'il nous faut boire ce calice salutaire, bon gré ou mal gré, faisons, comme dit le proverbe, de nécessité vertu et de vertu nécessité. C'est le moyen d'adoucir toutes nos amertumes.

Les intérieures sont, comme vous dites, les plus crucifiantes ; mais aussi elles sont les plus méritoires et les plus purifiantes ; et après ces purifications et ces détachements intérieurs, tout devient plus doux. Il est bien plus facile alors de se laisser aller à un parfait abandon et à une filiale confiance en Dieu seul par Jésus-Christ.

Les réflexions que vous faites à cet égard sont à la vérité raisonnables et justes, mais trop humaines. Il en faut toujours revenir à l'abandon et à l'espérance en la seule Providence divine ; car, que peuvent les hommes, et à quels changements ne sont-ils pas exposés ! Comptons donc sur Dieu seul qui ne change jamais, qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut et qui nous le donne constamment en bon Père. Mais il a affaire à des enfants souvent si aveugles qu'ils ne savent ce qu'ils demandent. Dans les prières même qui leur semblent les plus justes et les plus raisonnables, ils se trompent, pour vouloir pénétrer dans un avenir qui n'appartient qu'à Dieu seul. Quand il nous ôte ce qui nous paraît nécessaire, il sait et il peut y suppléer imperceptiblement par mille moyens secrets et qui nous sont inconnus. Cela est si vrai que les seules amertumes et serrements de cœur, bien supportés en patience et silence intérieur, font plus avancer une âme que la

présence et les instructions des plus saints et des plus habiles directeurs. J'en ai fait cent fois l'expérience, et voilà à présent votre voie et l'unique chose que Dieu demande de vous : soumission, abandon, confiance, sacrifice et silence, le mieux que vous pourrez, sans pourtant de trop violents efforts.

## LETTRE DIX-HUITIÈME

A LA MÊME

Même sujet

(1<sup>re</sup> *lettre*.) Croyez-moi, ma chère Sœur, faisons taire toutes nos craintes et remettons-nous de tout à la divine Providence; elle a des ressorts secrets, mais infailibles, pour conduire tout à ses fins. Quoi que puissent dire et faire les hommes, ils ne font rien que ce que Dieu veut ou permet et qu'il ne fasse servir à l'accomplissement de ses miséricordieux desseins. Il n'est pas moins puissant pour conduire à ses fins par les moyens en apparence les plus contraires, que pour rafraîchir ses serviteurs au milieu des fournaises embrasées, et les faire marcher sur les eaux. Nous éprouvons d'autant plus sensiblement cette protection toute paternelle de la Providence, que nous nous confions à elle avec un abandon plus filial.

Je viens tout récemment encore, d'en faire l'expérience; aussi ai-je prié Dieu, avec plus de ferveur que jamais, qu'il me fasse la grâce de ne jamais faire mes volontés toujours aveugles et souvent pernicieuses, mais toujours les siennes qui sont justes, saintes, aimables et infiniment bienfaisantes. Ah! si vous saviez quel plaisir c'est de ne trou-



ver ni contentement, ni repos, que dans le seul accomplissement des volontés d'un Dieu aussi bon que puissant, vous ne pourriez plus vouloir autre chose. Ne regardez jamais une peine, quelle qu'elle soit, comme une marque de l'éloignement de Dieu ; car les croix et les peines, soit extérieures, soit intérieures, sont, tout au contraire, les effets de sa bonté et les visites de son amour.

Mais, dites-vous, que deviendrai-je si...? — Oh ! voilà bien les tentations de l'ennemi. Pourquoi sommes-nous si ingénieux à nous tourmenter par avance de ce qui n'arrivera peut-être jamais ? A chaque jour suffit son mal. (2<sup>e</sup> lettre.) Les prévoyances inquiètes nuisent beaucoup ; pourquoi s'y livrer si facilement ? Nous sommes bien ennemis de notre repos ; car, que gagnons-nous par là, et que ne perdons-nous pas, au contraire, pour le temps et pour l'éternité ? Quand nous sommes obsédés, malgré nous, par ces prévisions importunes, soyons fidèles à en faire un continu sacrifice au souverain Maître. C'est ce que je vous conjure de faire ; par là vous engagerez Dieu à vous être favorable, et à vous assister en tout ; vous acquerez un trésor de vertus et de mérites pour le ciel, une soumission et un abandon qui vous avanceront dans les voies de Dieu plus que toutes les autres pratiques de piété ; et c'est apparemment dans cette vue que Dieu permet en vous toutes ces imaginations fâcheuses et crucifiantes.

Mettez-les donc à profit, et Dieu vous bénira. Votre seule soumission à son bon plaisir, dans les privations, vous avancera plus que tous les plus beaux discours et les plus saintes lectures. Oh ! si vous compreniez bien cette grande vérité, quelle paix intérieure et quel avancement dans les voies de Dieu ! Sans cette soumission à son bon plaisir, toutes les spiritualités sont bien peu de chose.

Tant qu'on se borne aux pratiques extérieures, on n'a qu'une légère écorce de la vraie et solide piété, qui consiste très-assurément et essentiellement à vouloir en tout et partout ce que Dieu veut, et comme il le veut. Quand on en est venu là, l'esprit de Dieu règne absolument dans le cœur, supplée seul à tout, et ne manque jamais, au besoin, quand on l'appelle avec une humble confiance.

C'est là une vérité de foi, mais hélas ! trop peu connue d'un grand nombre d'âmes, d'ailleurs pieuses. Aussi les voit-on, faute de cette disposition, ramper ou s'arrêter dans les voies de Dieu. Quel pitoyable aveuglement ! Les tracas et les embarras où nous sommes, par les ordres de Dieu et par les arrangements de la divine et sage Providence, valent bien le plus doux recueillement, quand on sait dire souvent, mais du fond du cœur : « Mon Dieu ! vous le voulez, je le veux, *fiat !* » Quoiqu'on ne le dise que de la fine pointe de l'esprit, comme parle saint François de Sales et que la volonté semble n'y avoir point de part, le sacrifice n'en est alors que plus agréable à Dieu et plus méritoire pour nous.

Attachez-vous avec une fermeté inébranlable à cette pratique, et vous en éprouverez bientôt les excellents fruits. Si vous y pouviez joindre une certaine paix et tranquillité d'esprit, une certaine douceur de cœur envers les autres et envers vous-même, sans jamais donner des marques de dépit, de chagrin et d'humeur, que de grands et continuels sacrifices ne feriez-vous pas ! Du moins, humiliez-vous doucement après toutes vos fautes, et revenez à Dieu avec confiance, comme si de rien n'était, ainsi que l'enseigne le *Combat spirituel*. Comme nous ne pouvons goûter ni bonheur, ni repos, dans cette misérable vie. qu'à proportion de notre aveugle soumission aux

ordres de la divine Providence, c'est pour cela que je ne me lasse jamais de vous en parler toujours un peu. Croyez-moi, ne faites fond que sur cette aimable Providence, et abandonnez-lui le soin de tout, absolument et sans réserve. Faites seulement avec simplicité ce que vous croirez devoir faire, dans les rencontres, pour ne pas tenter Dieu ; mais faites-le doucement, tranquillement, sans efforts, sans trouble, sans empressement, ni inquiétude, comme parle saint François de Sales. Mon Dieu ! de combien d'inquiétudes, de chagrins et de prévoyances ne se décharge-t-on point, peu à peu, par une conduite si raisonnable et si chrétienne !

## LETTRE DIX-NEUVIÈME

Bonheur des âmes qui s'abandonnent à Dieu dans leurs afflictions

Je ne m'étonne pas, ma chère Sœur, que vous ayez de la peine à comprendre les voies de la divine Providence ; je ne les comprends pas mieux que vous, mais ce que je sais, et que vous n'ignorez pas plus que moi, c'est que Dieu arrange et dispose toutes choses comme il lui plaît, et se sert de qui il veut pour faire réussir ses desseins, au temps et au moment qu'il a marqué. Apprenons donc à nous abandonner en tout et pour tout, avec soumission et confiance, à Celui qui peut tout, et qui dispose de tout, selon ses vues et ses desseins.

Si nous savons nous mettre dans cette sainte disposition, nous attendrons patiemment que toutes choses arrivent au pas de la divine Providence, plutôt qu'au pas, ou pour mieux dire, à la course de nos activités et de nos

empressements. L'abandon à cette sainte Providence engage Dieu à remédier à tout, à pourvoir à tout, et à nous consoler de tout. Souvenez-vous toujours de cette grande maxime : Tout passe, mais Dieu seul demeure. Abandonnez-vous donc, vous et tous ceux qui vous sont chers, au soin de son aimable providence. Dans les fléaux publics, comme en tout le reste, nous devons glorifier par notre confiance cette infinie bonté, et nous pourrons dire un jour avec David : « Nous nous sommes réjouis, Seigneur, pour les années durant lesquelles vous nous avez affligés, et où par de courtes et légères afflictions, vous avez sauvé nos âmes. » La souffrance, patiemment endurée, est le partage et le sceau des élus ; disons encore, avec le même Prophète : « Seigneur, je me suis tu et humilié, parce que c'est vous qui l'avez fait ! »

Il n'y a point d'autres motifs de consolation, dans les plus grands maux, qu'une foi vive dans la bonté de Celui qui nous les envoie, l'attente de l'éternelle félicité que ces épreuves nous méritent, le souvenir des péchés qu'elles nous aident à expier, la contemplation des souffrances que Jésus-Christ a endurées par amour pour nous. Notre impatience ne servirait qu'à redoubler ces maux, tandis que la patience a une grande vertu pour les adoucir. Dieu, dans tous les pays du monde, a ses fléaux particuliers, qui sont comme autant de différentes verges, dont il menace et punit nos désordres ; mais ce sont toujours des châtiments tout paternels, puisqu'il ne nous menace et ne nous frappe en ce monde que pour nous mieux sauver dans l'autre. Qu'il soit béni à jamais !

## LIVRE SIXIÈME

SUITE DES ÉPREUVES. — CRAINTE DE L'INIMITIE  
DE DIEU.

---

### LETTRE PREMIÈRE

Tentations, craintes d'y céder

J'en conviens, ma chère Sœur, l'épreuve à laquelle Notre-Seigneur vous soumet en ce moment est bien plus rude que toutes celles par lesquelles vous étiez passée jusqu'à ce jour. Pour une âme qui aime Dieu, il n'est rien de plus douloureux que la crainte de l'offenser ; rien de plus affreux que d'avoir l'esprit tout rempli de pensées coupables, et de sentir son cœur entraîné, en quelque sorte, malgré lui, par la violence des tentations ; mais ce qui est pour vous une source d'angoisses cruelles est pour vos directeurs un motif de sécurité. Plus vos craintes sont vives, et plus les tentations vous causent d'horreur, plus il est évident que votre volonté n'y donne aucun consentement, et que, loin de vous nuire, elles ne servent qu'à accroître vos mérites. En ceci, plus encore qu'en tout le reste, vous devez suivre aveuglément l'avis de ceux qui

vous dirigent. Or, je vous le dis sans la moindre hésitation : toutes ces tentations si effrayantes, ces révoltes intérieures qui vous bouleversent, ce découragement qui vous abat, cette espèce de désespoir qui semble vous éloigner irréparablement de Dieu, tout cela se passe dans la partie inférieure de votre âme, sans aucun consentement exprès et formel de la partie supérieure. Celle-ci, il est vrai, se trouve alors elle-même si troublée et si aveuglée, qu'elle ne peut pas discerner ce qu'elle fait ou ne fait pas, si elle consent ou non. C'est ce qui rend l'épreuve plus douloureuse ; mais, bon courage ! il faut alors se jeter comme on peut aux pieds de Jésus-Christ crucifié ; s'humilier et se confondre de sa faiblesse, mais doucement et sans dépit ; implorer le secours de Dieu par son divin Fils, notre Sauveur et notre avocat, par l'intercession de Marie, notre douce Mère ; et croire fermement que Celui qui nous poursuivait lorsque nous le fuyions, ne saurait permettre que nous soyons séparé de lui malgré nous.

## LETTRE DEUXIÈME

A LA SŒUR DE LESEN, RELIGIEUSE ANNONCIADÉ (1734)

Crainte des tentations elles-mêmes

C'est une illusion, ma chère Sœur, de trop craindre les combats. Ne reculez jamais devant les occasions que Dieu vous ménage d'acquérir des mérites et de pratiquer la vertu, sous le pitoyable prétexte d'éviter le danger de faire des fautes, en évitant de combattre. Est-ce ainsi qu'agissent les soldats des princes de la terre ? Et ne savons-nous pas que nous sommes les soldats de Jésus-

Christ, que notre vie entière n'est qu'un long combat, et qu'il n'y aura de couronné que celui qui aura vaillamment combattu?

Rougisiez de votre lâcheté, et quand vous vous trouverez en présence d'une contradiction ou d'une humiliation, dites-vous que le moment est venu de prouver à votre Dieu la sincérité de votre amour. Confiez-vous dans la bonté et dans la puissance de sa grâce : cette confiance vous assurera la victoire. Et lors même qu'il vous arriverait de tomber dans quelques fautes, le dommage qu'elles vous causeront sera facile à réparer ; ce dommage n'est d'ailleurs presque rien, en comparaison des grands biens que vous acquérez, soit par les efforts que vous faites dans le combat, soit par le mérite qui résulte de la victoire, soit même par l'humiliation que vous causent ces légères défaites.

Que si vos tentations sont purement intérieures, si c'est par vos pensées et vos sentiments que vous craignez d'être entraînée, défaites-vous également de cette crainte. Ne combattez même pas directement ces mouvements intérieurs ; laissez-les tomber ; combattez-les indirectement par le recueillement et par la pensée de Dieu ; et si vous ne pouvez ainsi vous en délivrer, supportez-les avec patience. Cette défiance qui vous fait fuir les tentations voulues de Dieu vous en attire d'autres plus dangereuses dont vous ne vous défiez pas ; car quelle tentation plus évidente et plus grossière que de penser et de dire que vous ne réussirez jamais dans votre vie intérieure ? Quoi donc ! est-ce que toutes les personnes religieuses n'y sont pas appelées, et vous en particulier ? Cette impuissance même, que votre épreuve vous a si clairement révélée, de faire aucun progrès sérieux dans la perfection, et de goû-



ter aucune paix hors de cette voie unique, n'est-elle pas un signe manifeste que Dieu vous y appelle plus que le commun ? Ouvrez donc les yeux ; reconnaissez que toutes ces pensées qui vous découragent, vous troublent et vous affaiblissent, ne peuvent venir que du démon. Il voudrait vous ôter les forces intérieures dont vous avez besoin pour vaincre les répugnances de la nature ; je vous en conjure, ne vous laissez pas prendre à ce piège ; qu'il ne vous arrive plus de regarder les révoltes des passions comme une marque de l'éloignement de Dieu. Non, ma chère fille ; c'est, au contraire, une plus grande grâce que vous ne pensez : en vous pénétrant de votre faiblesse et de votre perversité, elle vous porte à ne rien attendre que de Dieu, et à ne plus vous appuyer que sur lui seul. Dieu seul doit suffire à une âme qui le connaît.

### LETTRE TROISIÈME.

Explication de l'état d'une âme tentée, et des desseins de Dieu sur elle

On dirait, ma bonne Sœur, que vous n'avez jamais médité sur les textes si nombreux des saintes Écritures, où le divin Esprit nous fait comprendre la nécessité des tentations et les fruits précieux qu'elles portent dans les âmes qui ne se laissent point abattre. Ne savez-vous pas qu'elles sont comparées à la fournaise où l'argile acquiert sa fermeté et l'or son éclat ; qu'elles nous sont présentées comme un sujet de joie, un signe de l'amitié de Dieu, un enseignement indispensable pour acquérir la science de Dieu ? Si vous vous rappeliez ces vérités consolantes, comment pourriez-vous vous laisser aller à la tristesse ? Je

vous déclare, au nom de Notre-Seigneur, que vous n'avez aucun sujet de craindre. Si vous le voulez, vous pouvez vous unir à Dieu autant et plus que dans les moments de votre plus grande ferveur ; vous n'avez pour cela qu'une chose à faire ; souffrir en paix, en silence, avec une patience inébranlable et une entière résignation, votre état pénible, comme vous souffririez la fièvre ou toute autre maladie du corps. Il faut vous dire à vous-même, de temps en temps, ce que vous diriez à une malade, pour l'engager à endurer son mal avec patience. Vous lui représenteriez qu'en se laissant aller à l'impatience ou au murmure, elle ne réussirait qu'à l'aggraver et à le faire durer plus longtemps ; c'est ce que vous devez également vous représenter à vous-même.

J'approuve fort le commandement qui vous a été fait d'approcher de la sainte table, sans tenir aucun compte de vos tentations. Votre confesseur a raison, et il aurait grand tort, au contraire, s'il daignait vous écouter sur l'article en question. — Mais, direz-vous, si je consens à la tentation, et si, par là, je me trouve en péché mortel. quel malheur ! — Ce n'est pas à vous d'en juger, mais d'obéir aveuglément, fondée sur ce grand principe que, lors même que le confesseur viendrait à se tromper, la pénitente ne peut être trompée en rendant de bonne foi, en vue de Dieu, l'obéissance à ceux qu'il lui a donnés pour guides. — Mais, direz-vous encore, je voudrais bien savoir comment il peut mieux connaître que moi ce qui se passe dans mon âme, durant la tentation ? — Curiosité inutile, il ne s'agit pas de savoir comment ; mais cela est ainsi, et il faut obéir sans raisonner et sans répliquer.

Cependant, comme je suis bon et facile aux âmes peu faites à ces combats intérieurs, je veux bien condescendre

à votre curiosité ; ma réponse pourra vous apprendre des choses importantes. Il faut savoir, premièrement qu'il y a en nous comme deux âmes et deux personnes : une âme animale, sensitive et terrestre, qui s'appelle la partie inférieure, et une âme spirituelle qui s'appelle la partie supérieure, où réside la volonté libre de l'homme. Secondement, que tout ce qui se passe dans cette partie inférieure et animale : imaginations, sentiments, mouvements déréglés, tout cela est en nous malgré nous, et s'appelle indélélibéré et involontaire. Tout cela peut bien solliciter, mais non pas forcer la volonté au consentement libre et volontaire, qui, seul, fait le péché. Quand la tentation n'est pas forte, on reconnaît très-bien soi-même, on sent même que, loin d'y donner son consentement, on le refuse ; mais lorsque Dieu permet que la tentation devienne forte et violente, alors, à cause des grandes agitations involontaires dans la partie inférieure, la supérieure a bien de la peine à discerner ses propres mouvements, et elle demeure dans de grandes craintes et perplexités d'avoir consenti. Il n'en faut pas davantage pour jeter ces bonnes âmes dans des peines et des remords effroyables, que Dieu permet, encore un coup, pour éprouver leur fidélité. Un confesseur, qui juge de sang-froid et sans trouble, discerne mieux la vérité ; et la grande peine qu'éprouve la pauvre âme, sa crainte excessive d'avoir consenti, sont pour le confesseur une preuve évidente qu'il n'y a aucun consentement plein et délibéré. En effet, nous savons par expérience que les personnes qui consentent et qui succombent au mal, n'ont point ces peines, ni ces craintes. Plus les unes et les autres sont grandes, plus est certaine la garantie qui en résulte en faveur de la personne tentée.

Je me joins donc à votre confesseur, et voici mon ordonnance :

1<sup>o</sup> Ne vous examinez, ni ne vous accusez point là-dessus, pour l'ordinaire.

2<sup>o</sup> Supportez en paix votre humiliation et votre martyre intérieur qui, je vous assure, est une grande grâce de Dieu. Mais cette grâce, vous ne la connaîtrez bien que quand l'épreuve sera passée.

3<sup>o</sup> Voici la prière intérieure que vous devez faire sans cesse à Dieu : « Seigneur, daignez me préserver de tout péché, surtout en cette matière ; mais, pour la peine qui mortifie et qui doit guérir mon amour-propre, pour l'humiliation et la sainte abjection qui pique mon orgueil et qui doit l'abattre, je l'accepte, pour le temps qu'il vous plaira, et je vous en remercie comme d'une grâce. Faites, Seigneur, que ces remèdes amers produisent leur effet, qu'ils guérissent mon amour-propre et ma vanité, et qu'ils m'aident à acquérir la sainte humilité et la basse estime de moi-même, qui est le solide fondement de la vie intérieure et de toute la perfection. »

Je vous trouve fort ignorante au sujet des tentations ; il est vrai qu'elles ne viennent jamais de Dieu, qui ne tente personne, comme dit saint Jacques ; et qu'elles viennent toujours ou du démon ou de l'imagination, du tempérament, etc. ; mais n'est-ce pas toujours Dieu qui les permet pour notre bien ? Et ne faut-il pas adorer ses saintes permissions en tout, hors le péché, qu'il déteste, et que nous devons détester avec lui ? Gardez-vous donc bien de vous laisser troubler et inquiéter par ces tentations ; ce trouble est bien plus à craindre que les tentations elles-mêmes.

Vous marchez, dites-vous, dans une voie fort obscure ? — C'est là, précisément, la voie de la pure foi, toujours

obscur, et qui demande de vous un grand abandon à Dieu. Mais quoi de plus naturel et de plus aisé que de s'abandonner à un Père si bon et si miséricordieux, qui veut plus notre bien que nous-mêmes ? Mais, ajoutez-vous, je suis toujours dans le trouble et dans les craintes excessives d'avoir péché ; cela rend la vie bien dure et m'empêche de goûter la paix des enfants de Dieu ? — Il en est ainsi pour le moment, je le reconnais ; mais je sais aussi que c'est par les appréhensions continuelles que la bonne crainte de Dieu s'enracine dans nos âmes, et y introduit ensuite l'amour. C'est par là que Dieu travaille à nous dégoûter de cette vie et de tous ses faux biens, pour nous attacher uniquement à lui. Sachez que l'on ne goûte les consolations des enfants de Dieu, qu'après avoir passé par leurs rudes épreuves. On n'achète la paix que par la guerre, et on ne la goûte qu'après la victoire. Si, comme moi, vous découvriez tous les avantages et tous les biens de l'état où Dieu permet que vous soyez, au lieu de vous en affliger comme vous faites, vous seriez dans de continuelles actions de grâces.

Vous êtes, dites-vous, aussi embrouillée que les plus grands pécheurs ! — O ma chère fille, voilà justement ce qui pique votre orgueil ; mais que sommes-nous de notre fonds que de grands pécheurs ? Ne portons-nous pas en nous-mêmes un abîme de misère et de corruption, qui, sans la grâce de Dieu, nous entraînerait dans les plus grands désordres ? Voilà ce que Dieu veut nous faire connaître et sentir par des expériences personnelles, sans quoi nous vivrions et nous mourrions sans avoir jamais eu cette profonde connaissance de notre néant, sur laquelle doit être fondée notre humilité. Remercions Dieu de ce qu'il pose solidement en nous cette base essentielle du salut de

notre âme, et plus encore de la perfection de notre état.

L'idée et la crainte de l'exacte vérité des jugements de Dieu est une grande grâce ; mais ne la gêtez pas en poussant cette crainte jusqu'au trouble et à l'inquiétude ; car la vraie et la bonne crainte de Dieu est toujours douce, paisible, tranquille, et accompagnée de confiance. Lorsqu'elle produira des effets contraires, rejetez-la comme venant du démon, le père du trouble et du désespoir.

Si j'avais fait mon cœur, dites-vous, je l'aurais fait de telle manière que... — Oh ! que dites-vous là, ma chère fille ! Il ne faut jamais vouloir être autre que Dieu veut. Savez-vous que c'est l'effet d'une vertu héroïque, que de savoir bien supporter ses misères, ses faiblesses, ses humeurs, ses travers d'esprit, les folies et les extravagances de l'imagination ? car c'est principalement pour cela que Dieu permet ces misères. Combien de richesses ces misères ont fait acquérir à une foule de Saints et de Saintes, en servant de sujet et de matière à leurs combats intérieurs, à leurs victoires et au triomphe de la grâce !

Vous dites encore : De quoi me sert-il que mon cœur se vide d'un objet s'il se remplit d'un autre, sans que Dieu prenne la place ? Sachez, ma fille, que notre cœur est si plein qu'il ne peut se vider tout d'un coup. Cela se fait peu à peu, et à mesure que le vide augmente, la plénitude de Dieu s'accroît ; mais nous n'éprouvons ce que saint Paul nomme *la totale plénitude de Dieu*, qu'après le vide total ; et il faut bien du temps et bien des épreuves pour achever cet ouvrage. Soyez patiente et fidèle ; ayez confiance, et vous verrez le don de Dieu, et vous éprouverez sa miséricorde.

## LETTRE QUATRIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Diverses tentations

Je vois clairement, par votre lettre, ma chère Sœur, qu'au milieu de vos troubles intérieurs et de vos épreuves vous avez fait, sans vous en apercevoir, des progrès solides.

1<sup>o</sup> Connaître le prix de la vie intérieure et de la paix du cœur, et y aspirer au milieu des embarras et de tous les contre-temps, c'est déjà beaucoup; le reste viendra en son temps et sera le fruit de votre douceur pour les autres et pour vous-même. Accoutumons-nous à bien prendre tout de la main de la divine Providence, et à la bénir également en tout et pour tout. Si nous acceptons de la sorte ses dispositions, ce qui nous fait le plus de peine deviendra le plus avantageux. Confions-nous en Dieu, et n'entrons jamais dans la moindre défiance; faisons-lui, s'il le faut, à tout moment, de nouveaux sacrifices, et par là nous obtiendrons sans cesse de nouvelles grâces, et nous nous enrichirons de trésors pour le ciel.

2<sup>o</sup> Les pensées et les sentiments contre le prochain, quand ils ne sont ni consentis intérieurement, ni exprimés au dehors, sont une matière de mérites et non de péchés. Tenez ferme pour la charité, et peu à peu tout cela passera ou s'adoucir. S'il vous échappe quelques fautes extérieures ou intérieures, contentez-vous de vous en humilier d'abord devant Dieu, sans trouble et en paix, et réparez ensuite généreusement la peine que vous aurez pu faire



ou la mauvaise édification que vous aurez pu causer ; vous gagnerez plus par cette réparation que vous n'aurez perdu par la faute.

3° La dureté et l'insensibilité dans la réception des sacrements, est certainement une très-grande peine ; soutenez-la avec humilité et patience ; faites ce que vous pouvez doucement, dans la pure foi ; c'est la plus rude pénitence que Dieu impose à une âme, pour la purifier des recherches d'elle-même et des satisfactions de son amour-propre.

4° Tâchez, durant la journée, de vous faire de tout un sujet d'élévation de cœur vers Dieu ; mais sans efforts et sans empressement. Conservez en tout la soumission la plus filiale aux divers arrangements de la divine Providence ; vous gagnerez plus par cela seul, que par tous les autres moyens spirituels de votre goût et de votre choix. Faites surtout consister votre perfection à ne vouloir précisément que ce qui plaît à Dieu, et comme cela lui plaît. Son bon plaisir est, en effet, la règle de toute bonne volonté et le principe de toute perfection, soit sur la terre, soit dans le ciel.

## LÉTTRE CINQUIÈME

A LA SŒUR CHARLOTTE-ELISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX (1734)

Crainte de manquer de soumission envers Dieu

Plût à Dieu qu'il me donnât autant de grâces, je ne dis pas pour vous guérir, mais pour rendre votre mal salutaire, qu'il me donne de lumières pour le bien connaître. Ce mal n'est pas nouveau, et je ne vois rien de changé dans

l'état de votre âme. Aussi n'ai-je point de nouveau remède à vous donner ; tout ce que je puis faire, c'est de vous répéter, d'une nouvelle façon, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Le voici réduit en maximes et en pratiques : Je vous supplie, au nom de Jésus-Christ, de lire de temps en temps cette lettre en la présence de Dieu, en esprit de recueillement. Les temps les plus propres à cette lecture sont ceux où vous êtes moins en proie aux ténèbres et aux bouleversements intérieurs ; car, dans les moments d'orage, toute lecture est presque inutile. Un ange du ciel lui-même ne saurait alors ni vous éclairer, ni vous consoler. Il n'y a au monde ni intelligence, ni puissance capable d'arracher des mains de Dieu une âme qu'il saisit dans sa miséricordieuse rigueur, pour la crucifier et pour la purifier.

Première maxime : Soyons certains que, durant cette vie, tous les coups que Dieu nous porte, sont moins des châtiments de sa justice que des effets de sa miséricorde : c'est pourquoi le Prophète dit : « Seigneur, lors même que vous êtes courroucé contre nous, vous vous souvenez toujours de votre miséricorde. »

Seconde maxime : Comme Dieu, pour la conversion et pour la sanctification des gens du monde, leur envoie souvent des afflictions purement temporelles ; maladies, pertes de biens, renversement de fortune, etc. : de même pour la purification et la sanctification des âmes qui sont plus à lui, surtout dans la vie religieuse, il leur envoie des afflictions spirituelles et purement intérieures. C'est ainsi qu'il agit à votre égard : car quoique vous soyez malade de corps, vos principales peines viennent d'un esprit qui est à la torture, et dont le malaise augmente et redouble la maladie corporelle, et la rend plus pénible.

Troisième maxime : Comme, pour aider les gens du monde à se sanctifier dans les adversités temporelles, nous ne leur prêchons que patience, soumission et résignation continuelle, de même nous ne prêchons autre chose aux âmes peignées et intérieurement crucifiées, que l'abandon filial aux mains de Dieu.

Quatrième maxime : C'est une vérité certaine et reconnue que, lorsqu'on est arrivé à ne plus commettre ni péché mortel, ni faute vénielle délibérée, on avance beaucoup plus dans les voies de Dieu, en pâtissant qu'en agissant ; d'où je conclus que, pour mettre en sûreté votre salut, et même pour atteindre la perfection, vous n'avez, à proprement parler, qu'une seule chose à faire, qui est de souffrir avec patience, paix et résignation intérieure, le mieux que vous pourrez, l'état pénible où vous êtes ; en invoquant le secours de la grâce avec une inébranlable confiance dans les seuls mérites de Jésus-Christ. — C'est là le point de la difficulté, direz-vous ? — J'en conviens, mais je ne doute pas que cette pratique ne vous devienne peu à peu assez facile, si vous voulez tâcher de vous y assujettir, selon les règles que voici : 1<sup>re</sup> règle : prendre, comme vous faites déjà, le grand mot *fiat* pour votre acte favori et pour votre continuel exercice ; 2<sup>e</sup> règle : mépriser et compter pour rien les continuels soulèvements de cœur qui vous viennent dans vos peines, ne cherchant même pas à leur résister directement, mais vous contentant de prononcer ce mot *fiat*, ou mieux encore, d'en former simplement l'acte intérieur. — Mais, me direz-vous, comment les mépriser et les compter pour rien, ces soulèvements de cœur qui me font sentir que ma soumission à la volonté de Dieu n'est ni intérieure, ni réelle ? — Écoutez-moi, je, vous prie, jusqu'au bout ; je sens que Dieu

m'inspire pour votre bien, et peut-être un peu pour votre consolation. Vous vous trompez, ma Sœur, et c'est le plus cruel de votre peine, de penser qu'à cause de ces soulèvements violents, et qui paraissent peut-être volontaires, votre soumission n'est pas réelle. Vous êtes à cet égard, par une permission divine, à peu près comme des personnes du monde qui sont dans de fréquentes et violentes tentations d'impureté, de haine, d'aversion, de vengeance, ou autres mouvements déréglés, avec des impressions fortes, mais indélébiles et involontaires. La tentation dans ces pauvres âmes est quelquefois si violente, le maudit plaisir qui s'appelle prévenant et involontaire, les saisit si fort ou plutôt fait tant de bruit, de vacarme, et cause un si grand trouble dans la partie sensitive et inférieure, qu'il leur est impossible de bien discerner si elles ont consenti ou non dans la partie supérieure. Il n'y a que le confesseur qui puisse connaître et discerner, à certaines marques, qu'elles ne consentent jamais. De même Dieu ne permet pas, pour votre plus grande épreuve, que vous puissiez distinguer la vraie soumission qui se fait dans la fine pointe de l'esprit, comme en cachette et presque à l'insu de votre âme. Mais moi, grâce à Dieu, je la connais, je la vois, je la sens, cette vraie soumission purement intellectuelle, spirituelle et presque imperceptible. — Mais, direz-vous, comment pouvez-vous connaître, voir et sentir dans le fond de mon âme, ce que je n'y aperçois en aucune sorte ? — Je vais vous le dire ; mais peut-être Dieu ne permettra-t-il pas que vous le compreniez, ou bien ce ne sera que pour un seul moment, afin que cette connaissance ne diminue en rien la peine par où il veut vous purifier en vous crucifiant.

Revenons à la comparaison des autres tentations : une

personne me dira la grande peine intérieure que lui causent ces tentations de haine, d'impureté, etc. ; elle ajoute que la crainte d'y avoir succombé l'agite, la désole et l'abat. — Voilà, dis-je en moi-même, la marque évidente d'une grande crainte de Dieu, d'une grande horreur du péché, d'une grande volonté de résister. Or, la théologie, aussi bien que la connaissance du cœur humain, m'apprennent qu'une âme dans cette disposition intérieure ne saurait donner un consentement libre, plein, entier, qu'on appelle délibéré ; que si elle le donnait, elle sortirait aussitôt de sa situation intérieure et de la disposition habituelle où elle se trouve, et où je la vois. Tout au plus, il peut arriver que, vu la fréquence et la violence de la tentation, il y ait eu quelque négligence, quelques moments de surprise, par exemple : quelque petit désir commencé de se venger, quelques mouvements de complaisance à demi volontaires, comme parle l'école ; mais, pour des consentements pleins, entiers, délibérés, cela ne se peut dans cette situation de l'âme. Aussi voyons-nous par expérience, que tous ceux qui consentent véritablement au mal, sont fort éloignés de ces peines et de ces troubles, de ces abattements et de ces craintes ; ils ne songent même pas à s'inquiéter. Vous n'avez à présent qu'à faire l'application de ceci à votre état, et vous verrez comme moi, durant le temps serein de l'âme, que, plus vous craignez et vous vous affligez du manque de soumission intérieure, plus vous en avez dans le fond. Mais Dieu ne permet pas que vous le voyiez comme moi, parce que l'assurance de cette soumission, en vous consolant et vous délivrant de votre plus grande peine, vous tirerait aussi de l'état d'épreuve où Dieu veut vous tenir un certain temps, pour mieux purifier votre âme dans le creuset de l'affliction. De là,

je tire une 3<sup>e</sup> règle : il faut dire le même *fiat* sur l'absence apparente de cette soumission tant désirée que sur vos autres épreuves, car c'est peut-être, de toutes vos épreuves, la plus utile.

Vous avez, en effet, tout lieu de craindre que ce désir si vif ne soit une recherche de l'amour-propre, qui se consolait de toutes les privations, s'il pouvait se rendre le témoignage qu'il les endure comme il faut. Ne vous étonnez donc pas que Dieu, qui veut purifier parfaitement votre âme de toute recherche d'amour-propre, lui refuse cette consolation, et ne doutez pas qu'il ne vous fasse par là une grande grâce. Lors donc que vous vous sentirez le plus désolée, à cause de ce prétendu défaut de soumission, ou le plus effrayée, en vue des jugements de Dieu, ne faites autre chose que de dire : « Seigneur, vous ne voulez pas même que je connaisse mon état, que je sente si j'ai la soumission que je dois avoir, ou si j'en suis dépourvue. Eh bien ! *fiat* ! je le veux aussi ; je me sou mets encore à cette disposition de votre adorable providence. » Vous pouvez alors, dans le dessein de rattraper la paix intérieure et de vous encourager, vous pouvez, dis-je, vous parler à vous-même de la sorte : « Je sens, au moins par la grâce de mon Dieu, que j'ai le désir de cette soumission, et un désir qui n'est peut-être que trop grand et trop fort, puisque la crainte de ne pas l'avoir me jette dans le trouble et dans l'abattement et m'inquiète plus que tout le reste. Or, dès là que j'ai ce désir sincère, j'en ai tout l'effet et tout le fruit ; car le désir sincère vaut la chose désirée, et fait le mérite ou le démerite de nos bonnes œuvres. »

Quand la nature et la partie inférieure se trouvent dans la détresse et se désespèrent de ne voir aucun remède, ni aucune consolation dans ces crucifiements intérieurs, c'est

alors l'amour-propre qui est réduit à l'agonie, et qui se voit sur le point d'expirer. Ah ! qu'il meure donc, ce misérable amour de nous-mêmes : qu'il soit crucifié, cet ennemi domestique de nos pauvres âmes, cet ennemi de Dieu et de tout bien !

4<sup>e</sup> règle : une soumission aveugle à ceux qui nous conduisent. Et gardez-vous bien, à l'avenir, d'omettre une seule communion ordonnée. — Mais, direz-vous, cette affreuse indifférence pour Dieu ? — Elle n'est, ma Sœur, qu'apparente et dans la partie inférieure. La partie supérieure veut Dieu, et Dieu en est content, mais il ne lui plait pas que vous le sachiez. Une marque évidente que je vous dis vrai, c'est que vous avouez que vous êtes déconcertée et désolée, dans tous vos exercices, de sentir que vous n'aimez pas Dieu, et que vous ne pouvez que vous plaindre et lui dire : « Mon Dieu, je ne vous aime pas. » Oh ! que le désir intérieur et profond de l'aimer doit donc être violent, puisque la seule crainte que vous avez de ne pas l'aimer vous afflige si fort, et fait que vous n'en pouvez plus ! Croyez-moi : demeurez en paix, et sachez que vous ne sauriez rien faire de mieux, ni apporter une meilleure disposition aux sacrements, que de vous trouver affligée, désolée et intérieurement déconcertée de la seule crainte de ne pas aimer Dieu. C'est la marque certaine qu'au milieu de vos froideurs, de vos insensibilités et de vos indifférences apparentes, Dieu a allumé en vous le feu d'un grand amour qui s'accroît et devient toujours intérieurement plus fort, plus profondément embrasé, par les craintes mêmes de ne pas aimer.

Mais, direz-vous, pourquoi demeure-t-il si caché que je ne puisse ni le sentir, ni le connaître ? — O ma Sœur, c'est un pur effet de la bonté de Dieu, pour vous purifier et vous



faire mériter un plus parfait amour. Si vous le connaissiez à présent, vous seriez si satisfaite de votre amour pour Dieu que vous penseriez plus à l'amour qu'à Dieu même, qui en doit être le souverain et unique objet. Il vous arriverait, au préjudice de cet amour, ce que dit Fénelon, à l'égard de la présence sensible de Dieu, qui, souvent, par sa douceur, fait oublier Dieu même ; c'est-à-dire qu'on s'attache à la douceur et au goût de Dieu plus qu'à Dieu, jusqu'à en oublier l'objet qui est Dieu connu par la foi. — Vous vous récriez et vous dites : « Comment ! faut-il donc s'abstenir même de demander cet amour ? » — Mais votre cœur le demande pour vous, sans que vous le pensiez ; vos craintes, vos troubles, vos alarmes à cet égard sont des demandes, des prières bien fortes devant Dieu, qui voit où tendent vos craintes, vos désirs les plus cachés, et même les secrètes préparations de votre cœur.

Demeurez donc en paix et ne craignez rien. Si vous manquez de directeur, Dieu vous en servira lui-même ou il suscitera l'homme qui vous convient. Sacrifice, abandon, paix et confiance en tout. Vivez de la foi et attendez. En attendant, laissez tout à Dieu : il aura soin de tout et il pourvoira à tout. *Amen, Amen.*

## LETTRE SIXIÈME

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE MAHUET (13 AOUT 1731)

La crainte de déplaire à Dieu peut être l'effet de l'amour-propre

Ma chère Sœur,

En relisant votre lettre, à laquelle je n'avais pu répondre plus tôt, j'y ai remarqué deux choses : beaucoup de grâces

de Dieu et beaucoup de marques très-sensibles d'amour-propre. Votre peine et votre détresse redoublent, dites-vous, avec vos inquiétudes. — Les peines et les détresses, voilà les grâces de Dieu, qui servent à épurer et à élever l'âme; les inquiétudes, voilà l'effet de l'amour-propre qui s'agite et se plaint sous cette croix intérieure où Dieu voudrait le faire mourir pour vous faire vivre en lui d'une vie nouvelle. Vous éprouvez une douloureuse impuissance à faire agir votre esprit, en sorte que tout raisonnement et toute réflexion vous lassent. — Autre marque, par où Dieu vous fait sentir qu'il veut vous dépouiller de vos chétives et misérables opérations, pour y substituer l'opération divine, sans laquelle on n'avance que fort lentement et avec peine. Mais, en même temps, vous éprouvez une grande crainte de perdre le temps : autre effet de l'amour-propre, qui veut toujours des certitudes intérieures, pour s'en faire des appuis, tandis que Dieu veut qu'on ne s'appuie que sur lui. Les livres et les directeurs vous en disent assez pour vous rassurer, autant qu'il le faut, sur les vaines craintes de perdre le temps, que le seul amour-propre ou le démon peuvent vous suggérer, dans les circonstances où vous vous trouvez.

Vous vous sentez toujours interdite, et dans une abstraction qui vous rend comme stupide ; et là-dessus, vous vous croyez dans l'illusion. Plaise à Dieu que ce n'en soit pas une de vous croire dans cet état d'abstraction qui est une des plus grandes grâces que Dieu puisse faire à une âme ! Si vous y êtes véritablement, comme vous le dites, je vous en félicite ; ne craignez point alors l'illusion ; il ne peut y en avoir d'autre que de se croire dans ce bienheureux état. Ce que vous appelez abstraction ne serait alors autre chose qu'un recueillement profond, qui mène

à tout bien par le sentiment constant de la présence de Dieu, et par une intime union déjà formée ou bien prête à se former en nous.

Vous êtes dans une grande paix : autre grâce ; mais vous n'osez pas y croire ; autre effet de l'amour-propre. Vous vous plaignez de ne pas sentir la douceur : effet plus manifeste encore de l'amour-propre. Ne savez-vous pas que la paix solide que Dieu maintient au fond de l'âme parmi les épreuves, est toujours sans douceur sensible, et puis, ne faut-il pas nécessairement que Dieu ôte à notre âme toute douceur sensible qui ne servirait que de pâture à l'amour-propre ? Peut-il nous faire une plus grande grâce que de faire mourir cet ennemi domestique, en lui soustrayant son aliment le plus délicat, qui sont les douceurs sensibles spirituelles ? Vous seriez bien injuste, en vérité, de vous plaindre de ce Dieu, infiniment miséricordieux, qui sait purifier votre intérieur, ce que jamais vous n'auriez su faire. Vos plaintes même ne prouvent que trop que vous n'auriez jamais eu le courage de donner la mort à cet amour-propre qui seul empêche le règne de l'amour divin. Bénissez donc le Seigneur qui vous en épargne la peine, et qui, pour accomplir en vous cette œuvre, demande seulement que vous le laissiez faire.

Vous craignez, dites-vous, que vos infidélités passées n'empêchent les opérations de Dieu dans votre âme. Non, ma chère Sœur, ce ne sont pas vos infidélités passées ; ce ne sont pas non plus vos misères, vos ténèbres et vos impuissances présentes qui devraient exciter vos craintes. C'est votre manque de soumission, ce sont vos agitations volontaires dans les temps de pauvreté, de ténèbres et d'impuissances qui, seules, pourraient mettre obstacle aux opérations divines. La pauvreté, les ténèbres et l'im-

puissance, si elles n'étaient accompagnées de ces craintes, ne peuvent, au contraire, que favoriser cette divine action. Vous n'avez donc à craindre autre chose que vos craintes.

Que si vous voulez savoir ce que vous devez faire durant ces bourrasques intérieures, je vais vous le dire : vous devez vous tenir dans une attente paisible, silencieuse, soumise et tout abandonnée au divin vouloir, comme on attend à l'abri qu'un orage soit passé, vous en remettant à Dieu du soin de calmer les éléments déchaînés. La différence est que la patience n'empêche pas les orages qui troublent l'atmosphère de causer les plus grands désastres, tandis que les tempêtes intérieures, tranquillement soutenues, produisent toujours les plus grands biens dans l'âme.

Vos craintes excessives sur les confessions passées sont un autre effet de l'amour-propre qui veut en tout avoir des assurances.

Dieu, au contraire, veut que nous soyons privés de cette absolue certitude qui serait si agréable à l'amour-propre. Il faut donc en faire le sacrifice généreusement au souverain Dieu, qui l'a ainsi voulu, pour tenir l'homme dans l'humiliation et la plus parfaite dépendance.

Quand vous vous faites violence, vous croyez que rien ne plait à Dieu, à cause de l'imperfection de vos dispositions intérieures.

Autre illusion bien dangereuse du démon ; par là il prétend ou vous empêcher de faire le bien ou vous jeter dans l'inquiétude et dans le trouble ; après l'avoir fait, dans un cas comme dans l'autre, il vous ravirait une grande partie de votre mérite. De grâce ne vous prenez point à un piège aussi grossier.

Ce qui me fait plaisir, c'est que malgré ces méprises causées par votre inexpérience, je trouve dans votre âme,

par la grâce de Dieu, les deux dispositions les plus essentielles à l'opération divine, à savoir : une ferme résolution d'être à Dieu sans réserve, quoi qu'il vous en puisse coûter ; en second lieu, une volonté ferme et constante d'éviter les moindres fautes délibérées. Persévérez dans ces dispositions ; tenez-vous plus en garde que vous n'avez fait jusqu'ici, contre les secrètes recherches de l'amour-propre, et vous verrez le règne de Dieu s'établir en vous.

## LETTRE SEPTIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL (1738)

### Crainte de manquer de bonne volonté

Oui, ma chère Sœur, malgré les craintes qui vous poursuivent et vous agitent sans cesse, ou plutôt à cause de ces craintes, vous devez vous appliquer, avec toute l'énergie dont vous êtes capable, à la pratique d'un entier et filial abandon entre les mains de Dieu.

1<sup>o</sup> Ce qui fait tout ensemble votre grande erreur et votre grande peine, c'est la persuasion que vous manquez de cette bonne volonté qui est la condition essentielle de l'amitié de Dieu. — Oui, sans doute, vous manquez de la bonne volonté sensible et connue ; mais il y a un certain fonds de volonté, que Dieu conserve au plus intime de l'âme, et que je vois très-clairement en vous, malgré tous vos sentiments contraires ; ainsi, demeurez tranquille sur ma décision : remerciez Dieu de ce qu'en vous privant des dons sensibles qui pourraient servir de pâture à votre amour-propre, il conserve en vous, par un effet tout singulier de sa grâce, les dons bien plus précieux de l'es-

prit. Votre abandon, au sein de cette absence apparente de bonne volonté, servira très-puissamment, n'en doutez pas, à purifier et augmenter cette bonne volonté imperceptible qui est en vous, c'est là un point certain : demeurez ferme dans cette croyance ; dans la suite, votre propre expérience vous en convaincra.

2° Ce que je viens de dire au sujet de l'absence de bonne volonté, je le dirai également de l'impuissance qui fait un autre sujet de vos craintes. Sur quoi porte cette impuissance ? Elle vous empêche de vous tourner vers Dieu par des actes connus. Ces actes seraient à votre goût ; mais, du moment que Dieu ne le veut pas, vous avez grand tort de vous y forcer ; c'est une infidélité que vous payez chèrement par la lassitude et une désolation plus grande. Que faire donc alors ? Ce que vous pourrez ; ce pour quoi vous ne manquez jamais de puissance, qui est le simple désir du bien, cette disposition sincère dans laquelle Dieu voit tous les actes que vous voudriez faire.

Cessez donc de vous chagriner et de vous lamenter à cause de vos impuissances. Dites plutôt : *fial, fial !* voilà qui vaut infiniment mieux que tout ce que vous voudriez faire et dire selon votre propre esprit et votre propre goût. Je vous permets cependant, à cause de votre faiblesse, de vous dire à vous-même de temps en temps : Je connais que, pour l'ordinaire, je voudrais bien me tourner vers Dieu, et que je ne le puis ; mais Dieu voit ce désir, et ce seul désir lui dit tout, quoiqu'il soit aussitôt, comme étouffé ou arrêté ; je dois donc me tenir en paix et compter sur son amour.

Mais je vous entends me dire : il me semble quelquefois que ce désir me manque ? — Et moi je vous réponds : Pourquoi éprouvez-vous tant de peine au sujet de ce

prétendu manquement? La privation d'un objet ne cause de peine qu'à proportion de l'affection qu'on lui porte : si on n'en avait aucun désir, on ne sentirait nulle peine à en être privé. Êtes-vous fort en peine de manquer de richesses, d'honneurs de beauté, etc.? C'est que ces choses ne vous touchent plus, et que vous n'y pensez seulement pas. Il en serait de même du désir de Dieu, si ce désir était réellement absent de votre esprit. Si donc cette absence apparente vous afflige, c'est évidemment qu'elle n'est pas réelle.

3<sup>o</sup> Vous n'êtes dans une disette de grâce et de force, que pour ce que Dieu ne veut plus à présent de vous. Mais vous n'éprouvez point la disette des bons désirs, puisque vous sentez tant de peine à ne pouvoir les effectuer. Demeurez donc en paix dans votre grande pauvreté spirituelle. C'est un vrai trésor quand on sait la bien prendre pour l'amour de Dieu. Je vois bien que vous n'avez jamais compris la vraie pauvreté et nudité d'esprit, par laquelle Dieu achève de nous détacher de nous-mêmes et de nos propres opérations pour nous purifier davantage et nous simplifier. Ce complet dépouillement, qui nous réduit aux seuls actes de pure foi et de pur amour, est la dernière disposition à l'union parfaite. C'est une véritable mort à soi-même : mort très-intime, très-crucifiante, très-difficile à supporter; mais aussi elle est bientôt récompensée par la résurrection, après laquelle on ne vit plus qu'à Dieu et de Dieu, par Jésus-Christ et avec Jésus-Christ. Comprenez ici votre aveuglement : vous vous lamentez de ce qui est la garantie la plus certaine de votre avancement spirituel. Après que l'âme a franchi les premiers degrés dans l'échelle de la perfection, elle ne peut guère plus faire de progrès que par voie de dépouillement et de nudité, d'a-



néantissement et de mort à tout le créé, même spirituel. Ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut s'unir parfaitement à Dieu, qui n'est rien de tout ce qu'on peut sentir, connaître et éprouver. O fille de peu de foi, de peu d'intelligence et de peu de courage, qui s'afflige et se désespère de ce qui devrait la consoler et la réjouir ! Moquez-vous donc de votre amour-propre ; dites-lui qu'il peut se désespérer tant qu'il voudra en se sentant blessé au cœur ; mais que votre âme se réjouira en Dieu de son désespoir, dût-il en crever de dépit.

4° De ce que vous éprouvez parfois un violent désir d'être toute à Dieu, et de ce que vous vous sentez, un moment après, comme repoussée par une main invisible, vous n'avez sûrement pas droit de conclure que vous êtes réprouvée. Ces vicissitudes intérieures devraient vous inspirer une persuasion toute contraire, puisque ce double sentiment est la marque infaillible de l'action du Saint-Esprit qui opère en vous, par ce crucifiement intime, la plus entière mort à vous-même. Mais, que dis-je ? si Dieu vous le laissait comprendre comme à moi, cette épreuve cesserait de l'être et se changerait en une joie ineffable. Fille bienheureuse sans le savoir, cessez de redoubler vos peines par des réflexions toutes contraires à la vérité de Dieu.

5° Mais que faire, direz-vous, lorsque vous ne pouvez même faire l'acte d'abandon ? — Abandonner cet abandon même, par un simple *fiat*, qui devient alors le plus parfait des abandons. — L'oubli de Dieu, dites-vous, vous paraît un enfer. — O le grand sentiment, qui charme le cœur de Dieu, et qui renferme l'acte d'amour le plus parfait ! Les amants profanes en viennent quelquefois jusque-là, par l'excès de leurs amours insensés. Ce sont vos états de pri-

vations et de sacrifices, qui, peu à peu, vous ont mené jusqu'à ce saint excès d'amour désespéré : et voilà justement le dessein de Dieu, dans ces privations, ces angoisses et ces impuissances intérieures.

6° Dieu permet presque toujours que ces sortes de peines semblent à l'âme ne devoir jamais finir. Pourquoi ? Pour lui donner par là occasion de s'abandonner plus totalement, sans fin, sans bornes, sans mesure ; c'est en cela que consiste le pur et parfait amour.

7° Encore une fois, vous n'avez de l'impuissance que pour faire ce que Dieu ne veut pas, et qu'il ne vous serait pas expédient de faire comme vous voudriez. Mais Dieu opère alors en vous, avec vous et par vous, quelque chose de si excellent, que si vous le compreniez, vous vous prosterneriez pour le remercier. Heureuses impuissances, qui vous empêchent de troubler, par vos misérables et chétives opérations, celles que le Saint-Esprit fait en vous, presque en cachette, mais que je découvre très-sensiblement, et dont je rends grâces à Dieu pour vous, pauvre aveugle que vous êtes.

8° Il n'est pas nécessaire que vous puissiez expliquer vos peines et vos doutes ; ce ne sont point des péchés, mais de pures croix intérieures, qu'il s'agit seulement de supporter avec une soumission sans bornes. C'est pour cela aussi que Dieu vous a mise depuis assez longtemps dans l'impuissance d'en parler, et même d'y réfléchir distinctement, parce que rien ne sanctifie tant les peines qu'on souffre, que le silence tant intérieur qu'extérieur. Oh ! que le *fial* est alors un grand sacrifice, surtout quand il est caché dans un simple désir, qu'on peut à peine démêler, mais où Dieu voit toute la grandeur et l'étendue de ce même sacrifice ! Ce désir lui dit tout ce que nous souhai-

terions lui pouvoir dire, sans nous permettre de goûter la moindre consolation, ni de nous donner aucune assurance. De là résulte une douloureuse agonie qui met au désespoir l'amour-propre, et, par là même, assure en nous le triomphe de la divine charité.

## LETTRE HUITIÈME

### A LA MÊME

Crainte d'aimer les créatures plus que Dieu

Je suis ravi, ma chère Sœur, que Dieu se soit servi de ma lettre pour vous rassurer, et pour vous faire comprendre les raisons de la différence qui vous effrayait tant entre l'amour que nous avons pour Dieu et celui que nous portons aux créatures. Il est vrai que, si nous étions plus saints, notre amour pour Dieu serait probablement plus ardent et plus tendre. L'absence de cette tendresse sensible peut donc à bon droit nous humilier, mais elle ne doit pas nous troubler. C'est une misère à ajouter à tant d'autres, qui deviendra pour nous une source de grâces et de richesses, si nous savons la voir en paix, sans nul dépit d'amour-propre et d'orgueil. Car voir toutes ces misères en paix et humilité, en tâchant de les toujours diminuer, avec la grâce de Dieu, par une vigilance tranquille et par la prière, c'est pour ainsi dire, ne les plus avoir aux yeux de Dieu. Laissez-vous bien pénétrer de cette vérité aussi certaine qu'elle est peu connue. Mais j'ai ajouté que cette froideur sensible à l'égard de Dieu ne doit pas nous troubler ; car elle ne prouve pas du tout que nous soyons dépourvus du véritable amour. Rappelez-vous ces paroles de Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne : « Ma

filles, je vous laisse, à vous autres créatures, l'amour tendre et sensible, et je me réserve l'amour de préférence qui est purement spirituel. » Cet amour réside dans la cime de l'esprit, dans cette citadelle inexpugnable dont la volonté libre a seule la clef, et d'où elle gouverne tout l'intérieur. Tant que la charité n'a pas été chassée de cet asile, lors même que la sensibilité serait envahie par la plus grande indifférence, rien encore n'est perdu ; et si cette froideur sensible, loin d'être l'effet de votre négligence, n'est qu'une douloureuse épreuve, elle ne fait qu'accroître le mérite du véritable amour.

Voyez cette mère chrétienne qui pleure et se désole de la mort de ses enfants chéris ; quelque vive que soit sa douleur, elle ne voudrait pas leur rendre la vie par le moindre péché véniel ; ne voyez-vous pas que, pour cette mère, l'horreur du péché est l'autant plus héroïque qu'elle combat contre une affection plus sensible ? Il en est de même de la contrition et de tous les actes d'amour de Dieu. Ces actes s'accomplissent spirituellement, dans la partie supérieure de l'âme et comme à notre insu ; et il est très-avantageux pour nous qu'il en soit ainsi : durant cette vie nous sommes si misérables, que tout don connu est bientôt changé en poison par notre amour-propre. C'est ce qui force Dieu, en quelque sorte, de nous cacher les grâces qu'il nous accorde. Si nous entendions bien nos intérêts, nous regarderions ce salutaire aveuglement comme la plus précieuse de toutes les grâces ; et, semblables au saint homme Job, nous ne baisserions jamais sa main avec plus d'amour que lorsqu'il semble l'appesantir davantage sur nous.

## LETTRE NEUVIÈME

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE MAHUET

Crainte de déplaire à Dieu et de tromper les créatures

Madame et très-chère Sœur,

Je ne puis que bénir Dieu du prolongement de votre épreuve, et du redoublement des peines intérieures que vous éprouvez au temps de l'oraison, alors que je vous vois en retirer tant de profit, et pratiquer si bien les vertus que je vous ai recommandées, à savoir l'entier sacrifice de tout et l'abandon total au bon plaisir de Dieu.

Loin de souhaiter de vous voir perdre ces occasions d'amasser d'inappréciables mérites, je ne puis que vous féliciter et vous exhorter à la constance. Des oraisons ainsi faites sont, à la vérité, bien pénibles, mais ce sont aussi les plus méritoires et les plus fructueuses. Si cette grande crainte de déplaire à Dieu n'était pas une vive épreuve, il me serait bien facile de la dissiper. Il me suffirait de vous demander d'où vous peut venir cette crainte, alors que votre conscience ne vous reproche rien de sérieux, tandis que vous sentez et connaissez même que, pour l'ordinaire, vous n'hésitez pas à embrasser pour lui plaire les choses les plus dures à la nature. Vous voyez bien que vos frayeurs ne sont en elles-mêmes que de vaines imaginations. Que s'il plaît à Dieu que vous ne puissiez pas vous en délivrer entièrement, vous n'avez autre chose à faire que de les laisser tomber comme une pierre dans l'eau ; ne vous en occupez pas plus que des

mouches qui passent et repassent en bourdonnant à vos oreilles ; méprisez-les et prenez patience.

Il est bien surprenant, après tout ce que je vous ai dit et tout ce que vous avez lu, que vous reveniez encore sur les variations intérieures et les choses alternatives que vous éprouvez ; c'est comme si vous vous croyiez obligée de noter toutes les variations de l'atmosphère et de me faire savoir qu'après quelques beaux jours est venu un temps pluvieux, et qu'un hiver très-rude a succédé au plus bel automne. C'est l'ordre établi de Dieu ; ce sont les vicissitudes d'une vie où il n'y a rien de stable ; c'est ce que tous les Saints ont éprouvé. Dans la belle saison, il faut se préparer à voir venir le mauvais temps ; et, quand il est venu, comme il n'y a point de remède, il faut tranquillement le souffrir et laisser passer les orages, dans l'attente du retour de la belle saison.

Au lieu de tous ces actes violents et forcés que vous vous croyez obligée de faire, il vaudrait bien mieux alors se tenir, comme je vous l'ai déjà dit, en la présence de Dieu, dans un silence intérieur de respect, d'humilité, de soumission, d'abandon. Mais l'amour-propre voudrait toujours sentir et goûter : cela ne se peut pourtant, et Dieu ne le veut pas ; renouçons-y enfin de bonne grâce.

Il vous vient dans l'esprit, je le sais, que vous trompez tout le monde. — Mais vous savez bien, vous, que vous ne voulez pas tromper ; cela vous doit suffire. S'il vous venait dans l'esprit de vous tuer, de vous précipiter, vous diriez aussitôt : Je sais bien que je ne veux pas le faire, laissons passer ces folies. Le moyen d'arrêter les folies et les inepties de l'esprit humain et surtout de l'imagination ! Ce sont de nouvelles mouches importunes ; souffrons-les patiemment ; quand celles-là seront passées, il en vien-

dra d'autres, qu'il faudra souffrir de même avec patience et résignation.

Je bénis Dieu des saintes dispositions intérieures de sacrifice, d'abandon, de mort à vous-même, et du plus parfait anéantissement, que Dieu vous inspire. Comment pouvez-vous seulement penser que ce Dieu si bon vous abandonne, tandis que, par un changement singulier, il accomplit en vous des opérations si précieuses, et vous favorise comme il a favorisé les Saints ? Car que peut-il vous donner de plus conforme à l'Évangile, de plus sanctifiant et de meilleur ? Les extases et les révélations ne valent pas les moindres de ces dispositions intérieures, car c'est là précisément en quoi consiste la sainteté et la perfection. Je n'ai donc qu'à vous exhorter à ne laisser rien perdre de ces dons si précieux par des actes contraires ; mais quand il plaira à Dieu de vous en dépouiller en apparence, en vous ôtant le sentiment de tout cela, laissez-le faire : qu'il donne, qu'il ôte, qu'il redonne, n'est-il pas maître de ses dons ? Son saint nom soit toujours également béni !

## LETTRE DIXIÈME

### A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Crainte de ne pas avancer et de ne pas faire assez de pénitence

Ne vous étonnez point, ma chère Sœur, de faire en apparence si peu de progrès. On n'avance point dans les affaires intérieures comme dans les ouvrages visibles. L'œuvre de notre perfection et de notre sanctification doit être l'œuvre de toute la vie. Je m'aperçois que votre vi-



vacité naturelle et votre empressement se fourrent partout ; de là les inquiétudes, les découragements, les troubles, qui vous détournent de votre fin, en vous déchirant le cœur. En voici le remède : tant que vous sentirez une bonne volonté sincère d'être à Dieu, une estime pratique pour ce qui vous conduit à Dieu, quelque peu de courage pour vous relever après vos petites chutes, vous êtes en bon état devant Dieu. Prenez donc patience avec vous-même ; apprenez à supporter vos faiblesses, et vos misères avec douceur, comme il faut supporter celle du prochain. Contentez-vous de vous en humilier doucement devant Dieu, et n'espérez votre avancement que de lui seul. Cette espérance ne sera pas trompée ; mais Dieu la réalisera probablement par une secrète opération qui s'accomplira au fond de votre âme, et lui fera faire des progrès considérables, sans que vous en sentiez rien.

Vous êtes inquiète à propos de vos pénitences ; ah ! ma chère fille, peut-on en faire une plus salutaire et où il y ait moins de notre propre volonté que de supporter patiemment toutes les croix qui viennent de Dieu ? Or, toutes nos croix viennent de lui, certainement, quand elles sont les suites nécessaires, naturelles et inévitables de l'état où la divine Providence a permis que nous nous trouvions engagés. Voilà les croix les plus pesantes, mais aussi les plus sanctifiantes, parce qu'elles sont toutes de Dieu. Croix du Père céleste, croix de la divine Providence, combien elles sont plus aimables que celles qu'on embrasse volontairement et qu'on se taille à soi-même par sa propre volonté !

Aimez donc les vôtres, ma chère Sœur, puisque Dieu seul vous les a taillées et les taille encore chaque jour. Laissons-le faire : lui seul connaît ce qui convient à chacun. Si nous demeurons ainsi fermes, soumis et humiliés

sous toutes les croix de Dieu, nous y trouverons, enfin, le repos de nos âmes. C'est alors que nous goûterons une paix inébranlable, lorsque, par notre soumission, nous aurons mérité que Dieu nous fasse sentir l'onction toute divine attachée et renfermée dans la croix, depuis que Jésus-Christ y est mort pour nous. Mais la vie intérieure, dites-vous ! comment est-elle compatible avec cet état de troubles et de ténèbres ? — Ah ! ma chère fille, combien se trompent à ce sujet ! Ne partagez pas leur erreur. La vie intérieure, douce et tranquille, telle que je vous l'ai dépeinte quelquefois, pour vous en inspirer le goût, ne se trouve que dans deux sortes de personnes : 1<sup>o</sup> celles qui sont entièrement séparées du monde et hors de tous ses embarras ; 2<sup>o</sup> quelquefois, mais plus rarement, au milieu du monde, quand, à force de s'être vaincu et détaché de tout, on vit au milieu du monde comme si on n'y était pas, c'est-à-dire n'y étant que de corps, et non d'esprit et de cœur. Mais cette absence de soucis et de tracas est loin de constituer l'essence de la vie intérieure et d'en mesurer le mérite. Il y a une autre vie intérieure, qui, sans avoir ces douceurs, n'en est que plus méritoire, et c'est à celle-ci qu'il faut vous former ; l'autre pourra venir dans la suite. Or, cette vie intérieure consiste en deux points : 1. A accomplir généreusement toutes les volontés divines qui nous sont manifestées, soit par les préceptes qu'il nous a imposés lui-même, soit par nos règles, soit enfin par les ordres et les désirs de nos Supérieurs. 2. A recevoir tout comme venant de la main de Dieu, affaires, adversités, maladies, embarras, importunités. Mais quelquefois on s'oubliera : il faut s'y attendre. Que faire alors ? Vous le savez, revenir à soi avec douceur, reprendre sa tranquillité avec sa soumission, s'humilier doucement devant Dieu, ne

jamais se décourager ni se rebuter, prendre bien garde surtout, selon la doctrine de saint François de Sales, de s'affliger de s'être affligé, de se courroucer de s'être courroucé, de s'inquiéter de s'être inquiété ; car alors c'est aller de mal en pis, le trouble intérieur augmentant toujours, et c'est ici le grand écueil des personnes vives.

## LETTRE ONZIÈME

### Crainte au sujet des confessions

Je ne puis que vous répéter aujourd'hui, ma chère Sœur, ce que je vous ai dit souvent : Dieu veut vous faire faire pénitence et vous sanctifier, surtout par les froissements du cœur, par les croix intérieures, et, plus particulièrement, par les peines de conscience. Je ne vous demande, dans toutes ces épreuves, qu'un peu de soumission et d'abandon, tel à peu près que vous le pratiquez dans les divers accidents de la vie, pertes, maladies, infirmités, etc.

Je vous défends de vous arrêter volontairement aux inquiétudes qui vous tourmentent, relativement à vos confessions ; soyez en paix ; l'obéissance aveugle ne peut jamais vous tromper. Quant à la contrition, qui, seule, pourrait vous inspirer quelque crainte un peu fondée, en ajoutant à toutes vos confessions un péché de la vie passée, accusé sans aucun détail, vous n'avez absolument rien à craindre. La marque la plus grande d'une vraie contrition est de ne plus retomber dans des péchés griefs, et de vouloir toujours travailler à se corriger et à diminuer les fautes plus légères. Ainsi, demeurez en paix sur ce point, en souffrant patiemment les divers retours

de ces peines. Infirme comme vous êtes, ces peines vous tiennent lieu de jeûnes, de disciplines, de haire et de cilices ; mais avec cette différence que, dans ces pénitences, la propre volonté peut se retrouver et se satisfaire. au lieu que, dans les autres, il n'y a que la pure volonté de Dieu ; ce sont les pénitences que ce Père céleste donne à ceux et à celles dont il veut spécialement le salut.

## LETTRE DOUZIÈME

Même sujet

Si vous le voulez, ma chère Sœur, il vous suffira d'un brin de foi et de docilité, pour vous délivrer, à tout jamais, des craintes qui vous tourmentent au sujet de vos confessions ; vous n'avez, pour cela, qu'à suivre les règles parfaitement sûres que je vais vous tracer.

1<sup>o</sup> Ne demandez jamais la délivrance de cette peine, car Dieu vous a bien fait sentir pourquoi il la permettait ; c'est que lui seul veut être tout votre appui, toute votre consolation, toute votre confiance, sans qu'aucun motif sensible altère la pureté de votre amour. Ne trouvant pas en vous le courage qui a conduit les Saints à cette parfaite pureté, par des sacrifices héroïques, il vous y amène peu à peu par des épreuves moins pénibles. Remerciez-le de sa condescendance, et efforcez-vous de répondre à ses miséricordieux desseins.

2<sup>o</sup> Voici comment vous vous préparerez désormais à vos confessions : après un quart d'heure tout au plus d'examen, fait tant bien que mal, comme vous pourrez, vous vous direz à vous-même : Par la miséricorde de Dieu, je

vis dans la contrition habituelle, puisque, pour rien au monde, je ne voudrais commettre un péché mortel; je sens même de l'horreur pour le péché véniel, quoique je ne laisse pas d'avoir le malheur d'en commettre; je n'ai donc plus qu'à faire, de mon mieux, un acte de cette disposition que Dieu a mise dans mon cœur par sa grâce. Il ne faut pas pour cela beaucoup de temps; quelques minutes suffisent; et la meilleure manière de produire des actes de contrition, c'est de prier Dieu de les produire lui-même en nous.

3<sup>o</sup> Mais s'il m'est impossible, direz-vous, de me rappeler aucune faute distincte; comment pourrai-je me confesser? — Voici ce que vous direz: « Mon Père, mon peu de lumière n'empêche de connaître mes fautes ordinaires; mais je viens m'accuser en général de tous les péchés de ma vie passée, et en particulier de tel ou tel péché, dont je demande pardon à Dieu de tout mon cœur. » Après cela, vous recevrez tranquillement la pénitence que votre confesseur vous imposera; et vous ne devez douter, en aucune manière, que l'absolution qu'il prononcera sur vous ne vous confère toutes les grâces attachées à ce sacrement.

Y a-t-il au monde, je vous le demande, rien de plus aisé et plus consolant? Et si vous adoptiez cette méthode, ne seriez-vous pas délivrée par là même des peines qui vous ont tant tourmentée jusqu'à ce jour? Je souhaiterais que cette petite pratique fût connue et pratiquée par bien des membres de votre communauté, qui éprouvent les mêmes embarras que vous, et qui, comme vous, pourraient aisément s'en délivrer.

## LETTRE TREIZIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Crainte au sujet de la contrition

Vous voulez l'impossible, ma chère Sœur, vous voulez sentir ce qui est insensible, et vous donner à vous-même des assurances que nous ne pouvons posséder dans cette vie. La vraie contrition qui remet les péchés est, de sa nature, toute spirituelle, et, par conséquent, au-dessus des sens. Il est vrai que, chez plusieurs personnes et en certaines occasions, elle devient quelquefois très-sensible ; elle est alors bien plus consolante pour l'amour-propre ; mais elle n'est pour cela ni plus efficace ni plus méritoire. Cette sensibilité ne dépend nullement de nous : aussi n'est-elle point du tout essentielle pour obtenir la rémission de nos péchés. Un grand nombre d'âmes très-dévouées à Dieu n'éprouvent presque jamais cette sensibilité, et les craintes qui naissent chez elles de cette privation, sont la meilleure preuve qu'elles n'en sont pas responsables. Cette froideur sensible, loin d'ôter le vrai repentir, est au contraire une des meilleures pénitences qu'on puisse offrir à Dieu.

Ce que je viens de dire au sujet de la contrition en général, je le dis en particulier de la souveraineté de cette douleur ; cette qualité est celle qui se sent le moins, pour l'ordinaire ; il faut la demander à Dieu, et attendre qu'il la produise lui-même, par sa grâce, dans votre cœur. Ce serait tomber dans un piège du démon que de persister à s'inquiéter après.

Rien ne doit moins nous étonner que d'être parfois frappés et touchés, puis de nous trouver endurcis et insensibles à tout. Ce sont les inévitables vicissitudes de l'intérieur. *Fiat! fiat!* c'est là tout le remède. Il est certain que Dieu donne toujours aux âmes qui le craignent, les appuis dont elles ont besoin. Ce ne sont pas toujours les plus sensibles, ni les plus agréables, ni les plus désirés, mais les plus nécessaires et les plus assurants. Ils le sont d'autant plus, pour l'ordinaire, qu'ils sont moins sensibles et plus mortifiants pour l'amour-propre; car ce qui nous aide le plus puissamment à vivre en Dieu, c'est ce qui nous fait le mieux mourir à nous-mêmes.

## LETTRE QUATORZIÈME

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE MAHUET

### Confession générale

Vos craintes, ma chère Sœur, n'ont aucun fondement raisonnable, et vous devez les rejeter comme de dangereuses tentations. Quand, dans sa vie, on a fait de bonne foi une confession générale, toutes les réflexions et inquiétudes qui viennent ensuite sont autant de vains scrupules, dont l'ennemi se sert pour troubler la paix de l'âme, pour faire perdre du temps et pour diminuer et affaiblir la confiance en Dieu. N'allons pas donner sottement dans ce piège : abandonnons tout le passé à l'infinie miséricorde de Dieu, tout l'avenir à sa paternelle Providence, et ne pensons qu'à profiter du présent. Le seul *fiat* en tout, partout et pour tout, formulé d'abord en actes réitérés, et réduit peu à peu en disposition habituelle, fait toute la perfection



qu'on va chercher loin et hors de son état par ignorance ou par illusion.

Du reste, ne croyez pas me rebuter en me parlant de vos misères. A force de ne voir en soi que pauvreté et misère, on apprend à ne pas s'étonner de celles des autres. Les voir en paix et humilité, s'anéantir devant Dieu en lui demandant sa grâce, et travaillant, avec son secours, à diminuer ses fautes et à se vaincre par amour pour lui, c'est, en quelque sorte, ne les plus avoir. C'est la pensée de Fénelon. Puisse-t-elle pénétrer profondément dans votre cœur, aussi bien que cette autre sentence que je trouve dans le même auteur, et que je vous transcris, parce qu'elle me paraît très-propre à vous consoler et à vous encourager. « Nous avons besoin de vivre et de mourir dans une incertitude impénétrable, non-seulement des jugements de Dieu sur nous, mais encore de nos propres dispositions. Il faut, comme dit saint Augustin, que nous soyons réduits à ne pouvoir présenter à Dieu que nos misères et sa très-grande miséricorde, comme notre unique titre, par les mérites de Jésus-Christ. » Méditez souvent ces grandes paroles; vous y trouverez la paix de l'âme, l'abandon, la confiance et la plus grande sûreté dans l'incertitude même.

## LETTRE QUINZIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Même sujet.— Diverses craintes

Ma chère Sœur,

Puisque ni mes avis, ni mes efforts ne peuvent vous dé-

livrer de vos craintes au sujet de vos confessions, je ne vois rien de mieux que de vous y résigner. Regardez ces peines comme une pénitence du Père céleste, mais ne vous y arrêtez jamais volontairement ; car je suis assuré que, dans votre grande confession générale, vous dites tout ; au moins voulûtes-vous sincèrement tout dire : cela suffit. Je n'hésite pas à vous donner devant Dieu l'assurance que, dans cette confession, il ne peut s'être glissé aucune omission considérable ; ainsi demeurez en repos là-dessus.

Vous vous inquiétez encore au sujet de certaines dispositions sublimes que vous admirez dans les autres, mais que vous n'osez, ni ne pouvez pas même désirer ; voici deux remèdes qui vous délivreront de vos troubles, et vous feront tirer avantage de votre faiblesse : 1. Vous vous humilierez et vous gémirez intérieurement, mais sans trouble, de vous voir si éloignée de ces saintes dispositions. 2. Vous souhaiterez intérieurement de pouvoir les désirer. Ce désir du désir est un premier degré, d'où l'on passe peu à peu à un véritable désir, et celui-ci, à force d'être renouvelé et de séjourner dans le cœur, s'y fortifie et y prend enfin racine.

Tâchez de vous rappeler souvent cette grande maxime : Dieu ne m'a mise, ni ne peut me mettre en ce monde que pour le connaître, l'aimer et le servir ; je veux atteindre cette fin le moins mal que je pourrai. Du reste, il fera de moi tout ce qu'il lui plaira ; je m'abandonne entièrement à sa très-sainte volonté, qui ne peut vouloir que mon salut, en me rendant éternellement heureuse dans l'autre vie ; c'est pour cela même qu'il a la bonté de me faire passer par diverses peines intérieures et extérieures. Qu'il en soit béni à jamais !

## LETTRE SEIZIÈME

## A LA MÊME

Même sujet. — Diverses craintes

Je ne vois, ma chère Sœur, dans tout ce qui fait le sujet de votre lettre, aucun motif de vous alarmer. — Vous n'êtes pas contente, dites-vous, de votre patience, ni de votre soumission dans les peines. — Pourvu que ce mécontentement n'aille jamais jusqu'au dépit, au trouble ou au découragement, il vous inspirera une humilité sincère et intérieure, un profond mépris de vous-même, qui plaira plus à Dieu, et vous fera faire plus de progrès qu'une patience et une soumission mieux sentie, qui ne servirait peut-être qu'à nourrir l'amour-propre par des complaisances presque imperceptibles.

Vous ne pouvez, dites-vous, m'apprendre encore que des misères. — Je le crois bien, puisque, tant que nous sommes en cette vie, nous ne pouvons que nous trouver toujours très-imparfaits et très-misérables. Voulez-vous un remède efficace pour guérir toutes ces misères ? Le voici ; tout en détestant les péchés qui en sont la source, aimez-en, ou du moins acceptez-en les suites, c'est-à-dire l'abjection et le mépris de vous-même qui en résulte ; mais le tout, sans trouble, sans chagrin, sans inquiétudes, sans découragement. Rappelez-vous que Dieu, sans vouloir le péché, s'en est fait un instrument très-utile, pour nous tenir toujours dans l'abjection et le mépris de nous-mêmes. Sans ce remède amer, nous nous évanouirions bientôt dans l'enivrement de notre amour-propre. Croyez-moi,

tenez-vous toujours contente, ferme et tranquille au milieu de vos misères, tout en faisant vos efforts pour les diminuer. Plus vous avancerez, plus vous en découvrirez de nouvelles. C'est cette connaissance toujours plus claire de leur néant qui augmente l'humilité des Saints ; mais cette humilité, selon Dieu, est toujours joyeuse et paisible. Elle va jusqu'à aimer la pauvreté spirituelle, et la change par là même en véritable richesse. Sachez que c'est sous ce fumier que Dieu cache les dons qu'il nous fait, pour les dérober aux complaisances de l'amour-propre et à la vaine estime de nous-mêmes.

Je ne blâme pas vos larmes ; mais je voudrais que, lorsque vous en répandrez par sensibilité sur vos peines, vous eussiez soin de les répandre devant Dieu et pour Dieu. De cette façon, au lieu d'amertume, vous y trouverez une secrète douceur qui accroîtra en vous la paix intérieure, en y produisant une entière soumission à toutes les divines volontés.

Quant au défaut prétendu de contrition qui vous désole, vous n'y devez voir qu'un piège que le démon vous tend pour vous ôter la paix. Eh ! ne savez-vous pas que la contrition la plus amère en apparence, accompagnée de torrents de larmes, n'est pas la meilleure, et surtout que Dieu ne l'exige nullement de vous ? Avec toutes ces belles marques, on peut manquer de vraie contrition ; au contraire, sans rien sentir de tout cela, on peut avoir la contrition qui justifie. Celle-ci consiste dans la volonté de haïr et de fuir le péché, et elle réside dans la cime de l'âme et dans la partie supérieure ; elle est, par conséquent, insensible et purement spirituelle. Demeurez donc en repos, et n'écoutez pas l'amour-propre qui voudrait sentir et goûter cette contrition pour s'en bien assurer. Dieu ne le veut pas pour

plusieurs raisons, mais surtout pour nous tenir toujours dans la sainte humilité et dans une certaine crainte qui doit opérer notre salut. Entrez dans ses vues, et quand vous ne sentirez pas le regret de vos fautes, humiliez-vous profondément. Offrez à Dieu, en esprit de pénitence, cette vive appréhension de n'avoir pas la douleur requise ; faites à Dieu le sacrifice de cette peine de cœur, en vous abandonnant totalement à sa miséricorde ; c'est par la voie des obscurités et des craintes qu'il a résolu de nous conduire au ciel, tous tant que nous sommes. Les plus grands Saints eux-mêmes n'ont pas été exempts de cette loi ; mais, plus fidèles que nous, ils s'abandonnaient à Dieu totalement, et conservaient toujours la paix par une haute confiance en lui.

Pour les revues de conscience que les âmes soigneuses de leur intérieur ont coutume de faire au moins chaque année, il faut se souvenir que cela ne se fait pas par nécessité, mais par humilité et dévotion. Chacun donne donc à ces revues l'étendue qu'il veut, avec l'avis de son confesseur, et on peut toujours être assuré d'en dire plus qu'on n'était obligé. A l'heure de la mort, il n'y a pas non plus d'obligation de faire une confession générale. On s'accuse généralement alors des péchés plus griefs, par esprit de pénitence et de componction, mais sans trop de recherches. Il vaut bien mieux employer son temps à faire des actes plus méritoires de religion, de foi, d'espérance, de contrition, d'amour pour Dieu, de résignation, d'abandon, de confiance et d'union aux mérites de Jésus-Christ. Au reste, la plus solide préparation à la mort, c'est celle que nous faisons chaque jour par une vie régulière, par l'esprit de recueillement, d'anéantissement, d'abnégation, de patience, de charité, d'union avec Notre-Seigneur.

Je n'aime pas vous voir attacher tant d'importance aux petits ménagements qui vous sont donnés dans vos infirmités, comme de vous lever un peu plus tard, de chauffer votre lit, de manger un peu plus à la collation. Suivez en cela, avec la plus grande simplicité, la conduite de l'obéissance; et, sans trop vous écouter vous-même, disposez de ce que vous sentez et jugez vous être nécessaire. Pourvu que les passions intérieures soient bien domptées et que vous ne manquiez pas à la patience, à la soumission et abandon total à Dieu, à la douceur et à l'humble support du prochain, c'est l'essentiel; ces vertus nous sanctifient plus que les mortifications extérieures. Les personnes un peu dévotes ne manquent guère aux choses extérieures; le plus souvent, leur grand tort est de faire consister là dedans toute leur sainteté, laissant dans la place l'ennemi, qui est l'amour-propre et les passions du cœur; c'est à quoi on ne veut pas toucher, tandis qu'on se ferait grand scrupule d'avoir mangé, un jour de jeûne, quelques bouchées de plus. Une pareille piété ressemble à celle des Juifs, qui se faisaient scrupule d'entrer chez Pilate, qui était païen, pendant qu'ils ne se faisaient nulle conscience de demander la mort du Juste. Plût à Dieu que ces déplorables illusions ne se rencontrassent jamais chez les personnes religieuses? Vous au moins, ma chère Sœur, évitez-les; et, sans négliger l'extérieur, donnez pourtant à l'intérieur vos principaux soins.

## LETTRE DIX-SEPTIÈME

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN

Reproches de la conscience. — Révoltes des passions.

Appliquez-vous à tranquilliser l'âme au sujet de laquelle vous me consultez (1) ; car les motifs qu'elle doit avoir de s'inquiéter n'ont rien de réel. Il n'y a de danger que dans les inquiétudes elles-mêmes.

1<sup>o</sup> Quand les reproches de la conscience, pour bien fondés qu'ils soient, jettent dans le trouble et l'abattement, quand ils découragent et déconcertent, il est certain qu'ils viennent du démon, qui ne pêche qu'en eau trouble, dit saint François de Sales. Le premier soin de l'âme qui éprouve ces troubles, doit être de les prévenir, de les étouffer, ou plutôt de les mépriser. Qu'elle dise, avec sainte Thérèse : « Ce qui est impossible à ma faiblesse, devient facile avec la grâce de Dieu, qui me la donnera en son temps. Du reste, je ne veux de perfection, ni de vie intérieure qu'autant qu'il plaira à Dieu de m'en donner, et au temps qu'il a marqué pour cela. » Il faut tâcher d'acquiescer l'habitude de ces deux actes, à force de les répéter dans son cœur.

Le second servira merveilleusement à produire cet abandon total, qui est le grand attrait des âmes qui veulent être pleinement à Dieu.

2<sup>o</sup> La révolte des passions, la sensibilité excessive qui se laisse affecter outre mesure à la moindre occasion, ne doit point inquiéter, ni décourager la personne qui en souffre, ni lui persuader que ses désirs de sanctification

(1) Il s'agit de M<sup>me</sup> de Lesen.



ne sont point sincères. Cette erreur et le découragement seraient bien plus nuisibles que toutes les autres tentations. Pour s'en délivrer ou pour les combattre, il faut se bien persuader que ces révoltes et ces grandes sensibilités nous sont envoyées de Dieu, pour être la matière de nos combats et de nos victoires ; et que nos petites chutes sont permises pour nous aider à pratiquer l'humilité, la patience et le support de nous-mêmes. Ainsi envisagées, nos chutes nous seront incomparablement plus utiles que des victoires gâtées par de vaines complaisances. Voilà une vérité des plus certaines et des plus encourageantes. Il faut être convaincu et bien convaincu que notre misère est la cause de toutes les faiblesses que nous éprouvons, et que Dieu les permet par miséricorde. Sans cela nous ne guéririons jamais d'une présomption secrète, et d'une orgueilleuse confiance en nous-mêmes. Jamais nous ne comprendrions, comme il faut, que tout le mal vient de nous, et tout le bien de Dieu seul. Il faut, pour acquérir l'habitude de ce double sentiment, un million d'expériences personnelles ; et il en faut d'autant plus que ces vices, cachés dans notre âme, sont plus grands et plus enracinés.

3° Il ne faut jamais être surpris qu'un jour de grand recueillement soit suivi d'un autre plein de dissipation : telle est la vicissitude de toutes choses durant la vie présente. Cette variation est nécessaire, même dans les choses spirituelles, afin de nous tenir dans l'humiliation et dans la dépendance de Dieu. Les Saints mêmes ont passé par ces alternatives, et par de bien plus fâcheuses encore. Il faut seulement tâcher de n'y pas donner lieu ; et quand, par malheur, cela est arrivé, s'en humilier paisiblement, et sans se troubler (ce qui serait pire que le mal), et puis

tâcher de revenir à soi et à Dieu, le tout encore doucement, sans trop d'empressement, au moyen du saint et total abandon à la conduite de Dieu.

4° L'état présent de votre oraison est bon ; tenez-vous-en là. Les humbles sentiments du cœur, la posture soumise de l'âme devant Dieu, valent mieux que la multitude des actes formels réitérés ; ce sont des actes directs du cœur, plus forts et plus efficaces auprès de Dieu, quoique souvent ils ne soient pas si sensibles, si bien aperçus, ni si consolants que les autres. Dieu nous ôte cette multiplicité pour nous donner en retour quelque chose de meilleur, de plus simple et de plus propre à nous unir à lui.

5° L'amour de Dieu nécessaire ne manque pas à la personne dont vous me parlez ; mais Dieu lui en ôte la connaissance, de peur qu'elle ne s'y complaise et qu'elle ne s'attache plus à son amour qu'à Celui qui en doit être l'unique objet. Qu'elle soit donc en paix à cet égard, en désirant pourtant toujours d'aimer davantage, sans souhaiter de le connaître et de pouvoir s'en assurer.

6° L'opposition et la contradiction perpétuelle de pensées et de sentiments, n'est autre chose que cette guerre intestine dont parle l'Apôtre, quand il dit que « l'esprit convoite contre la chair et la chair contre l'esprit. » Aucun Saint n'en a été exempt. Il est vrai que cette guerre intestine est plus violente en de certaines personnes, et sur certains points que sur d'autres, et même en certains âges, en certains temps, en certaines occasions ; mais le plus et le moins de violence ne font nul tort à l'âme qui combat avec la résolution de ne jamais se laisser abattre ni décourager. Au contraire, c'est de la violence plus grande des attaques que résultent les plus grands combats, et, par conséquent, les plus grandes victoires, le plus grand mé-

rite, la plus grande sainteté, les plus grandes récompenses. Ces heureux résultats sont d'autant plus assurés qu'ils sont moins sentis, et qu'à leur place on éprouve une plus profonde humiliation.

Oh ! si l'on savait bien l'accepter, l'aimer, l'estimer, la chérir, cette heureuse abjection intérieure, on voudrait toujours la sentir, toujours y demeurer, parce qu'on se trouverait plus près de Dieu. Ce grand Dieu nous a, en effet, déclaré lui-même qu'il s'approche de nous à mesure que nous nous abaissons davantage, et que nous aimons de nous voir abaissés. S'il nous est utile d'être humiliés aux yeux des autres, il ne l'est pas moins d'être anéantis à nos propres yeux, aux yeux de notre orgueil et de notre amour-propre, qui en crève de dépit. C'est là, en effet, ce qui le fait mourir peu à peu en nous ; et c'est pour cela que Dieu permet tant de divers sujets d'humiliation intérieure. Il n'y a qu'à savoir en profiter, en pratiquant l'avis de saint François de Sales, par des actes de la vraie humilité, douce et paisible, qui chasse la fausse humilité, chagrine et dépiteuse. Le chagrin et le dépit dans l'humiliation sont autant d'actes d'orgueil, comme le chagrin et le dépit dans la souffrance, sont autant d'actes d'impatience. Ne l'oublions pas, et gardons-nous bien de regarder comme endurcissement le peu de sensibilité pour les choses de Dieu ; c'est pure sécheresse, épreuve aussi inévitable et aussi commune que les distractions. Si elle est continuelle, c'est encore une meilleure marque, puisque Dieu prépare ainsi l'âme à se laisser conduire par la pure foi, qui est la voie la plus sûre comme la plus méritoire.

7<sup>o</sup> On devrait dire continuellement à une âme dans cet état : Paix, paix, tenez-vous en paix ; demeurez toujours renfermée dans votre intérieur. Conservez précieusement

ce désir continuel de la vie intérieure ; que ce seul désir fasse votre attrait, et vous fasse demeurer sans cesse avec Dieu au dedans de vous. Les effets viendront en leur temps ; tenez-vous en garde surtout contre tout ce qui vous retire de ces heureuses dispositions ; évitez les occasions de les perdre ; humiliez-vous quand vous y aurez manqué, mais jamais ne vous troublez, jamais ne vous inquiétez de quoi que ce soit : rien ne pourrait vous être plus nuisible.

## LETTRE DIX-HUITIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Même sujet.

1<sup>o</sup> Pour adoucir vos peines et vos regrets, ma chère Sœur, je n'ai que deux mots à vous dire : tout vient de Dieu, et, de notre côté, tout consiste à acquiescer à la volonté de Dieu. De gré ou de force, elle s'accomplira toujours ; unissons-nous à elle avec toute l'énergie de notre volonté, et dès lors nous n'avons rien à craindre. Les serrements de cœur et les révoltes involontaires ne font qu'augmenter le mérite de la soumission. Quand on craint de ne pas l'avoir, on la demande à Dieu, en lui disant intérieurement : Seigneur, je veux et je désire cette entière soumission ; et je vous offre le déchirement qui me tourmente, en union avec l'agonie sanglante de Jésus-Christ votre cher Fils.

2<sup>o</sup> Il faut tâcher d'éloigner doucement toutes les réflexions inutiles, qui ne font qu'aigrir le cœur. Quand, malgré soi, on est aigri, il faut en supporter patiemment la

peine ; et quand on s'est impatienté, c'est alors qu'il faut faire plus d'efforts pour avoir patience dans l'impatience même, et pour se résigner dans le manque de résignation.

3<sup>o</sup> Lisez, dans le livre des *Saintes Voies de la Croix*, les chapitres qui se rapportent à votre état présent ; vous y trouverez toute l'instruction, le soutien et la consolation qu'il vous est possible de recevoir ; mais ne vous attendez pas à y trouver ce que nul homme au monde ne saurait vous donner. Dieu seul peut vous tirer de votre épreuve ; attendez son heure avec patience. Vous avez toujours trop compté sur les appuis humains ; Dieu vous les a ôtés, pour vous forcer à ne compter plus que sur lui seul, en vous abandonnant uniquement à ses soins paternels. Plus votre épreuve est douloureuse et violente, mieux j'en augure pour votre salut et pour votre perfection. Vous le comprendrez bientôt comme moi.

4<sup>o</sup> Comme Jésus-Christ crucifié est notre unique modèle, qu'il ne veut nous sauver que par notre ressemblance avec lui, il sème des croix sur les pas de chacun de nous, afin de nous tenir tous dans la voie du salut. Si nous sommes fidèles, ces contrariétés qui traversent notre vie feront notre richesse. Et voyez combien est grande la miséricorde de ce charitable Sauveur : après avoir passé par les plus rudes épreuves et accompli les plus douloureux sacrifices, les autres ne coûtent presque plus rien, et les plus pesantes croix commencent à paraître très-légères. Oh ! l'heureuse expérience, aussi douce dans ses fruits qu'elle a d'abord paru dure à la nature !

## LETTRE DIX-NEUVIÈME

A LA MÊME

Même sujet ; rechutes.

Ma chère Sœur,

Le récit que vous me faites de vos maux, et surtout de vos fautes et de vos révoltes intérieures, m'a inspiré une vive compassion. Mais, en fait de remède, je n'en connais pas d'autre que celui que je vous ai souvent indiqué : chaque fois que vous avez acquis une nouvelle preuve de votre misère, vous humilier, offrir tout à Dieu, et prendre patience. Si vous retombez encore, ne pas plus vous inquiéter et vous troubler la seconde fois que la première ; mais vous humilier plus profondément, et ne pas manquer surtout d'offrir à Dieu la peine intérieure et la confusion que causent ces révoltes et ces fautes échappées à votre faiblesse. S'il en arrive encore de nouvelles, revenir de nouveau à Dieu avec la même confiance, et supporter, le plus patiemment qu'on peut, les nouveaux remords de conscience, les révoltes intérieures et chagrinantes ; et toujours ainsi. Tant que vous ferez cela, et que vous vous combattrez vous-même de la sorte, sachez qu'il n'y aura presque rien de perdu ; il y aura même beaucoup à gagner par les révoltes intérieures involontaires que vous souffrez. Quelque faute qui échappe, pourvu qu'on tâche constamment de revenir toujours à Dieu et à soi, de la façon qui vient d'être expliquée, il est impossible qu'on ne fasse pas de grands progrès. Oh ! que la solide vertu et la vraie

abnégation intérieure sont peu connues ! Si vous apprenez une bonne fois à vous humilier sincèrement pour vos moindres fautes, vous en relevant promptement par la confiance en Dieu, avec paix et douceur, ce vous sera un bon et assuré remède pour le passé, un puissant secours et un efficace préservatif pour l'avenir. J'approuve fort votre éloignement pour les contestations. Il est certain qu'il y entre d'ordinaire bien de petites illusions d'amour-propre : car ce misérable amour-propre, comme dit saint François de Sales, se mêle de tout, se fourre partout, gâte tout ; ce sont les effets des misères humaines auxquelles nous sommes tous sujets et exposés plus ou moins. Quand nous les reconnaissons dans les autres, nous avons deux choses à faire : d'abord excuser par cette vue ceux qui s'y laissent aller ; ensuite craindre pour nous-mêmes, et veiller sur nous, afin de n'être pas, à notre tour, pour le prochain, un sujet de mauvaise édification.

## LETTRE VINGTIÈME

A LA MÊME (1738)

Abattement dans les épreuves, distractions, ressentiment

1<sup>o</sup> Vous auriez tort, ma chère Sœur, de vous trop reprocher votre manque de résignation, car je ne le crois pas du tout volontaire. Les grandes peines jettent tout le monde dans quelque abattement ; mais les âmes fidèles à Dieu se relèvent doucement, par une ferme confiance en lui et un filial abandon en la divine Providence. Quelquefois il semble qu'on ne peut pas le faire, ou du moins le



bien faire; il ne faut pas pour cela se décourager, mais, au contraire, se faire de cette impuissance même le sujet d'un nouvel acte de résignation à la divine volonté, et se tenir dans son néant avec une humilité douce et patiente. Ainsi nous remplirons les desseins de Dieu, qui permet que nous tombions dans ces abattements et dans ces impuissances, pour nous faire mieux connaître et sentir notre misère. Il veut qu'il n'y ait pas en nous le moindre brin de confiance en nous-mêmes, mais que nous nous appuyions uniquement sur sa grâce toute-puissante.

2° Je dois vous dire que je remarque depuis longtemps en vous une grande grâce à laquelle vous ne réfléchissez pas : vous me paraissez plus vivement pénétrée de vos misères et de vos défauts. Or, cela n'arrive qu'à mesure que Dieu s'approche de nous, et que nous vivons et marchons dans la lumière, sans réflexion de notre part. Cette divine lumière, en brillant avec plus d'éclat, nous fait mieux voir et sentir au dedans de nous un abîme de misère et de corruption ; et cette connaissance est une des plus sûres marques du progrès dans les voies de Dieu et de l'intérieur. Vous devriez y penser un peu plus, non pour vous enorgueillir, mais pour en rendre grâce.

Il ne reste plus à présent qu'à vous efforcer d'aimer la sainte abjection, le mépris et l'horreur de vous-même, qui naissent de cette vive connaissance expérimentale. Quand vous y serez parvenue, vous aurez fait un nouveau pas plus décisif encore pour votre avancement spirituel. Voyez donc quelle est la bonté de Dieu ! Il se sert, pour vous enrichir, de la vue de votre pauvreté. Cette pauvreté devient richesse dès qu'elle est bien connue, agréée et chérie parce que Dieu le veut ainsi. Ce joyeux acquiescement à notre misère n'exclut pas, pourtant, le désir d'y

remédier ; car, si nous devons aimer l'abjection qui naît de nos défauts, nous devons hair les défauts eux-mêmes, et user de la plus énergique vigilance pour nous en corriger.

3<sup>o</sup> Les occupations pressantes, les importunités et les tracas du monde, dans les vues de la divine Providence, qui le veut et le permet ainsi, valent bien le doux recueillement et le silence. Au lieu de l'oraison de quiétude, on fait alors une espèce d'oraison de patience, de souffrance, de résignation. — Mais on s'impatiente quelquefois ? — Eh bien ! voilà les distractions de cette oraison ; on tâche d'en revenir aussitôt et de se calmer, par la pensée que Dieu veut ou permet ce qui nous exerce et nous cause de la peine ; mais surtout on se garde bien de s'impatienter pour s'être impatienté, et de s'inquiéter pour s'être inquiété ; on s'en humilie doucement, et, par cela seul, on gagne plus que l'on n'a perdu.

4<sup>o</sup> Je n'ai pas besoin d'un grand détail au sujet de cette peine si vive et si sensible dont vous parlez. Je comprends toutes les diverses et cruelles pensées qui vous roulent dans l'esprit, et tous vos déchirements de cœur ; mais voici encore, ma chère fille, une excellente oraison qui vous sanctifiera bien mieux que les extases, si vous la savez mettre à profit. Et comment ? Le voici : 1. Priez souvent pour la personne qui vous a causé ce chagrin. 2. Gardez un profond silence ; n'en parlez à personne, pour soulager votre peine. 3. N'y pensez pas volontairement, mais faites diversion par d'autres pensées saintes et utiles. 4. Veillez sur votre cœur, afin qu'il ne se livre pas le moins du monde à l'aigreur, au dépit, aux murmures et aux révoltes volontaires. 5. Tâchez, quoi qu'il en coûte, de dire du bien de cette personne, de la regarder de bon

œil, d'agir à son égard comme si rien ne s'était passé. Je comprends, pourtant, qu'il vous serait difficile d'en user désormais avec elle avec la même confiance, à moins d'être une sainte, ce que vous n'êtes pas encore. 6. Mais du moins ne manquez pas de lui rendre service en toute occasion, et de lui vouloir tout le bien possible.

## LETTRE VINGT ET UNIÈME

Même sujet

Ayez bon courage, ma chère Sœur, et ne vous persuadez pas que vous êtes éloignée de Dieu. Jamais, au contraire, vous n'avez été plus rapprochée de lui. Rappelez-vous l'agonie de Notre-Seigneur au Jardin des Olives, et vous comprendrez que l'amertume du cœur et la violence des angoisses ne sont pas incompatibles avec une parfaite soumission. Ce sont les gémissements de la nature qui souffre, et les marques de la difficulté du sacrifice. Ne rien faire alors contre l'ordre de Dieu, ne pas dire un seul mot pour se plaindre ou pour se lamenter, voilà la parfaite soumission qui naît de l'amour, et du plus pur amour. Oh ! si vous saviez, en de pareilles rencontres, ne rien faire, ne rien dire, mais demeurer dans un humble silence de respect, de foi, d'adoration, de soumission, d'abandon et de sacrifice, vous auriez trouvé le grand secret pour sanctifier toutes vos souffrances, et même pour les adoucir beaucoup. Il faut s'exercer à cela, et s'y former doucement ; prendre bien garde de ne pas se laisser aller au trouble et au découragement, quand on y a manqué, mais revenir

aussitôt à ce grand silence, avec une humilité paisible et tranquille.

Du reste, comptez, avec une confiance inébranlable, sur le secours de la grâce, qui ne saurait vous être refusée. Quand Dieu nous envoie quelques grandes croix, et qu'il nous voit sincèrement désireux de les bien porter, pour l'amour de lui, il ne manque jamais de nous soutenir invisiblement, de telle sorte que la grandeur de la résignation et de la paix intérieure va toujours de pair avec la grandeur des croix, et même, parfois, la surpasse, si grande est la bonté de Jésus-Christ, notre Maître, et la force de la grâce intérieure qu'il nous a méritée. Concluons de là que, pour assurer notre avancement spirituel, tout consiste presque à avoir de notre part une bonne volonté; Dieu fait miséricordieusement le reste. Connais-sant jusqu'où va notre faiblesse, notre misère et notre impuissance pour toute sorte de bien, il nous soutient, nous fortifie, et opère lui-même ce bien en nous, par son divin Esprit.

La pratique d'agréer à chaque moment l'état présent où Dieu nous met peut seule nous tenir toujours dans la paix du cœur, et nous faire avancer beaucoup sans empressement inquiet. Cette pratique est d'ailleurs très-simple; il faut nous y attacher fortement, mais pourtant avec une entière résignation à tout ce que Dieu voudra, même à cet égard.

La grande marque qu'on ne s'abuse pas en fait d'amour de Dieu, c'est : 1. Quand on veut tout ce qui lui plaît. 2. Quand on sait souffrir et se contraindre pour lui plaire. 3. Quand on a une grande horreur du péché, même le plus léger, et qu'on s'efforce de n'en commettre aucun délibérément.

Puisque Dieu vous fait la grâce de goûter si fort mes chères maximes de soumission, d'abandon et de sacrifice, soyez assurée qu'il vous les fait pratiquer au moins imparfaitement. Mais, comme vous êtes si vive en tout, vous voudriez tout d'un coup atteindre à la plus haute perfection de cet état. Cela ne se peut : il faut y aller peu à peu, et même en faisant bien des petites fautes, qui servent à nous humilier et à nous faire sentir devant Dieu notre grande faiblesse. Les révoltes intérieures, dans ces rencontres, n'empêchent pas la soumission de la partie supérieure. Lisez et relisez là-dessus l'épître LVII de saint François de Sales, livre troisième. Cette lettre m'a toujours enchanté ; elle vous fera toucher au doigt la distinction des deux volontés de l'âme, dont la connaissance exacte est un point essentiel pour la vie intérieure.

## LETTRE VINGT-DEUXIÈME

### A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Sentiment de sa misère ; embarras extérieurs

Je pourrais vous dire, ma chère Sœur, ce que Notre-Seigneur disait à Marthe : Pourquoi tant de sollicitude et de trouble ? Comment pouvez-vous encore confondre, comme vous le faites, le soin de votre salut que Dieu vous commande, avec l'inquiétude qu'il réproûve ?

Comme vous tâchez d'abandonner vos affaires temporelles à la divine Providence, en prenant pourtant assez de soin pour ne point tenter Dieu, faites-en de même pour votre avancement spirituel ; et sans en négliger le soin,

laissez-en tout le succès à Dieu, n'espérant rien que de lui. Mais ne vous arrêtez jamais à ces pensées diaboliques : Je suis toujours la même, toujours aussi peu recueillie, aussi dissipée, aussi impatiente, aussi imparfaite. Tout cela trouble l'intérieur, accable le cœur, jette dans la tristesse, dans la défiance, dans le découragement ; c'est ce que veut le démon : par cette prétendue humilité et ce regret de nos fautes, il est heureux de nous ôter les forces dont nous avons besoin pour les éviter et les réparer à l'avenir.

L'aigreur gâte tout ; la douceur, au contraire, peut tout guérir. Supportez-vous donc vous-même avec douceur, revenez à Dieu avec douceur, repentez-vous avec douceur, sans empressement extérieur ni intérieur, mais paisiblement. Ce seul point, bien pratiqué, vous procurera peu à peu le calme intérieur, et vous fera plus avancer dans la voie de Dieu que toutes vos agitations ne pourraient jamais faire. Quand on sent un peu de paix et de douceur dans son cœur, on y rentre avec plaisir, et on le fait volontiers, constamment, sans peine, et presque sans y faire réflexion. Croyez-moi, ma chère Sœur, mettez toute votre confiance en Dieu seul par Jésus-Christ ; abandonnez-vous de plus en plus totalement à lui, en tout et pour tout ; et vous verrez, par votre propre expérience, qu'il vous assistera toujours au besoin. Il se fera votre maître, votre guide, votre appui, votre protecteur, votre invincible soutien. Alors il ne vous manquera plus rien : car qui a Dieu a tout ; et pour l'avoir, il ne faut que s'adresser à lui, avec une pleine confiance ; avoir recours à lui pour toutes choses, grandes et petites, sans nulle réserve, et lui dire avec une grande simplicité : Seigneur, que ferai-je en telle occasion, que dirai-je ? Parlez, Seigneur, et je vous écoute ; je m'abandonne entièrement

à vous, éclairez-moi, conduisez-moi, soutenez-moi, possédez-moi.

Je vous plains des embarras et tracas dont vous me parlez ; mais souvenez-vous que la patience et la soumission à Dieu, au milieu de ces ennuis, que lui-même vous envoie, vous avanceront plus que la vie la plus douce et la plus recueillie. Celle-ci flatte toujours un peu l'amour-propre ; l'autre, au contraire, l'afflige et le crucifie, et par là même nous fait arriver à la vraie paix du cœur par l'union avec Dieu. Quand vous vous trouverez dans un si grand accablement de cœur, que vous ne pourrez pas faire, sur quoi que ce soit, un seul acte, gardez-vous bien alors de vous tourmenter et de faire de violents efforts ; tenez-vous simplement en la présence de Dieu, dans ce grand silence d'accablement, mais avec respect, humilité et soumission, comme un criminel devant son juge qui lui inflige un châtiment bien mérité ; et sachez que le silence intérieur de respect, d'anéantissement et de soumission, vaut mieux et purifie mieux le cœur que tous les actes qu'on s'efforcerait alors inutilement de produire, et qui ne serviraient qu'à augmenter le trouble de l'âme.

Le caractère de la personne que vous me dépeignez est très-bon, je l'avoue ; mais, tout en louant Dieu des dons qu'il lui a accordés, vous ne devez pas haïr la part qu'il vous a faite. Il faut, au contraire, par soumission et par respect pour l'ordre de Dieu, vouloir être telle qu'il a voulu que vous soyez, sans pourtant négliger de vous réformer. La plus grande réforme que je voudrais en vous, ce serait de ne jamais aigrir votre cœur pour quoi que ce fût, mais de vous traiter toujours vous-même avec douceur. N'est-il pas vrai que vous en useriez ainsi envers le prochain ? Vous ne lui feriez pas d'aigres et continuels reproches sur



son caractère, mais vous tâcheriez doucement de l'engager à le réformer. Usez-en de même à votre égard ; et si, peu à peu, cet esprit de douceur peut s'introduire dans votre cœur, vous avancerez bientôt dans la vie intérieure, et sans tant de peine. Mais si le cœur se trouve aisément rempli d'aigreur et d'amertume, on ne fait pas grand'chose et tout coûte infiniment. J'appuie fort sur cet article, parce qu'il est essentiel pour vous ; et si j'étais à votre place, je m'appliquerais en toutes choses à acquérir une grande douceur intérieure et extérieure, comme s'il n'y avait point d'autre vertu à pratiquer, car celle-là doit amener chez vous toutes les autres. J'en appelle à votre propre expérience : dès que vous y aurez travaillé quelque temps, tout doucement, sans y mêler les vivacités et les empressements qui éloigneraient la douceur, loin de vous en assurer la conquête, vous reconnaîtrez vous-même que, par ce moyen, on gagne beaucoup plus, en se fatiguant beaucoup moins.

## LETTRE VINGT-TROISIÈME

A LA MÊME

Fautes passées

*Alby, 23 juillet 1733.*

Ma chère Sœur et très-chère fille en N.-S.,

La paix de Jésus Christ soit toujours avec vous !

1<sup>o</sup> Je ne vous ai jamais parlé dans le sens que vous le dites, mais seulement comme à une pauvre commençante,

que Dieu éprouve dans sa miséricorde, pour la purifier et la préparer à s'unir à lui. Ces impressions terribles, sur vos égarements passés, sont à présent votre attrait ; il faut y demeurer tranquillement, tant qu'il plaira à Dieu, comme on demeure dans les attraites qui n'ont que de la douceur. Ces vifs sentiments de votre pauvreté et de vos ténèbres me font plaisir, car ils sont pour moi une marque certaine que la lumière divine croît en vous, à votre insu, pour y former un grand fonds d'humilité intérieure. Viendra le temps où la vue de ces misères, qui aujourd'hui vous font horreur, vous comblera de joie et vous entretiendra dans une paix charmante. Ce n'est que lorsque nous sommes arrivés au fond de l'abîme de notre néant, et que nous nous y sommes fermement établis, que nous pouvons, suivant l'expression des Livres saints, marcher devant Dieu dans la justice et la vérité. De même que l'orgueil, qui est un mensonge, éloigne les faveurs de Dieu de l'âme la plus riche en mérite, ainsi cet heureux état d'humiliation voulue et d'anéantissement aimé, attire les grâces divines sur l'âme la plus misérable. Ne cherchez donc pas d'autre ressource, soit pendant la vie, soit à l'heure de la mort.

C'est dans cet anéantissement volontaire que vous auriez dû vous réfugier pour échapper aux craintes qui vous ont assaillie durant votre dernière maladie. N'y manquez pas, si jamais Satan cherche à vous prendre au même piège. L'amour-propre voudrait avoir, à l'approche de la dernière heure, quelque appui sensible dans les œuvres passées ; ne veillons point d'autre appui que celui de la pure foi en la miséricorde de Dieu et aux mérites de Jésus-Christ. Du moment qu'on veut être tout à Dieu, c'en est assez pour avoir cet appui ; tout le reste n'est que vanité.

2° J'approuve, du reste, votre conduite intérieure et extérieure dans votre maladie. Je vois que Dieu vous a sagement caché le peu de bien qu'il vous y a fait faire, sans quoi mille vaines complaisances auraient tout gâté. Je connais mieux que vous ce qui s'est passé (1), et j'en bénis Dieu. Il vous a bien soutenue contre vos faiblesses; vous n'avez maintenant qu'à l'en remercier, sans faire tant de réflexions pour savoir si tout a été bien surnaturel. Laissez cela à Dieu; tâchez seulement de vous oublier pour ne penser qu'à lui !

3° Qu'avez-vous à faire de vous tant excuser sur l'esprit mélancolique ? Laissez chacun penser à ce sujet ce qu'il lui plaira ; vous n'avez à plaire qu'à Dieu seul ; qu'il permette qu'on pense ou qu'on dise de vous ce qu'on voudra ; il n'y faut pas donner un seul moment de réflexion volontaire. Tout cela ne fait qu'entretenir l'amour-propre et la vanité.

4° Je suis ravi que vous trouviez la paix là où naturellement vous devriez la moins trouver ; c'est une marque que Dieu vous veut là, et qu'il ne vous veut faire goûter de paix que dans le seul accomplissement de sa sainte vo-

(1) Le P. de Caussade avait appris d'édifiants détails sur la pauvre malade, par une autre Sœur qui lui avait écrit pour la recommander à ses prières. Voici la réponse qu'il fit à cette lettre :

« Je prends trop de part au bien spirituel et à l'avancement de la chère Sœur M.-T. de Vioménil, pour pouvoir la plaindre beaucoup dans sa maladie. C'est une nouvelle grâce de Dieu pour la former et la façonner intérieurement. Il fallait, chez elle, que tout fût crucifié, le corps aussi bien que l'âme. Patience, soumission, abandon. Et si elle devait partir en l'état où je la sais, je l'estimerais encore plus heureuse ; mais, apparemment, elle est réservée à bien d'autres croix, et j'espère de la revoir toute renouvelée et refondue, comme un vieux pot d'étain ou d'argent qui a passé par la fonte et qu'on voit tout neuf, tout beau et tout brillant. Il n'était pas nécessaire de la recommander à mes prières ; par elle seule, elle m'est, et me sera toujours, suffisamment recommandée. »

lonté, ce qui est une très-grande grâce. Si je n'ai pu vous plaindre beaucoup dans votre maladie, c'est que je ne regarde pas comme de véritables maux les souffrances du corps qui procurent de grands biens à l'âme.

5° Vous êtes convaincue que vous ne faites rien, que vous ne méritez rien ; ainsi vous voilà toute plongée dans le rien ; oh ! que vous voilà bien, puisqu'il est certain que du moment qu'on est dans le rien, on est en Dieu, qui est tout ; ô le précieux état que celui du rien ! Il faut nécessairement passer par là avant que Dieu puisse vous remplir ; car il faut que tout notre intérieur se trouve comme vidé, avant que Dieu puisse le remplir de son seul esprit. Ainsi ce qui vous trouble et vous inquiète, c'est cela même qui devrait vous pacifier et vous remplir d'une sainte joie en Dieu.

6° L'acceptation de tout, sans réserve, pour le présent et pour l'avenir, est un des plus agréables sacrifices que nous puissions faire à Dieu. Ce seul acte habituel vaut tout ce que vous sauriez faire ; ainsi votre grande et unique pratique, ce sera d'adhérer continuellement à toutes les dispositions imaginables, soit extérieures, soit intérieures, de la Providence. Ne faites précisément que cela, et Dieu, peu à peu, opérera tout le reste dans votre intérieur. Voilà une pratique bien simple et toute dans votre attrait.

7° Je ne suis pas trop fâché des manières réservées de votre compagne ; il faut encore faire à Dieu ce sacrifice ; elle n'avait pas tant de tort que vous, dans ce qui a allumé si fort votre bile ; mais Dieu l'a permis pour vous humilier, en vous faisant sentir ce que vous êtes lorsqu'il vous laisse un peu à vous-même. Humiliez-vous sans dépit ni trouble ; vous savez ce que dit là-dessus saint François de Sales.

8° Dieu demande de nous l'accomplissement de nos devoirs, mais il ne demande pas que nous cherchions s'il y a mérite ou non. Vous pensez trop à vous-même, vous vous occupez trop de vous-même, sous le pieux prétexte d'avancer dans la voie de Dieu. Oubliez-vous pour ne penser qu'à lui, et abandonnez-vous aux ordres de sa divine Providence ; c'est alors qu'il vous avancera lui-même, qu'il vous purifiera, vous élèvera sûrement, tout comme il lui plaira, quand il lui plaira, et au degré qui lui plaira. Qu'avons-nous à faire, sinon de lui plaire, et de vouloir en tout et partout ce qu'il veut ? Nous allons chercher bien loin la perfection, et nous l'avons presque entre nos mains : c'est de vouloir en tout la volonté de Dieu et jamais la nôtre. Mais pour en venir là, il faut se renoncer et sacrifier, en un sens, ses plus chers intérêts, et c'est ce que nous ne voulons pas ; nous voudrions que Dieu nous sanctifiât, nous perfectionnât, selon nos idées et notre goût. Quelle misère, quel pitoyable aveuglement !

## LETTRE VINGT-QUATRIÈME

### A LA MÊME

#### Suites fâcheuses de nos imprudences

Je vous l'ai dit déjà bien souvent, ma chère Sœur, rien ne doit nous troubler, pas même nos fautes ; à plus forte raison ne devons-nous pas nous laisser abattre par les suites fâcheuses de certaines démarches, qui ne sont pas des péchés, quoiqu'elles puissent impliquer quelque imprudence de notre part. Il n'est guère d'épreuve plus mor-

tifiante pour l'amour-propre; et, par conséquent, il n'en est guère de plus sanctifiante que celle-là. Il n'en coûte pas autant, à beaucoup près, d'accepter les humiliations qui viennent du dehors, et que nous ne nous sommes attirées en aucune manière. On se résigne aussi beaucoup plus facilement à la confusion causée par des fautes plus graves en elles-mêmes, pourvu qu'elles ne paraissent pas au dehors. Mais une simple imprudence qui entraîne des conséquences fâcheuses, visibles à tous les yeux, voilà, évidemment, de toutes les humiliations la plus humiliante; voilà, par conséquent, une occasion excellente pour tuer l'amour-propre. Il ne faut jamais manquer d'en profiter. On prend alors son cœur à deux mains, on le contraint, malgré ses résistances, à faire un acte de complète résignation. C'est alors qu'il faut dire et redire le *fiat* d'un parfait abandon; il faut même s'efforcer d'arriver jusqu'à l'action de grâce, et d'ajouter au *fiat* le *Gloria Patri*.

Une seule épreuve, ainsi acceptée, fait faire à une âme plus de progrès que de nombreux actes de vertus. J'espère que vous m'avez compris, et que vous ne vous inquiétez plus des suites que peut avoir le désordre dont vous avez été la cause assez innocente. Demeurez en paix, dans le dessein de faire, en temps convenable, les démarches nécessaires pour la paix et l'union des cœurs; et alors vous abandonnerez à Dieu tout le succès, quel qu'il puisse être. Accoutumons-nous à en user de même dans tous les événements fâcheux de cette misérable vie; par là, nous nous reposerons en paix et avec mérite dans le sein de la divine Providence. Sans cette soumission et ce total abandon, il n'y a nul repos à espérer, durant le cours de ce triste pèlerinage.

Ne pensons qu'à plaire à Dieu, à contenter Dieu, à tout

sacrifier à Dieu ; que tout le reste s'en aille et nous manque ; pourvu que Dieu nous demeure, nous ne perdrons jamais rien. Ayez bon courage et tout ira bien ; ne soyez ni inquiète, ni surprise de ces révoltes du cœur : je vous assure que cela n'empêche nullement la soumission de la pointe de l'esprit, et que Dieu nous cache cette soumission dans notre intérêt. Dans les plus violentes attaques, tâchez seulement de dire ces trois mots : Il est bien juste que la créature soit soumise à son Dieu, du moins je le désire et le demande. Lisez l'article du progrès, dans la *Vie intérieure* du Père Guilleré : ce chapitre est tout divin ; j'espère que vous en demeurerez tout embaumée.

Au nom de Dieu, ne vous chagrinez pas, et tâchez de conserver la paix au milieu des plus terribles tempêtes. Faites cela et tout ira bien. En effet, je ne vois que du bien dans tout ce que vous me faites entrevoir, mais un bien qui cesserait de l'être, s'il vous était connu, comme Dieu me le fait connaître à moi.

Quand il me vient cent pensées différentes qui me grossissent les moindres choses comme des monstres, je me rappelle ce que je dis aux autres en pareils cas ; je m'abandonne à la divine Providence en tout et pour tout ; je porte les choses au pis, et je les défie, avec saint Paul, de me séparer de la charité de Jésus-Christ. Sans la grâce de ce divin Sauveur, je sais que je ne puis rien ; mais je sais aussi qu'avec sa grâce je puis tout ; je le prie donc de me préserver dans toutes ces tentations, de tout péché, de tout ce qui pourrait lui déplaire ; mais pour l'amertume du cœur, le crucifiement intérieur, la sainte abjection, et même la confusion devant les hommes, je les accepte, avec toutes leurs suites, pour tout le temps qu'il plaira à la souveraine Majesté. Je veux que toutes ses saintes vo-



lontés s'accomplissent en tout, au préjudice de la mienne ; et je le supplie de ne pas permettre que je dise ou que je fasse rien qui puisse aller à éluder la moindre de ses volontés. Que si, par faiblesse, par erreur, ou par malice, je l'entreprenais, je le conjure de ne pas permettre que j'y puisse réussir.

Je reconnais, en effet, que toutes ses volontés ne sont pas seulement saintes et adorables, mais infiniment aimables, salutaires et bienfaisantes pour les créatures humblement soumises ; et que les miennes, au contraire, sont toujours aveugles ou déréglées. Là-dessus, je souscris cent et cent fois à tout ce qui est marqué et écrit dans les décrets du Père céleste : c'est ce Père si cher et si bon qui l'a ordonné, cela suffit, et qu'ai-je à craindre ? De là, il arrive deux choses : 1. Que, durant ces tempêtes et ces orages excités souvent par des riens, je conserve une si profonde paix que j'en suis surpris moi-même. 2. Que je m'estime très-heureux d'être mis intérieurement dans ces tortures de tentations et d'épreuves..... Alors je me dis à moi-même : Voilà qui vaut mieux que tous mes misérables intérêts. Je sens que mon âme se fortifie dans l'abandon à la divine Providence, en sorte que tout désir et toute attache à mes propres volontés se conservent et s'anéantissent.

## LETTRE VINGT-CINQUIÈME

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN

Règles à suivre dans ces épreuves

Vous savez aussi bien que moi, ma chère Sœur, que Dieu a coutume de faire passer les âmes qu'il veut élever

à la perfection par toute sorte de croix et de peines intérieures, pour les éprouver, les purifier et les détacher de tout. Les plus douloureuses de ces croix sont celles où il pourrait y avoir de notre faute, et où la pauvre âme, blâmée sévèrement par les autres et bien plus sévèrement encore par elle-même, n'entend, soit au dehors, soit au dedans, qu'une réponse de mort. La personne dont vous m'avez parlé est dans cet état (1). Il n'y a donc rien à craindre pour elle ; tout ce que vous m'en dites me prouve, au contraire, que Dieu a sur elle des desseins particuliers. Quand vous lui écrirez, ne lui parlez que de patience, de soumission à Dieu et d'abandon total à la divine Providence, comme on fait à l'égard des gens du monde, dans leurs afflictions et leurs adversités temporelles. Surtout qu'elle tâche, par le moyen de la plus filiale confiance en Dieu, de repousser énergiquement les troubles et les inquiétudes volontaires. Je dis volontaires, parce que les pauvres âmes que Dieu fait passer par cette épreuve ne sont pas les maîtresses des troubles et des inquiétudes dont elles sont obsédées. C'est le sujet de leur plus grande peine et la partie la plus affligeante de l'état d'humiliation où Dieu les veut tenir pendant un certain temps : alors elles n'ont autre chose à faire que de se soumettre à Dieu pour ces redoublements de peines intérieures, comme pour tout le reste.

Dites à cette pauvre âme que sa grande et presque continuelle prière devrait être de se tenir en silence au pied de la croix de Jésus-Christ, en disant, comme lui et avec lui, ce grand mot. « *Fiat!* Que votre volonté, ô Père céleste, soit faite en tout, et non la mienne. C'est

(1) Cette personne est Madame de Lesen, depuis Religieuse Annonciade.

vous qui formez toutes nos afflictions à l'avantage de nos âmes; vous ne pouvez rien vouloir que pour mon plus grand bien et pour mon salut éternel; disposez donc de moi, comme il vous plaira. J'adore et je me sou mets. »

Je trouve que votre amie fait fort bien de ne pas examiner ses pensées; cet examen ne ferait que lui embrouiller davantage l'esprit. Qu'elle laisse tout à Dieu; qu'elle méprise ces pensées et ces prétendus cris de la conscience, et qu'elle aille en avant sans s'en préoccuper, du moment qu'il n'y a rien de certainement mauvais dans l'acte qu'elle se disposait à faire. Ces vains scrupules sont un stratagème du démon, pour lui ôter la paix et l'empêcher ainsi d'avancer dans la vertu; car le trouble est pour l'âme une très-dangereuse maladie, qui la rend toute languissante pour la vertu, comme un corps malade, faible et languissant est incapable du travail corporel.

Si elle parvient à se maintenir dans cette paix de la volonté, elle se rétablira peu à peu, comme un corps infirme et languissant se rétablit par le repos et par la bonne nourriture. Je lui indique trois moyens pour hâter son rétablissement: 1. Éloigner doucement de son esprit tout ce qui la trouble ou l'inquiète, regardant ces sortes de pensées comme venant du démon: car tout ce qui vient de Dieu est paisible, doux et suave, et ne fait qu'entretenir la confiance en lui. C'est dans la paix qu'il habite, et qu'il opère les divers sentiments de piété qui perfectionnent les âmes. 2. Faire de fréquentes élévations d'esprit et de cœur vers Dieu, et leur donner pour sujet la soumission, l'abandon et la confiance en cette bonté paternelle, qui ne l'afflige à présent que pour la sanctifier. 3. Choisir, pour ses lectures, les livres qui peuvent le plus puissamment contribuer à pacifier son intérieur et à lui inspirer la con-

fiance en Dieu, comme sont le *Traité* de Mgr Languet, le livre de l'*Espérance chrétienne*, les *Lettres* de saint François de Sales. Du reste, qu'elle aille toujours son chemin, sans rien changer à sa conduite, se confessant, communiant à son ordinaire; car le démon, pour la tromper et pour l'affaiblir toujours davantage, pourrait bien user de toute sa ruse pour lui inspirer du dégoût et une crainte excessive de la confession, de la communion et des autres exercices spirituels. Elle ne doit pas prêter l'oreille à ces mauvaises inspirations, mais suivre toujours les lumières de la foi et les saintes pratiques de la Religion chrétienne, en vraie et bonne fille de l'Église. *Amen.*

## LETTRE VINGT-SIXIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Même sujet

*Alby, 1733*

Ma très-chère Sœur,

1<sup>o</sup> Je ne puis que vous féliciter des efforts que vous faites pour vous tenir toujours dans l'état d'une parfaite résignation et d'un entier abandon à toutes les volontés de Dieu; c'est en quoi consiste, pour vous, toute la perfection. Mais, en ce point comme en tout autre, il faut savoir distinguer la réalité de l'apparence, le sentiment du consentement, la sensibilité de la volonté. Il y a deux sortes de résignations: l'une sensible, accompagnée d'un goût savoureux et d'un doux repos; l'autre, insensible, sèche, sans goût, accompagnée même de répugnance et de mille révoltes intérieures: c'est celle que je trouve très-certainement en vous. La première est bonne, fort agréa-

ble à la nature, et, par là même, un peu dangereuse; car il est bien naturel de s'attacher fortement à ce qu'on goûte. La deuxième, toute pénible et désagréable qu'elle paraît à l'amour-propre, est plus parfaite, plus méritoire et moins dangereuse, puisqu'on ne peut s'y plaire que par la pure foi et par l'amour pur. Efforcez-vous d'agir par ces solides motifs; quand vous y serez parvenue, votre attachement à Dieu sera à l'épreuve des vicissitudes. Mais si on s'accoutume à n'agir que par des attraits sensibles, on ne fait plus rien quand ces attraits viennent à manquer. Or nous ne saurions empêcher qu'ils ne manquent souvent, au lieu que les motifs de la foi ne manquent jamais.

Ce n'est que pour nous engager peu à peu à agir par ces motifs spirituels, que Dieu ôte si souvent les sentiments et les goûts. S'il n'en agissait point ainsi, nous demeurerions toujours dans l'enfance. Vous ne devez donc pas être surprise des ennuis et des révoltes dont vous me parlez; Dieu les permet pour votre avancement. Que si vous craignez qu'il ne se mêle des motifs humains dans les violences que vous vous faites, dites-vous à vous-même deux choses : 1. Je ne suis pas maintenant en état d'en juger; nous y réfléchirons dans le temps de la paix et du calme. 2. Quand il y aurait encore quelque chose d'humain, Dieu le permet pour aider ma faiblesse; quand il lui aura plu de me rendre moins imparfaite, nous agirons plus parfaitement. La-dessus, calmez-vous et ne souffrez pas le moindre trouble volontaire.

2<sup>o</sup> Je comprends aisément que le dégoût de votre emploi accroît le poids de votre épreuve; mais pensez aux couronnes des martyrs, qui ont passé par des épreuves bien plus douloureuses encore.

3° Il est naturel, dans cet état, de sentir un redoublement de goût pour la vie solitaire ; mais la vie d'obéissance vaut mieux : c'est un continuel sacrifice ; et, s'il y a plus de causes d'ennui, il y a aussi bien des sujets de mérite. Continuez à vous y attacher inviolablement, jusqu'à vous faire scrupule de dire un seul mot pour vous détacher de la croix de Jésus-Christ.

4° Le grand secret de porter ses misères avec patience, c'est de les regarder comme des croix de Dieu, aussi bien que les maladies et autres disgrâces de la vie. Si Dieu vous envoyait ces afflictions extérieures et sensibles, vous les supporteriez patiemment ; supportez avec la même patience vos épreuves intérieures.

5° Regardez toutes ces misères de notre existence terrestre comme les trésors de la vie spirituelle, puisqu'elles vous offrent de puissants moyens pour acquérir l'humilité et le mépris de vous-même. Dans cette vue, aimez cette humiliation et cette abjection, comme vous le conseille tant saint François de Sales.

Vous me demandez si, pour éviter de mal édifier, vous ne devriez pas cacher vos misères ? A la bonne heure ; tâchez simplement et tout doucement de faire en sorte que ces sentiments ne paraissent pas à l'extérieur ; mais quand ils paraîtront, sans qu'il y ait grandement de votre faute, tâchez d'être bien aise de cette petite humiliation extérieure. Lors même qu'elle viendra de votre faute, aimez encore l'abjection qui vous en revient ; par là, vous mortifierez très-méritoirement l'amour-propre, qui nous porte à éviter les fautes extérieures, non à cause de l'offense de Dieu, mais pour l'humiliation qu'elles causent.

Ne vous arrêtez pas non plus à la peine qui naît de la

difficulté que vous éprouvez à fixer vos pensées.' Souvenez-vous que le seul désir habituel du recueillement peut en tenir lieu, et qu'il ne faut que désirer sans cesse de penser à Dieu, de plaire à Dieu, d'obéir à Dieu, pour y penser en effet, lui plaire et lui obéir.

6° Plus vous désirez apprendre à prier, dites-vous, moins vous savez prier. — Cela pourrait bien venir de ce que votre désir n'est pas accompagné d'une assez grande soumission et pureté d'intention. Allez toujours à l'oraison dans le seul désir de plaire à Dieu, et non pour goûter des consolations sensibles; allez-y en esprit de sacrifice, pour y éprouver tout ce qu'il plaira à Dieu; et puis sachez que l'oraison de recueillement est de la nature de ces choses qui échappent, si on s'empresse à les retenir, et qui demeurent, si on sait demeurer, à leur égard, dans une certaine indifférence: c'est la doctrine de saint François de Sales.

7° Rappelez-vous souvent cette grande maxime, qu'une grande pauvreté spirituelle, bien connue, bien sentie et bien aimée par l'amour de son abjection, est un des plus grands trésors que puisse posséder une âme ici-bas, puisque ce sentiment la maintient dans une profonde humilité; mais se croire perdu, parce qu'on ne trouve pas en soi de sentiments assez vifs de foi et de charité, et là-dessus se troubler, s'inquiéter ou se décourager, c'est une dangereuse illusion de l'amour-propre, qui veut toujours voir clair en tout, et se complaire en lui-même. Quand on éprouve cette tentation, il faut se dire à soi-même: J'ai été, je suis et serai tout ce qu'il plaira à Dieu; mais, dans ma raison et la pointe de mon esprit, je veux être à lui, et le servir, quoi qu'il doive m'arriver dans ce monde ou dans l'autre.



8° Vous ne sauriez me dire ce que vous ressentez ; mais moi, je vais vous le dire : c'est, d'une part, dans la partie inférieure, toutes sortes de révoltes, de peines, de tentations, et une perpétuelle confusion de sentiments que le démon et l'amour-propre y excitent ; c'est, d'autre part, dans ce qui s'appelle la partie supérieure, la fine pointe de l'esprit, un petit rayon de lumière et de foi presque imperceptible, à cause des sentiments turbulents de la partie inférieure. Et avec un si faible appui vous êtes inébranlable, parce que le moindre fil, entre les mains de Dieu, est aussi fort qu'un câble, et un simple cheveu est plus fort qu'une chaîne de fer.

9° C'est tentation et humilité mal entendue de vous éloigner quelquefois des Sacrements ; ce que les autres font ne doit jamais tirer à conséquence pour vous, qui ne connaissez ni leurs sentiments, ni leurs motifs, ni les causes de leur éloignement.

10° Dieu, dites-vous, vous retire souvent le sentiment de la grâce. — Auquel de ses plus chers amis a-t-il donné continuellement cet appui sensible ? Prétendriez-vous, par hasard, être plus privilégiée que tant de Saints, à qui il l'a retiré plus souvent et durant bien plus longtemps qu'à vous ? Qu'avaient-ils alors, sinon la seule lumière de la foi, et d'une foi comme la nôtre, qui ne semble que ténèbres ? Et, durant ces ténèbres de leur tentation et le trouble de leurs passions, ils ne savaient, pas plus que nous, si Dieu était content d'eux. La foi nous enseigne qu'à moins de révélation particulière, les Saints eux-mêmes n'ont pu en avoir la pleine certitude ; et vous vous plaignez de ne pas la posséder ! Voilà jusqu'où conduit ce malheureux amour-propre. Pour le satisfaire, il faudrait que Dieu fit des miracles ! De toutes les misères qui vous

humilient tant, celle-là est certainement la plus grande et la plus propre à vous humilier.

11° Vouloir se désoccuper de soi-même, pour ne s'occuper que de Dieu seul, et retomber continuellement sur soi-même, c'est, je l'avoue, une tentation aussi importune que les mouches en automne; mais aussi faut-il chasser cette tentation comme on chasse continuellement les mouches, sans jamais se lasser de ce travail; doucement pourtant, sans trouble ni dépit, en s'humiliant devant Dieu, comme des autres misères. C'est nous-mêmes qui forçons Dieu à nous accabler de misères, pour nous réduire à être humbles et à avoir plus de mépris de nous-mêmes. Si, malgré cela, nous avons si peu d'humilité et tant d'estime de nous-mêmes, que serait-ce, si nous nous trouvions exempts de ces misères?

Croyez-moi, vous me paraissez depuis quelque temps si pénétrée de l'état de vos misères, que je regarde ce seul sentiment comme une des plus grandes grâces que Dieu vous puisse faire. Aimez donc tout ce qui peut le conserver. Je suis tout à vous en Notre-Seigneur. En vérité, je me sens fatigué de tant écrire; avant d'avoir lu la fin de votre lettre j'avais eu la même pensée que vous, de partager mes réponses; je ne regrette pourtant pas maintenant de vous avoir mise en état de saisir, d'un seul regard, l'ensemble de la direction que vous devez suivre, pour recueillir tout le fruit de l'épreuve à laquelle Dieu vous soumet.



## LIVRE SEPTIÈME

DERNIÈRES ÉPREUVES : AGONIE ET MORT  
MYSTIQUE ; LEURS FRUITS

---

### LETTRE PREMIÈRE

A LA SŒUR CHARLOTTE-ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX

Nudité intérieure. — Anéantissement. — Tentation de désespoir.

*Alby, 1737*

Ma très-chère fille en N.-S.,

La paix de Jésus-Christ soit toujours avec vous.

De toutes vos lettres, la dernière est celle qui m'a le plus consolé devant Dieu. Vous ne comprenez rien à votre situation ; et moi, par la grâce de Dieu, j'y vois clair comme le jour.

1<sup>o</sup> Cet état de bêtise et de stupidité, que vous me dépeignez, ce chaos de misère et d'impuissance, voilà précisément le don de Dieu ; voilà ce qu'ont produit peu à peu en vous les différentes opérations intérieures de la grâce. C'est en vain que je tâcherais de vous les expliquer, parce

que, dans l'état où Dieu vous a mise, il ne vous en donnerait presque aucune intelligence, et celle que vous pourriez avoir, en me lisant, s'évanouirait aussitôt. Mais je puis, au moins, vous donner une assurance qui doit vous suffire.

Je vous avoue que j'ai été d'abord un peu surpris que Dieu vous traite comme les personnes avancées ; car, d'ordinaire, cet état est le fruit de plusieurs années de combats et d'efforts. L'âme s'y trouve introduite lorsque Dieu, content de l'application avec laquelle elle a travaillé à mourir à tout, met lui-même la main à l'œuvre pour la faire passer à une mort totale, par la totale privation de tout le créé. Il la dépouille alors de tout plaisir, même spirituel, de tout goût, de toute lumière, afin que, par là, elle devienne insensible, stupide, comme anéantie. Quand Dieu fait cette grâce à une âme, elle n'a guère plus autre chose à faire que de supporter en paix cette dure opération, et de porter, comme on dit, le don de Dieu, dans un profond silence intérieur de respect, d'adoration et de soumission. Voilà votre tâche ; dans un sens, elle est fort facile, puisqu'il ne s'agit que de faire ce que fait une malade dans son lit, où elle est entre les mains des médecins et chirurgiens. Elle souffre tout patiemment, dans l'attente d'une parfaite et entière guérison ; vous voilà de même, entre les mains du grand et charitable médecin de nos âmes, et avec une certitude bien mieux fondée.

2<sup>o</sup> Le violent et presque continuel soulèvement de toutes vos passions est une suite de la même opération mortifiante et vivifiante. D'une part, elle fait naître tous ces mouvements pour donner occasion de combattre et d'acquérir les vertus contraires ; et, de l'autre, elle établit en vous, au moyen même de ces agitations, le solide fonde-

ment de la perfection : à savoir, la plus profonde humilité, le mépris et la haine de vous-même.

3<sup>o</sup> Les tentations de découragement et de désespoir sont une autre suite du même état, et elles ont encore plus de pouvoir pour nous purifier. Je comprends qu'il n'y a jamais de consentement, parce que je vois que toutes vos dispositions volontaires sont précisément l'opposé de celles d'une âme qui veut offenser Dieu. Non, ma chère Sœur, vous ne l'offensez pas dans ces moments si pénibles. Votre âme, au contraire, est alors comme l'or qui bout dans le creuset; elle se purifie et acquiert un nouvel éclat. Jamais vous n'êtes plus paternellement soutenue par la main de Dieu; et si vous pouviez voir votre état, tel qu'il est en réalité, loin de vous affliger, vous rendriez grâces au Dieu des miséricordes pour son ineffable don.

4<sup>o</sup> Votre oraison est bonne, et le sera toujours, tant que vous saurez y demeurer en paix, dans l'entier abandon, et, comme parle saint François de Sales, dans une simple attente pacifique et toute résignée.

5<sup>o</sup> Comme chacun doit suivre son attrait dans l'oraison et en tout temps, ne craignez pas de vous tenir continuellement dans ce grand vide, que vous trouvez au dedans de vous-même : restez-y sans aucune pensée, toute stupide et insensible à tout; aimez cet état, parce que, par rapport à vous, c'est le don de Dieu et la source de tout bien. Je n'ai jamais vu des âmes choisies que Dieu n'ait fait passer par ces déserts arides, avant d'arriver à la terre promise, qui est le paradis terrestre de la perfection.

6<sup>o</sup> Les reproches intérieurs, à propos des moindres fautes, sont la marque évidente des soins particuliers que prend le Saint-Esprit pour votre avancement. Il ne laisse rien passer à certaines âmes, par une jalousie plus délicate :

et ce n'est pas une tentation, mais une vérité certaine, que les âmes qui sont l'objet de cette divine jalousie, ne peuvent, sans infidélité, se permettre ce que d'autres peuvent faire sans imperfection. La délicatesse et la jalousie du divin amour sont plus ou moins grandes selon les degrés de sa prédilection. Voyez si vous avez sujet de vous plaindre des miséricordieuses rigueurs dont il use à votre égard.

7° Vous faites bien de n'avoir aucun désir particulier pour la retraite; vous n'êtes plus au temps des désirs, mais bien dans la saison de l'abandon sans réserve à tout ce que le Saint-Esprit voudra opérer en vous. A lui de déterminer le temps, la durée, la manière et les résultats de ses opérations; à vous de les subir avec soumission, amour et reconnaissance. Il y en a de bien dures; mais les plus humiliantes, les plus cuisantes, sont toujours les plus sanctifiantes. Tenez-vous donc dans un grand silence, et laissez agir à sa guise ce charitable médecin qui s'est chargé de votre guérison.

8° Vous pouvez vous appliquer tout ce que j'écrivis, l'an passé, à la Sœur Marie-Antoinette de Mahuet, et en tirer votre profit. Mais vous ne devez pas être surprise que, durant cette espèce de renversement intérieur, ni mes lettres ni les livres ne vous soient d'aucun secours. Dieu ne le veut pas; alors il fait évanouir toute lumière, tout sentiment, pour opérer seul dans le fond de l'âme ce qu'il lui plaît. Mais, je vous le demande: ce que Dieu fait alors, ne vaut-il pas infiniment mieux que tout ce que vous pourriez faire par vos industries? Priez-le de vous rendre comme une bête de somme, qui se laisse conduire sans résistance, comme une pierre qui reçoit les coups de marteau, et prend la forme voulue par l'architecte.



9<sup>o</sup> Le défaut d'espérance vous afflige plus que tout le reste : je le conçois ; car, comme dans votre vie vous ne trouvez rien qui vous fournisse le plus petit appui, il vous semble que vous serez à la mort dans un vide affreux. Ah ! voici une vraie misère, je vous plains beaucoup plus de cela que de vos autres souffrances. Laissez-moi, avec la grâce de Dieu, essayer de vous guérir de ce mal. Vous voudriez donc, ma chère Sœur, trouver quelque appui dans vos bonnes œuvres et dans vous-même ? Eh bien ! voilà précisément ce que Dieu ne veut pas ; voilà ce qu'il ne peut souffrir dans les âmes qui aspirent à la perfection. Quoi ! s'appuyer sur soi-même, compter sur ses œuvres, quel misérable reste d'amour-propre, d'orgueil et de perversité ! C'est pour les en délivrer que Dieu fait passer toutes les âmes choisies par un état affreux de pauvreté, de misère, de nudité. Il veut détruire peu à peu en elles tout appui, toute confiance en elles-mêmes, leur ôter toute ressource, afin qu'il soit leur seul appui, leur confiance, leur espérance, leur unique ressource ; oh ! la maudite espérance que celle que vous cherchez ainsi en vous-même, sans y faire réflexion ! Combien je suis aise que Dieu la détruise, la confonde, l'anéantisse, cette maudite espérance, par cet état de pauvreté et de misère ! O bienheureuse pauvreté, bienheureux dépouillement qui faisait les délices des Saints, et en particulier de saint François de Sales ! Aimons-le comme ils l'aimaient. Quand par sa vertu, toute confiance, toute espérance, tout appui terrestre et créé nous auront été ravis, nous ne nous appuierons plus, nous ne nous confierons plus, nous n'espérerons plus qu'en Dieu seul ; et voilà la bonne espérance, la bonne confiance des Saints, celle qui se fonde uniquement sur la miséricorde de Dieu et les mérites de Jésus-Christ.

Mais vous ne l'aurez, cette espérance, qu'après que Dieu aura détruit en vous jusqu'aux dernières racines de la confiance en vous-même ; et cela ne se peut faire qu'en vous tenant un certain temps dans la dernière pauvreté.

10° Mais, me direz-vous, à quoi servent nos bonnes œuvres, si elles ne sont pas pour nous un sujet de confiance ? — Elles servent à nous obtenir la grâce d'une plus complète défiance de nous-même, et d'une plus grande confiance en Dieu seul. Voilà tout l'usage qu'en faisaient les Saints. Que sont nos œuvres, en effet ? Elles sont souvent si gâtées et si corrompues par notre amour-propre, que si Dieu nous jugeait à la rigueur, nous mériterions plutôt des châtimens que des récompenses. Ne songez donc plus à vos bonnes œuvres pour avoir de quoi vous tranquilliser à la mort ; ne fixez vos yeux que sur la miséricorde de Dieu, les mérites de Jésus-Christ, l'intercession des Saints, les prières des bonnes âmes : mais rien, plus rien qui puisse vous donner lieu de vous appuyer sur vous-même, ni de placer à aucun degré votre confiance dans vos œuvres.

11° Ce que vous dites aux autres, ou plutôt ce que Dieu vous donne pour leur consolation, dans le temps de vos plus grandes sécheresses, ne me surprend nullement ; c'est la conduite assez ordinaire de Dieu, fondée sur ce qu'il veut consoler les autres, dans le même temps qu'il veut vous tenir dans la désolation et l'abandon. Vous dites alors ce que Dieu vous donne, sans nul sentiment pour vous, et avec beaucoup de sentiments pour les autres : je ne vois là aucune espèce d'hypocrisie.

12° Pour éviter la dissipation dans les emplois que l'obéissance vous confie, il n'y a qu'à faire les choses tout doucement, sans inquiétude ni empressement ; et pour les faire de la sorte, il n'y a, dit saint François de Sales, qu'à

les faire précisément pour l'amour de Dieu et pour obéir à Dieu. Car, ajoute le même Saint, comme cet amour est doux et suave, tout ce qu'il fait faire est de même. Mais quand l'amour-propre s'y mêle, avec le désir de réussir et de se satisfaire, qui sont ses compagnons inséparables, il y introduit d'abord l'activité naturelle et l'empressement, puis les inquiétudes et les troubles.

Quoi qu'il en soit, me direz-vous, je sens bien que ces emplois m'empêchent d'avancer. — Ma chère Sœur, quand on n'aime que l'amour de Dieu, on ne veut avancer qu'autant que Dieu le veut, et on s'abandonne à sa divine Providence pour les progrès spirituels, tout comme les gens de bien dans le monde s'abandonnent à elle pour le succès de leurs affaires temporelles ; mais le grand mal est que notre amour-propre se fourre partout, se mêle de tout et gâte tout, dit encore saint François de Sales. C'est lui qui se fait du désir même d'avancer un aliment de notre amour-propre, une cause de trouble, et par conséquent un obstacle à notre avancement.

13<sup>e</sup> Encore une vaine frayeur ; vous craignez, dites-vous, que votre insensibilité soit le principe de votre paix. — Oui, certainement, c'est votre insensibilité qui produit ce résultat ; et c'est pour cela que je regarde cette insensibilité comme un don de Dieu. Je souhaite que les opérations du Saint-Esprit vous conduisent à une insensibilité bien plus grande encore, jusqu'à vous rendre, à l'égard de tout le créé, semblable à une bûche, à un tronc d'arbre. C'est ce que je vous disais jadis, et vous vous en moquiez. Nous y arrivons enfin par degrés ; Dieu soit béni ! Sans cette espèce d'insensibilité, nous n'aurions ni la force ni le courage nécessaires, en bien des rencontres, pour conserver la paix ; il faudrait avoir la vertu de la bienheureuse

Marguerite-Marie Alacoque, de qui on rapporte, avec admiration, qu'au milieu de toutes ses sensibilités, elle était toujours maîtresse d'elle-même. Quant à votre goût de la solitude au milieu de vos occupations, je vous dirai ce que dit saint Ignace au Père Laynez, en pareil cas : Mon Père, tandis qu'à la cour, où vous êtes par obéissance, vous conservez ce grand goût de la solitude, vous êtes en assurance ; si ce goût passait, et que vous en vinssiez jusqu'à aimer vos occupations distrayantes, ce serait un mauvais signe. Gardez donc cet amour d'attrait pour la solitude ; mais tant que Dieu vous retiendra au milieu des soucis et des distractions de vos emplois, sachez les aimer d'un amour d'obéissance.

## LETTRE DEUXIÈME

A LA MÊME

Même sujet

*Alby, 1732*

Ma chère Sœur et très-chère fille en N.-S.,

La paix de Jésus-Christ soit toujours avec vous. Votre lettre m'a rappelé le mot de Fénelon : « On ne commence à bien connaître et à sentir les misères spirituelles que lorsqu'on commence à guérir. » Aussi est-ce un très-heureux symptôme que de se sentir toute pénétrée de ses misères, pourvu que ce sentiment soit exempt d'inquiétude volontaire, et accompagné d'une complète résignation intérieure.

1<sup>o</sup> Dans ces états d'obscurité, de sécheresse, d'insensibilité et de délaissement intérieur, conserver, dans la fine pointe de l'esprit, la volonté ferme et sincère d'être tout à Dieu, c'est tout ce qu'on peut faire alors. Ainsi, consolez-vous, et demeurez en paix de ce côté-là.

2<sup>o</sup> Il est vrai que cet état, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, est le grand don de Dieu, et que, pour l'ordinaire, il est réservé aux âmes choisies, qui ont été longtemps éprouvées dans les degrés inférieurs de la vie spirituelle ; mais il est aussi quelquefois accordé, par pure bonté, à des âmes imparfaites : car Dieu ne s'assujettit point à des règles ; il fait telle grâce qu'il lui plaît, et à qui bon lui semble. Vous êtes dans ce cas, je vous en réponds ; vous n'aurez donc, de votre côté, qu'à vous tenir constamment renfermée dans la simple soumission aux dispositions intérieures que vous éprouvez à chaque moment, ne voulant que ce que Dieu veut, et pour tout le temps qu'il le voudra. Si vous êtes fidèle à supporter cette épreuve jusqu'au bout, vous verrez, en son temps, ce qui en arrivera. Je me réjouis, par avance, de ces grands fruits, dont je vous suis le garant devant Dieu.

3<sup>o</sup> Vous souffrez, et cela sans mérite, sans vraie fidélité. — Vous le croyez ainsi, et il est bon que vous le croyiez, puisque Dieu le permet. Demeurez, tant qu'il vous plaira, dans cette croyance ; mais demeurez-y ferme, dans la soumission à toutes les volontés de Dieu, et je vous réponds de tout.

4<sup>o</sup> Vous ne voyez rien dans votre état ; et moins, depuis ma dernière lettre, qu'auparavant. — Tant mieux ; je souhaite que ces ténèbres augmentent tous les jours ; car, par la grâce de Dieu, je vois clair dans ces ténèbres, et cela doit vous suffire. Marchez donc au milieu de cette nuit

obscur, à la lueur de l'obéissance aveugle ; c'est un guide sûr, qui n'a jamais égaré personne, et qui conduit plus sûrement, plus promptement que les actes même les plus parfaits d'abandon.

5° Ces actes, en effet, sont excellents ; mais vous pouvez quelquefois vous trouver dans l'impuissance de les produire ; et alors vous pourrez vous placer dans une disposition encore plus parfaite, qui consiste à demeurer dans le silence intérieur de respect, d'adoration et de soumission, dont je vous ai tant parlé ; ce silence qui dit plus à Dieu que tous vos actes formels, et cela sans retour de complaisance, sans consolation sensible. Voilà la véritable mort mystique, qui doit nécessairement précéder la vie surnaturelle de la grâce. Vous ne parviendrez jamais à cette vie toute spirituelle et tout intérieure, à laquelle vous aspirez avec tant d'ardeur, si Dieu n'aperçoit en vous cette seconde mort, qui est la mort aux consolations spirituelles. Ces consolations, en effet, sont si douces, que, si Dieu ne nous en détachait, par la violence des épreuves, on s'y attacherait encore plus fortement qu'à tous les plaisirs du monde, ce qui serait un obstacle insurmontable à l'union parfaite.

6° Dans cet état, Dieu sait ce qui vous occupe, et je le sais aussi ; que cela vous suffise. Il est bon que vous vous croyiez réduite à une complète nudité. Vous n'en viendrez apparemment jamais à l'heureux état de ce serviteur de Dieu, qui ne pouvait plus converser avec les hommes, ayant oublié les termes de la langue commune. Sachez, pour vous soutenir, que ce qui fait aujourd'hui votre peine et votre martyre fera, un jour, vos plus grandes délices ! Mais quand viendra cet heureux temps ? Dieu seul le sait ; ce sera quand il lui plaira.

7° La petite dissipation et la diminution de la paix que vous éprouvez, dès que vous êtes un peu sortie de cet état de bêtise, devrait vous faire deviner ce qui vous occupe, sans que vous vous en rendiez compte, dans votre désœuvrement apparent, et ce qui remplit ce vide affreux.

8° Ne souhaitez pas de vous expliquer plus clairement sur cet article. Par la grâce de Dieu, j'y vois clair comme en plein midi. Vous sentez vous-même, dans certains moments, les heureux effets de cette espèce de bêtise. Non, non, ce n'est ni mélancolie, ni bizarrerie : c'est la seule opération du Saint-Esprit.

9° Il est des moments où tout vous impatiente et vous ennuie ; cela doit être. Sainte Thérèse dit même qu'en ces moments elle ne se sentait pas la force d'écraser une fourmi, pour l'amour de Dieu. Jamais on ne parvient à l'entière défiance de soi-même et à une parfaite confiance en Dieu seul, qu'après avoir passé par ces divers états de complète insensibilité et d'absolue impuissance. Heureux états, qui produisent de si merveilleux effets !

10° Ce que vous avez éprouvé, dans la retraite, est un petit redoublement de votre état ordinaire, semblable aux redoublements de la fièvre. Ce redoublement ne peut que vous avoir été très-salutaire, du moment que vous l'avez accepté, comme vous le dites. Demeurez en repos ; Dieu vous conduit ; sa grâce opère, mais d'une manière dure et crucifiante, comme on l'éprouve dans les remèdes violents. Vos maux intérieurs avaient besoin de tels remèdes ; laissez faire le charitable médecin comme il l'entendra ; il proportionnera la force des remèdes à la force du mal. Oh ! que vous étiez, jadis, malade, sans le sentir ! C'est alors que vous auriez eu lieu de vous alarmer, et non pas maintenant, où votre convalescence est assurée.



11° Ce que vous éprouvez, dans l'oraison, est encore bien bon, quoique bien amer ; ne faites alors que de vous tenir ferme dans la résignation entière de la fine pointe de l'esprit, comme parle saint François de Sales.

12° Dans la manière dont vous faisiez la retraite, autrefois, il y avait infiniment plus de sensible, et, par conséquent, plus de satisfaction pour l'amour-propre ; mais votre insensibilité présente vaut incomparablement mieux, et vous devriez déjà le sentir par les effets ; car vous êtes bien différente de ce que vous étiez autrefois, après ces retraites si douces. Si vous ne le connaissez pas, je le connais pour vous. Pour peu que vous fussiez capable de réfléchir, vous verriez vous-même combien vos craintes sont peu fondées. Comment pouvez-vous expliquer, sans une opération particulière de la grâce, que vous ayez passé tout le temps de la retraite si tristement, et que ce temps se soit pourtant écoulé sans ennui et si rapidement ? Ne devriez-vous point trouver là une preuve manifeste que vous vous y êtes très-bien occupée, sans le savoir ?

13° Les frayeurs causées par vos fautes passées, sont la plus nuisible et la plus dangereuse de vos tentations ; ainsi, je vous ordonne de chasser tous ces retours diaboliques, comme on chasse les tentations de blasphème et d'impureté. Ne pensez qu'au seul présent, pour vous y renfermer dans la seule volonté de Dieu ; laissez tout le reste à sa Providence et à sa miséricorde. Non, votre stupidité et votre insensibilité ne sont nullement des punitions de quelque péché caché, comme le démon voudrait vous le persuader, pour troubler la paix de votre intérieur ; ce sont de pures grâces, amères, à la vérité, mais qui ont eu déjà, et qui auront encore de très-bons effets.

Qui vous le dit ? C'est moi-même qui vous en assure, de la part de Dieu.

14° Je serais bien fâché d'avoir eu la sotte complaisance d'entendre votre confession générale ; c'eût été vous jeter dans le piège du démon. Que devez-vous donc faire, pour vous délivrer de ces craintes ? Obéir simplement et aveuglément à celui qui vous parle de la part du Maître qui l'a envoyé, et ne plus y penser volontairement.

15° Votre insensibilité et votre indifférence pour tout ce qui, jadis, vous plaisait le plus, est, en vérité, une des plus grandes grâces que Dieu pût vous faire. Mais comment cela s'est-il opéré en vous ? Par ce vide affreux, par cet état durable de stupidité et d'insensibilité qui vous paraît si amer. Oui, certes, ce remède est violent ; mais quels heureux effets ne produit-il pas, quand nous l'acceptons avec amour des mains du médecin charitable de nos âmes !...

Voici, en deux mots, l'abrégé de toute cette lettre : Votre unique pratique intérieure sera de continuer à demeurer, comme vous êtes, entre les mains de Dieu, comme une pierre brute, qu'on taille, qu'on façonne et qu'on polit à grand coups de marteau et de ciseau, attendant patiemment que le souverain Architecte marque le lieu de l'édifice où il voudra vous placer, après vous avoir taillée et façonnée de sa main.

Je suis tout à vous, en Notre-Seigneur.

*P. S.* Ce que vous me racontez du duc d'Hamilton est tout à fait admirable, mais ne me surprend nullement : nous sommes accoutumés à voir de pareils coups de la puissance et de la miséricorde de Dieu. Cette petite conversation a été une grâce pour vous ; ne l'oubliez jamais.

## LETTRE TROISIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Accablement intérieur

Ma chère Sœur,

Je n'ai qu'un remède à vous donner pour alléger le poids douloureux et accablant qui reste toujours sur votre cœur; un simple acquiescement, un humble *fiat*, que vous direz peut-être sans le sentir, mais que Dieu entendra distinctement, suffira pour vous sanctifier et faire de vous une martyre de la Providence.

D'ailleurs, vous ne sauriez croire combien d'actes excellents sont renfermés dans le sentiment d'accablement que vous cause ce grand poids du cœur. C'est pour vous une plus grande grâce que vous ne pensez : vous y trouverez un moyen très-efficace d'acquérir la vraie pénitence du cœur, cette componction que tous les Saints ont tant estimée, et dont, à plusieurs reprises, Dieu vous a fait vivement sentir le besoin. Embrassez donc votre épreuve, avec soumission et reconnaissance ; dites souvent à Dieu que jusque dans vos désirs les plus saints et les plus salutaires vous voulez prendre son adorable volonté pour règle et pour mesure ; ne voulant que le degré de vertu et de bonheur éternel qu'il a résolu de vous donner.

Communiez le plus souvent qu'on voudra vous le permettre, et souffrez en paix et en soumission toutes les peines dont la réception de ce Sacrement sera pour vous l'occasion. Votre humilité et votre anéantissement intérieur

suppléeront à toutes les dispositions qui vous manquent; et la privation de tous les fruits sensibles sera amplement compensée par le courage et l'abandon avec lesquels vous vous soutiendrez dans les voies où Dieu vous conduit.

Votre infirmité et le régime de vie auquel elle vous réduit est la meilleure pénitence que vous puissiez faire. Vous craignez encore de vous flatter dans cet état de souffrance, en ne jeûnant pas? — Vaine crainte. Craignez plutôt de manquer à l'abnégation intérieure, en suivant vos propres idées. Obéissez aveuglément au médecin; Dieu le demande de vous, tandis qu'il ne demande certainement pas le jeûne. Offrez-lui, le plus souvent que vous pourrez, votre mal, ses suites et vos craintes, mais de cœur seulement, le rappelant doucement à vouloir tout ce que Dieu veut; une simple pensée, un regard vers Notre-Seigneur suffit pour cela.

## LETTRE QUATRIÈME

Même sujet

Je ne puis que bénir Dieu du fond de mon cœur, ma chère Sœur, en le voyant poursuivre en vous son œuvre. Ce poids accablant que vous ressentez au fond du cœur est une des plus salutaires opérations de l'amour crucifiant qui fait, dans votre cœur, ce que le feu fait au bois vert; avant d'y introduire la flamme, le bois gémit, il fume, et toute l'humidité dont il était rempli en est violemment expulsée: mais dès qu'il est complètement desséché, il brûle doucement, en répandant autour de lui une brillante clarté. Il en sera de même de votre cœur, après qu'il aura été purifié par diverses croix, et surtout par des opérations in-

térieures crucifiantes. Il faut donc supporter ces opérations avec courage, avec douceur, évitant le plus que vous pourrez de vous troubler, de vous inquiéter intérieurement. Voilà la bonne et grande pénitence que Dieu demande de vous. Cela vaut mieux que toutes les austérités corporelles, bien que chacun doive pratiquer aussi ces dernières, selon ses forces et sa santé.

Je vois une marque tout à fait sensible des bons effets produits par votre épreuve présente, dans ce que vous ajoutez : Il vous semble, dites-vous que vous attendez toujours quelque chose qui vous manque. Cette attente, je vais vous l'expliquer ; c'est que votre cœur, dégoûté des créatures et ne pouvant vivre sans goût et sans amour, sent plus vivement que jamais le besoin d'un souverain bien qui peut seul le remplir. Plus est grand le vide déjà fait dans ce cœur par l'éloignement de toutes les affections terrestres, plus est vive l'ardeur avec laquelle il soupire après le goût de Dieu et de son saint amour. Voilà ce que vous attendez ; et c'est justement par ces attentes et par ces soupirs secrets qu'on obtient enfin ce divin amour. Les eaux de la vie sont données à ceux qui ont soif. Les désirs ardents sont la monnaie avec laquelle on achète ce goût sublime et exquis de Dieu ; nourriture céleste qui, seule, apaise la faim et la soif du cœur, tandis que l'amour et même la possession de tous les biens créés ne feraient que l'enflammer et l'irriter, sans jamais la satisfaire.

## LETTRE CINQUIÈME

## Vide du cœur

J'approuve fort, ma chère Sœur, la patience avec laquelle vous supportez le grand vide que votre âme éprouve. Par là, vous avancez plus en un mois que vous ne feriez en plusieurs années de douceurs et de consolations. Je n'ai là-dessus qu'à vous exhorter à continuer ; il faut nécessairement traverser ce désert pour arriver, durant cette vie, à la terre promise.

Je ne suis pas surpris que ce grand vide vous paraisse comme un soutien : il l'est, en effet, parce que Dieu s'y trouve présent, mais d'une manière presque imperceptible, tant que durent les épreuves. Regardez toujours, comme une grande grâce, ce dégoût général et cette apparente insensibilité pour tout ce qui n'est pas Dieu, et conservez soigneusement cette disposition. Dieu viendra, au moment marqué par sa grâce, remplir le vide qu'il fait maintenant dans votre cœur ; et la douceur ineffable dont sera accompagnée sa présence répandra un nouveau dégoût sur les misérables satisfactions de ce monde.

Dites donc dès aujourd'hui un adieu général et définitif à toutes les créatures, et soyez heureuse quand elles vous quittent d'elles-mêmes ; Dieu le permet pour aider votre faiblesse. Je suis ravi, pour mon compte, de ce qui est arrivé et du peu de ménagement avec lequel vous avez été traitée. Cette manifestation a certainement été aussi salutaire qu'elle a été humiliante pour vous. Oh ! si vous

pouviez vous accoutumer peu à peu à aimer cette abjection, quel progrès ne-feriez vous pas !

## LETTRE SIXIÈME

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Même sujet ; redoublement de peines

Ma chère Sœur,

Puisque mes lettres vous sont consolantes et utiles, quelque part que je me puisse trouver, jusqu'au dernier moment de ma vie, je vous promets de vous répondre toujours avec exactitude.

1° Les imperfections et même les fautes qu'on peut commettre contre l'entière soumission à la volonté de Dieu, n'empêchent pas qu'on ne conserve au fond du cœur cette soumission, et n'en ôtent pas le mérite. Pour réparer le dommage que nous causent ces fautes, il suffit de s'en humilier, et de revenir, le plus tôt que l'on peut, à un filial abandon entre les mains de Dieu.

2° Je comprends mieux que vous ne croyez votre serrement de cœur, et le poids qui semble l'accabler. Je suis demeuré plusieurs années dans ce même état, et pour un sujet bien insignifiant en lui-même, ce qui désespérait mon orgueil. Je commettais bien des fautes, mais je tâchais aussitôt d'en revenir. Ce ne fut qu'assez longtemps après cette épreuve que j'en connus les avantages : ils m'ont paru, dans la suite, si grands et si nombreux, que, tous les jours encore, je remercie Dieu de m'avoir alors frappé, dans sa miséricorde, en me faisant



passer par ce purgatoire intérieur. Je me tiens assuré qu'en son temps, Dieu vous donnera à peu près les mêmes vues, et qu'alors vous ne pourrez vous lasser de lui rendre grâce de ce qui vous afflige aujourd'hui.

3° J'ai pareillement éprouvé en je ne sais combien d'occasions, les redoublements de peines dont vous me parlez, tout semblables à ceux de la fièvre. Alors tout comme dans les grièves maladies, il n'y a qu'à tâcher de demeurer en silence intérieur et en paix autant que l'on peut; car, pour des actes exprès, et surtout des actes sensibles et consolants on n'est guère alors en état d'en faire; mais Dieu voit le fond de soumission qui reste toujours dans le cœur, et cela suffit pour le mérite. Il y a, dans cet état, d'autant plus de profit spirituel, qu'il y a moins de consolation,

4° Il n'est pas défendu de demander à Dieu la cessation de ses peines, surtout lorsqu'elles attaquent vivement le cœur. C'est ainsi que Jésus-Christ le fit au jardin des Olives; mais il faut ajouter, comme lui et avec lui : « Cependant que votre volonté soit faite et non pas la mienne; » et quoique l'on ajoute ces paroles avec une très-grande répugnance et beaucoup de révoltes intérieures, qu'importe ? c'est la partie inférieure qui résiste et qui s'afflige. Mais ses résistances ne sauraient détruire la résignation de la partie supérieure ; elle ne font, au contraire, qu'accroître le mérite et hâter les progrès de l'âme dans la voie de la vertu solide.

5° On fait très-bien de vous faire fréquenter les Sacrements; vous commettriez une grande faute si vous veniez à vous en éloigner, et rien ne saurait vous être plus nuisible. Ni l'abattement, ni le découragement, ni le trouble, ni la confusion, ni l'embarras de l'intérieur, ne doivent jamais

vous retirer de la sainte communion. Ces tristes dispositions, souffertes et acceptées pour Dieu, valent mieux que la ferveur et les consolations sensibles. Celles-ci ne servent souvent qu'à repaître et entretenir l'amour-propre spirituel, le plus subtil et le plus délicat de tous les amours-propres, au lieu que ces autres dispositions servent à le faire mourir peu à peu. C'est dans cette mort que consistent la vraie piété et tout le progrès spirituel, tandis que, faute de cette abnégation véritable, la plupart des personnes dévotes n'ont qu'une surface de dévotion.

Dans le dérangement de votre santé vous ne devez voir autre chose que la matière d'un autre sacrifice journalier très-méritoire. Il faut vous assujettir à tous les remèdes, et même, si on le juge nécessaire, vous résigner à ne pas faire maigre un seul jour. Vos répugnances ou vos scrupules, sur cet article, n'ont aucun fondement. Il faut sacrifier à l'obéissance et ces peines et vos répugnances les plus spirituelles en apparence. Le contraire serait une vraie illusion, que le bon sens devrait suffire à dissiper, et dans laquelle j'ai pourtant vu donner quelques personnes abusées, même des religieuses.

## LETTRE SEPTIÈME

A LA SŒUR DE LESEN, RELIGIEUSE ANNONCIADÉ (1736)

Même sujet

Malgré ma tendre compassion naturelle et la grande affection en Notre-Seigneur que j'ai vouée à la personne affligée dont vous me parlez, je ne saurais ni m'alarmer de son état, ni même la plaindre beaucoup. Je lui ai dit

souvent qu'après les faveurs signalées qu'elle avait reçues de Dieu, je n'étais étonné que d'une chose : c'est qu'ayant reçu à un assez haut degré le don de simple recueillement, elle ne fût pas soumise plus tôt aux épreuves ordinaires de cet état.

C'est assez vous dire que lorsque je vis venir le commencement de cette épreuve, je n'en pus être ni surpris ni fâché. Maintenant que je la vois dans le redoublement, je ne puis que lui répéter ce qu'elle sait, ce que Dieu lui fait la grâce de mettre en pratique, ce que vous lui avez dit vous-même. Vous le savez aussi bien que moi : tant que Dieu la voudra tenir dans cette épreuve, un Ange descendu du ciel ne l'en tirerait pas et ne pourrait lui donner la moindre consolation. Cependant je veux bien pour votre satisfaction, descendre dans quelques petits détails.

1<sup>o</sup> Ce qui me fait juger que l'état de cette chère âme est tout à la fois une épreuve et un effet de ses progrès dans la vie surnaturelle, c'est : 1. que cette disposition douloureuse est née d'un sentiment de foi, d'une vive crainte des jugements de Dieu, de la mort, de l'éternité, etc.; 2. qu'elle a été fort soulagée durant longtemps par le simple abandon entre les mains de Dieu et l'union à Jésus-Christ souffrant; 3. que ce redoublement si pénible lui a pris maintenant sans aucun sujet apparent et sensible, et sans aucune réflexion qui ait précédé; 4. et quand même le naturel, le caractère, l'humeur et autres causes y auraient contribué, comme cela arrive quelquefois, la peine, au fond, n'en serait pas moins surnaturelle, puisqu'elle va beaucoup au delà de la nature, sans cause sensible et apparente.

Ainsi, ne craignez rien à son sujet; car elle est certainement dans l'état que les auteurs mystiques appellent *pâtir*

*le don crucifiant de Dieu.* Quant à la perte de la raison, qu'elle a redoutée, elle n'est pas la seule que ces craintes ont tourmentée; j'en ai connu nombre d'autres qui ont été poussées jusqu'à devoir faire ce grand et dernier sacrifice, avec un entier abandon et une pleine confiance. Elle en aura tout le mérite, sans que Dieu, je l'espère, en exige la réalisation. Telles sont les voies de Dieu sur les âmes: il ne demande, en cent pareilles rencontres, que le sacrifice du cœur, sans en vouloir l'effet, comme il fit autrefois pour Abraham. Ainsi, qu'elle espère toujours contre toute espérance. Toutes ces épreuves, bien prises, tourneront à son plus grand bien; soyez donc tranquille et en paix à cet égard.

Pour la retraite, je penche à croire qu'il serait bon de la différer. Que si, pourtant, elle désire la continuer, il n'y a qu'à faire comme vous lui avez conseillé: point d'autre méditation que sur la confiance en Dieu; point de lecture que pour nourrir son âme du suc du simple recueillement, sans presque penser ni raisonner, du moins avec effort.

2° Qu'elle réfléchisse le moins qu'elle pourra sur sa peine et sa détresse intérieure. Ces réflexions, en ôtant une partie du mérite, ne servent qu'à aigrir et redoubler le mal. Qu'elle tâche de s'oublier pour ne penser qu'à Dieu, mais doucement et simplement, sans aucune violence ni effort. Qu'elle ne parle plus de ses peines, pas même à Dieu dans ses prières; qu'elle s'entretienne avec lui de toute autre chose, tant qu'elle pourra.

3° Quand la solitude aura pour résultat de l'enfoncer trop, malgré elle, dans ses angoisses, je lui conseille alors de s'entretenir saintement avec vous ou quelqu'autre des Sœurs. La très-honorée Mère a raison de lui retrancher la confession annuelle: je la lui défends, de la part de Dieu, et lui interdis même d'y penser.

4° Il est certain, comme vous l'avez fort bien remarqué, que cet état de peines a eu déjà pour cette âme de très-heureuses suites. Jamais rien ne lui a fait et ne lui fera tant de bien. Quand même les accès de sa peine auraient cessé tout à fait, je l'avertis qu'il lui en restera longtemps une certaine impression d'humiliation intérieure, qui produira encore des effets merveilleux. La crainte de voir revenir cet état douloureux la tiendra dans une dépendance de Dieu très-profonde et presque continuelle, ce qui sera pour elle un très-grand bien.

5° Du reste, si ces peines surnaturelles sont sans remèdes du côté des hommes, rien n'est au moins plus facile que d'indiquer les moyens d'en tirer un grand profit et de les adoucir beaucoup : soumission, abandon, paix, patience, confiance ; laisser faire Dieu, sans l'interrompre par de trop fréquents actes intérieurs ; en un mot, ce ne doit être qu'une humble et simple disposition intérieure que la grâce de Jésus-Christ produit dans l'âme, et à laquelle celle-ci coopère, en quelque sorte, plus passivement qu'activement ; ou, pour mieux dire, en faisant servir son activité à se soumettre à l'action de Dieu. Ainsi soit-il.

## LETTRE HUITIÈME

A LA SŒUR DE LESEN (1736)

Tentations violentes

Ma chère Sœur,

1° Chacun doit faire son oraison, ses exercices spirituels, et, par conséquent, la retraite, selon son attrait et ses he-

soins. Prenez donc un livre spirituel, qui convienne à l'attrait que la grâce vous fait éprouver en ce moment; et que, dans toutes vos occupations intérieures, votre âme tende, par-dessus tout, au total abandon à Dieu. Reposez-vous avec une confiance sans bornes sur le sein de la divine miséricorde; et affermissiez-vous dans ce sentiment, avec d'autant plus d'énergie, que vous croirez avoir plus de sujets de crainte.

Ce qui ravit le plus le cœur de Dieu, et ce qu'il demande surtout de vous, dans votre état présent, c'est l'espérance contre toute espérance, c'est-à-dire contre l'impossibilité apparente de voir se réaliser ce que vous espérez,

2<sup>o</sup> Quant à l'horrible tentation que vous m'exposez dans votre lettre, j'avoue qu'il serait difficile d'en imaginer une plus effrayante, soit en elle-même, soit dans ses circonstances. Gardez-vous bien, pourtant, de vous laisser abattre. Sachez d'abord que ces épreuves, les plus douloureuses de toutes, sont celles par lesquelles Dieu fait passer d'ordinaire les âmes qu'il aime le plus. J'en ai entre les mains actuellement, qui sont, à cet égard, dans des états qu'on ne peut décrire, et dont le seul récit vous ferait horreur. Toute la partie inférieure de l'âme est entourée de ténèbres et enfoncée dans la boue. Dieu conserve et soutient la volonté libre, la partie supérieure, sans lui donner aucun sentiment de son appui. Il l'éclaire d'une clarté de pure foi toute spirituelle, où les sens ne voient rien; et la pauvre âme, abandonnée, en apparence, à toute sa misère, livrée en proie à la malice des démons, est réduite à une affreuse désolation, et endure un vrai martyre. Lisez, sur cela, dans Guilleré, le chapitre où il parle de l'excès des tentations.

Il faut, à la vérité, craindre toujours, mais sans trouble

et sans abattement, et en penchant beaucoup plus vers la confiance. N'oubliez jamais que le Tout-Puissant, qui a ses desseins dans ces voies si cachées, s'empare alors du fond de l'âme, et la soutient divinement, sans qu'on s'en aperçoive. Dieu vous fait une grâce qu'il refuse souvent à bien d'autres, dans cet état : celle de sentir, ou du moins, de connaître et de discerner que vous aimeriez mieux être mise en pièces que de donner le moindre consentement.

3° Ne soyez point embarrassée pour la manière de confesser les pensées et suggestions de l'ennemi ; il n'en faut point parler du tout. Quant à la manière de les désavouer, la meilleure, la plus aisée et la plus efficace, pour les personnes de votre voie, est celle que vous avez déjà adoptée : je veux dire un simple regard de l'âme vers son Dieu ; un mouvement intérieur, sans agitation et sans trouble, par lequel elle se détourne des créatures et d'elle-même, pour se tourner vers son Créateur. C'est la vraie conversion du cœur à Dieu ; servez-vous-en, en tout et pour tout, tant qu'il plaira à sa bonté de vous faire cette grâce. Vous pouvez cependant, quelquefois, mais sans vous y croire obligée et sans faire d'effort violents, former quelques actes réfléchis de désaveu : « Mon Dieu, préservez-moi de tout consentement volontaire ; faites-moi mourir plutôt que de consentir librement à vous offenser en quoi que ce soit ; oui, la mort plutôt que le péché, ô mon Dieu ! Mais, pour ce qui est de la peine, du déchirement de cœur, de la désolation intérieure, de l'humiliation et de l'abjection, je l'accepte pour tout le temps qu'il vous plaira. »

4° L'impression foudroyante de la justice de Dieu, les angoisses et les amertumes intérieures qui s'ensuivent, sont en vous, évidemment, une autre épreuve de Dieu. Il n'est pas moins évident que la paix et la tranquillité, qui



se joignent à ces sentiments douloureux, naissent de la soumission que Dieu maintient au fond de votre âme. Cette paix, avec la conviction intérieure que tout ce que vous faites est inutile pour le ciel, n'est pas si mal aisée à entendre, que vous pensez, du moins aux directeurs qui ont quelque expérience. La paix vient de Dieu ; elle réside au fond de l'âme, ou, comme dit saint François de Sales, dans la fine pointe de l'esprit. La conviction effrayante n'est autre chose qu'une impression vive, que le démon a permission de faire dans la partie inférieure, ou, pour ainsi dire, dans l'extérieur et le sensible de votre âme. C'est cette impression diabolique qui fait le martyre de l'âme, et c'est la soumission que Dieu lui donne qui fait la paix au-dessus de tout sentiment. Voilà ce qui est certain, je vous l'assure. Si vous en aviez une vue aussi distincte que moi, vous ne seriez plus dans l'épreuve. Contentez-vous donc que Dieu vous en laisse une vue presque imperceptible, et je ne sais quel sentiment confus, qui vous tient en paix. Du reste, à défaut même de ce sentiment, l'obéissance doit vous suffire : obéissance et abandon. Dites sans cesse, par une ferme disposition actuelle de votre volonté : « Dieu fera de moi tout ce qu'il lui plaira ; mais je veux toujours, en attendant, l'aimer et le servir de mon mieux, et espérer en lui ; j'espérerais encore, quand je me verrais aux portes de l'enfer. » Il est de foi que Dieu n'abandonne jamais ceux qui se donnent à lui, et qui mettent en lui toute leur confiance. Dites donc : « Il est le Dieu de mon salut, jamais mon salut ne sera plus en assurance qu'en le remettant entre ses mains, et en me confiant pleinement à son infinie bonté, puisque, de moi-même, je ne suis propre qu'à me perdre et à tout gâter. »

5<sup>o</sup> Les troubles de la partie inférieure, dans les accès de

vos peines, ne sauraient détruire cette paix de votre esprit, tant que votre soumission à Dieu sera entière. Cela s'appelle avoir la paix de Dieu solide et non suspecte. A l'égard des pensées fâcheuses, des folies d'imagination et autres tentations, il faut : 1. Les laisser tomber, autant qu'on le peut, comme on laisse tomber une pierre dans l'eau. 2. Quand on ne peut y réussir, ce qui arrive souvent, au temps des épreuves, il faut se laisser crucifier comme il plaît à Dieu, et souffrir les maladies de l'âme, tout comme celles du corps, en patience, en paix, soumission, confiance et total abandon, ne voulant que la volonté de Dieu, en union avec Jésus-Christ.

6<sup>o</sup> Votre *fiat*, à l'égard des choses que vous désapprouvez, tout en gardant les dehors, par charité, est tout ce que Dieu demande de vous. Oh ! mon Dieu, ma chère Sœur, combien plusieurs âmes que je connais se croiraient heureuses, si Dieu leur laissait toutes les consolantes ressources qu'il vous laisse !

7<sup>o</sup> Le désir foncier du recueillement est un recueillement très-réel, quoique sans jouissance. S'il est moins consolant que le recueillement sensible, il n'en est que plus désintéressé, et, par conséquent, plus méritoire. Dans cet état, on ne s'approprie rien, parce qu'il semble qu'on n'a rien du tout.

8<sup>o</sup> L'impatience que cause en vous le sentiment de votre néant n'est qu'un petit dépit d'amour-propre orgueilleux ; ce serait une grande imperfection, si elle était consentie ; car il faut déplorer sa misère avec une humble tranquillité. « Apprenez, dit saint François de Sales, à supporter vos propres misères, comme vous devez supporter les misères du prochain. »

9<sup>o</sup> Je ne suis pas surpris du redoublement de vos peines

et de vos tentations, depuis la retraite. Si vous compreniez, comme moi, les bons effets qu'elles doivent opérer, en purifiant jusqu'aux plus secrets replis de votre cœur, vous en béniriez Dieu sans cesse ; car c'est une grande grâce réservée à certaines âmes que Dieu veut conduire au pur amour, en les détachant de tout, et surtout d'elles-mêmes.

10° Il est bon de faire quelques pénitences extérieures avec discrétion ; mais il n'en faut pas trop faire. Tant que durera votre épreuve présente, vous devez surtout faire consister le renoncement à accepter cette épreuve avec une complète soumission. Vous avez encore beaucoup à faire, pour arriver à ce parfait abandon ; et je ne voudrais pas que vous perdiez de vue ce genre de mortification, pour en pratiquer d'autres beaucoup moins nécessaires. Sachez que vos orages intérieurs ne s'apaiseront que lorsque vous vous serez abandonnée à toutes les volontés de Dieu, sans réserve, sans fin, sans bornes. Dieu soit béni de tout et en tout. *Amen.*

## LETTRE NEUVIÈME

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN (1734)

Anéantissement et agonie spirituelle

Ma chère Sœur,

1° L'impression si vive de votre néant devant Dieu est une des plus salutaires opérations de la grâce du Saint-Esprit. Je sais tout ce que cette opération a de douloureux ; il semble à la pauvre âme qu'elle va tomber dans un véritable anéantissement, mais elle n'est que plus près de la

véritable vie. En effet, plus nous nous enfonçons dans notre néant, plus nous sommes dans la vérité, puisque le néant est notre fond, d'où nous avons été tirés par la pure bonté du Seigneur. Nous devrions donc nous y tenir constamment, pour rendre, par notre anéantissement volontaire, un continuel hommage à la grandeur et au tout infini de notre Créateur. Rien n'est plus agréable à Dieu que ces hommages ; rien ne nous assure plus infailliblement son amitié ; mais aussi, rien ne vexe davantage notre amour-propre. C'est un sacrifice d'holocauste, dans lequel il est complètement consumé par le feu du divin amour. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il résiste si violemment, et qu'au moment surtout où le dernier coup va lui être porté, il fasse éprouver à l'âme de mortelles angoisses. La douleur que l'on ressent alors est comme celle d'une personne agonisante ; et ce n'est que par cette agonie douloureuse et par la mort spirituelle qui la suit, qu'on peut arriver à la plénitude de la vie divine et à une intime union avec Dieu. Que faire, lorsque cette heure douloureuse et bienheureuse est arrivée, sinon imiter Jésus-Christ sur la croix, remettre son âme à Dieu, s'abandonner de plus en plus à tout ce qu'il plaira au souverain Maître de faire de sa pauvre créature, et demeurer dans cette agonie autant qu'il lui plaira.

2° Tant que durent ces opérations crucifiantes, l'esprit, la mémoire, la volonté, tout est dans un vide affreux, dans le rien. Aimons ce vide immense, puisque Dieu daigne le remplir ; aimons ce rien, puisque l'infini de Dieu s'y trouve. Bon courage, ma chère fille, consentons à tout avec un saint abaissement d'esprit de Jésus-Christ crucifié. C'est de là que doit venir toute notre force. Accoutumons-nous à dire, aux approches de ces agonies : Oui, je veux, Seigneur,

tout ce que vous voulez, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ! Que pourrions-nous appréhender dans une telle compagnie? Dans les tentations les plus fortes, un simple abaissement aux pieds de ce Dieu sauveur calmera tout; il vous rendra victorieuse, et, par sa force, il fera triompher votre faiblesse de tous les artifices du tentateur.

3<sup>e</sup> La révolte des passions, sans que vous y ayez donné aucun sujet, la vivacité intérieure, les inquiétudes et les troubles involontaires, ces misères et cent autres sont permises en vous, pour deux raisons : 1. pour vous humilier extraordinairement, en vous faisant sentir quel comble de misère, quel abîme de corruption vous portez dans votre fond; par conséquent, ce que vous feriez sans la grande miséricorde de Dieu; 2. afin que, de nouvelles opérations intérieures survenant, tous ces germes de mort, cachés au fond de votre âme, puissent en être arrachés comme de mauvaises herbes, qui ne paraissent à fleur de terre que pour donner plus facilement prise à l'habile main du jardinier. Ce n'est qu'après avoir ainsi complètement nettoyé la terre, qu'il pourra y faire croître des plantes salutaires, des fleurs odorantes et des fruits choisis. Laissez-le faire, abandonnez-lui entièrement la culture de cette mauvaise terre qui, d'elle-même, ne peut porter que des chardons et des épines; ne vous inquiétez pas, contentez-vous de vous sentir bien humiliée et bien confondue; tenez-vous avec un profond abaissement dans ce bournier, comme Job sur son fumier; c'est votre place; attendez que Dieu vous en retire, et cependant laissez-vous purifier par lui. Que vous importe, pourvu que vous soyez à son gré? Les Princes prennent quelquefois plaisir à éclabousser leurs favoris, à les faire tomber dans l'eau, même dans un bour-

bier ; alors le plaisir du favori, c'est de voir le prince prendre le sien à les mettre dans cet état.

4° Quand vous sentez des mouvements de pusillanimité et de crainte, humiliez-vous, en vous disant à vous-même : Tout cela, et bien moins encore que cela, est impossible à ma faiblesse ; mais tout cela, et mille fois plus que tout cela, devient possible et facile, avec la grâce de Jésus-Christ, en qui seul j'espère et de qui j'attends mon bien.

5° Mais voilà ce qu'il y a dans cette épreuve de plus fort, de plus rude et de plus évidemment conforme aux voies par lesquelles sont conduites les âmes privilégiées : c'est la vive pensée que Dieu vous rejette, qu'il vous abandonne, comme à jamais indigne de ses faveurs. O ma chère Sœur, vous seriez maintenant trop contente, si vous compreniez, comme moi, quelle est en cela même l'aimable conduite de Dieu à votre égard. Tout ce que je puis vous dire là-dessus, et je le dis sans savoir si, dans votre état d'épreuve, il plaira à Dieu de vous le faire comprendre, c'est que jamais vous n'avez aimé Dieu aussi purement qu'aujourd'hui, et que jamais vous n'en avez été tant aimée. Mais cet amour est si caché au milieu de vos tourments et de vos misères apparentes, qu'un directeur a besoin d'une certaine expérience pour pouvoir le reconnaître. Mais ayez patience : à ces ténèbres effrayantes succéderont de brillantes lumières et des clartés qui vous raviront.

Oui, ma chère Sœur, vous pouvez me croire, bien qu'en ce moment vous ne puissiez me comprendre ; car je ne vous dis que ce dont Dieu m'a donné la certitude. Cette partie la plus amère de votre épreuve, ces impressions de séparation de Dieu qui vous mettent dans une sorte d'enfer, voilà la plus divine de toutes les opérations de l'amour

divin en vous ; mais cette opération est toute cachée sous les apparences les plus contraires. C'est le feu qui semble détruire l'âme, pour la purifier de tout amour-propre, comme on purifie l'or dans le creuset. Oh ! que vous êtes heureuse, sans le savoir ! que vous êtes chérie, sans le comprendre ! que Dieu opère de grandes choses dans votre intérieur, d'une manière d'autant plus sûre, qu'elle vous est plus obscure et plus inconnue ! C'est notre faiblesse, ô mon Dieu, c'est notre misérable amour-propre, c'est notre orgueil qui vous réduit à ne pouvoir nous faire de grandes grâces qu'en nous les cachant, et, pour ainsi dire, à notre insu, de peur que nous ne corrompions vos dons en nous les appropriant par de vaines, secrètes et imperceptibles complaisances. Voilà, ma chère Sœur, tout le mystère de cette conduite si cachée de Dieu.

Bref, ma chère Sœur, ne craignez rien ; tenez ferme ; ayez bon courage ; Dieu est avec vous et en vous ; vous n'avez rien à craindre, lors même que vous seriez en enfer, et au milieu des démons déchainés. Rien ne vous peut arriver sans la permission de Dieu ; et il ne peut rien permettre qui ne tourne à votre avantage. Vous êtes donc en sûreté tant que vous vous confierez aux bontés d'un ami si fidèle, d'un Père si tendre, d'un protecteur si puissant, d'un Époux et d'un amant si passionné ? Car ces noms si tendres et si aimables sont ceux qu'il daigne lui-même se donner dans l'Écriture, et dont il remplit si parfaitement la signification à votre égard.



# LETTRE DIXIÈME

A LA SŒUR CHARLOTTE-ELISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX

Mort mystique. Son utilité

*Lunéville, 1733*

Ma très-chère fille,

Je comprends très-bien que l'état où il plaît à Dieu de vous mettre est très-pénible à la nature, mais je suis un peu surpris que vous ne compreniez pas encore que Dieu veut par là opérer en vous une mort totale, pour vous faire vivre ensuite d'une vie toute surnaturelle et divine. Vous lui avez demandé cent fois cette mort mystique, et il vous exauce; plus votre misère apparente croît, et plus vous êtes assurée que Dieu opère cette nudité et cette pauvreté d'esprit dont parlent les mystiques. Je vous renvoie aux œuvres de Guilleré, où vous trouverez votre état présent très-bien expliqué.

Mais que faut-il faire, allez vous me dire? — Rien, rien, ma fille, que de laisser faire Dieu, et prendre garde de gêner par une activité inopportune l'opération de Dieu; vous abstenir même des actes de résignation sensible, si ce n'est lorsque vous sentirez que Dieu vous en donne le mouvement. Demeurez donc comme une souche, et vous verrez plus tard les merveilles que Dieu aura opérées durant cette nuit silencieuse. Mais l'amour-propre ne peut souffrir de se voir ainsi totalement dépouillé et réduit à rien. Lisez et relisez ce que Guilleré dit de ce rien, et vous bénirez Dieu qui vous met en possession de ce trésor. Pour moi, je ne

puis que l'en bénir, et trouver votre sort digne d'envie ; car sachez qu'il y a peu de personnes à qui Dieu fasse la grâce de passer par un état de si grand dépouillement.

Les sécheresses épouvantables dont vous me parlez sont la suite ordinaire de cette grande nudité. Dieu vous soutient insensiblement, comme vous l'éprouvez vous-même ; et il est si vrai que cet état vient de Dieu, que vous y possédez un fond de paix au-dessus des sens, et que, devant Dieu, vous seriez fâchée ne n'y être pas. Vous n'avez besoin que de patience, de résignation et d'abandon : encore ces dispositions doivent-elles être insensibles. Souvenez-vous que Dieu voit, dans le fond de votre cœur, tous vos secrets désirs. Cette assurance doit vous suffire : un cri retenu vaut bien un cri poussé, dit l'évêque de Meaux.

Abandonnez ces réflexions et ces continuels retours sur vous-même, sur ce que vous faites et ne faites pas ; vous vous êtes abandonnée toute à Dieu, et livrée à lui cent et cent fois ; il ne faut pas vous reprendre ; laissez-lui le soin de tout. Votre comparaison est très-juste : Dieu vous lie les pieds et les mains pour opérer lui seul en vous, et vous ne faites que vous remuer par mille vains efforts, pour rompre ce lien sacré et opérer de vous même, selon le penchant de la nature. Quelle infidélité ! Dieu ne demande de vous d'autre travail que de demeurer en repos dans vos chaînes et dans vos impuissances. Pour vos devoirs, faites l'extérieur le moins mal qu'il se pourra, et je vous réponds de l'intérieur ; car c'est Dieu qui s'y met d'une façon imperceptible, pour vous tirer hors du sensible. Le seul sentiment de votre misère et de votre corruption montre la présence de Dieu ; mais d'un Dieu qui se cache pour demeurer plus réellement présent, et se dérobe pour mieux se donner. Lisez la-dessus Guilleré.

Dieu a permis votre première imprudence, pour vous procurer, sans y penser, un soulagement nécessaire, et, en même temps, pour mortifier et humilier votre amour-propre. Oh ! l'heureuse imprudence ! Dieu a permis peut-être encore la seconde pour vous tirer de votre emploi. Puisque vous n'aviez ni parlé ni agi dans ce dessein, n'en ayez aucun scrupule, n'y pensez plus et laissez faire la divine Providence. N'est-ce pas, de sa part, une attention bien paternelle, que de permettre qu'il vous soit échappé innocemment une fausse démarche, dont le résultat a été de vous faire en même temps soulager et humilier, en vous laissant la satisfaction de n'avoir contribué en nulle façon à votre soulagement ?

Laissez augmenter vos frayeurs de la mort et du jugement, tant qu'il plaira à Dieu ; ne faites rien de positif pour avoir ces frayeurs ni pour vous en délivrer ; en un mot, soyez entre les mains de Dieu comme un corps mort, qui se laisse manier, tourner et retourner comme on veut.

Enfin je ne vois rien de plus simple ni de plus facile, en un sens, que toute votre conduite présente, puisqu'il n'y a qu'à laisser faire Dieu et à demeurer en repos. Mais il faut avouer que ce repos est le plus cruel de tous les tourments pour la nature maudite, qui, vivant de ses propres opérations, en redoute la perte autant que la mort et l'anéantissement.

## LETTRE ONZIÈME

## A LA MÊME

Même sujet. — Avant la retraite.

*Nancy, 1734*

La manière dont vous devez faire votre retraite est des plus simples, mais elle ne pourra manquer d'être pénible, à cause de la situation intérieure où il plaît à Dieu de tenir votre âme en ce moment.

1<sup>o</sup> N'oubliez pas, ma chère Sœur, qu'après que nous avons franchi les premiers degrés de la vie spirituelle, tout notre avancement s'opère par voie de perte, de destruction, d'anéantissement. Il faut nécessairement mourir à tout ce qui est créé, sensible et humain, pour arriver à posséder, dans toute sa plénitude, la vie de l'esprit, de la grâce de Dieu. Par conséquent, vous devez vous attendre, durant cette retraite, non à des lumières sensibles et à des goûts spirituels et savoureux pour Dieu et pour les choses divines, mais à tomber, au contraire, dans de plus grandes ténèbres, de plus grands dégoûts, une plus complète insensibilité. N'ayez donc plus d'autre désir que de recevoir tout ce qu'il plaira à ce souverain Maître et Seigneur de vous donner ; car, après vous être abandonnée à lui, vous devez regarder votre intérieur comme une terre qui n'est plus à vous, mais à lui seul, pour y semer tout ce qu'il voudra, lumières ou ténèbres, goûts ou dégoûts, en un mot, tout ce qu'il lui plaira, et même rien, s'il le veut ainsi. Oh ! que ce rien est terrible à l'amour-propre ! mais

qu'il est bon et avantageux à l'esprit de la grâce et à la vie de la foi ! Dieu n'opère parfaitement en nous qu'à mesure que nous sommes plus fermement établis, par notre volonté, dans le rien, puisque c'est dans la mesure de l'acquiescement de notre volonté à ce rien qu'il trouve en nous plus ou moins de résistances et d'empêchements à ses divines opérations.

2<sup>o</sup> Dans cet état de dépouillement, il ne faut point forcer vos dispositions par des méthodes ou des sujets qui vous gênent. Méditez, en simplicité, sur la vie et sur les mystères de Jésus-Christ, comme vous pourrez. Lisez saint François de Sales et quelques lettres de sainte Chantal, qui traitent des états de peines et de privations ; par extraordinaire, quelques vies de Saints ou de Saintes, plus touchantes, ou le récit des vertus de vos saintes Mères et Sœurs ; ces lectures serviront à vous instruire et vous consoleront.

3<sup>o</sup> Pendant la journée, tenez-vous renfermée avec Dieu, dans votre intérieur, pour y agréer et accepter toutes les différentes dispositions de sa paternelle Providence, avec un entier abandon et une remise totale de vous-même. Vous pratiquerez ainsi le vrai recueillement, où l'oisiveté n'est nullement à craindre.

Quand vous éprouverez plus d'attrait ou de facilité à former des actes ou des colloques familiers avec Dieu ou avec Notre-Seigneur, vous suivrez doucement ces impressions de la grâce ; mais sans efforts ni empressement. Vous suivrez l'avis de saint François de Sales, qui veut que ces actes soient coulés et comme distillés par la pointe de l'esprit. Du moment qu'il faudrait faire quelque effort pour continuer, cessez aussitôt, et rentrez humblement dans votre intérieur.

Tenez-vous dans ce repos du fond du cœur, dégagée des pensées des choses extérieures, comme parle Fénelon ; j'entends des pensées volontaires ; car, pour celles qui ne font que passer, il ne faut pas seulement y prendre garde. Que si on s'en trouve obsédé malgré soi, alors patience, paix et abandon.

Il va sans dire que vous serez très-fidèle et très-exacte à accomplir les exercices marqués pour le temps de la retraite.

Si vous observez ces règles, vous n'aurez pas sujet de craindre la perte du temps ; craignez seulement que cette misérable crainte, née uniquement de l'amour-propre, ne vous trouble et ne vous distraie du simple recueillement ; vous le devez conserver comme un trésor précieux, quelque mince, sec, aride qu'il puisse être. Car, par rapport à vous, il n'y a rien de plus important que ce recueillement en Dieu, sans lequel il ne pourrait accomplir en vous ses divines opérations. Si vous vous tenez unie à lui, vous pouvez être certaine qu'il agira en vous, quoiqu'il le fasse d'une manière insensible, et que le résultat de son action doive être, en ce moment, de vous appauvrir et de vous dépouiller de plus en plus, plutôt que de vous enrichir et de vous remplir. Quand on est parvenu, par la grâce, à se trouver insupportable à soi-même, et à n'avoir plus la moindre satisfaction dans ses œuvres, il ne reste plus qu'à se supporter soi-même avec douceur et à user envers soi de la même charité dont on doit user envers le prochain ; c'est saint François de Sales qui nous donne cet avis. Heureux qui, à force de détruire l'amour-propre qui est le faux amour de soi-même, ne s'estime plus en rien, et ne s'aime que par pure charité, comme on aime le prochain et même ses ennemis, malgré cette espèce de

mépris et d'horreur de soi-même. Oh ! qu'il faudra bien encore passer par d'autres degrés et épreuves, avant que d'en venir au point de ne nous aimer plus que du véritable amour de pure charité. Je prie Dieu, de tout mon cœur, de vous en faire la grâce.

## LETTRE DOUZIÈME

### A LA MÊME

Même sujet. — Après la retraite.

*4 novembre 1734*

1<sup>o</sup> Je commence par vous avouer franchement que, tout compatissant que je suis naturellement, je n'ai pu vous plaindre et je me suis même réjoui intérieurement en Dieu en lisant votre lettre. Il est arrivé ce que j'avais osé vous prédire, lorsque vous entrâtes en retraite.

2<sup>o</sup> Vous savez ce que je pense du vif sentiment de notre faiblesse et de nos impuissances. Ce sont, dit Fénelon, autant de grâces qui nous réduisent à désespérer de nous-mêmes, pour ne plus rien espérer que de Dieu seul. C'est alors, ajoute-t-il, que Dieu commence à faire des merveilles dans une âme. Mais, pour l'ordinaire, il y opère alors en cachette et à son insu, pour préserver cette âme des pièges de l'amour-propre.

3<sup>o</sup> La manière dont Dieu vous a fait passer la grande fête de tous les Saints est bien dure à la nature, mais infiniment salutaire, selon la grâce. Aveugles que nous sommes ! laissons faire Dieu ; au lieu d'avancer, nous



reculerions beaucoup, s'il nous conduisait selon nos désirs et nos vœux, même les plus saintes en apparence.

4° Vous vous sentez sans foi, sans espérance et sans charité ; c'est que Dieu vous ôte tout le sensible de ces vertus pour les placer dans la fine pointe de l'esprit. Il vous met, par là, en état de lui faire un complet sacrifice de toute satisfaction : et c'est ce qu'il y a de meilleur. De quoi donc vous plaignez-vous ? C'est la nature désolée qui gémit de ne rien sentir que des peines, des sécheresses, des agonies intérieures. Ce sont, pour elle, des coups de mort ; mais aussi faut-il qu'elle meure avant que nous recevions la nouvelle vie de la grâce, vie toute sainte et toute divine. Je connais des âmes qui passent par les plus fréquentes et les plus terribles agonies, en sorte qu'il leur semble, comme à vous, qu'à chaque moment elles vont expirer ; c'est comme un criminel sur la roue qui n'attend que le coup de grâce, qui, en lui arrachant ce misérable reste de vie, doit finir ses tourments. Courage, patience, abandon, confiance en Dieu ! Encore vous fait-il une grande grâce, une signalée faveur, en vous laissant apercevoir de temps en temps un soutien imperceptible.

Les différentes secousses que ce bon Maître vous fait éprouver, le vif souvenir de vos péchés et de vos misères sont des opérations divines, très-crucifiantes, destinées à vous épurer comme l'or dans le creuset. Comment donc pourrais-je vous plaindre ? J'ai plutôt lieu de vous féliciter comme on félicitait jadis les saints martyrs, qui s'estimaient eux-mêmes heureux, au milieu de leurs tortures et des plus cruels tourments.

5° Le regret que vous seriez tentée d'éprouver à l'égard des consolations goûtées dans vos retraites précédentes, n'est qu'une illusion dont il faut soigneusement vous pré-

server. Jamais vous n'avez fait de retraite aussi utile, par la grâce de Dieu, Il vous l'a même un peu fait sentir, quand il vous a animée d'une si grande force pour lui faire le sacrifice des goûts et des consolations sensibles.— Mais, ajoutez-vous, ce sacrifice, Dieu l'a rejeté! — Voilà encore la tentation et l'illusion. Dieu en permet le retour pour vous crucifier à diverses reprises. *Fiat! fiat!* Quand Dieu ôte parfois la tranquillité, eh bien! qu'elle s'en aille avec tout le reste; Dieu demeure toujours, et il suffit de l'aimer avec d'autant plus de pureté qu'il ne reste que lui seul. C'est lui seul aussi alors qui travaille divinement à notre perfection, par ces dénûments intérieurs que la nature abhorre tant, comme sa dernière mort, son dernier anéantissement et sa perte définitive. Prenons patience. *Fiat! fiat!* On ne va solidement à la perfection que par les voies de pertes, d'abnégation, de dépouillement, de mort à tout, d'anéantissement complet et d'abandon sans réserve. Ne nous étonnons pas de l'affliction qu'en éprouve notre sensibilité et notre raison elle-même, cette pauvre raison si aveugle dans les voies de la foi: car c'est de sa part un aveuglement étrange que d'aspirer uniquement à la perfection, par les voies de lumières, de goûts intérieurs et de consolations, qui auraient pour infaillible résultat de faire vivre en nous l'amour-propre, et de le mettre en état de tout gâter.

6° C'est justement le vif sentiment de votre extrême fragilité, qui a dû être un de vos grands soutiens, parce qu'en vous faisant comprendre que vous êtes exposée à tomber à chaque pas, il vous inspire une totale défiance de vous-même, et vous fait pratiquer une aveugle confiance en Dieu; c'est dans ce sens que l'Apôtre dit: Lorsque je me sens plus faible, c'est alors que je suis plus fort, parce que

le vif sentiment de ma faiblesse me revêt, par une plus entière confiance, de toute la force de Jésus-Christ.

7° Rien de plus simple que la conduite à tenir pour bien profiter de votre état pénible et crucifiant : un *oui* habituel du cœur, un humble *fiat* ; un entier abandon et une parfaite confiance, voilà tout. Depuis le matin jusqu'au soir, vous n'avez à faire que cela. Il vous semblera ne faire rien, et tout se trouvera fait, et d'autant mieux fait, que vous demeurerez toujours dans une profonde humilité, sans aucun secours de ces misérables mécontentements qui ne contentent pas Dieu, mais notre amour-propre, dit encore notre bien cher Père, saint François de Sales.

## LETTRE TREIZIÈME

A LA MÈRE LOUISE-FRANÇOISE DE ROSEN (1736)

Purgatoire de l'âme

Ma chère Sœur,

En lisant votre lettre, je ne fus pas plus tôt arrivé à l'endroit où vous me dépeignez votre état pénible, que, par un mouvement indélébé, je me jetai intérieurement aux pieds de Jésus-Christ pour l'en remercier. Mille et mille expériences me convainquent chaque jour plus sensiblement que les peines intérieures purifient une âme jusque dans son fond et ses replis les plus cachés, et la sanctifient bien plus efficacement que les mortifications, les pénitences et les croix extérieures. Je ne puis donc que bénir Dieu de la bonté dont il use envers vous et vous encourager à y

correspondre fidèlement. Vous n'aurez pour cela qu'à observer les points suivants :

1<sup>o</sup> Ni dans la circonstance présente, ni durant tout le temps que durera votre épreuve, il ne faut vous attendre à recevoir d'autre consolation que celles qu'il plaira à Dieu de vous donner ; car un ange du ciel ne saurait tirer une âme du creuset où Dieu la retient pour la purifier de plus en plus.

2<sup>o</sup> De plus, il est certain que le crucifiement intérieur est d'autant plus grand que Dieu a dessein d'élever l'âme à un plus haut degré d'amour et d'union avec lui.

3<sup>o</sup> La crainte de la réprobation ne me paraît nullement extraordinaire ; elle est, au contraire, assez commune aux bonnes âmes que Dieu veut faire arriver à la perfection.

4<sup>o</sup> Dieu, dans cette peine, me paraît bien ménager votre faiblesse, puisqu'il vous y donne un abandon et une confiance en lui, qu'il veut bien rendre souvent sensible ou du moins aperçue. Combien d'âmes, dans cet état, sont privées de cette consolation !

5<sup>o</sup> Dieu, en cette matière, comme dans toute autre chose, vous instruit si bien par les impressions intérieures de sa grâce, qu'il vous porte précisément et constamment à pratiquer ce qu'il désire de vous, en sorte que je pourrais me contenter de vous dire ces deux mots : 1. votre état présent me paraît le meilleur où vous vous soyez trouvée durant toute votre vie, et la plus grande grâce que vous avez reçue ; 2. Dieu vous y apprend tout ce qu'il faut ; continuez et vivez en paix.

Cependant, essayons si, en relisant votre lettre, Dieu voudra me mettre en état d'éclaircir, par quelques explications, la direction déjà parfaitement suffisante que je viens de vous donner en son nom.

1° Toutes les pensées qui vous représentent Dieu comme ayant cessé d'être animé envers vous de cette miséricorde infinie qu'il possède en lui-même, ne sont autre chose que les éléments de votre épreuve. Ce sont les divers traits de la peine foncière de réprobation que Dieu veut que vous supportiez. Cette peine est votre martyre, et ces différentes suggestions de l'ennemi sont les différentes flèches qu'il décoche par permission divine. Au lieu de blesser votre corps, elles percent votre cœur et votre âme, et elles n'en sont pas, assurément, moins méritoires pour cela.

2° Cette idée et cette persuasion que la mesure de vos péchés est comblée, vous est certainement inspirée par l'esprit de mensonge et non par le Saint-Esprit; mais si Dieu n'en est pas l'auteur, il permet qu'elle vous tourmente, et il le permet dans votre intérêt. Outre que cette épreuve est très-humiliante, la douleur qu'elle cause est un feu qui ne peut manquer de vous purifier d'autant plus complètement que ses flammes sont plus brûlantes, et que votre âme est mise plus fréquemment dans le creuset.

3° Votre prétendue tiédeur, votre sécheresse, votre insensibilité, sont les suites et les effets de cette douloureuse persuasion imprimés dans votre âme; ce sont des flammes qui doivent, non dévorer, mais purifier la victime, afin qu'elle soit plus propre à être consumée par le feu du pur amour.

4° J'en dis autant des efforts que fait votre cœur pour s'élancer vers Dieu. Ces efforts auxquels Dieu ne paraît répondre qu'en vous repoussant, deviennent, dans quelques personnes, si violents et si douloureux, qu'ils produisent ce que Bossuet appelle l'amour désespéré ou le désespoir d'amour. Ce mouvement, qui n'a du désespoir que l'apparence, est en réalité le plus véhément de tous

les amours. Voilà, dit ce grand évêque, comme la grâce imite quelquefois ce que fait faire à des insensés l'amour profane des créatures.

5° C'est un surcroît de grâce que de pouvoir faire l'acte héroïque de saint François de Sales, et de se dire : « Si je dois être éloigné de mon Dieu durant l'éternité, il faut au moins, pendant ma vie, l'aimer et le servir. » C'est un soutien dont beaucoup d'âmes sont privées; servez-vous-en, mais ne vous y attachez pas, car Dieu pourrait bien vous l'ôter, du moins sensiblement.

6° C'est très-sagement fait de multiplier vos communions dans un état où cet appui vous est si nécessaire. Vous devez vous estimer trop heureuse de pouvoir vous munir de ce secours.

7° La foi, l'abandon, la confiance, l'espérance contre l'espérance, sont vos plus puissants soutiens. Que si Dieu vous privait de la consolation d'apercevoir en vous ces sentiments, il ne vous resterait plus qu'à vous abandonner sans fin, sans bornes et même sans aucun soutien sensible et aperçu. Dieu, alors, vous soutiendrait dans le fond de votre âme d'une manière incompréhensible; mais la pauvre âme qui ne sent en aucune manière cet appui, et qui, au contraire, se croit complètement abandonnée, éprouve une douleur qui fait de cet état une sorte d'enfer. Mais, pour vous, vous n'êtes encore qu'en purgatoire; et ce purgatoire est si purifiant et si plein de trésors de grâces, que je prie Dieu de ne vous en tirer qu'après vous y avoir enrichie pour l'éternité, et vous y avoir rendue aussi pure et aussi brillante devant lui, que nombre d'autres âmes très-vertueuses le sont devenues par la vertu de ces mêmes épreuves.

8° Cette paix que vous goûtez dans la souffrance, voilà

la vraie paix de Dieu, sans crainte de mélange d'illusion. Au lieu de fidélité, de courage, de force, de ferveur dans l'oraison, vous ne trouvez en vous qu'infidélité, que faiblesse, que tiédeur, qu'indévotion ; cela doit être : voilà ce qui doit opérer votre anéantissement devant Dieu. O heureux état d'anéantissement ! Une bonne âme me disait, il y a quelques jours, qu'elle craignait de sortir d'un certain état affreux. — Et pourquoi ? lui dis-je. — C'est, mon Père, répliqua-t-elle, que je crains de perdre mon état d'anéantissement devant Dieu, qui me charme plus que toutes les grâces sensibles, douces et consolantes.

Voici quatre mots pour votre chère sœur, car je remarque qu'à l'égard de toutes les deux, Dieu laisse peu à faire aux directeurs : d'où je conclus, en passant, que vous devez l'une et l'autre les consulter rarement ; le contraire serait une espèce d'infidélité au grand Maître intérieur, qui veut presque seul vous conduire l'une et l'autre.

Venons au fait :

1<sup>o</sup> Dieu me paraît, jusqu'ici, ménager encore d'avantage la faiblesse de cette chère Sœur. L'obscurité et les sécheresses sont les épreuves en un sens les moins pénibles ; et cependant elles sont très-fructueuses, parce que l'âme n'y voyant rien n'y peut rien gâter, et d'ailleurs cela la conduit au plus parfait abandon. Le sien croît, dit-elle, jusqu'à l'étonner. Voilà la grâce des grâces, car toute la perfection se trouve dans le plus parfait abandon où toutes nos volontés sont perdues dans celle de Dieu. L'amour, ainsi pratiqué, est le plus pur et le plus à couvert de toute illusion, de tout vain recours de l'amour-propre.

2<sup>o</sup> Les ineffables consolations que cette chère Sœur a éprouvées, avant de tomber dans cet état d'obscurité et



de sécheresse, n'étaient qu'une miséricordieuse prévenance de la grâce, destinée à gagner totalement le fond et le centre de l'âme, où Dieu voulait établir sa demeure, et opérer ensuite d'une manière insensible. Ces consolations étaient une grande grâce : mais l'insensibilité présente est une grâce bien plus grande encore.

3° Que la bonne Sœur demeure donc tant qu'elle pourra dans cet état de simple remise ou de simple attente, pour n'en sortir que par le mouvement que la grâce intérieure lui imprimera et dans la mesure de ce mouvement : car il ne faut jamais ni prévenir les attraits, ni aller au-delà.

## LETTRE QUATORZIÈME

A LA SŒUR CHARLOTTE-ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX

Explication de ces épreuves. — Direction

*Nancy, 1734*

Ma chère Sœur,

Tant que vous demeurerez dans cet abandon total à l'égard de Dieu, où je vous vois présentement, je vous assure, de sa part, qu'il ne vous abandonnera jamais. Le passé et le présent vous en sont des garanties pour l'avenir. Je comprends que la voie par où le Seigneur vous mène est dure aux sens ; mais, outre qu'il est le Maître, pensez de temps en temps, il vous le permet, aux grands avantages et à la sûreté de cette voie, mais pensez aussi à sa nécessité : c'est la voie ordinaire par laquelle Dieu conduit ses épouses choisies à la perfection qu'il leur destine ; et j'en ai fort peu connu qu'il n'ait pas jugé néces-

saire d'y faire entrer, lorsqu'elles se sont données entièrement à lui.

Mais pourquoi donc ces états si pénibles ? pourquoi ces serremments de cœur qui rendent tout insipide, ces abattements qui font qu'on ne peut plus se supporter ? Pourquoi ? Pour détruire dans les âmes destinées à s'unir parfaitement à Dieu, un certain fond de présomption cachée ; pour attaquer l'orgueil jusque dans son dernier retranchement, pour rassasier d'amertume ce maudit amour-propre qui ne s'attache qu'à l'agréable, jusqu'à ce qu'enfin, ne sachant plus où se prendre, il meure, faute d'aliment et d'entretien, comme le feu s'éteint, faute du bois qui est sa nourriture. Mais cette mort ne s'opère pas en un moment : il faut beaucoup d'eau pour éteindre un grand incendie.

L'amour-propre est comme un hydre à plusieurs têtes qu'il faut successivement couper ; il a plusieurs vies qu'il faut lui arracher l'une après l'autre, si on veut être complètement délivré. Vous avez sans doute remporté un grand avantage, quand vous l'avez fait mourir à la nature et aux sens ; mais ne pensez pas être complètement délivrée de ses obsessions. Il se relève de cette première défaite, et vous attaque sur un autre terrain. Plus subtil désormais, il s'attache au sensible de la piété, et il est à craindre que ce second attachement, beaucoup moins grossier et très-légitime en apparence, ne soit plus fort que le premier. Cependant le pur amour ne peut pas plus s'accomoder de l'un que de l'autre ; il ne peut souffrir que ces consolations sensibles partagent le cœur avec Dieu. Que va-t-il donc arriver ? S'il s'agissait d'âmes moins privilégiées et à l'égard desquelles Dieu n'aurait pas un amour aussi jaloux, il les laisserait jouir en paix de ces

saintes douceurs, et il se contenterait du sacrifice qu'elles lui ont fait des plaisirs des sens. Voilà, en effet, quel est le train ordinaire des personnes dévotes, dont la piété est mêlée d'une sorte de recherche d'elles-mêmes. Assurément, Dieu n'approuve pas leurs défauts ; mais, comme il leur fait moins de grâces, il est aussi moins exigeant en fait de perfection. Ce sont des épouses communes et d'un rang inférieur, dont la beauté peut être moins irréprochable, sans que son Cœur en soit vivement blessé ; mais il a de bien autres exigences, comme il a d'autres desseins, à l'égard de ses épouses choisies.

La jalousie de son amour en égale la tendresse. Désireux de se donner tout entier à elles, il veut aussi posséder leur cœur tout entier, sans aucun partage. Il ne saurait donc se contenter des croix et des peines extérieures qui les détachent des créatures ; il veut les détacher d'elles-mêmes, et faire mourir en elles les dernières racines de cet amour-propre qui s'attache au sensible de la dévotion, qui s'y appuie, qui s'en nourrit et s'y complaît. Pour opérer cette seconde mort, il ôte toute consolation, tout goût, tout appui intérieur, en sorte que la pauvre âme se trouve alors comme suspendue entre le ciel et la terre, sans goûter les douceurs de l'un ni de l'autre. Pour l'homme dont le cœur ne peut vivre sans plaisir et sans amour, cet état est une espèce d'anéantissement, Que lui reste-t-il donc que de s'attacher, non par le cœur qui ne sent plus rien, mais par la fine pointe de l'esprit à Dieu seul, connu et envisagé par la foi obscure et toute nue ? Ah ! c'est alors que cette âme, parfaitement purifiée par cette double mort, entre en société d'esprit avec Dieu, le possède dans les pures délices du pur amour, qu'elle n'aurait jamais pu ni posséder, ni goûter, si son goût spirituel n'avait été doublement

purifié. Mais ceci me mène bien loin ; revenons à votre lettre.

Que de faux pas, dites-vous ! — Mais savez-vous vous-même le remède ? S'humilier doucement, se relever et s'encourager. — Mais, ajoutez-vous, je le fais avec tant de dégoût, de peine, d'ennui, de tristesse ! — Voilà précisément ce qui augmente le mérite, et ce qui fait acquérir la vertu solide, puisqu'elle ne l'est jamais que quand on l'acquiert vaillamment et à la pointe de l'épée, comme dit saint François de Sales.

Ce qui nous environne est bien triste. — Je le comprends à merveille, et c'est par là précisément que Dieu attaque votre cœur par l'endroit le plus délicat. « Oh ! certes, ma fille, dirait saint François de Sales, c'est pour l'avoir tout entier, ce pauvre cœur ! Eh ! donnons-le-lui donc, un peu par force d'abord ; nous le lui donnerons plus tard amiablement, au retour de cette grâce si douce et si suave qu'il a retirée et dont il a ôté le sentiment. » — Mais je doute si j'aime ; tout ce que je sais, c'est que je m'efforce d'aimer. — Aussi est-ce tout ce que Dieu attend de vous ; c'est un axiome reçu en théologie : A celui qui fait ce qui est en son pouvoir, Dieu ne refuse point sa grâce. Efforcez-vous donc d'aimer, et quand ces efforts ne seraient pas les fruits de l'amour, ils vous obtiendront la grâce d'aimer. Dieu vous accorde déjà une grande faveur en vous inspirant le désir de l'aimer ; un jour, je l'espère, il vous conduira plus loin, et comblera ce désir. Dites-vous à vous-même : Je serais consolée et trop consolée si je sentais à présent, pour Dieu ce que je m'efforce de sentir ; mais Dieu, pour le présent, veut m'ôter toute consolation intérieure pour me faire mourir de la seconde mort, qui doit précéder la vie toute surnaturelle et divine de son Esprit, de sa grâce et de son pur amour.

Nous voici dans un bel endroit de votre lettre, où mon cœur s'épanouit devant Dieu : je me contenterai, dites-vous, de faire mes très-humbles remontrances, puis je me tiendrai sur la croix, dussé-je y mourir par obéissance. — Eh ! voilà bien du courage que le bon Dieu vous donne et vous inspire. Il vous tient donc toujours en sa main ; qu'avez-vous à craindre ? Non, vous n'en mourrez pas, ma chère fille, si ce n'est de la seule mort spirituelle, plus précieuse que toutes les vies du monde. — Mais, ajoutez-vous, je serais, cependant, bien aise que Dieu me tirât de l'occasion ou situation où je suis. — Les Saints en pouvaient dire autant en mille rencontres semblables ; mais, plus on serait aise d'être tiré d'un lieu, d'un emploi, plus il y a mérite à vouloir y demeurer, si Dieu le veut. Consolez-vous donc, rassurez-vous, demeurez en paix ; Dieu est avec vous, et un Dieu de bonté, qui supporte les faiblesses, les misères, les fragilités de ses bons amis, avec une tendre compassion, jusqu'à leur défendre de s'en inquiéter ; pourquoi ? Parce qu'il veut qu'une paix inaltérable soit le continuel partage de ceux qu'il aime,

Les actes fréquents d'amour de Dieu, ou même du simple désir de ce saint amour, sont un excellent remède aux craintes des divins jugements et aux frayeurs relatives à la prédestination : je ne suis point surpris des heureux effets produits par ce remède.

J'approuve aussi beaucoup votre réponse à la personne qui vous exposait sa crainte de ne pas aimer Dieu avec assez de désintéressement. C'est une illusion visible du démon, qui, sous prétexte de je ne sais quel amour-propre, voudrait retarder cette âme et l'arrêter dans sa course. Dites-lui que l'amour-propre (je parle de cet amour-propre spirituel, qui, sans être un péché, altère la parfaite pureté

du divin amour) ne se trouve que dans les âmes qui se font des dons de Dieu ou de ses récompenses un motif de l'aimer pour elles-mêmes. Mais c'est l'amour pur et pratiqué des Saints, que d'aimer Dieu pour lui-même, parce qu'il est Dieu, et en tant qu'il est lui-même notre Dieu, notre grande récompense, notre souverain bien, infiniment bon, infiniment aimable; car aimer sa souveraine félicité qui est Dieu lui-même, c'est n'aimer que Dieu; ce sont deux termes qui n'expriment qu'une même chose, et on ne peut aimer Dieu que tel qu'il est en lui même; or, en lui-même, il est essentiellement notre souverain bien, notre dernière fin et notre félicité éternelle.

Mais dira quelqu'un, si Dieu n'était pas notre félicité, ne devrions-nous pas encore l'aimer pour lui-même? Oh! qu'elle étrange et pitoyable supposition! car c'est dire si Dieu n'était pas Dieu. N'allons point tant raffiner, allons bonnement et simplement, *grosso modo*, comme dit saint François de Sales. Aimons Dieu en simplicité et de notre mieux; et il élèvera et purifiera de plus en plus cet amour comme il lui plaira. Pour vous, tenez-vous dans la posture intérieure où il plaira à Dieu de vous mettre. Craintes de la mort, frayeurs des jugements de Dieu et de l'éternité, saint Jérôme porta plus longtemps et plus violemment que vous ces fortes impressions. Conservons-les tant qu'il plaira à Dieu. Toutes nos volontés doivent aller mourir, expirer et se perdre heureusement dans celle de Dieu, toujours également aimable, respectable et adorable.

## LETTRE QUINZIÈME

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE MAHUET

Même sujet

Nancy, 1735

Ma chère Sœur,

En vous envoyant ce qui vous est nécessaire pour exercer l'œuvre de charité que je vous avais recommandée, j'ai eu la pensée de vous exposer quelques vérités certaines et fort consolantes pour les âmes qui s'adonnent à la vie intérieure.

Premier principe : On ne peut s'unir à Dieu, source de toute pureté, qu'à mesure qu'on se détache de tout le créé, source de corruption continuelle et d'impureté.

Deuxième principe : Ce détachement qui, arrivé à sa perfection s'appelle la mort mystique, a deux objets : l'extérieur, c'est-à-dire les créatures différentes de nous ; et l'intérieur, c'est-à-dire nos propres vues, nos satisfactions, nos intérêts, en un mot le *moi*.

La preuve et la marque de la mort à tout l'extérieur, est une espèce d'indifférence ou plutôt d'insensibilité pour tous les biens extérieurs, plaisirs, réputation, parents, amis, etc. Cette insensibilité devient, par la grâce, si complète et si profonde, qu'on est tenté de la croire purement naturelle, ce que Dieu permet pour nous ôter tout retour de complaisance, et pour nous faire marcher en tout dans l'obscurité de la foi et dans un grand abandon.

Troisième principe : Le dépouillement intérieur ou la



mort à soi-même est le plus difficile de tous les renoncements; c'est comme si on nous arrachait à nous-mêmes, qu'on nous écorchât tout vivants. Les déchirements qu'éprouve l'amour-propre et les cris qu'il pousse sont l'indice de la force des liens qui nous attachaient à la créature et de la nécessité de ce dépouillement. Car on sent d'autant plus vivement le fer du chirurgien, qu'il pénètre plus dans le vif; on résiste d'autant plus à la mort, qu'on est plus plein de vie. L'âme ne peut donc arriver à cette bienheureuse mort et à ce parfait détachement que par la voie des privations et des déchirements intérieurs. Il faudrait une vertu éprouvée et héroïque pour acquérir le dépouillement de cœur, au milieu de l'abondance et le renoncement au milieu des plaisirs. C'est donc, de la part de Dieu, grâce et miséricorde, de nous dépouiller de tous les dons et faveurs sensibles, tout comme c'est un effet de sa miséricorde de dépouiller les mondains des biens temporels pour en détacher leur cœur. Que faut-il donc faire dans le temps où Dieu opère ce dénûment? — Se laisser dépouiller, sans nulle résistance, comme une statue. — Mais les révoltes intérieures? — Il faut les supporter sans y adhérer. — Mais si on sent qu'on les supporte mal? — Il faut ajouter cette autre peine à celle du dépouillement, et prendre le tout en paix, sans trouble volontaire.

Mais on n'est pas certain que ce dénûment vienne de l'opération de Dieu. — Comme c'est ici le retranchement de l'amour-propre, qui, pour se consoler cherche en tout des certitudes impossibles, voici ce que je dois répondre :

Quatrième principe : il est assuré qu'à moins d'une révélation particulière, Dieu n'a voulu nous laisser aucune certitude sur les choses du salut éternel. Pourquoi? 1. Pour

nous faire marcher toujours dans les ténèbres, et rendre notre foi plus méritoire par les obscurités où elle laisse notre raison. 2. Pour nous tenir toujours grandement humiliés, contre le penchant si naturel et si violent de l'orgueil. 3. Pour exercer sur nous son souverain domaine, et nous tenir dans la plus absolue dépendance et le plus parfait abandon à son égard, non-seulement à l'égard de notre existence temporelle, mais encore à l'égard de notre destinée éternelle. Voilà ce qu'il y a de plus terrible, en apparence, dans la religion; mais voici le doux et le consolant : je ne me suis pas plutôt soumis, en tremblant au souverain domaine de Dieu et à ses jugements incompréhensibles, que j'éprouve une douce consolation. Car sa miséricorde me laisse, au lieu de certitude, une ferme espérance, qui vaut bien la certitude, sans m'ôter rien du mérite de l'abandon, si glorieux à Dieu et si méritoire pour moi. Et sur quoi se fonde cette ferme espérance ? Sur les trésors de la miséricorde infinie et des mérites infinis de Jésus-Christ; sur tant de grâces dont j'ai été déjà comblé : sur les sentiments des directeurs à qui il appartient de juger de mon état et de mes dispositions ; sur les pures lumières de la foi qui ne peuvent tromper et que je suis dans ma conduite, du moins quant à l'essentiel, qui est la fuite du péché et la pratique des vertus. Je vois, en effet, que, par la grâce de Dieu, je pratique habituellement ces vertus, et que si je le fais, hélas ! bien imparfaitement, je désire de les mieux pratiquer. — Mais malgré tout cela, il reste toujours quelque crainte. — Si c'est la crainte qui s'appelle chaste, paisible et sans trouble, c'est la vraie crainte de Dieu, qu'il faut toujours conserver : là où il n'y aurait nulle crainte, il y aurait, certainement, illusion du démon. Mais si cette crainte était inquiète et turbulente,

ce serait la crainte de l'amour-propre, dont il faudrait gémir et s'humilier.

Mais quand on est enfin arrivé à ce dénûment total, que faut-il faire ? — Demeurer en simplicité et en paix, comme Job sur son fumier, en disant souvent : Bienheureux les pauvres d'esprit ; qui n'a plus rien, possède tout, puisqu'il possède Dieu. Quittez tout, dépouillez-vous de tout, dit le célèbre Gerson, et vous aurez tout en Dieu. Dieu senti, Dieu goûté et bienfaisant dit Fénelon, est véritablement Dieu : mais c'est Dieu avec des dons qui flattent l'âme ; Dieu en ténèbres, en privations, en délaissement, en insensibilité, est tellement Dieu, que c'est Dieu tout seul, et nu, pour ainsi dire. Mais cela est un peu dur à l'amour-propre, cet ennemi de Dieu, de nous-mêmes et de tout bien ; et c'est par la dureté de ces coups qu'il doit mourir en nous. Craindrons-nous cette mort qui produit en nous une vie de grâce et toute divine ? — Mais il est dur de passer ainsi la vie. — Qu'importe ? un peu plus ou moins de douceur, durant quelques moments de vie, ce n'est vraiment pas grand'chose à celui qui a devant les yeux un royaume éternel. — Mais je souffre tous ces dépouillements si imparfaitement, si faiblement ! — Autre grâce inconnue ; Dieu vous préserve de les souffrir avec un grand courage et une force sensible ? Que de secrètes complaisances, que de vains retours sur vous-même, qui gâteraient l'œuvre de Dieu ! Une main invisible vous soutient assez pour vous rendre victorieuse ; et le vif sentiment de votre faiblesse vous rend humble dans la victoire même. Oh ! qu'il est avantageux de souffrir faiblement et patiemment, plutôt que grandement, fortement et courageusement ! Nous sommes humiliés et nous nous sentons faibles et petits dans ces sortes de victoires, au lieu que dans les autres, nous nous

trouverions grands, forts et courageux ; nous serions enflés de nous-mêmes, vains, confiants, présomptueux, sans même nous en apercevoir. Admirons la sagesse et la bonté de Dieu qui sait si bien mêler et proportionner toutes choses pour notre profit et avantage ; au lieu que, s'il agissait à notre gré, tout serait gâté et corrompu et peut-être perdu.

## LETTRE SEIZIÈME

A LA MÈRE LOUISE-FRANÇOISE DE ROSEN (1735)

Explication du désespoir apparent

Ma chère Sœur,

Il ne faut jamais prendre à la rigueur les expressions extrêmes employées par les écrivains orthodoxes, mais entrer dans le sens et la pensée des auteurs. On doit sans doute défendre aux bonnes âmes d'user, de sang-froid et avec préméditation, de ces manières de parler, qui semblent exprimer le désespoir ; mais ce serait être injuste que de condamner celles qui, transportées hors d'elles-mêmes par la violence des épreuves, parlent et agissent comme si elles avaient renoncé à leur éternel bonheur. Il ne faut pas se scandaliser de leur langage, ni se persuader qu'il leur est inspiré par un vrai désespoir. C'est bien plutôt un sentiment de confiance caché au fond du cœur qui les fait parler de la sorte ; tout comme on a vu quelquefois des criminels s'aller présenter à leur souverain, la corde au cou, disant qu'ils se livraient à toute la sévérité de sa justice. Croyez-vous que ce fût le désespoir qui les fit courir ainsi à la mort, et non pas

plutôt un excès de confiance en la bonté du prince.

Aussi les voit-on ordinairement obtenir leur grâce, par de tels excès de douleur, de repentir et de confiance. Dieu sera-t-il moins bon à l'égard des âmes qui s'abandonnent à lui pour le temps et pour l'éternité? Prendra-t-il à la lettre des expressions qui, dans le fond, ne signifient que transports d'abandon et de confiance? C'est faute de bien entrer dans ces sentiments que vous croyez nécessaire d'effacer de pareilles expressions dans le livre du *Chrézien intérieur*. Pour moi, quand j'en trouve dans de bons auteurs, j'en demeure fort édifié, bien loin de m'en scandaliser. J'admire la force de l'abandon, et j'y découvre un excès de confiance d'autant plus méritoire, qu'il est moins aperçu, dans les moments de transport où une âme parle de la sorte. Ces états extraordinaires sont, dans l'ordre de la grâce, ce que sont les prodiges par rapport à l'ordre de la nature; ils s'élèvent au-dessus des lois ordinaires, mais ils ne les détruisent pas; loin de me paraître contraires à la sagesse de Dieu, ils me font admirer sa puissance.

## LETTRE DIX-SEPTIÈME

A LA SŒUR CHARLOTTE-ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX

Pratique de l'abandon au sein de ces épreuves

Nancy, 1734

Ma chère Sœur,

Je vous remercie de la charmante lettre dont vous avez bien voulu m'envoyer la copie. Je l'ai relue et la relirai souvent avec grande édification. J'éprouve par rapport à

vous, une chose qui ne m'est presque jamais arrivée ; c'est qu'après avoir lu et relu votre lettre, en implorant le secours de Dieu, je n'ai pu me rappeler ni ce que vous m'avez dit, ni ce que je vous ai répondu. Sur quoi il m'est venu trois pensées :

1<sup>o</sup> Quand Dieu veut tirer une âme hors de tout appui sensible, il ne permet pas qu'elle en puisse trouver, même dans son directeur, si ce n'est d'une manière passagère. Il la réduit ainsi à se soutenir par cette simple pensée : Mon état est bon, puisqu'il a été trouvé tel par le conducteur qu'il a plu à Dieu de me donner.

2<sup>o</sup> Qu'est-il nécessaire que Dieu me fasse parler, après la lettre que j'ai jugé devant Dieu vous convenir entièrement et vous suffire pleinement ?

3<sup>o</sup> Malgré vos ténèbres, vos insensibilités et votre stupidité, votre foi ne manque pas d'un appui inébranlable quoique insensible, puisque, à l'exemple de Jésus-Christ vous voulez bien vous abandonner à Celui même de qui vous vous croyez abandonnée et délaissée. C'est une marque évidente qu'au milieu de votre délaissement apparent et de cet abandon sensible, la foi toute pure vous fait connaître et vous convainc intérieurement que vous n'êtes, dans le fond, rien moins qu'abandonnée, rien moins que délaissée. La peine intérieure que vous cause alors la crainte de ne pouvoir vous abandonner en tout, ou de la manière que vous le désirez, ne montre-t-elle pas le désir profond et caché que vous portez au fond du cœur de ce total abandon et de cette remise si méritoire ? Dieu ne voit-il pas ces désirs ; et tous ces désirs, si cachés et si profonds, ne parlent-ils pas mieux à Dieu que tout ce que vous pouvez lui dire ? Oui, certainement ; ces désirs sont des actes, et les meilleurs de tous : car s'il vous était

donné de pratiquer l'abandon d'une manière sensible, vous retrouveriez la consolation, mais vous perdriez, au moins en partie, le salutaire sentiment de votre misère, et vous seriez de nouveau exposée aux retours imperceptibles de l'amour-propre et à ses funestes complaisances. Vous êtes bien plus en sûreté au fond de l'abîme de la pure foi. Restez-y donc en paix et attendez le Seigneur. Cette pacifique et humble attente doit vous tenir dans le recueillement, vous servir d'oraison, et vous occuper doucement durant vos exercices de piété.

## LETTRE DIX-HUITIÈME

A LA MÈRE MARIE-ANNE-SOPHIE DE ROTTEMBOURG (1739)

Fruit de la mort totale à soi-même

Que Dieu soit béni, ma Révérende Mère, pour les grâces insignes qu'il lui a plu de vous accorder ! Votre soin principal doit être désormais de conserver avec une vigilante humilité ces dons précieux.

1<sup>o</sup> Votre repos en Dieu dans l'oraison vient, sans aucun doute, du Saint-Esprit. Gardez-vous de sortir, par une multiplication très-inopportune de vos actes, de cette simplicité d'autant plus féconde qu'elle se rapproche d'avantage de l'infinie simplicité de Dieu. Cette manière de s'unir à lui par une totale remise de soi-même est fondée sur ce grand principe, que Dieu tout-puissant et tout bon donne à ses enfants, en tout et pour tout, ce qu'il sait leur convenir mieux, et que toute la perfection consiste dans une constante adhérence de cœur à toutes ses ado-



rables volontés. Par ce simple et humble procédé, toutes nos volontés se perdent peu à peu dans celle de Dieu, en laquelle elles se transforment totalement. Quand nous en serons arrivés là, nous aurons atteint la perfection.

2° Quand Dieu ne vous aurait fait tirer de votre maladie d'autre fruit que la connaissance des pertes continues d'une âme peu attentive aux mouvements intérieurs de la grâce, je m'écrierais encore : O heureuse et très-heureuse maladie !

3° Parlez donc sans cesse à vos chères filles des grands devoirs que leur impose le divin amour et des précieux avantages de la vie intérieure. Oh ! combien ils sont peu nombreux ceux qui la connaissent, et combien moins nombreux encore ceux qui la pratiquent ! On ne connaît et on n'estime guère aujourd'hui que les exercices extérieurs ; cependant Dieu est un pur esprit, qu'il faut adorer, dit Jésus-Christ, en esprit en vérité. Où sont donc, ô mon Dieu, ces vrais adorateurs, spirituels et véritables ?

4° N'être point surprise de ses misères est un bon commencement d'humilité fondée sur la connaissance de soi-même : mais les sentir vivement et habituellement et ne pas s'en troubler est une très-grande grâce, d'où naît la parfaite défiance de soi-même, et la vraie et parfaite confiance en Dieu.

5° Votre dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ et les pratiques que vous avez adoptées à cet égard, sont un vrai trésor spirituel qui suffit pour vous enrichir, vous et vos chères filles. Plus on puise dans ce trésor, plus il reste à en tirer, parce qu'il est inépuisable.

6° Ce que vous avez appris du vénérable Père de Condren, sur l'esprit de sacrifice, est bien la plus excellente des pratiques : mais elle ne peut être continuelle ni cons-

tante que par la vie intérieure, qui, seule, nous met en état de prendre garde à tout et d'être fidèle en tout.

7° L'humiliation d'esprit et de cœur sur toutes les fautes connues et inconnues apaise Dieu, attire de nouvelles lumières et de nouvelles forces : en sorte que tout se réduit presque à savoir bien s'humilier ; je veux dire, à porter intérieurement devant Dieu un esprit toujours humilié, un cœur toujours contrit, toujours gémissant ; car Dieu nous voit alors marcher dans la vérité et dans la justice, selon l'expression de l'Écriture : hors de là, nous sommes dans l'erreur et dans le mensonge, par conséquent, hors de Dieu, qui est la souveraine vérité.

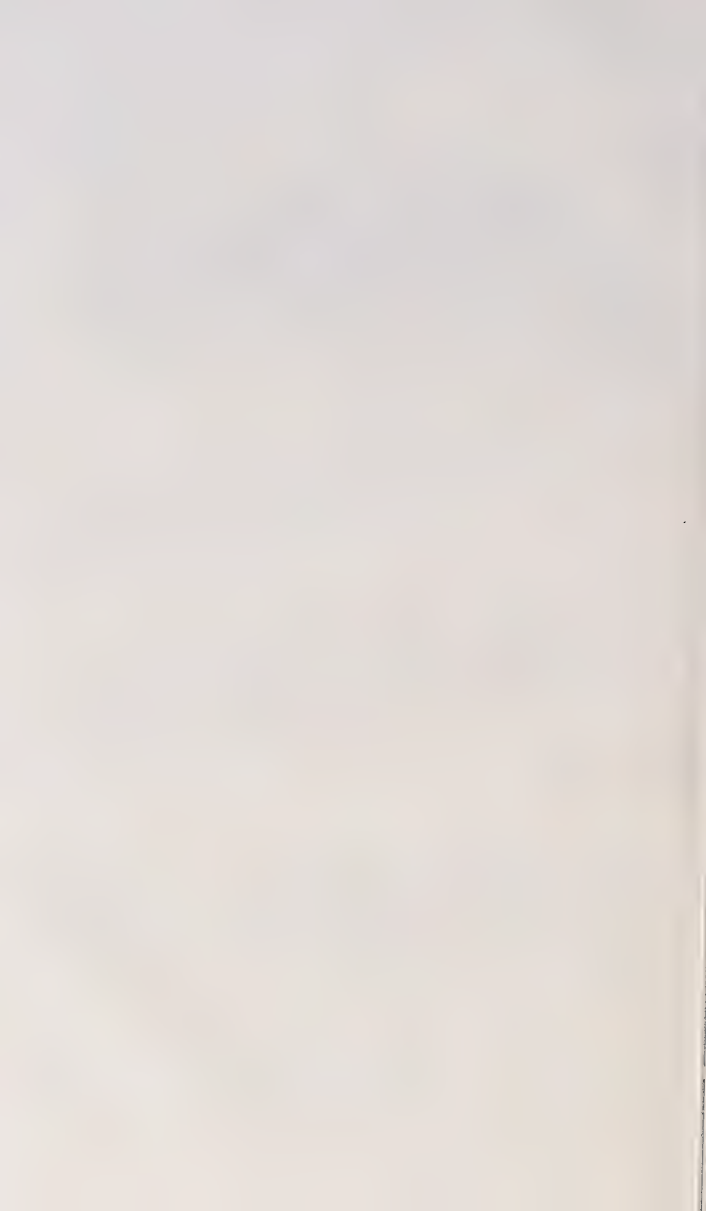
8° C'est un beau présent du ciel que l'esprit de douceur et de modération dans le gouvernement ; il en devient par là plus efficace et plus salulaire, soit pour les autres, soit pour nous-mêmes, en nous faisant éviter les fautes dans lesquelles nous feraient tomber un zèle amer, indiscret ou trop vif. Votre conduite dans la direction des anciennes doit être pleine de sagesse et d'une humble charité ; et à l'égard des jeunes Religieuses animées de bonne volonté, mais encore un peu faibles et pas assez courageuses, vous devez redoubler de douceur, de condescendance, de modération et de prudence.

9° Je termine par où j'ai commencé, en bénissant Dieu des grâces qu'il vous a faites, et en le conjurant de vous les conserver. Pour rien au monde, ma Révérende Mère, ne sortez plus de ce total oubli de vous-même, auquel je vous ai si souvent exhortée et que la divine bonté a enfin opéré en vous.

En effet, pourquoi tant s'occuper de soi ? Le véritable moi, c'est mon Dieu, puisqu'il est plus la vie de mon âme que mon âme n'est la vie de mon corps. Dieu n'a pu me

créer que pour lui : pensons donc à lui et il pensera à nous, et il pourvoira à tout, bien mieux que nous. Quand nous tombons, humilions-nous, relevons-nous, et reprenons en paix notre voie, qui est de penser toujours au véritable moi qui est Dieu, dans lequel nous devons nous perdre et nous abîmer, à peu près comme nous nous y trouverons perdus et abîmés dans le ciel, pendant l'interminable durée du grand jour de l'éternité. — *Amen, amen.*

---



## APPENDICE

Pour compléter l'exposé de la doctrine de l'abandon, et en éclaircir toutes les obscurités, nous croyons utile d'ajouter aux écrits du P. de Caussade : 1<sup>o</sup> Une dissertation de l'éditeur sur les fondements et la vraie nature de la vertu d'abandon. 2<sup>o</sup> Un discours de Bossuet sur l'acte d'abandon à Dieu, et divers autres écrits de l'évêque de Meaux sur la même matière; 3<sup>o</sup> divers avis pratiques qui ont pour auteurs le P. Surin, saint François de Sales, sainte Françoise de Chantal, et le vénérable P. Pignatelli.

Dans cet ordre d'idées, aucune autorité ne peut être moins suspecte que celle de Bossuet. Quand donc nos lecteurs entendront l'adversaire déclaré du quiétisme leur tenir, en substance, le même langage que le P. de Caussade, il ne craindront pas de s'égarer, à la suite de ce dernier, dans la voie si large qu'il leur ouvre pour arriver à la sainteté.

Du reste, indépendamment de leur mérite actuel d'opportunité, les opuscules que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs sont très-remarquables en eux-

mêmes. Le R. P. Gratry qui, dans son livre des *Sources*, engage vivement les jeunes gens eux-mêmes à les lire attentivement, ne craint pas d'affirmer qu'on y trouve le « résumé le plus pur et le plus substantiel du mysticisme orthodoxe. »

Tout porte à croire que ces opuscules de Bossuet, comme les Lettres et le Traité du P. de Caussade, ont été écrits pour des Religieuses de la Visitation. Mais on se tromperait fort si on pensait que *l'abandon à la Providence*, qui est l'esprit propre de cet ordre illustre, en soit la propriété exclusive. Tous les Saints ont pratiqué cet abandon, et tous l'ont recommandé à leurs disciples. Pour n'en citer ici que deux exemples, saint Ignace n'enseigne pas autre chose dans la *Contemplation pour acquérir l'amour spirituel*, qui forme comme le couronnement de ses exercices ; et nous ne connaissons pas de formule plus expressive de l'abandon que l'offrande de soi-même (*sume, Domine, et suscipe*), qui résume le fruit de cette contemplation. Sainte Thérèse présente également l'abandon à ses filles, comme le moyen le plus efficace pour sortir des difficultés qu'elles pourront rencontrer dans les voies intérieures, et pour y faire de rapides progrès. Voici comment elle leur parle, à la fin du chapitre vingtième du *Chemin de la perfection* : « Prenez patience, « abandonnez-vous entre les mains de Dieu, et priez-le « d'accomplir en vous sa sainte volonté. Croyons, en effet, que le plus sûr est de nous abandonner à lui en « toutes choses. » Il serait difficile de mieux établir la prééminence de l'abandon sur les autres moyens de sanctification que ne l'a fait, par ces paroles, la Sainte dont l'Eglise souhaite que la *céleste doctrine devienne l'aliment* de tous les chrétiens.

# DISSERTATION DE L'ÉDITEUR

## SUR LES FONDEMENTS ET LA VRAIE NATURE DE LA VERTU D'ABANDON

POUR EXPLIQUER ET DÉFENDRE LA DOCTRINE  
DU P. DE CAUSSADE

---

Il n'est pas de vérité si lumineuse qui ne se change en erreur, du moment qu'elle est amoindrie ou exagérée ; et il n'est pas d'aliment si salutaire à l'âme qui, employé mal à propos, ne puisse devenir pour elle un funeste poison.

La vertu d'abandon n'échappe pas à ce danger ; plus elle est saine et utile en elle-même, plus seraient graves les dangers auxquels on s'exposerait, si on en méconnaissait les justes limites. Et ces dangers, malheureusement, ne sont pas de pures possibilités. Le dix-septième siècle a vu naître une hérésie, celle des *quétistes*, qui a entraîné ses sectateurs aux plus affreux désordres, en prétendant



leur enseigner le parfait abandon. Pendant quelque temps, cette secte a exercé ses ravages dans la capitale même de la catholicité; et elle a mis en avant des sophismes si spécieux, que le pieux Fénelon lui-même, tout en abhorrant les conséquences pratiques qui en étaient déduites, s'est un moment laissé surprendre par leurs fausses apparences de perfection.

Pour préserver de ces dangers les lecteurs du Père de Caussade, nous croyons utile de joindre à ses écrits un exposé succinct des principes qui doivent nous guider dans une matière aussi délicate. Nous établirons d'abord les bases sur lesquelles doit se fonder notre abandon à la Providence divine; nous déterminerons ensuite, avec toute la précision et la brièveté possibles, l'étendue et les limites de cet abandon; et nous déduirons enfin, de ces deux ordres de considérations, l'éclaircissement et la justification des passages dans lesquels notre auteur pourrait paraître avoir outrepassé les justes limites.

## PREMIÈRE PARTIE

Le Père de Caussade expose très-clairement, dans ses Lettres, les deux principes qui forment la base inébranlable de la vertu d'abandon.

Premier principe : il ne se fait rien, il n'arrive rien, soit dans le monde matériel, soit dans le monde moral, que Dieu n'ait prévu de toute éternité, et qu'il n'ait voulu ou du moins permis.

Second principe : Dieu ne peut rien vouloir, il ne peut

rien permettre qu'en vue de la fin qu'il s'est proposée en créant, c'est-à-dire en vue de sa gloire et de la gloire de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, son Fils unique.

A ces deux principes, posés par notre auteur, nous en ajouterons un troisième qui achèvera d'éclaircir toute cette matière : Tant que l'homme vit sur cette terre, Dieu désire se glorifier par le bonheur de cette créature privilégiée ; et, par conséquent, dans les desseins de Dieu, l'intérêt de la sanctification et du bonheur de l'homme ne se sépare pas de l'intérêt de la gloire divine.

## I

Le premier principe est parfaitement évident : Dieu est à la fois infiniment sage et infiniment puissant, le créateur unique et l'unique conservateur de tout ce qui existe. S'il est infiniment sage, rien ne peut arriver qu'il ne l'ait prévu ; s'il est infiniment puissant, rien ne peut se faire qu'il ne l'ait au moins permis. Puisqu'il a créé toutes choses, aucune de ses créatures n'a de sagesse, de force, de pouvoir, que ce qu'elle a reçue de lui. Puisqu'il conserve toutes choses, aucun esprit, aucun corps ne peut agir, à aucun des moments de sa durée, que sous la dépendance de Dieu ; car si à chacun de ces moments, Dieu donne à chaque créature son existence, il est évidemment le maître absolu de tous les mouvements et de tous les actes qui modifient cette existence.

Il est vrai que, parmi les créatures de Dieu, il en est qui ont reçu de lui le pouvoir de se déterminer par elles-mêmes, de vouloir et de ne vouloir pas, de vouloir le bien et de vouloir le mal, d'obéir à Dieu, par conséquent, ou de lui résister. En leur donnant ce pouvoir, Dieu s'est inter-

dit, en quelque sorte, d'en entraver l'exercice. Au lieu donc qu'il agit sur les créatures matérielles, sur le soleil, les astres, la foudre, les fleuves, les rochers, les animaux, de telle manière qu'elles ne peuvent nullement outrepasser ses ordres; il impose à l'homme des préceptes que celui-ci est libre d'observer ou de violer. S'il les observe, il fait le bien, et mérite des récompenses; s'il les viole, il fait le mal, et mérite des châtimens.

On ne saurait donc dire que tout ce que font les créatures raisonnables est *voulu* de Dieu, puisqu'elles ont le pouvoir de faire le contraire de ce que Dieu veut. Mais si elles peuvent ainsi contrevenir à ses ordres, ces créatures rebelles ne peuvent évidemment échapper à sa sagesse. Il les voit quand elles l'offensent; et comme Dieu a été de toute éternité ce qu'il est aujourd'hui, de toute éternité il a prévu cette rébellion. Par là même qu'il la prévoyait, il pouvait l'empêcher. Au moment même où cette créature insolente lui résiste, Dieu pourrait l'anéantir; il pourrait lui ôter le pouvoir d'agir; il pourrait la faire agir autrement. Il ne serait plus tout-puissant, s'il ne pouvait pas tout-cela; mais s'il a ce triple pouvoir, et s'il n'en use pas, il *permet* donc la rébellion de sa créature.

Cette permission n'est pas une autorisation; et il faut bien la distinguer de la permission positive, qui est l'acte d'un supérieur légitimant une exception temporaire à une loi générale. La permission dont il s'agit ici est purement négative. Elle consiste uniquement, de la part de Dieu, à ne pas empêcher le mal, qu'il pourrait certainement empêcher. Elle ne fait pas que Dieu cesse de vouloir d'une manière *absolue* le bien opposé à ce mal; elle fait seulement qu'il ne le veut pas nécessairement d'une manière *efficace*, c'est-à-dire, qu'il ne le veut pas, de manière à

nous contraindre de le vouloir. Ainsi, quand Dieu nous commande de l'aimer, il veut d'une volonté absolue que nous l'aimions; mais il veut que nous l'aimions librement, et, par conséquent, il ne nous contraint pas de l'aimer; et si nous voulons abuser de notre liberté pour lui refuser notre amour, il *permet* cette violation de sa loi. Cette permission ne rend pas la violation légitime; elle la rend seulement possible; et, par conséquent, elle rend l'observation de la loi méritoire; car il n'y aurait évidemment plus de mérite à obéir, si nous ne pouvions pas ne pas obéir.

On peut donc dire, d'une manière générale, que toutes les créatures, avec tous leurs mouvements et toutes leurs manières d'être, par conséquent, que tout ce qui se fait et tout ce qui arrive dans le monde dépend de la divine Providence.

La Providence, en effet, est cet attribut par lequel Dieu prévoit tout et pourvoit à tout ce qui existe hors de lui. Mais si tout dépend d'elle, tout n'en dépend pas également: les créatures matérielles et tous leurs mouvements en dépendent d'une manière positive; les actions des créatures raisonnables peuvent n'en dépendre que d'une manière négative. Le bien qu'elles font dépend de Dieu et vient de Dieu directement: il veut ce bien, il les pousse à l'accomplir, il l'opère avec elles. Le mal qu'elles commettent, Dieu ne le veut pas, il le défend et il se dispose à le punir, s'il n'est réparé; il le permet cependant, et il se réserve sur ce mal même un contrôle indirect, en l'arrêtant à la limite précise où il mettrait obstacle à l'accomplissement de ses desseins.

## II

Dieu, en effet, n'a pu manquer d'avoir un dessein digne de lui quand il s'est déterminé à créer le monde ; et s'il peut permettre que la créature raisonnable refuse de coopérer librement et méritoirement à l'exécution de ce dessein, il ne peut permettre qu'elle en empêche définitivement la réalisation. S'il eût agi sans dessein, il manquerait de sagesse, puisque la sagesse est précisément cette qualité en vertu de laquelle l'être intelligent se propose un but dans toutes ses opérations, et proportionne à ce but les moyens qu'il prend pour l'atteindre. Si l'ange et l'homme qui refusent de prêter leur libre coopération au dessein de Dieu, en empêchaient définitivement la réalisation, l'œuvre serait plus forte que l'ouvrier, le néant l'emporterait sur l'infini, la malice de la créature serait, pendant l'éternité, victorieuse de la bonté du créateur : autant d'absurdités.

Il faut donc nécessairement que, lorsque Dieu permet à sa créature raisonnable de violer ses préceptes et de s'opposer à l'exécution de ses miséricordieux desseins, sa Providence ait un moyen d'atteindre, malgré ces résistances et par ces résistances même, le but qu'elle s'était proposé. Ce moyen ne saurait manquer à la sagesse infinie de Dieu ; et sa puissance infinie ne saurait être embarrassée pour contraindre les rebelles à concourir, sans le savoir et sans le vouloir, à l'exécution du dessein qu'ils prétendaient empêcher. En usant de ce pouvoir, Dieu ne lèse en rien la liberté de sa créature ; mais il empêche que l'abus de cette liberté porte aucune atteinte à sa souveraine majesté. L'homme qui se rend coupable de cet abus se

nuit infiniment à lui-même, puisqu'il se prive du bonheur infini qu'il était en son pouvoir de mériter ; mais il ne nuit aucunement à Dieu, qui saura se glorifier dans le châtiement de la rébellion, comme il se fût glorifié dans la récompense de la fidélité. Le rebelle frustre le premier dessein de la divine sagesse, qui ne voulait pas séparer les intérêts de la créature de ceux du Créateur, le bonheur de celle-là de la gloire de celui-ci ; mais, par une compensation inévitable, ce rebelle contraint la divine sainteté à chercher dans son malheur la gloire qu'il n'a pas voulu lui accorder par son bonheur.

La gloire de Dieu, telle est, en effet, la fin qu'il s'est proposée en créant, et en vue de laquelle sa Providence gouverne le monde. Aimant son infinie bonté d'un amour nécessaire et infini, il ne peut rien aimer en dehors d'elle que par une extension de cet amour. Quand donc il tire du néant des créatures, auxquelles il accorde une participation finie de ses perfections infinies, ce sont ces perfections mêmes, c'est sa beauté et sa bonté qu'il aime dans ces créatures. Son amour pour elles a pour motif et pour mesure leur ressemblance avec lui ; et comment, en effet, pourrait-il aimer en elles autre chose, alors qu'elles ne sont quelque chose que par cette ressemblance ?

Or, cette ressemblance des créatures avec leur Créateur, cette manifestation des perfections infinies de Dieu dans les êtres finis, c'est précisément ce que nous nommons la gloire divine. On a donc raison de dire que cette divine gloire est la fin que Dieu s'est proposée en créant, et que sa Providence ne cesse de poursuivre. Cela veut dire que, dans la production et dans la conservation de ces êtres si nombreux et si variés qui composent l'uni-

vers, dans leur étendue et leur durée, dans leurs forces et leurs mouvements, dans la symétrie de leurs formes et l'harmonie de leurs couleurs, dans les astres du ciel, les plantes et les animaux qui couvrent la terre, dans les hommes surtout et dans les anges, Dieu aime à reproduire et à contempler l'image de son immensité, de son éternité, de sa puissance, de son unité, de sa beauté, de sa vie, de son intelligence, de son amour. Plus les créatures lui ressemblent, plus elles sont parfaites, et plus elles sont aimées de lui. Les éléments et les minéraux ressemblent à Dieu par leur être ; les plantes et les animaux lui ressemblent de plus par leur vie ; mais les anges et les hommes s'élèvent à une ressemblance bien plus parfaite, puisque, par leur intelligence et leur amour, ils participent à cette vie intime par laquelle Dieu se connaît, s'aime et se donne à lui-même une infinie félicité. C'est pour cela que ses créatures raisonnables sont élevées si fort au-dessus de toute la création : en elles seules, le Créateur obtient pleinement la gloire qu'il a eue en vue, quand il s'est librement déterminé à tirer le monde du néant.

Mais cette gloire, Dieu ne l'obtient de ses créatures raisonnables qu'avec leur coopération. Il est en notre pouvoir de nous rendre de plus en plus semblables à Dieu, et c'est uniquement pour perfectionner en nous cette divine ressemblance, que la liberté nous a été donnée. Si nous savons user comme il faut de cette liberté, notre intelligence s'éclairera tous les jours d'avantage de la lumière de la vérité, et deviendra ainsi plus semblable à l'intelligence divine ; notre volonté s'embrasera tous les jours davantage des flammes du saint amour, et deviendra ainsi plus semblable à la volonté divine ; nous deviendrons tous les jours meilleurs, plus forts, plus saints, plus unis entre



nous, partant plus heureux ; et Dieu se complaira tous les jours davantage à contempler en nous, comme dans un miroir très-pur, la fidèle image de sa sainteté, de sa perfection, de son bonheur.

Tel est le but que s'est proposé notre Créateur, et que sa divine Providence ne cesse de poursuivre. Pour l'atteindre plus parfaitement, pour rendre cette imitation de son infinie beauté plus parfaite et plus facile à réaliser, Dieu a envoyé dans le monde son Fils, son Verbe, la splendeur de sa gloire, l'image incréée de sa perfection incréée. Il l'a uni à une nature raisonnable, à laquelle il a prodigué toute la perfection, toute la beauté, toute la splendeur de lumière, toute l'ardeur d'amour dont cette nature est capable. Et ce Verbe incarné, cet Homme-Dieu, il nous l'a donné tout ensemble pour modèle et pour Maître ; il l'a établi notre voie, notre vérité et notre vie ; il nous a ordonné de l'imiter et de lui obéir, nous déclarant que son Cœur seroit, désormais, l'unique canal par lequel les dons du Ciel pourraient être répandus sur nous, et par lequel nos vœux et nos hommages pourraient remonter vers le Ciel.

En vertu de ce dessein parfaitement libre, mais désormais irrévocable, de la divine bonté, la gloire de Dieu qui est la fin nécessaire de la création, est à jamais inséparable de la gloire de l'Homme-Dieu ; l'imitation de notre Créateur, qui est le devoir essentiel de la créature raisonnable, est désormais, pour elle, inséparable de l'imitation de son Rédempteur. Et combien cette imitation de Dieu est devenue plus facile à accomplir pour l'homme, depuis que Dieu est devenu homme ! Combien il doit nous être plus doux d'unir nos intérêts à ceux de Dieu, depuis qu'il a uni sa nature à la nôtre !

•

Il demeure pourtant en notre pouvoir de refuser notre coopération à ce dessein infiniment miséricordieux du divin amour. Cette coopération doit être libre pour être méritoire ; et, par conséquent, elle ne doit pas être contrainte. L'homme peut se révolter contre l'Homme-Dieu aussi bien que contre Dieu lui-même. Au lieu de le prendre pour modèle, il peut détruire, par l'abus de sa liberté, l'image qu'il en porte dans sa nature, et que la grâce avait encore perfectionnée.

Dieu permettra cette révolte, puisque notre liberté et notre mérite sont à cette condition. Mais ce qu'il ne saurait permettre, c'est que cette révolte enlève rien à la gloire de son divin Fils. En l'envoyant dans le monde, il s'est engagé à le glorifier. Il lui a donné l'empire de la création, et il a ordonné que la terre servit d'escabeau à son trône. Cet ordre s'exécutera en dépit de toutes les résistances. Il est en notre pouvoir de glorifier Jésus-Christ par notre bonheur ou par notre malheur ; mais il ne saurait être en notre pouvoir de le priver éternellement de la gloire que Dieu son Père a prétendu lui donner en nous créant. Si nous voulons lui demeurer fidèles, nous lui deviendrons de plus en plus semblables, et, par conséquent, nous participerons plus largement à sa perfection et à son bonheur. Mais si nous refusions de le prendre pour modèle, nous nous éloignerions d'autant plus du vrai bonheur que nous nous éloignerions davantage de sa ressemblance ; et, par notre malheur même, nous proclamerions ce que les élus proclameront éternellement par leur bonheur : que le Cœur de Jésus est l'unique source de la félicité véritable.

Tel est l'éternel dédommagement que Dieu doit à son Fils pour la gloire que lui refusent les infortunés qui, jus-

qu'à la fin, persistent à repousser les sollicitations de son amour.

Mais il a encore bien d'autres moyens pour contraindre ces rebelles à servir d'instruments aux desseins miséricordieux qu'ils s'efforcent de renverser. Tantôt il les emploie à éprouver ses serviteurs auxquels ces épreuves font acquérir une ressemblance de plus avec leur Sauveur crucifié ; tantôt il les met aux prises les uns avec les autres ; il se sert des infidèles Assyriens, comme d'une verge, pour châtier les crimes du schismatique Israël. Quelquefois il punit par leurs propres excès les passions criminelles qui ont outragé le Sauveur et violé sa sainte loi. D'autres fois encore il se sert de ces passions même pour donner à son Église la liberté qui lui est nécessaire ; c'est ainsi que la politique cauteleuse et perfide de Julien l'Apostat fit cesser l'exil de saint Athanase et la persécution suscitée partout contre les catholiques par les ariens. Qui pourrait compter les voies infiniment variées par lesquelles la divine Sagesse conduit à ses fins ses ennemis eux-mêmes ? Ce n'est qu'au dernier jour que nous verrons avec admiration comment les désordres qui, maintenant, offusquent nos yeux, ont servi à rehausser l'ordre merveilleux des conseils divins ; et comment les ennemis acharnés de l'Homme-Dieu ont contribué, par leur résistances, à l'établissement de son règne.

Mais, dès maintenant, notre raison, aussi bien que notre foi, nous oblige à reconnaître la vérité de notre second principe, à savoir que Dieu ne peut ni rien vouloir, ni rien permettre qu'en vue de la fin qu'il s'est proposé en créant, c'est-à-dire en vue de sa gloire et de la gloire de l'Homme-Dieu.

## III

Aux deux principes fondamentaux que nous venons d'établir, nous en avons ajouté un troisième ; il va être facile d'en faire comprendre la vérité.

Dieu, avons-nous dit, a deux manières de se glorifier lui-même et de glorifier son divin Fils, dans la créature raisonnable. Il peut trouver cette gloire dans l'éternel bonheur de l'ange et de l'homme, et c'est le premier dessein de son amour. Mais si l'ange ou l'homme refusent de coopérer librement à ce dessein, et s'ils s'obstinent à refuser le bonheur qui leur est offert, ils ne pourront éviter de glorifier Dieu par leur châtiment et leur malheur.

Il y a donc, par rapport aux créatures raisonnables, deux ordres, entre lesquels elles ont à opter, et qui conduisent à la même fin, quoique par des voies tout opposées : l'ordre de la divine miséricorde, et celui de la divine justice. Dans le premier, l'intérêt de la gloire divine est parfaitement confondu avec l'intérêt du bonheur de l'homme. Dieu se glorifie dans ce bonheur même, puisque ce bonheur a pour mesure la ressemblance de l'homme avec Dieu, et, par conséquent, la gloire de Dieu dans l'homme. Dans l'ordre de la justice, au contraire, l'intérêt de la gloire divine est opposé à celui du bonheur de l'homme. Dieu se glorifie dans le châtiment auquel l'homme s'est condamné, et l'homme proclame la bonté de Dieu par les douleurs même que lui fait endurer son éloignement criminel de Dieu.

L'existence de ces deux ordres ressort évidemment de ce qui a été précédemment établi. Mais voici la question qui se présente à nous maintenant : quelle est la limite qui sé-

pare irrévocablement l'ordre de la miséricorde et celui de la justice ? Quand est-ce que Dieu cesse de chercher sa gloire dans le bonheur de l'homme, et commence à la chercher dans le châtimement du rebelle.

Il faut, de toute nécessité, qu'il y ait une limite définitive. L'homme ne peut demeurer libre pendant toute l'éternité de refuser à son Dieu l'obéissance dont il lui est redevable, et de se rire de ses préceptes. L'*état de voie* ne peut avoir qu'un temps, et l'*état de terme* peut seul être éternel. Mais si cette limite doit exister, où la placerons nous ? Est-ce aussitôt après le premier péché de l'homme ? Pour l'ange, il en a été ainsi. Bien plus éclairé dans son intelligence, doué d'une volonté bien plus énergique, il a été aussi bien plus coupable dans sa première rébellion ; et il n'a pas plus tôt abusé de sa liberté pour offenser Dieu, que cette liberté lui a été enlevée. Dieu, qu'il avait repoussé, l'a repoussé à son tour ; et il est irrévocablement tombé des splendeurs des cieux dans les abîmes de l'enfer.

Mais à l'égard de l'homme, créature faible et aveugle, Dieu est loin d'agir avec la même rigueur. Il lui donne, pour atteindre sa fin, un temps bien plus considérable ; et après qu'il s'en est écarté, il lui ouvre de nouvelles voies pour y tendre. Tout péché excite la haine de Dieu, et demande une réparation. Mais il ne tient qu'au pécheur de substituer la réparation du repentir à celle du châtimement. Tout en détestant la faute, Dieu continue d'aimer le coupable ; et sa grâce fait de constants efforts pour le sauver en détruisant son iniquité.

Mais combien de temps Dieu patientera-t-il à l'égard de ce rebelle ? Combien de temps continuera-t-il à confondre les intérêts de sa gloire avec les intérêts de celui qui s'obstine à être son ennemi ? Lui seul le sait ; ce que nous savons,

nous, c'est que cette miséricordieuse fusion d'intérêts entre Dieu et le pécheur le plus criminel dure autant que la vie présente. L'Eglise, en effet, nous enseigne qu'il n'est pas permis de désespérer du salut d'un seul homme vivant. Par là même que tout homme ici-bas demeure en possession de sa liberté, il a le pouvoir d'en faire un bon usage, de s'éloigner du mal et de se rapprocher du bien. Il est vrai que, pour sortir du péché et recouvrer l'amitié divine, la puissance naturelle de la liberté ne suffit pas; l'appui de la grâce surnaturelle est indispensable; mais cette grâce n'est jamais refusée à celui qui fait tout ce qu'il peut pour l'obtenir. Si Dieu n'accorde pas d'abord à l'âme la puissance prochaine de la justification, il lui donne au moins la puissance éloignée de la prière; et si elle use de cette puissance de désirer, elle acquerra le pouvoir de réaliser son désir.

Il n'y a donc pas ici-bas d'homme en possession de ses facultés, que l'on puisse regarder comme définitivement réprouvé. Si un pareil homme existait, il n'y aurait plus pour lui aucune loi, puisque toute loi suppose la possibilité de l'observer. Il ne serait plus tenu d'aimer Dieu ni d'aimer son prochain; ses crimes, par conséquent, ne seraient plus des crimes: conséquences évidemment inadmissibles, qui nous obligent de repousser l'hypothèse désolante dont elles découlent.

Non, non, dans toute la durée de la vie présente, il n'y a pas de place pour le désespoir. La terre est l'empire de la divine miséricorde; et si la justice s'y exerce quelquefois, elle n'agit jamais seule: la miséricorde l'accompagne toujours, disposée à changer les châtiments en remèdes, aussitôt que le coupable reconnaîtra son mal et consentira à se laisser guérir. Il est vrai qu'avec le pouvoir de deve-

nir meilleur, cet infortuné possède le pouvoir de s'endurcir toujours davantage, et, par conséquent, de rendre sa guérison plus difficile : mais jamais, quoi qu'il fasse, cette difficulté ne peut équivaloir, ici-bas, à une absolue impossibilité.

Si telle est la patience de Dieu à l'égard de ceux même qui, sciemment, délibérément et obstinément se font ses ennemis, que dirons-nous des âmes de bonne volonté qui ne tombent que par faiblesse, et qui, bien loin de se complaire dans l'inimitié de Dieu, n'ont pas de plus cruel chagrin que la crainte d'être éloignées de lui ? C'est bien surtout à l'égard de ces âmes que la divine bonté n'omettra rien pour que les tristes suites de leurs faiblesses en deviennent la réparation. Loin de séparer ses intérêts des leurs, Dieu se plaira à se glorifier dans leur misère même. Peut-être, pour leur faire sentir plus vivement leur infidélité, paraîtra-t-il quelquefois s'éloigner d'elles et les repousser loin de lui ; lorsqu'elles chercheront à partager leurs affections entre lui et les créatures, il les punira de cet indigne partage, en creusant dans leur cœur un vide d'autant plus profond qu'elles ont fait plus d'efforts pour se remplir du néant ; pour les détacher plus efficacement de ces créatures trop aimées, il permettra qu'elles ne reçoivent de leur part qu'amères déceptions ; et, pour les détacher de l'amour encore plus pernicieux d'elles-mêmes, il ne leur laissera trouver en elles que désordres, faiblesses, inclinations mauvaises, sentiments coupables et honteux. Les pauvres âmes en proie à ces épreuves, dénuées de tout appui, soit intérieur, soit extérieur, pourront se croire abandonnées de Dieu, réprouvées par sa colère, livrées sans ressource à toutes les rigueurs de sa justice. Mais la foi devra leur suffire, pour croire, en dépit de toutes



ces apparences désolantes, que Dieu les aime et veut leur salut; et la douleur même que leur cause cette réprobation apparente est un indice manifeste que ce Dieu, aussi miséricordieux qu'il est saint, n'a d'autre vue, en permettant leurs souffrances et leurs faiblesses, que de glorifier en elles sa bonté.

Nous avons donc eu raison d'établir ce troisième principe : tant que dure la vie présente, Dieu désire se glorifier par la sanctification et le bonheur de l'homme ; il dirige vers ce but unique tous les événements agréables ou fâcheux que sa Providence ordonne ou permet. Les marques apparentes de sa colère cachent elles-mêmes des pensées d'amour, surtout à l'égard des âmes désireuses de l'aimer ; et ce n'est qu'après la mort que l'intérêt de la divine gloire cesse d'être confondu avec celui du pécheur.

## SECONDE PARTIE

Après avoir établi ces principes et indiqué les voies de la divine Providence, il va nous être bien facile de tracer les règles que nous devons suivre pour coopérer à ses miséricordieux desseins. Ces principes sont les fondements inébranlables de notre abandon, et ils nous en fixent la juste mesure.

Si nous les avons bien compris, nous reconnaitrons que notre confiance dans la Providence de notre Père des cieux ne saurait être trop ferme, trop aveugle, trop filiale. Si rien n'arrive que ce qu'il permet, et s'il ne peut rien permettre que pour notre bonheur, nous n'avons donc rien à

craindre, si ce n'est de n'être pas assez soumis à Dieu. Tant que nous nous tiendrons unis à lui, et que nous marcherons dans le sens de ses desseins, toutes les créatures se tourneraient-elles contre nous, elles ne pourraient nous nuire en aucune manière. Celui qui s'appuie sur Dieu devient par là même aussi puissant et aussi invincible que Dieu ; et les puissances créées ne peuvent pas plus prévaloir contre lui que contre Dieu lui-même.

Voilà l'abandon que le P. de Caussade nous recommande et dont il nous enseigne la pratique. Rien de mieux fondé sur les principes de la raison, aussi bien que sur ceux de la foi ; rien de plus propre à établir l'âme dans la paix ; rien de plus capable de l'encourager au milieu des épreuves, de la soutenir dans le travail de la sanctification. Cet abandon s'étend à tout : au passé, au présent, à l'avenir ; au corps et à tous ses états ; à l'âme et à toutes ses misères, comme à toutes ses qualités ; aux biens et aux maux ; à la bienveillance des hommes et à leur malice ; aux vicissitudes du monde matériel et aux révolutions du monde moral ; à la vie et à la mort, au temps et à l'éternité.

Cependant, comme ces différents ordres de choses n'entrent pas de la même manière dans les desseins de la divine Providence, notre abandon, à leur égard, ne doit pas s'exercer non plus de la même manière ; et les règles que nous devons suivre dans l'exercice de cette vertu doivent se déduire de la nature même des objets sur lesquels elle s'exerce. Nous allons indiquer les principales.

## I

Entre toutes les dispositions auxquelles notre abandon peut s'appliquer, il en est d'abord qui dépendent uniquement de Dieu, et où la liberté humaine n'entre pour rien ni pour les provoquer ni pour les détourner. Ce sont, par exemple, certains fléaux, les vicissitudes de l'atmosphère; certains accidents, impossibles à prévoir; certains défauts naturels du corps ou de l'âme.

A l'égard des faits de cet ordre, soit passés, soit présents, soit à venir, il est évident que notre abandon ne saurait être trop absolu, Il n'y a là rien à faire qu'à subir passivement et amoureusement tout ce que Dieu nous envoie, à accepter aveuglément à l'avance tout ce qu'il lui plaira de nous envoyer à l'avenir. La résistance serait inutile, et ne servirait qu'à nous rendre malheureux; au contraire, l'acceptation, inspirée par l'amour et fréquemment renouvelée, rendra très-méritoires ces souffrances inévitables. Et, chose merveilleuse! notre abandon n'aura pas seulement la vertu de sanctifier et de féconder les épreuves réelles; il nous fera encore retirer un grand mérite d'épreuves auxquelles nous ne serons jamais soumis. Car si nous acceptons ces épreuves avec amour lorsqu'elles se présentent à notre esprit comme probables, ou simplement comme possibles, cet acquiescement bien volontaire, ce *fiat*, prononcé du fond du cœur, ne peut manquer de plaire à Dieu et d'être fort utile à notre âme. Ainsi, à l'égard de ce premier genre d'événements, la pratique de l'abandon ne peut qu'être très-sanctifiante, puisqu'il change en moyens de sanctification et les épreuves réelles, et les épreuves même purement imaginaires.

## II

Il est d'autres souffrances qui nous viennent de la malice des créatures ; persécutions, calomnies, mauvais traitements, froissements de cœur, injustice et mauvais procédés de tout genre. Qu'avons nous à faire lorsque nous nous voyons en butte à ces fâcheux événements ?

1<sup>o</sup> Nous ne pouvons évidemment aimer l'offense de Dieu dont ils sont accompagnés ; nous devons au contraire la déplorer et la détester, non pas en tant qu'elle blesse notre amour-propre, mais en tant qu'elle lèse les droits divins, et compromet le salut des âmes qui s'en rendent coupables.

2<sup>o</sup> Pour ce qui nous regarde, au contraire, nous devons voir un bien dans ce qui, en soi, est un mal ; et, pour cela, il suffit de nous rappeler les principes posés précédemment : de ne pas voir uniquement la créature qui est la cause immédiate de nos souffrances ; mais élever plus haut les yeux, pour voir Dieu qui les a prévues et permises de toute éternité, et qui, en les permettant, n'a eu en vue que notre bonheur. Cette pensée suffira pour écarter l'aigreur et le trouble qui s'empareraient de notre cœur, si nous ne voyons autre chose que l'injustice dont nous sommes les victimes.

3<sup>o</sup> Quant aux effets de cette injustice déjà consommés et irréparables, il n'y a qu'à s'y résigner aussi amoureusement que possible, et à en recueillir soigneusement les fruits précieux. Il est facile souvent de deviner quels sont ces fruits spirituels que Dieu a eus en vue, en nous exposant à des maux temporels : nous détacher des créatures, nous délivrer de nos affections désordonnées, de no-

tre tiédeur, maladies véritables de l'âme, souvent d'autant plus graves qu'elles sont moins aperçues, et dont le céleste médecin veut nous guérir, en se servant de la malice du prochain, en guise d'instrument tranchant. Nous n'hésitons pas à souffrir plus encore, pour nous délivrer des infirmités corporelles ; acceptons donc avec reconnaissance la santé spirituelle, infiniment plus précieuse, que Dieu nous offre, quelque désagréable que soit l'instrument dont il se sert pour nous la rendre.

4<sup>o</sup> Que s'il est en notre pouvoir d'écarter les suites de la malveillance et de l'injustice, et si, dans notre intérêt bien entendu, et dans l'intérêt de la gloire divine, nous croyons devoir faire dans ce but quelques démarches, faisons-les, mais sans nous départir du saint abandon. Remettons-en à Dieu le succès, et soyons disposés à accepter la non-réussite, si Dieu la juge plus convenable à ses desseins et plus avantageuse à notre âme. Nous sommes si aveugles que nous avons toujours lieu de craindre de nous tromper : mais Dieu ne se trompe pas ; et nous pouvons être certains, à l'avance, que ce qu'il déterminera sera le meilleur. Nous ne pouvons donc mieux faire que de lui abandonner, avec une pleine confiance, le résultat de nos efforts.

### III

Mais faut-il que cet abandon s'étende également à nos imprudences, à nos fautes, et aux inconvénients de tout genre qui peuvent en résulter ?

Il importe ici de bien distinguer deux choses que l'amour-propre tend à confondre : dans la faute même, il faut distinguer ce qu'il y a de coupable et ce qu'il y a d'humiliant. De même, dans les inconvénients qui en résultent

il faut distinguer le détriment causé à la gloire divine et la confusion infligée à notre amour-propre. Évidemment, nous ne pouvons trop détester la faute proprement dite, ni trop vivement regretter l'injure faite à la divine gloire. Mais pour ce qui regarde notre humiliation et la confusion de notre-amour propre, nous devons nous en réjouir et y acquiescer avec un complet abandon. Ce genre de sacrifice est incontestablement un des plus propres à détruire en nous les fibres les plus intimes de l'amour-propre, et à nous faire faire de rapides progrès dans la vertu. Pour les âmes arrivées à un certain degré de régularité et de détachement, les humiliations qui viennent du dehors sont peu de chose. Quand on a compris la vanité de la gloire humaine, on supporte sans beaucoup de peine la piqure du mépris; mais on peut encore allier avec ce détachement de l'extérieur un grand attachement à sa propre estime et un désir tout égoïste de sa perfection, S'il en était ainsi, l'amour-propre, en changeant d'objet n'aurait fait que devenir plus subtil et plus dangereux. Pour le détruire, il n'est pas de remède plus efficace que l'humiliation qui résulte de nos fautes; et nous ne pouvons, par conséquent, faire trop d'efforts pour étendre à cette humiliation la pratique de l'abandon, tout en travaillant à corriger les fautes elles-mêmes.

Et ce que nous disons des fautes passées, il faut le dire également des fautes à venir. L'abandon, bien compris, doit nous délivrer de cette impatience qui nous fait désirer d'arriver d'un bond au sommet de la montagne de la sainteté et qui ne réussit qu'à nous en éloigner, en nous empêchant de suivre l'unique voie qui puisse y conduire. Cette voie est celle de l'humilité, et l'impatience que nous venons de décrire n'est qu'une des formes de l'orgueil. Travaillons

de toutes nos forces à la correction de nos défauts ; mais résignons-nous à ne pas réussir à les extirper tous en un seul jour. Demandons à Dieu, avec de vives instances et la confiance la plus filiale, cette grâce décisive qui nous arrachera complètement à nous-mêmes, pour nous faire vivre uniquement en lui ; mais laissons-lui, avec un abandon également filial, le soin de déterminer le jour et l'heure où cette grâce doit nous être donnée.

A plus forte raison devons-nous abandonner à Dieu la détermination du degré de sainteté que nous atteindrons sur la terre, des grâces extraordinaires dont cette sainteté sera accompagnée ici-bas, et de la gloire dont elle sera couronnée au ciel. En tant qu'il dépend de nous d'augmenter cette sainteté et cette gloire, nous ne devons omettre aucun effort pour ne pas rester au-dessous du point que Dieu nous a marqué ; mais si nous devons déployer toute notre énergie pour réaliser ses desseins, nous ne devons, en aucune manière, désirer qu'ils soient autres qu'ils ne sont. Si nous avons pour Dieu l'amour que nous lui devons, nous le remercierons d'avoir accordé à d'autres âmes des faveurs qu'il nous a refusées à nous-mêmes, et nous ne le louerons pas moins de notre pauvreté que de leur richesse.

#### IV

Notre abandon doit-il aller plus loin encore ? Devons-nous, en considérant l'hypothèse parfaitement possible, hélas ! de notre damnation, nous y résigner et faire ainsi à Dieu le sacrifice complet et absolu de tout intérêt propre ?

C'est jusque-là que Fénelon avait voulu pousser la pu-



reté de l'amour et la perfection de l'abandon ; et il ne manquait pas de motifs plausibles pour appuyer cette doctrine. Il puisait, dans les exemples et les écrits des Saints, des arguments plus spécieux encore pour démontrer que Dieu exige souvent des âmes d'élite ce complet sacrifice ; et que, pour l'obtenir, il leur imprime une irrésistible persuasion de leur réprobation éternelle. Selon ce grand Prélat, l'amour divin n'est parfaitement pur que dans les âmes qui ont traversé cette épreuve sans défaillir, et qui, par un sacrifice au moins hypothétique, ont renoncé à tout intérêt propre, même à celui de leur éternel salut.

Mais l'Église a condamné cette doctrine, qui, en proposant à l'homme une perfection contraire à sa nature, renverse l'ordre des desseins de Dieu. Comment, en effet, la perfection pourrait-elle consister à détruire la loi la plus essentielle de notre nature morale, à savoir ce penchant irrésistible qui nous porte à rechercher notre bonheur ? Comment l'amour de Dieu pourrait-il exiger que nous dépouillions Dieu d'un de ses attributs, celui par lequel il est l'objet suprême de notre béatitude ? Comment l'une des vertus théologiques pourrait-elle être contraire à une autre, et la charité exclure l'espérance ? Qu'est-ce que le bonheur éternel, sinon le règne éternel du pur amour ; et comment le pur amour du temps pourrait-il consister à exclure, même hypothétiquement, de nos désirs, le pur amour de l'éternité ?

Ce que demande la parfaite charité, c'est que nous gardions dans nos désirs l'ordre des desseins de Dieu. Dieu a créé toutes choses pour sa gloire d'abord, et secondairement, mais inséparablement, pour notre bonheur. Faisons comme lui : ne séparons jamais l'intérêt de sa gloire de celui de notre bonheur, mais subordonnons toujours le second au

premier; aimons Dieu comme objet de notre béatitude, mais aimons-le, avant tout, à cause de sa bonté infinie : désirons et espérons notre éternelle félicité; mais puisque cette félicité, quand nous en jouirons, doit résulter de l'amour de Dieu pour lui-même, commençons, dès maintenant, à la rechercher telle qu'elle doit être en réalité, et rapportons en le désir, comme un jour nous en rapporterons la jouissance, à la gloire de ce grand Dieu qui veut être tout en toutes choses.

Ainsi, nous pourrons exercer tout ensemble la charité et l'espérance, rechercher la gloire de Dieu et notre propre bonheur, remplir les desseins de notre Créateur et satisfaire le besoin le plus profond et le plus irrésistible de notre nature.

Les Saints n'ont pas agi autrement; et le P. de Causade, dans une des lettres du dernier livre, prouve très-bien que les formules de désespoir apparent qu'ils ont parfois employées, dans le transport de leurs cruelles épreuves, renfermaient en réalité des actes de la plus méritoire confiance. Ailleurs encore, il montre parfaitement combien est peu fondée cette séparation, même hypothétique, entre les intérêts de Dieu et nos vrais intérêts; et il en conclut, avec raison, que la perfection, même la plus haute, ne saurait consister à supposer cette séparation, et à sacrifier l'intérêt de notre éternel bonheur à celui de la gloire divine.

## TROISIÈME PARTIE

Nous n'avons donc aucun sujet de craindre qu'en lisant le *Traité de l'Abandon* et les *Lettres du P. de Caussade* on soit exposé à confondre, au moins sous ce premier rapport, l'abandon qu'il nous recommande avec le quiétisme condamné chez Fénelon.

Notre auteur est-il également irréprochable dans tous les autres points de sa doctrine ? C'est ce qui nous reste à examiner.

## I

Parmi les erreurs censurées dans l'Archevêque de Cambrai, il en est une au moins qu'un lecteur peu attentif pourrait croire retrouver dans ce livre. Fénelon avait enseigné que l'abandon pouvait devenir un état tellement habituel, que l'âme, arrivée à ce degré de perfection, renoncât à tout acte et à tout exercice particulier de vertu. Non pas, sans doute, qu'il dispensât cette âme des devoirs essentiels de la vie chrétienne ; mais en dehors de ces œuvres de précepte rigoureux, il l'autorisait et l'engageait à rester dans un état aussi passif que possible, et à préférer à tous les actes distincts un sentiment général de la présence de Dieu et de son union avec lui.

On trouvera, soit dans les *Lettres du P. de Caussade*, soit dans son *Traité*, bien des passages qui semblent reproduire cette doctrine. Mais, avant de condamner ces passages, il faut se faire une idée bien juste de l'erreur que l'Eglise a désapprouvée chez Fénelon. Il n'est pas néces-

saire d'étudier bien attentivement la controverse de ce dernier avec Bossuet, pour se convaincre que, dans la question présente, on ne lui reprochait qu'une seule chose : de changer un état essentiellement transitoire en état permanent, et d'appliquer à l'existence entière d'une âme des règles données par les Saints pour des circonstances passagères. Que, dans certains moments, la divine grâce s'empare d'une âme avec tant de puissance qu'elle absorbe toutes ses facultés, et la rende en quelque sorte incapable d'agir ; que, dans cet heureux état, l'âme n'ait autre chose à faire que de souffrir les opérations divines (*pâti divina*), et de laisser agir Dieu en elle ; voilà ce qu'ont unanimement enseigné tous les maîtres de la vie spirituelle ; mais cet état ne saurait durer toujours ; et quand il est passé, l'âme, rendue au libre usage de ses facultés, doit accomplir les exercices ordinaires de la vie chrétienne, faire les actes soit intérieurs soit extérieurs des diverses vertus, prier vocalement, et se servir, pour l'oraison mentale, des préparations dont les Saints, même les plus favorisés de Dieu, n'ont pas cru pouvoir se dispenser entièrement.

Le P. de Caussade ne nie jamais cela, quoique, s'adressant à des âmes très-éclairées sur leurs devoirs, il ne croit pas toujours nécessaire de le dire expressément. Le danger de ces âmes ne consistait pas évidemment dans une tendance exagérée au repos : elles s'inquiétaient, au contraire, de ne pouvoir pas suffisamment agir. L'impuissance où elles se voyaient parfois réduites de produire des actes distincts leur paraissait un effet de leur paresse et un signe de l'éloignement de Dieu. Leur pieux directeur les rassure ; et, pour guérir leur erreur, il s'attache, par-dessus tout, à leur faire apprécier les avantages de cette inaction très-active et de cette féconde stérilité.

## II

Ceci nous conduit à un autre danger que pourrait entraîner l'abandon mal compris, et à un autre reproche qu'on pourrait faire au livre du P. de Caussade, si, pour en saisir la doctrine, on ne se plaçait pas au vrai point de vue. On pourrait l'accuser d'éloigner ses lecteurs de l'accomplissement des devoirs qui demandent du travail et des efforts, pour les retenir dans une paresseuse quiétude.

Ce reproche serait fondé, si le P. de Caussade promettait à ses lecteurs de leur donner un traité complet de perfection chrétienne et religieuse ; mais il ne fait rien de semblable. Il s'adresse à des âmes déjà avancées dans la vertu, et accoutumées, non-seulement à accomplir fidèlement les préceptes essentiels du christianisme, mais encore à observer les prescriptions de la discipline religieuse.

Semblables au jeune homme de l'Évangile qui, dès son enfance, avait rempli les commandements, et qui priait le Sauveur de lui indiquer une perfection plus haute, ces âmes demandent au P. de Caussade ce qu'elles doivent faire pour se sanctifier, après avoir accompli tous les devoirs imposés à leur libre activité. L'homme de Dieu leur répond comme le Sauveur : Si vous voulez être parfaites, dépouillez-vous de tout ce qui peut vous rester encore d'attachement à vos propres intérêts, à vos propres idées, à votre esprit propre ; et abandonnez-vous pleinement à Dieu. Pratiquez la vertu d'abandon, et rendez l'exercice de cette vertu tellement habituel qu'il devienne l'état constant de votre âme ; ainsi vous cesserez de vivre en vous-mêmes, pour ne plus vivre qu'en Dieu.

Voilà le résumé du traité et des lettres du P. de Caus-

sade. Pour les comprendre, il faut se placer en présence de la situation dans laquelle il se trouvait en les écrivant, et des âmes auxquelles il adressait ses avis. Nous le répétons : ce n'est pas un traité complet de perfection chrétienne qu'il a prétendu écrire ; il a eu uniquement en vue de faire ressortir les avantages d'une vertu spéciale et d'un état particulier. Il est vrai que cette vertu est une des bases les plus essentielles de la sainteté, et que cet état est la sainteté même, autant qu'elle peut être possédée sur la terre. Mais il n'en est pas moins vrai que le P. de Caussade n'a nullement songé à dire à tous les chrétiens tout ce qu'ils doivent faire pour sauver leur âme. On pourrait donc se tromper gravement, si on se croyait dispensé de faire ce dont il ne parle pas, pour s'attacher uniquement à ce grand devoir de l'abandon, dont il fait si justement et si éloquemment ressortir l'importance.

### III

Pour éviter cette erreur dangereuse et retirer de la doctrine si vraie et si consolante du P. de Caussade toute son utilité, il nous suffira de jeter un regard d'ensemble sur l'économie divine de la sanctification des âmes, et de voir quelle place l'abandon à la divine Providence occupe dans cette grande œuvre.

Il n'est personne qui ne sache que la sanctification est une œuvre tout à la fois divine et humaine. Elle est divine par son principe immédiat, qui est le Saint-Esprit, par sa cause méritoire, qui est l'Incarnation et la mort du Fils de Dieu, par son terme, qui est le bonheur de la divine Trinité, auquel doivent éternellement participer toutes

les âmes saintes; enfin par ses moyens principaux, qui sont les enseignements et les grâces de Jésus-Christ, transmis aux hommes par l'Église.

Mais cette œuvre est humaine aussi, puisque les grâces du Saint-Esprit, les mérites du fils de Dieu, les desseins de la divine Trinité et tous les efforts de la Providence ne peuvent porter de fruits dans une âme qu'autant qu'elle y coopère librement.

Cette coopération que Dieu exige de nous pour notre sanctification se compose de trois parties.

Elle consiste d'abord dans la destruction de tout ce qui, dans notre nature corrompte, met obstacle à l'action divine : péchés, vices, inclinations sensibles, défauts, imperfections. Cette première partie est ce que les maîtres de la vie spirituelle nomment *la voie purgative*. Elle s'accomplit par les examens de conscience, les œuvres de pénitence et de mortification et les diverses pratiques en usage dans l'Église.

La seconde partie du travail que Dieu impose à l'âme désireuse d'arriver à la sainteté, est moins douloureuse et plus facile. C'est ce qu'on nomme *la voie illuminative*. L'âme que Dieu y introduit s'exerce à produire les actes intérieurs des vertus que la grâce lui inspire, et à exercer les bonnes œuvres auxquelles cette même grâce la pousse.

Enfin, quand les obstacles seront écartés, et quand la préparation de l'âme sera complète, Dieu s'unira à elle, la remplira de sa grâce, l'embrasera de son amour, et se servira d'elle comme d'un instrument docile pour l'accomplissement de ses desseins : c'est *la voie unitive*.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas : même dans cet état parfait où Dieu est pleinement maître de sa créature raison-



nable, il n'agit pas en elle sans elle; il exige d'elle une grande fidélité à s'éloigner des moindres fautes, une grande vigilance sur ses affections, une grande générosité à se renoncer en toutes choses, une grande ferveur dans la prière. Loin de la dispenser des œuvres de la vie illuminative, par lesquelles elle s'est préparée à la divine union, il les lui fait accomplir avec plus de perfection et de mérite.

Parmi ces œuvres communes aux deux voies dont on vient de parler, il en est qui sont strictement obligatoires, soit parce qu'elles sont prescrites à tous les chrétiens par les commandements de Dieu et de l'Église, soit parce qu'elles sont imposées à chacun par les conditions particulières de son état. Il en est d'autres qui sont simplement de conseil, ou même de pure surérogation, et que chacun embrasse suivant qu'il est poussé par un désir plus ou moins ardent de se sanctifier. — De même, parmi les œuvres de pénitence qui composent la vie purgative, il en est dont personne ne peut se dispenser; mais il en est d'autres qui, sans être d'une nécessité aussi absolue, sont plus ou moins utiles, ou même relativement nécessaires à certaines âmes, à cause de leur position particulière, et de la violence des inclinations qui les poussent au mal.

Telle est la triple part de l'homme dans le commencement, le progrès et la consommation de l'œuvre éminemment divine de la sanctification; part essentiellement active, et tellement nécessaire, que, sans elle, la part de Dieu sera irrémédiablement stérile. Le P. de Caussade, pourtant, n'en dit presque rien dans son livre. Est-ce à dire qu'il en révoque en doute l'immense importance et l'absolue nécessité? Bien loin de là. Au contraire, dans bien des passages, il a soin de nous avertir que la *passivité* qu'il recommande

à l'âme ne la dispense nullement d'accomplir très-activement tout ce qui est de devoir, soit commun, soit particulier. Il ajoute que les âmes qui marchent dans les voies ordinaires ne doivent point se dispenser d'adopter les pratiques de surérogation en usage dans l'Église, parmi les personnes pieuses, et de suivre les règles tracées par les maîtres de la vie spirituelle. Aux personnes même arrivées à l'état passif, il impose l'obligation de suivre activement les inspirations de la grâce, l'orsqu'elle les portera à agir, et de faire tout ce à quoi elle les poussera.

Pourquoi donc, après avoir fait ces réserves dans quelques endroits de son ouvrage, semble-t-il les oublier, pour exalter uniquement les avantages de l'abandon à l'action divine ? Nous l'avons dit : c'est que les âmes auxquelles il s'adressait, longtemps exercées dans les pratiques de la vertu active, avaient besoin surtout de se perfectionner dans cet abandon passif. Combien il est, soit dans les communautés religieuses, soit même au milieu du monde, d'âmes ainsi disposées ; auxquelles il n'est nullement nécessaire d'enseigner qu'il faut agir pour arriver à la sainteté, mais qui ont grand besoin d'apprendre à laisser agir Dieu en elles ! En écrivant son *Traité* et ses *Lettres*, le P. de Caussade s'adresse spécialement à ces âmes : il veut les éclairer sur les vrais desseins de Dieu à leur égard, les délivrer de leurs douloureuses agitations, pour les faire entrer dans une voie large et unie, et leur faire voir de puissants moyens de salut dans les événements fâcheux qu'elles regardent comme des obstacles.

Mais ce n'est pas seulement à une classe spéciale de personnes que ce livre donne de salutaires instructions. Il s'adresse à tous les chrétiens. S'il ne les dispense pas de travailler activement à leur salut, il leur fait comprendre que

Dieu se charge de la part la plus considérable de cette œuvre; qu'il y travaille sans cesse; qu'il y emploie toutes les créatures et tous les événements; et que s'ils consentaient seulement à le laisser faire, sans agir plus qu'ils n'agissent, et sans souffrir plus qu'ils ne souffrent, mais en sachant seulement reconnaître et aimer l'action de Dieu dans les choses qu'il les met dans la nécessité de faire et de souffrir, ils amasseraient infiniment de mérites et arriveraient à une grande perfection.

Ainsi, le P. de Caussade ne supprime pas la part qui revient à notre activité dans l'œuvre de notre sanctification, mais il nous apprend à utiliser, beaucoup mieux que nous ne le faisons, la part de Dieu, en nous abandonnant à lui davantage. Dans les événements où trop souvent nous ne voyons que des malheurs, parce que nous ne les considérons que comme des effets plus ou moins blâmables de la malice ou de l'imperfection des créatures, il nous apprend à voir l'amour divin se servant de ces mêmes créatures comme d'instruments, soit pour nous corriger de nos vices, soit pour nous faire pratiquer la vertu. Il change donc en moyens de sanctification les obstacles principaux qui s'opposent au succès de cette grande œuvre; et les créatures les plus indifférentes ou même les plus hostiles, il nous enseigne l'art de les changer en puissants auxiliaires. C'est à bon droit qu'il souhaite de pouvoir inculquer cette doctrine aux hommes de toutes les conditions, car il n'est pas douteux que, s'ils la comprenaient bien, la sainteté leur paraîtrait bien plus accessible; et qu'en voyant Dieu travaillant sans cesse à cette œuvre, ils accompliraient avec bien plus de courage les devoirs qu'il impose à leur libre activité.

## II

# DISCOURS DE BOSSUET

## SUR L'ACTE D'ABANDON A DIEU

SES CARACTÈRES, SES CONDITIONS ET SES EFFETS

Je voudrais qu'on lût attentivement le chapitre X de l'Évangile de saint Luc depuis le verset 38 jusqu'à la fin. Après l'avoir lu et un peu considéré en grand silence, je souhaiterais que, par un acte de foi, on se mît aux pieds de Jésus avec Marie, pour entendre sa parole.

Jésus parle encore tous les jours dans son Évangile ; mais il parle d'une manière admirable dans l'intime secret du cœur : car il est la Parole même du Père éternel, où toute vérité est renfermée. Il faut donc lui prêter ces oreilles intérieures dont il est écrit : *Vous avez, Seigneur, ouvert l'oreille à votre serviteur* (1).

Heureux ceux à qui Dieu a ouvert l'oreille en cette sorte ; ils n'ont qu'à la tenir toujours attentive ; leur oraison est faite de leur côté. Jésus leur parlera bientôt, et il n'y a qu'à se tenir en état d'entendre sa voix.

(1) II *Reg.*, VII, 27.

*Marie était assise aux pieds de Jésus* (1). Assise, tranquille aux pieds de Jésus ; humilité, soumission ; se soumettre à la parole éternelle, à la vérité. Silence ! que tout se taise : *Il se fit un silence dans le ciel environ d'une demi-heure* (2). Qui parle durant ce temps ? Dieu seul. *Environ une demi-heure*. Ce grand silence de l'âme, où tout cesse, où tout se tait devant Dieu, dans le ciel, dans la haute partie de notre âme, ne dure guère, durant cette vie ; mais pour peu qu'il dure, qu'il se dit de choses, et que Dieu y parle ! Sois attentive âme chrétienne ; ne te laisse pas détourner dans ces bienheureux moments.

*Entrez dans le cabinet, et fermez la porte sur vous : priez votre Père dans le secret ; et votre Père qui vous voit dans le secret, vous le rendra* (3). Que vous rendra-t-il ? Parole pour parole, pour la parole par laquelle vous l'avez prié de vous instruire, la parole par laquelle il vous fera entendre ce qu'il veut de vous, et son éternelle vérité.

*Entrez donc, et fermez la porte*. Entrez en vous-même, et ne vous laissez détourner par quoi que ce soit. Quand ce serait une Marthe, une âme sainte qui viendrait vous inviter à servir Jésus. demeurez toujours enfermée. Dans ces saints et bienheureux moments, Jésus ne veut point de vous ces services extérieurs : tout le service qu'il veut de vous, c'est que vous l'écoutiez seul, et que vous prêtiez l'oreille du cœur à sa parole.

*Parlez donc, Seigneur, il est temps : votre serviteur écoute* (4), parlez : et que direz-vous ? *Marthe, Marthe, tu es*

(1) *Luc.*, x, 39.

(2) *Apoc.*, viii, 1.

(3) *Matth.*, vi, 6.

(4) *I Reg.*, iii, 10.

*empressée, et tu te troubles dans le soin de beaucoup de choses: or, il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire* (1). Ne faut-il donc pas s'acquitter de tous ses devoirs, de toutes ses obéissances ? Il le faut, sans doute : mais il ne faut jamais être empressée ; et il y a d'heureux moments où tout autre devoir, tout autre exercice, toute autre obéissance, cessent en vous : il n'y a pour vous d'autre obéissance que celle d'écouter Jésus qui veut vous parler,

*Il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire.* Il n'y a que Dieu seul qui soit nécessaire ; il est tout : le reste n'est rien ; et *tout ce qui est disparaît devant sa face ; et toutes les nations sont un vide et un néant à ses yeux* (2). Il est le seul nécessaire à l'homme ; c'est lui seul qu'il faut désirer et à qui il faut s'unir. *Crains Dieu, observe ses commandements, car c'est là tout l'homme* (3). Tout le reste lui est étranger ; cela seul lui appartient, comme une chose qui lui est propre : c'est tout le fonds de l'homme, toute sa substance, tout son être. Quoi que tu perdes, ô homme, pourvu que tu ne perdes pas Dieu, tu n'as rien perdu du tien. Laisse donc écouler le reste : ne te réserve que de craindre et aimer Dieu ; c'est là tout l'homme.

*Il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire.* Comme Dieu est seul, et que l'homme se considère comme seul devant lui, il faut trouver quelque chose en l'homme qui soit parfaitement un, un acte qui renferme tout dans son unité ; qui d'un côté renferme tout ce qui est dans l'homme, et d'autre côté réponde à tout ce qui est en Dieu.

(1) *Luc.*, x, 41.

(2) *Is.*, XL.,

(3) *Eccl.*, <sup>v</sup>xii, 13.

Faites-moi trouver cet acte, ô mon Dieu, cet acte si étendu, si simple, qui vous livre tout ce que je suis, qui m'unisse à tout ce que vous êtes. O Jésus, je suis à vos pieds ; faites-le moi trouver, faites-moi trouver cet *un nécessaire*. Tu l'entends déjà, âme chrétienne : Jésus te dit dans le cœur que cet acte, c'est l'acte d'abandon, car cet acte livre tout l'homme à Dieu : son âme, son corps, en général et en particulier, toutes ses pensées, tous ses sentiments, tous ses désirs, tous ses membres, toutes ses veines, avec tout le sang qu'elles renferment, tous ses nerfs jusqu'aux moindres linéaments, tous ses os et jusqu'à l'intérieur et jusqu'à la moelle, toutes ses entrailles, tout ce qui est au dedans et au dehors. Tout vous est abandonné, ô Seigneur, faites-en ce que vous voulez. O mon Dieu, je vous abandonne ma vie ; et non-seulement celle que je mène en captivité et en exil sur la terre, mais encore ma vie dans l'éternité. Je vous abandonne mon salut ; je remets ma volonté entre vos mains ; je vous remets l'empire que vous m'avez donné sur mes actions. Faites-moi selon votre cœur ; et *créez en moi un cœur pur* (1), un cœur docile et obéissant. *Tirez-moi ; nous courrons après vous et après la douceur de vos parfums. Ceux qui sont droits vous aiment* (2). Faites-moi donc droit, ô mon Dieu ; afin que je vous aime de tout mon cœur, de ce cœur que vous formez en moi, par votre grâce. Je vous ai tout livré ; je n'ai plus rien ; c'est là tout l'homme.

Que si cet acte répond à tout ce qui est en l'homme, il répond aussi en même temps à tout ce qui est en Dieu. Je m'abandonne à vous, ô mon Dieu, à votre unité, pour être

(1) *Ps.*, 1, 12.

(2) *Cant.*, 1, 3.



fait un avec vous ; à votre infinité et à votre immensité incompréhensible, pour m'y perdre et m'y oublier moi-même ; à votre sagesse infinie, pour être gouverné selon vos desseins, et non pas selon mes pensées ; à vos décrets éternels, connus et inconnus, pour m'y conformer, parce qu'ils sont tous également justes ; à votre éternité pour en faire mon bonheur ; à votre toute-puissance, pour être toujours sous votre main ; à votre bonté paternelle, afin que, dans le temps que vous m'avez marqué, vous receviez mon esprit entre vos bras ; à votre justice en tant qu'elle justifie l'impie et le pécheur, afin que d'impie et de pécheur vous le fassiez devenir juste et saint. Il n'y a qu'à cette justice qui punit les crimes que je ne veux pas m'abandonner ; car ce serait m'abandonner à la damnation que je mérite ; et néanmoins, Seigneur, elle est sainte, cette justice, comme tous vos autres attributs ; elle est sainte, et ne doit pas être privée de son sacrifice, Il faut donc aussi m'y abandonner. Et voici que Jésus-Christ se présente ; afin que je m'y abandonne en lui et par lui.

Donc, ô Dieu saint, ô Dieu vengeur des crimes, j'adore vos saintes et inexorables rigueurs ; et je m'y abandonne en Jésus-Christ, qui s'y est abandonné pour moi, afin de m'en délivrer ; car il s'est soumis volontairement à porter tous mes péchés et ceux de tout le monde, et s'est livré pour eux tous aux rigueurs de votre justice, parce qu'il avait un mérite et une sainteté infinie à lui opposer. Je m'y livre donc, en lui et par lui ; et je vous offre, pour vous apaiser envers moi, ses mérites et sa sainteté, dont il m'a couvert et revêtu. Ne me regardez pas en moi-même ; mais regardez-moi en Jésus-Christ, et comme un membre du corps dont il est le chef. Donnez-moi telle part que vous voudrez à la passion de votre saint Fils Jésus ; afin

que je sois sanctifié en vérité, en celui qui s'est sanctifié pour moi, comme il dit lui-même (1).

Enfin, ô Dieu, unité parfaite, que je ne puis égaler ni comprendre par la multiplicité, quelle qu'elle soit, de mes pensées, et au contraire dont je m'éloigne d'autant plus que je multiplie mes pensées, je vous en demande une si vous le voulez, où je ramasse en un, autant qu'il est permis à ma faiblesse, toutes vos infinies perfections, ou plutôt cette perfection seule et infinie, qui fait que vous êtes Dieu, le seul qui est, de qui tout est, en qui tout est, qui est heureux par lui-même. O Dieu, soyez heureux éternellement; je m'en réjouis : c'est en cela que je mets tout mon bonheur. En cet esprit, ô mon Dieu, *grand dans vos conseils, incompréhensible à penser, qui vous êtres fait un nom et une gloire immortelle*(2) par la magnificence de vos œuvres; je m'abandonne à vous de tout mon cœur, à la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité. Vous êtes ma joie, mon consolateur, mon refuge, mon appui, qui m'avez donné Jésus-Christ pour être *la pierre posée dans les fondements de Sion, la pierre principale, la pierre de l'angle, la pierre éprouvée, choisie, affermie, inébranlable, la pierre solide et précieuse; et qui espère en cet appui qui s'y abandonne, ne sera point confondu dans son espérance.*

Faisons donc comme ceux qui, accablés de travail, et ne pouvant plus se soutenir, aussitôt qu'ils ont trouvé quelque appui solide, quelque bras ferme et puissant, mais bienfaisant tout ensemble, qui se prête à eux, s'y abandonnent, se laissent porter et se reposent dessus. Ainsi

(1) *Joan.*, XVII, 19.

(2) *Jerem.*, XXXII, 19, 20.

(3) *Is.*, XXXVII, 16.

nous qui ne pouvons rien par nous-mêmes, que nous tourmenter vainement jusqu'à l'infini, laissons-nous aller avec foi entre les bras secourables de notre Dieu, notre Sauveur et notre Père ; car c'est alors que nous apprenons véritablement à l'appeler de ce nom, puisque comme des petits enfants innocents et simples, sans peines, sans inquiétude, sans prévoyance, en un certain sens, pour l'avenir, *nous rejetons en lui toutes nos inquiétudes, parce qu'il a soin de nous*, comme dit saint Pierre (1), fondés sur cette parole du Sauveur : *Votre Père sait que vous avez besoin de ces choses* (2).

Je te dis donc, âme chrétienne, quelle que tu sois, et de quelques soins que tu sois agitée, je te dis au nom du Sauveur : *Votre Père sait de quoi vous avez besoin*. Ne vous laissez donc point agiter ; et, comme dit le même Sauveur en saint Luc (3), *ne vous laissez point élever en haut*, et comme tenir en suspens entre le ciel et la terre, incertain de quel côté vous allez tomber ; mais laissez-vous doucement tomber entre les bras secourables de votre Père céleste.

Avec cet acte, mon cher frère, ma chère sœur, chrétien qui que vous soyez, ne soyez en peine de rien : ne soyez point en peine de votre faiblesse ; car Dieu sera votre force. Le dirai-je ? oui, je le dirai : ne soyez point en peine de vos péchés mêmes, parce que cet acte, s'il est bien fait, les emporte tous : et toutes les fois qu'il n'a pas son effet, c'est à cause qu'il n'est pas fait dans toute sa perfection, Tâchez donc seulement de le bien faire, et livrez-vous tout entier

(1) *Petr.*, v, 7.

(2) *Matth.*, vi, 32

(3) *Luc.*, xii, 29.

à Dieu, afin qu'il le fasse en vous et que vous le fassiez avec son secours. Tout est fait, et vous n'avez qu'à y demeurer.

Cet acte est le plus parfait et le plus simple de tous les actes; car ce n'est pas un effort comme d'un homme qui veut agir de lui-même; mais c'est se laisser aller pour être *mu et poussé par l'esprit de Dieu*, comme dit saint Paul (1), non pas toutefois, à Dieu ne plaise, à la manière des choses inanimées; puisque c'est se laisser aller à cet Esprit qui nous meut volontairement, librement, avec une sincère complaisance pour tout ce que Dieu est, et par conséquent pour tout ce qu'il veut, puisque sa volonté, c'est Dieu lui-même: pour dire avec le Sauveur: *Oui, mon Père, il est ainsi; parce qu'il a été ainsi déterminé devant vous* (2).

Il ne faut donc pas s'imaginer comme quelques-uns, qu'on tombe, par cet abandon, dans une inaction ou dans une espèce d'oisiveté. Car, au contraire, s'il est vrai comme il l'est, que nous soyons d'autant plus agissants que nous sommes plus poussés, plus mus, plus animés par le Saint-Esprit; cet acte par lequel nous nous y livrons, et à l'action qu'il fait en nous, nous met, pour ainsi parler, tout en action pour Dieu. Nous allons avec ardeur à nos exercices parce que Dieu, à qui nous nous sommes abandonnés, le veut ainsi; nous recourons continuellement aux saints sacrements, comme aux secours que Dieu, à qui nous nous sommes livrés, nous a donnés pour nous soutenir. Ainsi un acte si simple enferme tous nos devoirs, la parfaite connaissance de tous nos besoins, et un efficace

(1) *Rom.*, VIII, 14.

(2) *Matth.*, XI, 26.

désir de tous les remèdes que Dieu a donnés à notre impuissance.

C'est cet acte qui nous fait dire : *Que votre nom soit sanctifié*. Car nous sanctifions, autant qu'il est en nous, tout ce qui est en Dieu. quand nous nous y unissons de tout notre cœur. Ce même acte nous fait dire encore : *Que votre règne arrive* (1); puisque nous ne nous livrons à Dieu qu'autant qu'il règne en nous et qu'il règne sur nous. qu'il règne sur tout ce qui est, qu'il fasse en nous son royaume; ainsi que dit le Sauveur : *Le royaume de Dieu est au-dedans de vous* (2). Cet acte nous fait dire aussi : *Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel* (3), parce que nous consentons, de tout notre cœur, de la faire en tout ce qui dépend de nous, et que Dieu la fasse en tout ce qui n'en dépend pas : en sorte qu'il soit maître en nous, comme il l'est au ciel sur les esprits bienheureux, qui n'ont, lorsque Dieu agit, qu'un *Amen* à dire, c'est-à-dire *Ainsi-soit-il*; qu'un *Alleluia* à chanter, c'est-à-dire *Dieu soit loué* de tout ce qu'il fait, comme il paraît dans l'Apocalypse (4), et comme dit l'apôtre saint Paul (5) : *abondant en actions de grâces, rendant grâces en tout temps et en toutes choses à Dieu le Père par Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

Ainsi le partage du chrétien est une continuelle action de grâces rendue à Dieu de tout ce qu'il fait; parce que tout ce qu'il fait tourne à sa gloire : et cette action de grâces

(1) *Luc.*, XI, 2.

(2) *Ibid.*, XII, 21.

(3) *Matth.*, VI, X.

(4) *Apoc.*, XIX, 4.

(5) *Coloss.*, II, 7 ; *Ephes.*, V, 20.

est le fruit de cet abandon par lequel nous nous livrons à lui par une entière complaisance pour ses volontés.

Vous trouverez dans cet acte, âme chrétienne, un parfait renouvellement des promesses de votre baptême : vous y trouverez une entière abnégation de tout ce que vous êtes née ; parce que si vous n'étiez née dans l'iniquité, et que vous ne fussiez point, par votre naissance, toute remplie de péché et d'ordure, vous n'auriez pas eu besoin de renaître : vous y trouverez un entier abandon à *cet esprit de nouveauté* (1) qui ne cesse de vous réformer intérieurement et extérieurement, en remplissant tout votre intérieur de soumission à Dieu, et tout votre extérieur de pudeur, de modestie, de douceur, d'humilité et de paix.

Vous trouverez dans le même acte, âme religieuse, le renouvellement de tous vos vœux ; parce que si Dieu seul est votre appui, auquel vous vous livrez tout entière, vous ne voulez donc nul appui dans ces biens extérieurs qu'on nomme richesses, et ainsi vous êtes pauvre ; vous en voulez encore moins dans tout ce qui flatte les sens, et ainsi vous êtes chaste ; et encore moins, sans hésiter, en tout ce qui flatte au dedans votre volonté, et ainsi vous êtes obéissante.

Car qu'est-ce que l'amour des richesses, si ce n'est un emprunt qu'on fait des choses extérieures, et par conséquent une marque de la pauvreté au dedans ? Et qu'est-ce que l'amour des plaisirs des sens, sinon encore un emprunt que l'âme va faire à son corps et aux objets qui l'environnent, et par conséquent toujours une pauvreté du dedans ? Et qu'est-ce que l'amour de sa propre volonté, si ce n'est

(1) Ps., L, 12.

encore un emprunt que l'âme se va faire continuellement à elle-même pour tâcher de se contenter, sans pouvoir jamais en venir à bout ; au lieu de se faire riche une bonne fois, en s'abandonnant à Dieu, et en prenant tout en lui, ou plutôt en le prenant lui-même tout entier ?

Te voilà donc, âme chrétienne, rappelée à ton origine, c'est-à-dire à ton baptême. Te voilà, âme religieuse, rappelée à ton origine, c'est-à-dire au jour bienheureux de ta profession. Que reste-t-il maintenant, sinon que tu renouvelles ta ferveur, et que ton sacrifice soit agréable comme le sacrifice des premiers jours, lorsque tout abîmée en Dieu, et toute pénétrée du dégoût du monde, tu ressentais la première joie d'une âme renouvelée et délivrée de ses liens ?

Cet abandon est la mort du péché : et premièrement c'est la mort des péchés passés ; parce que, lorsqu'il est parfait, il les emporte. Car cet acte, qu'est-ce autre chose qu'un amour parfait, et une parfaite conformité de nos volontés avec celle de Dieu ? A qui se peut-on livrer, sinon à celui qu'on aime ? Et qui est celui qu'on aime, sinon celui à qui on se fie souverainement ? Qu'est-ce donc, encore un coup, qu'est-ce que cet acte, sinon, comme dit saint Jean, *cet amour parfait, cette parfaite charité qui bannit la crainte* (1) ? Il n'y a donc plus rien à craindre pour ceux qui feront cet acte avec toute la perfection que Dieu y demande : il n'y a plus rien à craindre, ni péchés passés, ni supplice, ni punition. Tout disparaît devant cet acte, qui enferme par conséquent toute la vertu de la contrition, et celle du sacrement de pénitence, dont elle emporte le vœu. Mais quels regrets, quelle repentance ne reste-t-il

(1) *Joan.*, I<sup>er</sup>, 18.



point de cet abandon, quelle douleur d'avoir abandonné, quand ce ne serait qu'un seul moment, celui à qui on s'est livré en s'abandonnant tout entier !

O mon Dieu je n'aurai jamais assez de larmes pour déplorer un si grand malheur, quand je serais tout changé en pleurs. Mais si jamais j'ai des larmes, si je regrette jamais mes péchés, ce sera pour avoir tant offensé et outragé cette divine bonté à laquelle je m'abandonne.

Mais aussi pour faire un tel acte, et s'abandonner tout à fait à Dieu, à quoi ne faut-il pas renoncer ? à quelles inclinations ? à quelles douceurs ? Car puis-je me livrer à Dieu, avec l'amour, pour petit qu'il soit, des biens de la terre, sans craindre cette sentence du Sauveur : *Vous ne pouvez servir deux maîtres* (1) ? Il faut renoncer à tout autre maître, c'est-à-dire, à tous les désirs qui me maîtrisent, et qui dominent dans le cœur. Il faut renoncer jusqu'au bout ; car il ne serait pas encore mon maître où je ne voudrais pas renoncer tout à fait. Ainsi cet abandon n'est pas seulement la mort des péchés passés, c'est encore celle des péchés à venir. Car quelle âme qui se livre à Dieu pourrait, dans ce saint état, se livrer à l'iniquité et à l'injustice ? Et en même temps c'est la mort de tous les scrupules, parce que l'âme, livrée à Dieu et à sa bonté infinie, afin qu'il fasse et excite en elle tout ce qu'il faut pour lui plaire, ne peut rien craindre, ni d'elle-même ni de ses péchés ; puisqu'elle est toujours unie, par son fond, au principe qui les guérit et les purifie.

Comment donc, direz-vous, une telle âme n'est-elle pas assurée de sa sainteté et de son salut ? Comment, si ce

(1) *Matth* , VI, 24

n'est pour cette raison qu'il ne lui est jamais donné en cette vie de savoir, si elle s'abandonne à Dieu de bonne foi, ni si elle persévéra à s'y abandonner jusqu'à la fin ? Ce qui la porte à s'humilier jusqu'aux enfers ; et en même temps lui sert d'aiguillon pour s'abandonner à Dieu de nouveau, à chaque moment, avec la même ferveur et la même ardeur que si elle n'avait jamais rien fait ; mettant sa force, son repos et sa confiance, non en elle-même ni dans ce qui est en elle, mais en Dieu dont tout lui vient.

C'est là enfin, pour revenir à l'Évangile que nous avons lu au commencement et à Marie que nous y avons vue si attentive au Sauveur : c'est là, dis-je, ce qui s'appelle *être véritablement assise aux pieds du Sauveur*, pour écouter ce qu'il veut, et se laisser gouverner par ce qu'on écoute comme sa loi, C'est là cet *un nécessaire* que Jésus explique, et que Marie avait déjà choisi ; et il ne faut pas s'étonner si Jésus ajoute : *Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée* (1).

Elle a choisi d'être assise aux pieds du Sauveur, d'être tranquille, attentive, obéissante à sa parole intérieure et extérieure, à ce qu'il dit au dedans et au dehors ; d'être unie à sa vérité, et abandonnée à ses ordres.

*Elle a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.* La mort viendra ; et, *en ce jour, toutes les pensées des hommes périront* (2) : mais cette pensée, par laquelle l'homme s'est livré à Dieu, ne périra pas ; au contraire, elle recevra sa perfection : car *la charité*, dit saint Paul (3),

(1) *Luc.*, x, 43.

(2) *Ps.*, cXLV, 4.

(3) *Cor.*, XIII, 8, 9, 10.

*ne finira jamais, pas même lorsque les prophéties s'évanouiront, et que la science humaine sera abolie ; la charité ne finira pas ; et rien ne périra que ce qu'il y a d'imparfait en nous.*

Viendra le temps de sortir de la retraite, et de rentrer dans les exercices ordinaires ; mais le partage de Marie ne périra pas. La parole qu'elle a écoutée la suivra partout : l'attention secrète qu'elle y aura lui fera tout faire comme il faut. Elle ne rompra ce silence intime qu'avec peine ; et lorsque l'obéissance et la charité le prescriront , une voix intérieure ne cessera de la rappeler dans son secret. Toujours prête à y retourner, elle ne laissera pas de prêter son attention à ses emplois ; mais elle souhaitera, avec une infatigable ardeur, sa bienheureuse tranquillité aux pieds du Sauveur ; et encore avec plus d'ardeur, la vie bienheureuse, où la vérité sera manifestée, et où Dieu sera tout en tous. *Amen, amen.*

*Au reste, mes Frères, que tout ce qui est véritable, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui peut nous rendre aimables (sans vouloir plaire à la créature); tout ce qui est d'édification et de bonne odeur ; s'il y a quelque sentiment raisonnable et vertueux, et quelque chose de louable dans le règlement des mœurs ; que tout cela soit le sujet de vos méditations, et l'unique entretien de vos pensées (1). Car à quoi pense celui qui est uni à Dieu sinon aux choses qui lui plaisent ? Que si quelqu'un parle, que ce soit comme si Dieu parlait en lui. Si quelqu'un sert dans quelques saints exercices, qu'il y serve comme n'agissant que par la vertu que Dieu lui donne ; afin qu'en tout ce que vous faites, Dieu soit glorifié par Jésus-*

(1) Philipp., ix, 8.

*Christ* 1). *Et tout ce que vous ferez, faites-le de tout votre cœur*; jamais avec nonchalance, par coutume, et comme par manière d'acquit : *faites-le, dis-je, de tout votre cœur, comme le faisant pour Dieu, et non pour les hommes. Servez Notre-Seigneur Jésus-Christ* (2), que ce soit votre seul Maître. Amen, amen. *Oui je viens bientôt. Anisi soit-il. Venez Seigneur Jésus, venez. La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous* (3). Amen, amen.

---

## SUR LE PARFAIT ABANDON

**Par Bossuet**

Quand on est bien abandonné à Dieu, on est prêt à tout : on suppose le pis qu'on en puisse supposer, et on se jette aveuglément dans le sein de Dieu. On s'oublie, on se perd ; et c'est là la plus parfaite pénitence qu'on puisse faire, que cet entier oubli de soi-même : car toute la conversion ne consiste qu'à se bien renoncer et s'oublier, pour s'occuper de Dieu et se remplir de lui. Cet oubli est le vrai martyre de l'amour-propre : c'est sa mort et son anéantissement, où il ne trouve plus de ressource : alors le cœur se dilate et s'élargit. On est soulagé, en se déchargeant du dangereux poids de soi-même, dont on était accablé auparavant. On regarde Dieu comme un bon père, qui nous mène,

(1) *Petr.*, IV, 11.

(2) *Coloss.*, III, 23, 24.

(3) *Apoc.*, XII, 20, 21.

comme par la main, dans le moment présent; et on trouve tout son repos dans l'humble et ferme confiance en sa bonté paternelle.

Si quelque chose est capable de rendre un cœur libre, et de le mettre au large, c'est le parfait abandon à Dieu et à sa sainte volonté : cet abandon répand dans le cœur une paix divine, plus abondante que les fleuves les plus vastes et les plus remplis. Si quelque chose peut rendre un esprit serein, dissiper les plus vives inquiétudes, adoucir les peines les plus amères, c'est assurément cette parfaite simplicité et liberté d'un cœur entièrement abandonné entre les mains de Dieu. L'onction de l'abandon donne une certaine vigueur dans toutes les actions, et épanche la joie du Saint-Esprit jusque sur le visage et dans les paroles. Je mettrai donc toute ma force dans ce parfait abandon entre les mains de Dieu par Jésus-Christ, et il sera ma conclusion pour toutes choses, en la vertu du Saint-Esprit. *Amen.*

#### ACTE D'ABANDON

O Dieu saint, ô Dieu vengeur des crimes, j'adore vos saintes et inexorables rigueurs, et je m'y abandonne entièrement en Jésus-Christ, qui s'y est abandonné pour moi, afin de m'en délivrer. Il s'est soumis volontairement à porter mes péchés et ceux de tout l'univers. Il s'est livré pour eux tous aux rigueurs de votre justice, parce qu'il a un mérite infini à lui opposer, pour vous apaiser envers moi. Je vous offre ses mérites et sa sainteté parfaite, dont il m'a couvert et revêtu : ne me regardez pas en moi-même; mais regardez-moi en Jésus-Christ, comme un membre dont il est le chef : donnez-moi telle part que vous voudrez à son sacrifice, et à sa sainte mort et passion ;

afin qu'en Jésus-Christ votre Fils, je sois sanctifié en vérité.  
*Amen.*

## AUTRE ACTE

Mon Dieu qui êtes la bonté même, j'adore cette bonté infinie : je m'y unis, je m'appuie sur elle plus encore en elle-même que dans ses effets. Je ne sens en moi aucun bien, aucunes bonnes œuvres faites dans l'exactitude de la perfection que vous voulez, ni par où je puisse vous plaire : aussi n'est-ce pas en moi ni en mes œuvres que je mets ma confiance ; mais en vous seul, ô bonté infinie, qui pouvez, en un moment, faire en moi tout ce qu'il faut pour vous être agréable. Je vis dans cette foi ; et je remets durant que je vis, jusqu'au dernier soupir, mon cœur, mon corps, mon esprit, mon âme, mon salut et ma volonté entre vos divines mains.

O Jésus, Fils unique du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde pour racheter mon âme pécheresse, je vous la remets. Je mets votre sang précieux, votre sainte mort et passion, et vos plaies adorables, et surtout celle de votre sacré Cœur, entre la justice divine et mes péchés ; et je vis ainsi dans la foi et dans l'espérance que j'ai en vous, ô Fils de Dieu, qui m'avez aimé, et qui vous êtes donné pour moi.  
*Amen.*

Ne craignez rien avec cet acte, qui efface les péchés en un moment. Faites-vous le lire dans vos peines ; tenez-le, tant que vous pourrez, entre vos mains : et quand vous croyez ne le pouvoir plus produire, tenez-en le fond, et incorporez-le dans l'intime de votre cœur.

---

### III

## MANIÈRE COURTE ET FACILE

POUR FAIRE L'ORAISON EN FOI

ET DE SIMPLE PRÉSENCE DE DIEU

Par Bossuet

---

I. Il faut s'accoutumer à nourrir son âme d'un simple et amoureux regard en Dieu, et en Jésus-Christ Notre-Seigneur ; et pour cet effet, il faut la séparer doucement du raisonnement, du discours, et de la multitude d'affections, pour la tenir en simplicité, respect et attention, et l'approcher ainsi de plus en plus de Dieu, son unique et souverain bien, son premier principe et sa dernière fin.

II. La perfection de cette vie consiste en l'union avec notre souverain bien ; et plus la simplicité est grande, plus aussi l'union est parfaite. C'est pourquoi la grâce sollicite intérieurement ceux qui veulent être parfaits



à se simplifier, pour être enfin rendus capables de la jouissance de *l'un* nécessaire, c'est-à-dire de l'unité éternelle ; disons donc souvent du fond du cœur : *O unum necessarium! unum volo, unum quæro, unum desidero, unum mihi est necessarium, Deus meus et omnia!* O un nécessaire ! c'est vous seul que je veux, que je cherche, et que je désire ! vous êtes mon *un* nécessaire, ô mon Dieu et mon tout !

III. La méditation est fort bonne en son temps, et fort utile au commencement de la vie spirituelle ; mais il ne faut pas s'y arrêter, puisque l'âme, par sa fidélité à se mortifier et à se recueillir, reçoit pour l'ordinaire une oraison plus pure et plus intime, que l'on peut nommer de *simplificité*, qui consiste dans une simple vue, regard ou attention amoureuse en soi, vers quelque objet divin, soit Dieu en lui-même ou quelque'une de ses perfections, soit Jésus-Christ, ou quelqu'un de ses mystères, ou quelques autres vérités chrétiennes. L'âme, quittant donc le raisonnement, se sert d'une douce contemplation, qui la tient paisible, attentive et susceptible des opérations et impressions divines que le Saint-Esprit lui communique : elle fait peu et reçoit beaucoup ; son travail est doux, et néanmoins plus fructueux ; et comme elle approche de plus près de la source de toute lumière, de toute grâce et de toute vertu, on lui en accorde aussi davantage.

IV. La pratique de cette oraison doit commencer dès le réveil, en faisant un acte de foi en la présence de Dieu, qui est partout, et en Jésus-Christ, dont les regards ne nous quittent point, quand nous serions abîmés au centre de la terre. Cet acte est produit, ou d'une manière sensible et ordinaire, comme qui dirait intérieurement : Je crois que mon Dieu est présent ; ou c'est un simple souvenir de foi

en Dieu présent, qui se passe d'une façon plus pure et spirituelle.

V. Ensuite il ne faut pas se multiplier à produire plusieurs autres actes ou dispositions différentes mais, demeurer simplement attentif à cette présence de Dieu, exposé à ses divins regards, continuant ainsi cette dévote attention ou exposition, tant que Notre-Seigneur nous en fera la grâce, sans s'empresser à faire d'autres actes que ceux qui nous sont inspirés, puisque cette oraison est une oraison avec Dieu seul, et une union qui contient éminemment toutes les autres dispositions particulières, et qui dispose l'âme à la passiveté ; c'est-à-dire, que Dieu devient le seul maître de son intérieur, et qu'il y opère plus particulièrement qu'à l'ordinaire. Moins la créature travaille dans cet état, plus Dieu opère puissamment en elle, et puisque l'opération de Dieu est un repos, l'âme lui devient en quelque manière semblable dans cette oraison, et y reçoit aussi des effets merveilleux ; et comme les rayons du soleil font croître, fleurir et fructifier les plantes, ainsi l'âme qui est attentive et exposée en tranquillité aux rayons du divin soleil de justice en reçoit mieux les divines influences qui l'enrichissent de toute sorte de vertus.

VI. La continuation de cette attention en foi lui servira pour remercier Dieu des grâces reçues pendant la nuit et en toute sa vie, d'offrande de soi-même, et de toutes ses actions, de direction, d'intention et autres, etc.

VII. L'âme s'imaginera de perdre beaucoup par l'omission de tous ces actes, mais l'expérience lui fera connaître qu'au contraire elle y gagne beaucoup, puisque plus la connaissance qu'elle aura de Dieu sera grande, plus aussi son amour sera pur, ses intentions droites, son aversion pour

le péché forte, son recueillement, sa mortification et son humilité continuelles.

VIII. Cela n'empêchera pas qu'elle ne produise quelques actes de vertu, intérieurs ou extérieurs, quand elle s'y sentira portée par le mouvement de la grâce ; mais le fond et l'ordinaire de son intérieur doit être cette union avec Dieu, qui la tiendra abandonnée entre ses mains, et livrée à son amour, pour accomplir doucement toutes ses volontés.

IX. Le temps de l'oraison venu, il faut la commencer en grand respect par le simple souvenir de Dieu, invoquant son esprit et s'unissant intimement à Jésus-Christ ; puis la continuer en cette même façon. Il en sera de même des prières vocales du chant au chœur, et de la sainte Messe dite ou entendue. L'examen même de la conscience ne doit pas se faire d'après une autre méthode, puisque cette même lumière de la foi, qui nous tient attentifs à Dieu, nous fera découvrir nos moindres imperfections, et en concevoir un grand déplaisir et regret. Il faut aussi aller aux repas avec le même esprit de simplicité, qui tiendra plus attentif à Dieu qu'au manger, et qui laissera la liberté d'entendre mieux la lecture qui s'y fait. Cette pratique ne nous attache à rien qu'à tenir notre âme détachée de toute imperfection, et attachée seulement à Dieu, et unie intimement à lui, en quoi consiste tout notre bien.

X. Il faut se récréer dans la même disposition, pour donner au corps et à l'esprit quelques soulagements, sans se dissiper par des nouvelles curieuses, des ris immodérés, ni aucune parole indiscrete, etc. ; mais se conserver pur et libre dans l'intérieur, sans gêner les autres ; s'unissant à Dieu fréquemment, par des retours simples et amoureux ;

se souvenant qu'on est en sa présence, et qu'il ne veut pas qu'on se sépare en aucun temps de lui et de sa sainte volonté ; c'est la règle la plus ordinaire de cet état de simplicité ; c'est la disposition souveraine de l'âme, qu'il faut faire la volonté de Dieu en toutes choses. Voir tout venir de Dieu, et aller de tout à Dieu, c'est ce qui soutient et fortifie l'âme en toutes sortes d'évènements et d'occupations, et ce qui nous maintient même en possession de la simplicité. Suivez donc toujours la volonté de Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ, et uni à lui comme à votre chef. C'est un excellent moyen de faire des progrès dans cette manière d'oraison, pour tendre par elle à la plus solide vertu et à la plus parfaite sainteté.

XI. On doit se comporter de la même façon et avec le même esprit, et se conserver dans cette simple et intime union avec Dieu, dans toutes ses actions : au parloir, à la cellule, au souper, à la récréation. Ajoutons que dans tous les entretiens on doit tâcher d'édifier le prochain, en profitant de toutes les occasions de se porter mutuellement à la piété, à l'amour de Dieu, à la pratique des bonnes œuvres, pour être la bonne odeur de Jésus-Christ. *Si quelqu'un parle*, dit saint Pierre, *que ce soit des paroles de Dieu*, et comme si Dieu même parlait par lui ; il suffit pour cela de suivre l'inspiration du Saint-Esprit ; il vous dictera, en toutes rencontres, tout ce qui convient, sans affectation.

Enfin on finira la journée en animant du sentiment de cette sainte présence l'examen, la prière du soir, le coucher, et on s'endormira avec cette attention amoureuse, entrecoupant son repos, quand on se réveille pendant la nuit, de quelques paroles ferventes et pleines d'onction, comme autant de traits et de cris du cœur vers Dieu. Par

exemple : Mon Dieu, soyez-moi toutes choses ; je ne veux que vous pour le temps et pour l'éternité ; Seigneur, qui est semblable à vous ? Mon Seigneur et mon Dieu, mon Dieu et rien de plus.

XII. Il faut remarquer que cette vraie simplicité nous fait vivre dans une continuelle mort, et dans un parfait détachement, parce qu'elle nous fait aller à Dieu avec une parfaite droiture et sans nous arrêter en aucune créature ; mais ce n'est pas par spéculation qu'on obtient cette grâce de simplicité, c'est par une grande pureté de cœur, et par la vraie mortification et mépris de soi-même. Celui qui évite de souffrir, de s'humilier, et de mourir à soi, n'y aura jamais d'entrée. C'est la raison pour laquelle il y en a si peu qui s'y avancent, parce que presque personne ne se veut quitter soi-même, et par là on fait des pertes immenses, et on se prive de biens incompréhensibles. O heureuses sont les âmes fidèles, qui n'épargnent rien pour être pleinement à Dieu ! heureuses les personnes religieuses qui pratiquent fidèlement toutes leurs observances, selon leur institut ! Cette fidélité les fait mourir constamment à elles-mêmes, à leur propre jugement, à leur propre volonté, à leurs inclinations et répugnances naturelles, et les dispose ainsi d'une manière admirable, mais inconnue, à cette excellente sorte d'oraison. Il n'est rien de plus caché qu'un Religieux et une Religieuse, qui ne suivent en tout que leurs observances et les exercices communs de la Religion ; sans rien offrir au dehors d'extraordinaire, cette vie est une mort totale et continuelle ; par cette voie, le Royaume de Dieu s'établit en nous, et tous le reste nous est donné libéralement.

XIII. Il ne faut pas négliger la lecture des livres spirituels ; mais il faut lire en simplicité et en esprit d'oraison,

et non par une recherche curieuse : on appelle lire de cette façon, quand on laisse imprimer dans son âme les lumières et les sentiments que la lecture nous découvre, et quand cette impression se fait plutôt par la présence de Dieu que par notre industrie.

XIV. Il faut au reste être prévenu de deux ou trois maximes : la première, qu'une personne dévote sans oraison est un corps sans âme ; la seconde qu'on ne peut avoir d'oraison solide et vraie sans mortification, sans recueillement, et sans humilité ; la troisième, qu'il faut de la persévérance pour ne se rebuter jamais des difficultés qui se rencontrent dans cet exercice.

XV. Il ne faut pas oublier qu'un des plus grands secrets de la vie spirituelle, est que le Saint-Esprit nous y conduit non-seulement par les lumières, les douceurs, les consolations et les attraites, mais encore par les obscurités, les aveuglements, les insensibilités, les chagrins, les angoisses, les révoltes des passions et des humeurs ; je dis plus : que cette voie crucifiée est nécessaire, qu'elle est bonne, qu'elle est la meilleure, la plus assurée et qu'elle nous fait arriver beaucoup plus tôt à la perfection. L'âme éclairée estime chèrement la conduite de Dieu qui permet qu'elle soit exercée des créatures, et accablée de tentations et de délaissements ; et elle comprend fort bien que ce sont des faveurs plutôt que des disgrâces, aimant mieux mourir dans les croix sur le Calvaire que de vivre dans les douceurs sur le Thabor. L'expérience lui fera connaître avec le temps la vérité de ces belles paroles : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis, Mea nox obscurum non habet ; sed omnia in luce clarescunt.* Après la purgation de l'âme dans le Purgatoire des souffrances, où il faut nécessairement passer, viendra l'illumination, le repos, la joie, par l'union

intime avec Dieu, qui lui rendra ce monde, tout exil qu'il est, comme un petit paradis. La meilleure oraison est celle où l'on s'abandonne le plus aux sentiments et aux dispositions que Dieu même met dans l'âme, et où l'on s'étudie avec plus de simplicité, d'humilité et de fidélité à se conformer à la volonté et aux exemples de Jésus-Christ.

Grand Dieu, qui, par un assemblage merveilleux de circonstances très-particulières, avez ménagé de toute éternité la composition de ce petit ouvrage, ne permettez pas que certains esprits, dont les uns se rangent parmi les savants, les autres parmi les spirituels, puissent jamais être accusés à votre redoutable tribunal, d'avoir contribué en aucune sorte à vous fermer l'entrée de je ne sais combien de cœurs, parce que vous vouliez y entrer d'une façon dont la seule simplicité les choquait, et par une porte, qui, tout ouverte qu'elle est par les Saints, depuis les premiers siècles de l'Église, ne leur était peut-être pas encore assez connue : faites plutôt que; devenant tous aussi petits que des enfants, comme Jésus-Christ l'ordonne, nous puissions entrer une fois par cette petite porte, afin de pouvoir ensuite la montrer aux autres, plus sûrement et plus efficacement. Ainsi soit-il.

---



## IV

# MOYEN TRÈS-FACILE

## POUR ACQUÉRIR LA PAIX DU CŒUR

Par le P. Surin

---

Il me semble que la multiplicité des méthodes dont on se sert pour acquérir et pratiquer la vertu, est un des obstacles, qui empêchent de s'y établir solidement. Ce n'est pas que je conseille de s'attacher si irrévocablement à une seule méthode, qu'on ne soit prêt à changer, lorsque l'attrait de Dieu changera; mais après tout, cet attrait ne change jamais quant au fond, et ne fait que se présenter sous une forme plus spiritualisée. Ceux qui seront fidèles aux règles que nous allons établir, n'auront pas de peine à pratiquer les vertus les plus appropriées aux circonstances du temps et du lieu où ils se trouvent, et à goûter, dans l'exercice de ces vertus, la paix et la sainte liberté des enfants de Dieu.

I. Persuadons-nous bien que nous n'avons jamais qu'une

chose à faire : c'est de posséder à chaque moment la plénitude de notre esprit, sans permettre à la volonté raisonnable de rappeler inutilement le passé, ni de provoquer les vaines préoccupations de l'avenir.

Le véritable abandon, qui attire sur nous le regard amoureux du Seigneur, consiste à laisser le passé à sa justice toujours miséricordieuse, et à confier l'avenir au soin paternel de sa Providence. Le souvenir de nos infidélités passées nous humiliera sans nous troubler, quoique nous demeurions persuadés que ces infidélités ont été plus coupables encore qu'elles ne le paraissent.

A l'égard de l'avenir, ne comptons nullement sur nos propres forces, et sur les sentiments de dévotion que nous pourrions éprouver ; mais mettons notre confiance en Jésus-Christ seul, quelque contraires que puissent être les impressions sensibles. Appuyés sur ce fondement divin, nous pourrons, sans présomption, nous donner à nous-mêmes l'assurance que nous sommes plus forts que la terre et l'enfer ; et plus cette confiance sera grande, plus elle honorera Jésus-Christ, et plus elle disposera sa bonté à nous secourir dans tous nos besoins.

II. Nous sanctifierons le moment présent, en renouvelant, aussi souvent que nous en sentirons le besoin, l'acte de recueillement que nous aurons dû faire une première fois, avec toute notre énergie : mais ce recueillement doit être fort paisible, et résider dans l'intime de l'âme beaucoup plus que dans la partie sensible.

III. On ne peut demeurer fidèle à ce recueillement qu'à la condition d'examiner souvent quelle est l'occupation intérieure et extérieure de l'âme. Aussitôt qu'on saisit dans ses facultés un mouvement tant soi peu dérégé et désagréable à Dieu, on doit s'appliquer à tout ramener à l'or-

dre, avec un cœur aussi tranquille que si on n'avait point failli, sans s'inquiéter des réflexions que suggèrent à l'amour-propre le dépit de la faute commise, ou le prétexte d'une contrition plus vive. Ces sentiments ne pourraient que nuire à l'avancement dans la vertu ; car tandis que l'âme s'amuse à caresser son chagrin et à sonder ses fautes passées, ce retour inutile sur elle-même paralyse son action et la dispose à de nouvelles chutes. Un paisible regret du temps mal employé joint à une application très-attentive pour bien user du moment présent, voilà le vrai caractère de l'amour de Dieu.

IV. Le moyen le plus rapide pour arriver à la paix du cœur, est l'amour de sa propre abjection et de ses misères, quelles qu'elles puissent être, excepté pourtant l'offense volontaire de Dieu. Cet amour de son abjection personnelle tire profit de tout, même des chutes, qui ne doivent jamais décourager.

Une âme qui aime sa propre abjection se moque du découragement ; elle le combat de toutes ses forces. Contente de n'avoir de son fonds qu'impuissance et misère, elle éprouve une joie extrême de ce que Jésus-Christ possède le comble et la plénitude de toutes les perfections, et de ce qu'elle ne peut se passer de lui un seul instant. S'il était en son pouvoir d'avoir quelque force par elle-même, elle n'en voudrait point, parce que son impuissance radicale pour tout bien et le besoin incessant qu'elle a de Jésus-Christ font mieux éclater ses divins attributs ; c'est là l'unique contentement de l'âme qui ne recherche que la gloire de Dieu.

Ce procédé fait avancer plus rapidement, en une semaine, dans la pureté du divin amour, et dans l'extirpation des mauvaises habitudes, que ne ferait, pendant une année en-

tière, une vigilance inquiète. On n'aura pas de peine à se le persuader pour peu qu'on ait acquis d'expérience dans les voies de Dieu. Car ceux qui s'agitent ont pour mobile et pour fin de leur conduite l'amour d'eux-mêmes, au lieu que ceux qui procèdent avec le calme dont nous parlons, s'appuient uniquement sur Jésus-Christ. Or, il est de toute évidence que la recherche du seul intérêt de Dieu fortifie toujours, et que l'égoïsme, même spirituel, affaiblit, parce que c'est un désordre.

V. La perfection de l'ordre se trouve dans la complète fusion de nos intérêts avec ceux de Dieu. Aussi celui qui reste fidèle à cette douce habitude ne s'étonne point de se voir assailli de toutes sortes de tentations ; il en supporte le plus pesant fardeau, comme le fruit naturel de sa misère ; il se tient au fond de son cœur, dans l'acquiescement de la résignation, et traîne, avec courage, cette lourde chaîne de son passé, sans se laisser troubler ni abattre par le sentiment de ses iniquités. Quand cette pensée vient l'assaillir, il ne perd pas le temps à examiner d'où elle lui est venue, ni si elle a duré longtemps, car un tel examen serait lui-même une distraction nouvelle, plus volontaire et plus nuisible que la première ; il se contente de s'humilier à la vue de cette infidélité, qui, tout involontaire qu'elle est, prouve cependant que son cœur n'est point encore entièrement fixé en Dieu. L'inquiétude, en ce cas, étant un signe d'amour-propre, il faut retourner à Dieu, et chercher la paix dans l'amour de sa propre abjection.

VI. Il faut suivre la même règle dans les relations avec le prochain, et tâcher de lui faire sentir la vérité de ces divines paroles ; « Mon joug est doux et mon fardeau léger. » Cette assurance ne peut manquer de se réaliser dans tous

ceux qui en feront l'expérience, puisqu'elle est sortie de la bouche même de l'éternelle Vérité. La pratique que nous venons d'indiquer en fera infailliblement goûter la douceur.

VII. Lorsque le sentiment de l'inquiétude est passé, et que l'esprit a retrouvé la paix, il est utile alors de rappeler à son souvenir ses fautes passées, pour s'humilier et se condamner soi-même. Il n'est personne qui n'en doive éprouver le besoin, puisque ce fond d'orgueil et d'amour-propre qui est en nous ne meurt jamais, et qu'il produit, hélas ! sans cesse de nouveaux fruits : si l'on néglige ce point si important, le fondement de nos vertus perdra inévitablement sa solidité. Quand, au contraire, on y revient avec persévérance, on conçoit toujours pour le prochain une plus haute estime ; les apparences défavorables ne font plus porter de jugements téméraires ; et l'on ne condamne que soi, parce qu'on se met sous les pieds de tous en qualité de néant et de pécheur.

VIII. Dans la considération des fautes passées, il faut voir d'abord comment on aurait dû agir pour éviter de tomber ; puis, dans la tranquillité de son cœur, exposer à Jésus-Christ, sa misère et la volonté qu'il nous donne de lui être fidèle ; enfin, ne point s'amuser vainement à mesurer la difficulté ou la facilité que l'on éprouve à faire le bien. Il ne faut pas aller à Dieu d'une manière oblique, mais ranimer en soi, sans relâche, le pur et généreux désintéressement qui doit nous porter en droite ligne vers sa tout aimable et tout adorable Majesté.

---

## V

# EXERCICE

## D'UNION AMOUREUSE DE NOTRE VOLONTE A CELLE DE DIEU

Par saint François de Sales

---

1<sup>er</sup> POINT. Prosternée à genoux et profondément humiliée devant l'ineffable majesté de Dieu, vous adorerez sa bonté souveraine, qui, de toute éternité, vous appela par votre nom, et résolut de vous sauver, vous destinant, entre autres moyens, ce jour présent, pour que vous puissiez vous y exercer aux œuvres de salut et de vie, suivant ces mots du Prophète : Je t'ai aimé d'une charité éternelle, et voilà pourquoi je t'ai attiré à moi dans ma miséricorde.

2<sup>e</sup> POINT. Dans cette pensée pleine de vérité, vous unirez votre volonté à celle de votre Père céleste, si bon et si miséricordieux, en ces termes, ou autres semblables, que vous tirerez du fond de votre cœur : O très-douce volonté de Dieu, soyez à jamais accomplie. O desseins éternels de

la volonté divine, je vous adore, je vous consacre et vous dédie ma volonté, pour vouloir à jamais ce que vous avez voulu éternellement. Que je l'asse donc aujourd'hui et toujours, et en toutes choses, votre divine volonté, ô mon aimable Créateur. Oui, Père céleste, selon votre bon plaisir de toute éternité, et à jamais ! Ainsi soit-il ! O bonté infinie, qu'il soit fait comme vous l'avez voulu ! O volonté éternelle, vivez et réglez en toutes mes volontés, maintenant et à jamais.

III<sup>e</sup> POINT. Invoquez encore l'assistance divine de cette manière : O Dieu, venez à mon aide ; que votre main secourable affermisce ce pauvre et faible courage. Voilà, ô mon Sauveur, que ce pauvre et misérable cœur a conçu par votre bonté plusieurs saintes affections ; mais hélas ! il est trop impuissant et chétif pour effectuer le bien qu'il désire. J'invoque la très-sainte Vierge Marie, mon bon ange et toute la cour céleste ; que leur faveur me vienne en aide selon votre bon plaisir.

IV<sup>e</sup> POINT. Faites donc ainsi une vive et puissante union amoureuse de votre volonté avec celle de Dieu ; et parmi les actions corporelles et spirituelles de la journée, renouvelez fréquemment cette union que vous avez établie dès le matin, en jetant un simple regard intérieur sur la divine bonté et disant par manière d'acquiescement : Oui, Seigneur, je le veux... oui, mon Père... oui, toujours oui. Vous pouvez encore si vous le voulez, faire le signe de la croix, ou baiser celle de votre chapelet, votre médaille ou quelque image ; car tout cela signifiera que vous vous remettez en la Providence de Dieu, que vous l'adorez, que vous l'aimez de tout votre cœur, et que vous unissez inséparablement votre volonté à cette volonté suprême



V<sup>e</sup> POINT. Mais ces traits du cœur, ces paroles intérieures doivent être prononcées paisiblement et fermement ; elles doivent être, pour ainsi dire, distillées doucement et amoureusement en la pointe de l'esprit, et comme on coule dans l'oreille de son ami une parole qu'on veut faire pénétrer bien avant dans son cœur, sans que personne s'en aperçoive ; ainsi ces traits le pénétreront plus intimement et plus efficacement que les élans, les oraisons jaculatoires et les saillies d'esprit : l'expérience vous le fera connaître, pourvu que vous soyez humble et simple.

Dieu soit béni et sa très-sainte Mère !

## VI

### ACTE D'ABANDON

Par sainte Jeanne-Françoise de Chantal

---

O bonté souveraine de la souveraine Providence de mon Dieu, je me délaisse pour jamais entre vos bras. Soit que vous me soyez douce ou rigoureuse, menez-moi désormais par où il vous plaira. Je ne regarderai point les chemins par où vous me ferez passer, mais vous, ô mon Dieu qui me conduisez. Mon âme ne trouve point de repos hors des bras et du sein de cette céleste Providence, ma vraie mère, ma force et mon rempart. C'est pourquoi je me résous, moyennant votre aide divine, ô mon Sauveur, de suivre vos désirs et vos ordonnances, sans jamais regarder ou éplucher les causes pourquoi vous faites ceci plutôt que cela; mais à yeux clos, je vous suivrai selon vos volontés divines, sans rechercher mon propre goût. C'est à quoi je me détermine, de laisser tout faire à Dieu, ne me mêlant que de me tenir en repos entre ses bras, sans désirer chose quelconque que selon qu'il m'incitera à désirer, ô mon Dieu, vous suppliant de le bénir; entreprenant le tout appuyée sur votre bonté, libéralité et miséricorde, en la totale confiance en vous et défiance de moi et de mon infinie misère et infirmité.

Vivent J. M. J.

## VII

# AUTRE ACTE D'ABANDON

Par le V. P. Pignatelli

---

O mon Dieu, je ne sais pas ce qui doit m'arriver aujourd'hui ; je l'ignore tout à fait ; mais je sais certainement que rien ne pourra m'arriver que vous ne l'ayez prévu, réglé et ordonné de toute éternité : cela me suffit. J'adore vos desseins impénétrables et éternels, je m'y sou mets de tout mon cœur ; je veux tout, j'accepte tout, et j'unis mon sacrifice à celui de Jésus-Christ, mon divin Sauveur ; je vous demande en son nom et par ses mérites infinis la patience dans mes peines, et une soumission parfaite et entière à tout ce qui m'arrivera selon votre bon plaisir. Ainsi soit-il.

FIN DE L'APPENDICE



# TABLE DES MATIÈRES

---

LIVRE QUATRIÈME. — PREMIÈRES ÉPREUVES DES AMES		
APPELÉES A L'ÉTAT D'ABANDON. — SÉCHERESSES,		
IMPUISSANCES, DÉGOUTS. . . . .		1
LETTRE I.	A une novice. Ensemble de ces épreuves,	
	direction générale . . . . .	1
— II.	Vicissitudes intérieures . . . . .	11
— III.	Même sujet. Abandon . . . . .	13
— IV.	A une postulante, Obscurités ; impuis-	
	sances . . . . .	15
— V.	Impuissances ; distractions. . . . .	20
— VI.	Même sujet ; révoltes intérieures ; pau-	
	vreté spirituelle. . . . .	25
— VII.	Ténèbres ; insensibilité. . . . .	30
— VIII.	Sécheresses ; distractions dans l'oraison.	34
— IX.	Distractions, ennuis, vivacités . . . . .	39
— X.	Dégoût, paresse . . . . .	43
— XI.	Impuissance ; souvenir des fautes passées	
	fatigues ; craintes . . . . .	44
— XII.	Utilité de ces épreuves ; conduite à tenir	50
— XIII.	Même sujet . . . . .	55
— XIV.	Même sujet . . . . .	59
— XV.	Même sujet . . . . .	64
— XVI.	Même sujet . . . . .	69
— XVII.	Même sujet . . . . .	73
— XVIII.	Même sujet . . . . .	77

LETTRE XIX.	Utilité des épreuves, lors même qu'elles sont des punitions . . . . .	80
— XX.	Fruit de ces épreuves ; paix profonde . .	83
— XXII.	Même sujet . . . . .	85
LIVRE CINQUIÈME.—	NOUVELLES ÉPREUVES : SOUF-	
	FRANCES, AFFLICTIONS, PRIVATIONS. . . . .	91
LETTRE I.	Maladie, son utilité. Règles à suivre . .	91
— II	Souffrances de divers genres . . . . .	93
— III.	Désastres et calamités publiques . . .	95
— IV.	Opposition d'humeurs et de caractères .	97
— V.	Même sujet . . . . .	99
— VI.	Contrariétés de divers genres . . . . .	101
— VII.	Même sujet. — Règles à suivre . . .	104
— VIII.	Contrariétés de la part des gens de bien .	106
— IX.	Même sujet . . . . .	108
— X.	Voir Dieu dans ces épreuves . . . . .	109
— XI.	Privation des appuis humains . . . . .	110
— XII.	Éloignement du directeur . . . . .	112
— XIII.	Même sujet . . . . .	113
— XIV.	Abandon dans les épreuves de ce genre .	115
— XV.	Utilité de ces afflictions . . . . .	119
— XVI.	Même sujet . . . . .	122
— XVII.	Conduite à tenir dans ces épreuves . .	125
— XVIII.	Même sujet . . . . .	128
— XIX.	Bonheur des âmes qui s'abandonnent à Dieu dans leurs afflictions . . . . .	131
LIVRE SIXIÈME. —	SUITE DES ÉPREUVES. — CRAINTE	
	DE L'INIMITIÉ DE DIEU . . . . .	133
LETTRE I.	Tentations, crainte d'y céder . . . . .	133
— II	Crainte des tentations elles-mêmes . .	134
— III.	Explication de l'état d'une âme tentée, et des desseins de Dieu sur elle . .	136
— IV.	Diverses tentations . . . . .	142
— V.	Crainte de manquer de soumission envers Dieu . . . . .	143
— VI.	La crainte de déplaire à Dieu peut être l'effet de l'amour-propre . . . . .	150
— VII.	Crainte de manquer de bonne volonté .	154

LETTRE VIII.	Crainte d'aimer les créatures plus que Dieu . . . . .	159
— IX.	Crainte de déplaire à Dieu et de tromper les créatures . . . . .	161
— X.	Crainte de ne pas avancer et de ne pas faire assez de pénitence . . . . .	163
— XI.	Crainte au sujet des confessions . . . . .	166
— XII.	Même sujet . . . . .	167
— XIII.	Craintes au sujet de la contrition . . . . .	169
— XIV.	Confession générale . . . . .	170
— XV.	Même sujet. — Diverses craintes . . . . .	171
— XVI.	Même sujet. — Diverses craintes . . . . .	173
— XVII.	Reproches de la conscience. Révoltes des passions . . . . .	177
— XVIII.	Même sujet . . . . .	181
— XIX.	Même sujet; rechutes . . . . .	183
— XX.	Abattement dans les épreuves, distractions, ressentiment . . . . .	184
— XXI.	Même sujet . . . . .	187
— XXII.	Sentiment de sa misère; Embarras extérieurs . . . . .	189
— XXIII.	Fautes passées . . . . .	192
— XXIV.	Suites fâcheuses de nos imprudences . . . . .	196
— XXV.	Règles à suivre dans ces épreuves . . . . .	199
— XXVI.	Même sujet . . . . .	202

LIVRE SEPTIÈME. — DERNIÈRES ÉPREUVES : AGONIE ET MORT MYSTIQUE; LEURS FRUITS . . . . . 209

LETTRE I.	Nudité intérieure. — Anéantissement. — Tentations de désespoir . . . . .	209
— II.	Même sujet . . . . .	216
— III.	Accablement intérieur . . . . .	222
— IV.	Même sujet . . . . .	223
— V.	Vide du cœur . . . . .	225
— VI.	Même sujet; redoublement de peines . . . . .	226
— VII.	Même sujet . . . . .	228
— VIII.	Tentations violentes . . . . .	231
— IX.	Anéantissement et agonie spirituelle . . . . .	236



LETTRE X.	Mort mystique. Son utilité . . . . .	241
— XI.	Même sujet. — Avant la retraite . . . . .	244
— XII.	Même sujet. — Après la retraite . . . . .	247
— XIII.	Purgatoire de l'âme . . . . .	250
— XIV.	Explication de ces épreuves. Direction. . . . .	255
— XV.	Même sujet . . . . .	261
— XVI.	Explication du désespoir apparent . . . . .	265
— XVII.	Pratique de l'abandon au sein de ces épreuves . . . . .	266
— XVIII.	Fruit de la mort totale à soi-même . . . . .	268

APPENDICE . . . . .	273
I. Dissertation de l'éditeur sur les fondements et la vraie nature de la vertu d'abandon . . .	275
II. Discours de Bossuet sur l'acte d'abandon à Dieu, ses caractères, ses conditions et ses effets .	307
III. Manière courte et facile pour faire l'oraison en foi et de simple présence de Dieu, par Bossuet.	324
IV. Moyen très-facile pour acquérir la paix du cœur, par le P. Surin . . . . .	332
V. Exercice d'union amoureuse de notre volonté à celle de Dieu, par Saint-François-de-Sales. .	337
VI. Acte d'abandon, par sainte Jeanne-Françoise de Chantal. . . . .	340
VII. Autre acte d'abandon . . . . .	341

# MÊME LIBRAIRIE

## EXTRAIT DU CATALOGUE

### BIBLIOTHÈQUE CHRÉTIENNE

PUBLIÉE

Par le R. P. MARCEL BOUX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Œuvres spirituelles

DE

St PIERRE D'ALCANTARA

PRÉCÉDÉES

DU PORTRAIT HISTORIQUE DU SAINT

par Sainte Thérèse

Traduites en français

par le P. MARCEL BOUX

1 joli vol. in-18 glacé. 1 fr. 50

EXERCICES

DES PRINCIPALES VERTUS

de la Religion Chrétienne

par le P.-J. DE GALLIFET

de la Compagnie de Jésus

Ouvrage revu

par le P. MARCEL BOUX

1 vol. in-18.

1 fr. 50

LE PURGATOIRE

Par le P. JACQUES MUNFORD

SUIVI

DU PURGATOIRE

DE SAINTE CATHERINE DE GÈNES

traduit par le P. Marcel BOUX

1 joli vol. in-18 glacé. 2 fr.

ELÉVATIONS A DIEU

OU

ÉCOLE DE L'AMOUR DIVIN

Par le T. R. P. V. CARAFA

général de la Compagnie de Jésus

Ouvrage traduit en français

par le P. MARCEL BOUX

1 joli vol. in-18 glacé 1 fr. 50

DÉVOTION

A SAINT JOSEPH

ÉTABLIE PAR LES FAITS

Nouvelle édition

Avec une Préface du P. Marcel Bouix

1 joli vol. in-18.

1 fr. 50

Vie de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation

(Madame ACARIE)

Un superbe vol. in-8°, sur papier glacé et en caractères elzéviriens.

7 fr. 50

VIE DU PÈRE BALTHAZAR ALVAREZ

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Un superbe vol. in-8°, sur beau papier glacé, imprimé avec luxe en caractères elzéviriens.

7 fr. 50

# L'INTÉRIEUR DE JÉSUS & DE MARIE

Par le P. JEAN-NICOLAS GROU

de la Compagnie de Jésus

*Ouvrage publié pour la première fois sur tous les manuscrits autographes,  
avec un fac-simile et une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur*

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

Par le P. Antoine-Alphonse CADRÈS

de la Compagnie de Jésus

ET APPROUVÉE PAR S. E. M. LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE PARIS

2 magnifiques volumes in-12.

5 fr.

## MANUEL DES ÂMES INTÉRIEURES

OU ENTRETIENS SUR DIVERS SUJETS DE PIÉTÉ

Par le PÈRE JEAN-NICOLAS GROU, de la Compagnie de Jésus

**Nouvelle Édition**

Par le P. ANTOINE-ALPHONSE CADRÈS, de la même Compagnie

1 beau volume in-12.

2 fr.

## RECUEIL DES ÉCRITS DE MARIE EUSTELLE

Née à Saint-Palais de Saintes, le 19 Juin 1814

Morte le 29 Juin 1842

Publié sous les auspices et avec l'approbation de S. E. Mgr le Cardinal VILLECOURT

Troisième Édition ornée du Portrait de MARIE EUSTELLE

2 beaux volumes in-12.

5 fr.

Notre siècle est fécond en événements extraordinaires; il l'est surtout par l'apparition d'une classe d'écrivains que le génie a fait comme sortir de leurs hères naturelle. La poésie a ses *Reboul* et ses *Jasmin*: il fallait que la piété eût aussi son *Eustelle*. Moissonnée à la fleur de ses ans, elle a fait entendre, avant de terminer sa trop courte carrière, comme le chant du cygne. Il y a, ce semble, quelque chose de miraculeux dans les accents si purs et si doux, et quelquefois si éloquents d'une simple ouvrière, à peine connue dans le petit faubourg de Saintes qui l'avait vue naître. Et maintenant tout le monde veut recueillir les sentiments de cette âme si fervente. On s'arrache le livre dépositaire des témoignages de sa foi et de son amour. Quand on le tient, on ne peut plus le quitter; on le savoure on le dévore. Toutes les communautés le demandent; toutes les âmes pieuses se le disputent: à peine est-il sorti de l'impression, qu'il faut songer à le reproduire: car on peut assurer sans crainte que le *Recueil des écrits de Marie Eustelle* est un des ouvrages les plus merveilleux qui aient paru en ce genre, depuis plusieurs siècles.

## L'Ange de l'Eucharistie ou Vie & Esprit de Marie Eustelle

D'après les documents les plus authentiques

Par CLAUDIUS-MARIA MAYET, S. M., prêtre mariste

Troisième Édition considérablement augmentée, fixée définitivement,  
revue et approuvée par le Cardinal VILLECOURT

2 beaux volumes in-12.

5 fr.

**Abrégé des Méditations du vénérable P. Louis du Pont**, de la Compagnie de Jésus, par le P. d'Orléans. Nouvelle édition, revue et augmentée d'une retraite, par le P. Marcel Bouix, de la Compagnie de Jésus. 2. beaux vol. in-12. 5 fr.

**Amour des âmes**, ou Réflexions affectueuses sur la passion de N.-S. Jésus-Christ, par Saint-Alphonse de Liguori. Nouvelle édition. 1 vol. in-18. 1 fr.

L'auteur de ce petit ouvrage y exprime de la manière la plus tendre et la plus affectueuse les sentiments qu'un chrétien doit éprouver à la pensée des souffrances et des humiliations de l'Homme-Dieu; avec lui on pénètre dans le cœur de Jésus, et c'est là surtout qu'on apprend quel doit être notre amour pour celui qui nous a tant aimés.

**Amour divin affectif**, ou Soliloques du P. Manoël Bernardès; traduit du portugais par un prêtre de la mission, avec approbation des supérieurs, 1 vol. in-18, papier glacé 1 fr.

**A travers les champs de la pensée**. Simples esquisses religieuses et philosophiques, par M. le duc de Sabran-Pontevès. 1 beau vol. in-12. 3 fr.

Dans ces *champs de la pensée*, ou plutôt dans ce *champ des pensées*, M. le duc de Sabran a quelque peu glané chez les autres et beaucoup recueilli sur son propre terrain. Sa moisson est abondante et de bon aloi.

**Confessions** (morale tirée des) de saint Augustin, parle P. Grou, de la Compagnie de Jésus, nouvelle édition revue par le R. P. Cadrès, de la même Compagnie, 1 vol. in-12, br. 4 fr.

**Cours de droit canon**, par l'abbé D. Bouix. INSTITUTIONES JURIS CANONICI in varios tractatus divisæ, auctore D. Bouix.

TRACTATUS DE PRINCIPIIS JURIS CANONICI, 1 vol. in-8. 7 fr.

— CONCILIO PROVINCIALI, 1 vol. in-8. 7 fr.

— CAPITULIS. 1 vol. in-8. 7 fr.

— JUDICIIS ECCLESIASTICIS, ubi et de vicario generali episcopi, 2 vol. in-8. 14 fr.

— PAROCHO, ubi et de vicariis parochialibus, necnon monialium militum et xenodochiorum cappellanis, 1 vol. in-8. 7 fr.

— JURE REGULARIUM, ubi et de religiosis familiis quæ vota solemnia, vel etiam simplicia perpetua non habent, 2 vol. in-8. 14 fr.

— EPISCOPO. 2 vol. in-8. 14 fr.

— JURE LITURGICO, 1 vol. in-8. 7 fr.

- Cours d'instructions familières**, prêchées à Milan par Ange Raineri. Nouvelle édition, traduite de l'italien, augmentée d'un grand nombre de traits historiques. 4 beaux volumes in-8. 20 fr.
- Direction pour la conscience d'une jeune personne pendant son éducation.** par M. l'abbé Herbet, 1 vol. in-12, 2<sup>e</sup> édition. 3 fr.
- **A son entrée dans le monde**, par le même. 1 vol. in-12. Deuxième édition. 3 fr.
- Direction pour la conscience d'un jeune homme pendant son éducation**, par le même. 1 vol. in-12. 2 fr.
- Doctrine spirituelle** (la) du P. Louis Lallemand, de la Compagnie de Jésus, précédée de sa vie. Nouvelle édition, sur beau papier. 1 vol. in-18, broché. 1 fr. 20
- Espérances** (les) **de l'Eglise**, par le R. P. H. Ramière de la Compagnie de Jésus, 1 fort vol. de 800 pages. 4 fr.
- Évangile** (l') **médité** et distribué pour tous les jours de l'année, suivant la concorde des quatre évangélistes. Nouvelle édition, conforme à la première, augmentée de 80 plans de conférences et d'homélies, dont le fond et les preuves sont renvoyées au texte de l'Évangile médité par des indications exactes, par l'abbé Duquesne. 4 vol. in-12. 8 fr.
- Excellence de la dévotion au Cœur de Jésus**, par le P. de Gallifet. 1 vol. in-18. Nouvelle édition. 1 fr.
- Exercices** des principales vertus de la religion chrétienne, par le P. de Gallifet, de la Compagnie de Jésus, nouvelle édition revue par le R. P. Marcel Bouix, de la même Compagnie, 1 vol. in-18 raisin, broché. 1 fr. 50
- Exercice de la présence de Dieu** (le saint), par le P. Vaubert, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition. A. M. D. G. 1 vol. in-32. 40 c.
- Exercices spirituels de Saint-Ignace**, manuel des retraites. par le P. Pinamonti, de la Compagnie de Jésus, par l'abbé Postel. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
- Exercices spirituels**, ou Méditations sur les fins dernières, par le R. P. Manoël Bernardès; traduit du portugais par un prêtre du diocèse d'Amiens. 2 vol. in-12. 5 fr.
- Foi** (la) **l'Espérance et la Charité**, par le P. Jean-Baptiste Saint-Jure, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition, revue et corrigée par un père de la même Compagnie. 1 beau vol. in-12. 2 fr. 50

- Fondements** (les) **de la vie spirituelle**, tirés du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, par le R. P. Surin, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition, revue et retouchée par le P. Brignon. 1 vol. grand in-32. 1 fr. 20
- Gloires** (les) **et vertus de Marie**, contenant la paraphrase du *Salve Regina*, par saint Alph. de Liguori. Nouvelle édition. 2 vol. in-18. 1 fr. 40.
- Grou** (le Père Jean-Nicolas), sa vie et ses œuvres, par le R. P. Cadrès, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-8. 3 fr.
- Guide de l'âme** dans les voies de l'oraison, ou *Méditations sur l'oraison mentale*, par un père Mariste. 1 beau vol. in-12, Deuxième édition. 3 fr.

## ŒUVRES SPIRITUELLES DU PÈRE SAINT-JURE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

- De la connaissance et de l'amour** du Fils de Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le P. J. B. Saint-Jure. 5 vol. in-12. Nouvelle édition. 10 fr. 50
- L'Homme religieux**. Nouvelle édition, revue avec le plus grand soin sur l'édition de 1673 par un prêtre du diocèse de Verdun. 4 beaux vol. in-12. 7 fr.
- Méditations selon la méthode de saint Ignace**. Nouvelle édition. 1 beau volume in-12. 2 fr. 50
- Insinuations de la divine piété**, ou Vie et révélations de sainte Gertrude, vierge et abbesse de l'ordre de Saint-Benoît; traduit du latin en français par un religieux du même ordre, 2 vol. in-12. Nouvelle édition. 4 fr.
- Introduction à la vie dévote**. par saint François de Sales. Nouvelle édition, sur beau papier, par Vernhet, missionnaire. 1 vol. in-32. 2 fr.
- Maximes spirituelles**, avec des explications par le Père Grou. Nouvelle édition. 1 vol. in-18. 1 fr.
- Méditations du P. Grou**, en forme de retraite, sur l'amour de Dieu. Nouvelle édition 1 vol. in-18. 70 c.
- Méditations évangéliques**, pour tous les jours de l'année; par le P. Reyre, de la Compagnie de Jésus, 3 vol. in-12. 5 fr.
- Méditations** (nouvelles), par Mme Tarbé des Sablons. 1 vol. in-18. 1 fr. 25
- Méditations sur la vie et la doctrine de Jésus-Christ**, d'après les quatre évangélistes, pour tous les jours de l'année, par

- le P. Avancin, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition revue avec soin, augmentée d'une méthode d'oraison, par le P. Busée, de la même Compagnie. 2 vol. in-18, br. 3 fr.
- LE MÊME, en latin. 1 vol. in-18. 3 fr.
- Méditations sur les Évangiles** de tous les dimanches de l'année, sur les mystères de Notre Seigneur, de la Sainte-Vierge et sur les principales fêtes des Saints, par le R. P. Pierre Médaille, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition. 1 vol. in-12. 2 fr.
- Méditations sur les Évangiles**, par Bossuet (Lille), 2 vol. in-12. 3 fr.
- Méditations pour tous les jours de l'année, selon la méthode de saint Ignace**, sur la vie et les mystères de Jésus-Christ, avec des exercices pour la retraite de chaque mois, une méditation sur le Sacré-Cœur, pour le premier vendredi du mois, et un Mois de mars en l'honneur de saint Joseph, à l'usage des religieuses vouées à l'enseignement et des sœurs hospitalières. Ouvrage approuvé par Monseigneur l'Archevêque de Sens et Monseigneur l'Evêque de Luçon. A. M. D. G. 5 vol. in-12. 10 fr.
- Méditations sur la vie et les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ**, pour tous les jours et les fêtes principales de l'année, par le vénérable père Nicolas Lancicius de la Compagnie de Jésus, traduites du latin en français, par le R. P. Fressencourt de la même compagnie. A. M. D. G. Troisième édition. 2 vol. in-12. 5 fr.
- Méditations sur les principaux mystères de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ**, pour toutes les octaves des fêtes de la croix, avec une instruction préliminaire sur l'oraison; par le P. Bernezai, jésuite. 1 vol. petit in-18. 75 c.
- Méthode pour assister les malades**, à l'usage des religieuses et de toutes les personnes qui se consacrent au soin des malades, avec des notions détaillées pour former et diriger les gardes-malades. Deuxième édition, revue et corrigée par le P. Gautrelet. 1 beau vol. in 18. 1 fr. 50
- Œuvres spirituelles de saint François de Borgia**, nouvelle édition, revue par le R. P. Marcel Bouix. 1 vol. in-32, raisin. 1 fr.
- Œuvres spirituelles de saint Jean de la Croix**, par le P. Mailard, publiées sous les auspices de M. Albrand, supérieur des Missions étrangères. 1 vol. in-8. Nouvelle édition. 5 fr.
- Œuvres spirituelles de Mgr de Chaffoy**. Nouvelle édition, revue avec soin par M. l'abbé Bergier ornée du portrait de Sa Grandeur. 3 vol. in-12. 12 fr.
- TOME I<sup>re</sup>. — *Avis particuliers aux religieuses*
- TOME II<sup>e</sup>. — *Lettres spirituelles.*
- TOME III<sup>e</sup>. — *Discours, avis de direction aux supérieures, méditations.*





# DATE DUE

FEB 05 2005

GTU Library



3 2400 00593 7002

GTU Library  
2400 Ridge Road  
Berkeley, CA 94709  
For renewals call (510) 649-2500

All items are subject to recall

46362



明

脂

明

脂